



HAL
open science

L'analyse de l'humour par la linguistique des interactions : vers une approche intégrative de l'humour conversationnel

Béatrice Priego-Valverde

► **To cite this version:**

Béatrice Priego-Valverde. L'analyse de l'humour par la linguistique des interactions : vers une approche intégrative de l'humour conversationnel. Linguistique. Université Lumière Lyon 2, 2023. tel-04451906

HAL Id: tel-04451906

<https://hal.science/tel-04451906>

Submitted on 12 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'analyse de l'humour par la linguistique des interactions : vers une approche
intégrative de l'humour conversationnel**

Béatrice Priego-Valverde
Aix-Marseille Université, Laboratoire Parole et Langage, UMR 7309

Dossier présenté pour l'obtention d'une
Habilitation à Diriger des Recherches

Volume 1. Document de synthèse

Soutenue le 11 décembre 2023 devant :

Membres du jury :

Salvatore ATTARDO	Professeur, Texas A&M University–Commerce
Heike BALDAUF-QUILLIATRE	Professeure, Université Lumière – Lyon 2, <i>rapportrice</i>
Philippe BLACHE	Directeur de recherche CNRS, Laboratoire Parole et Langage, Aix-Marseille Université
Geert BRÔNE	Professeur, KU Leuven
Camille DEBRAS	Maitresse de Conférences, Université Paris Nanterre, <i>rapportrice</i>
Jonathan GINZBURG	Professeur, Université Paris Cité, <i>rapporteur</i>
Véronique TRAVERSO	Directrice de recherche CNRS, Laboratoire ICAR, Université Lumière – Lyon 2, <i>garante</i>

Remerciements

Pour leur anniversaire, certaines personnes s'offrent un voyage, un bouquin, un bon resto. D'autres se font une nouvelle tête en allant chez le coiffeur. Moi, je me suis offert la possibilité de présenter une HDR. C'est en novembre 2022 que j'ai officiellement demandé à Véronique Traverso d'être ma garante. Et c'est le jour-même de mon anniversaire qu'elle a répondu qu'elle acceptait. En tout premier lieu donc, je tiens à la remercier très sincèrement de m'avoir fait confiance et d'avoir accepté. Parce que ce n'est qu'avec elle que j'envisageais ce travail. Parce que c'est avec elle qu'il avait du sens. Au fil de toutes ces années, je suis restée à Aix, elle à Lyon. Voisines géographiques, voisines théoriques. Et pourtant nous n'avons jamais eu l'occasion de vraiment travailler ensemble. So far so close... Merci Véronique de ton soutien au cours de ces mois, de ta rigueur. Merci pour nos discussions. Au-delà d'ouvrir des portes pour la suite, elle m'ont aussi donner des clés pour mieux comprendre le passé. Et elles m'ont plus d'une fois (re)mise sur une voie dont je m'éloignais.

Je remercie sincèrement Phillipe Blache. Par ta vision et ton enthousiasme, tu as fait du Cid, le point de départ de beaucoup de choses dans notre laboratoire... Ne pas être membre de ce jury était impensable.

Je remercie chaleureusement Salvatore Attardo, Heike Baldauf-Quilliatre, Geert Brône, Camille Debras et Jonathan Ginzburg. Vous avez accepté sans réserve de faire partie de ce jury, malgré des emplois du temps chargés et, parfois, la barrière de la langue. Je vous suis très reconnaissante.

Le LPL, bien sûr, figure en bonne place de ces remerciements. Il représente bien plus qu'un simple lieu de travail. Avec ses colocataires du 4^{ème}, passés et actuels, et tous ses autres membres, dispersés dans les différents étages et bâtiments et dont le point de rencontre est le jardin, notre vigie scientifique.

Les participants et participantes des différents corpus : merci pour votre disponibilité, vos mots et comportements dont nous nous abreuvons sans cesse, vampires que nous sommes...

Parce que ce métier est tout sauf solitaire, je remercie également tous les collègues, ici et ailleurs, que j'ai pu croiser au gré des colloques, des séjours variés, et qui sont, parfois, devenus de véritables amis. Nos discussions rendent notre métier plus riche.

Mais que serais-je sans les étudiants et les étudiantes ? Celles et ceux qui ont partagé mes cours, dont j'ai eu la chance d'encadrer le travail. Tout au long de ces années, vous m'avez surprise, énervée, enthousiasmée, démoralisée, ragaillardie, épuisée... Mais surtout, vous m'avez fait grandir. Merci.

Pour les autres personnes, je ne citerai pas de noms. Par peur du risque (probable) d'en oublier, par peur du risque (certain) d'être trop longue : mi familia, sobre todo, mes copines d'apéro (tchin !), mes ami.es tout court (drôle d'expression « tout court ». Elle enjoint à la brièveté alors qu'il y a tant à dire...)... C'est en privé que je vous remercierai.

Et si je ne dois en nommer qu'une, ce sera elle. Alors à tout seigneur, tout honneur, je remercie Lulu, qui a accepté de partager avec moi son fauteuil, pour que je puisse travailler de manière plus confortable... même si cela m'a valu de nombreux « miaou » de mécontentement.

Avant-propos

Je me suis longtemps posée la question de l'écriture inclusive, y compris pendant la rédaction de cette synthèse : est-ce que j'allais ou non l'adopter ?

Mes convictions me poussaient à le faire. Mais la crainte de ne pas savoir ou pouvoir la respecter tout le temps, prise que je suis dans une longue habitude d'écrire au masculin générique, m'en a finalement dissuadée. Au risque d'afficher une inconstance involontaire dans la rédaction, alternant entre les deux types d'écriture, j'ai préféré le risque volontaire d'afficher, selon le lectorat, l'image d'une fainéante, d'une conformiste, d'une indifférente... (liste non exhaustive).

Table des matières

Remerciements.....	3
Avant-propos	5
Table des matières.....	7
Chapitre 1. Au commencement était le quotidien.....	15
1 Présentation personnelle.....	15
1.1 Mes premiers pas de linguiste	15
1.2 Être enseignante-chercheure.....	19
1.3 Être enseignante-chercheure en linguistique des interactions	20
2 Articulation de la synthèse	23
Chapitre 2. La linguistique des interactions	25
1 La communication : une activité inéluctable.....	25
2 Panorama historique.....	28
3 Approche multimodale des interactions	29
3.1 La multimodalité en linguistique des interactions.....	30
3.2 Les quatre principes de la démarche multimodale.....	32
3.2.1 Abandon du logocentrisme	32
3.2.2 Égalité de principe entre les différentes modalités	34
3.2.3 Préférence ponctuelle de l'une sur l'autre.....	35
3.2.4 Coordination des différentes modalités entre elles.....	36
3.3 Une composante de la dynamique interactionnelle.....	37
3.4 Des modalités aux ressources	39
4 Le contexte.....	42
4.1 L'interaction : une activité située.....	42
4.2 L'interaction : fondée en partie sur des implicites	44
4.3 L'interaction : dépendante et rénovatrice du contexte.....	46
5 La relation	47
5.1 Les interactions dyadiques.....	47
5.1.1 Les types de relation.....	47
5.1.2 Rôles et rapports de places	48
5.2 Les interactions pluri-locuteurs : le cadre participatif	49

5.3 Un nécessaire common ground	52
5.4 Les interactions initiales.....	53
5.5 Approche énonciative de la relation	54
6 L'ordre de interaction	57
6.1 "There is order at all points"	57
6.2 De l'ordre symbolique à l'ordre structurel.....	58
6.2.1 L'ordre symbolique.....	58
6.2.2 L'ordre structurel.....	61
6.3 La coordination des participants.....	64
6.3.1 Le « recipient design ».....	64
6.3.2 Du participant au co-participant	64
6.4 Le principe collaboratif des interactions.....	65
6.4.1 Principe collaboratif et activité conversationnelle.....	65
6.4.2 Principe collaboratif et rôles interactionnels	69
7 Objectifs de la linguistique des interactions.....	71
Chapitre 3. Les Humor Studies	73
1 Présentation générale des <i>Humor Studies</i>	73
2 Le flou humoristique	74
2.1 Une impossible définition	74
2.2 Un phénomène pluridisciplinaire.....	74
3 Les théories de l'humour	75
3.1 Les théories de la supériorité.....	75
3.2 Les théories de l'insensibilité	76
3.3 Les théories du contraste	78
3.3.1 Un contraste émotionnel	78
3.3.2 Un contraste cognitif	78
3.3.3 Arthur Koestler et la « bisociation ».....	80
3.4 Les théories de l'incongruité	80
3.4.1 L'incongruité en psychologie.....	80
3.4.2 L'incongruité en linguistique	81
3.4.3 Incongruité vs. Incongruité-Résolution	83
4 Théories linguistiques de l'humour	87

4.1 Semantic Script Theory of Humor	88
4.2 General Theory of Verbal Humor	90
4.2.1 Les “knowledge resources”	90
4.2.2 La GTVH appliquée à l’humour conversationnel.....	92
5 L’humour conversationnel.....	93
5.1 De l’humour en conversation à l’humour conversationnel.....	93
5.2 La mosaïque humoristique.....	96
5.2.1 Approche discursive : la diversité humoristique en lumière.....	97
5.2.2 Approche énonciative : à la recherche d’une constante humoristique.....	102
5.2.2.1 Le Dialogisme	102
5.2.2.2 La Polyphonie.....	102
5.2.2.3 La mise en scène énonciative	103
5.3 Exemples d’analyses énonciatives de l’humour conversationnel.....	104
Chapitre 4. La dynamique interactionnelle de l’humour	109
1 L’humour en 3D.....	109
2 La dimension située	111
2.1 Les trois niveaux de contexte à travers le rebond humoristique	111
2.1.1 Rebond humoristique et contexte séquentiel.....	111
2.1.2 Rebond humoristique et relation des participants	114
2.1.3 Rebond humoristique et cadre spatio-temporel.....	116
2.2 Cadre interactionnel et cadre participatif.....	117
2.2.1 Interactions enregistrées de manière écologique et semi-expérimentale	117
2.2.2 Interactions dyadiques initiales.....	118
2.2.3 Interactions dyadiques entre personnes se connaissant bien.....	120
2.2.4 Interactions pluri-locuteurs entre personnes se connaissant bien.....	121
2.2.4.1 Création d’une coalition	121
2.2.4.2 Co-construction humoristique.....	124
3 La dimension (co)ordonnée	129
3.1 Une dimension nécessaire mais non suffisante.....	129
3.2 La convergence humoristique.....	129
4 La dimension multimodale	133
4.1 Diversité des modalités étudiées	133

4.2 Les gestes faciaux.....	136
5 La quatrième dimension de l'humour : un humour parfois non collaboratif.....	137
5.1 Une opacification du discours.....	138
5.1.1 Opacification du dire	138
5.1.2 Opacification des cibles	140
5.1.3 Opacification de l'intention	141
5.2 La difficulté de répondre à l'humour	141
5.2.1 L'autodérision	141
5.2.2 La question de l'embarras	143
5.3 Instabilité du cadre participatif	145
5.4 La délicate trajectoire interactionnelle de l'humour	150
5.4.1 Un humour opportuniste.....	150
5.4.2 Un humour parasite.....	151
5.5 L'échec de l'humour	152
5.5.1 Peut-on dégager les raisons de l'échec humoristique ?.....	153
5.5.2 Disruption humoristique	155
5.5.3 Désalignement et/ou désaffiliation de l'humour	157
Chapitre 5. Les corpus conversationnels : évolution de ma pratique.....	163
1. La conversation	164
1.1 Définition générale.....	164
1.2 Les 2 sens de « familial »	166
2 Une langue	166
3 Présentation des corpus conversationnels.....	169
3.1 Corpus écologiques et corpus semi-expérimentaux.....	170
3.2 Corpus « Loft Stories »	170
3.2.1 Fiche signalétique	170
3.2.2 Recueil des données	172
3.3 Corpus CID.....	174
3.3.1 Le Centre d'Expérimentation sur la Parole.....	174
3.3.2 Fiche signalétique	176
3.3.3 Préparation du cadre et des participants.....	178
3.3.4 Choix de la consigne	178

3.4 Corpus « Cheese ! ».....	179
3.4.1 Fiche signalétique	179
3.4.2 Préparation du cadre et des participants.....	182
3.4.3 Choix de la consigne	183
3.5 Corpus PACO	183
3.5.1 Fiche signalétique	183
3.5.2 Préparation du cadre et des participants.....	185
3.5.3 Choix de la consigne	185
3.6 Corpus COMON	185
3.6.1 Fiche signalétique	185
3.6.2 Préparation du cadre et des participants.....	186
3.6.3 Choix de la consigne	187
4 Archivage et mutualisation des données.....	187
5 Transcription des données conversationnelles	189
5.1 Pourquoi transcrire ?.....	189
5.2 Un artefact visuel	189
5.3 Les conventions de transcription	190
5.4 Les « trucages » orthographiques.....	191
6 Annotation de l'humour conversationnel	195
6.1 Principes généraux d'annotation au LPL.....	195
6.2 Annotation de l'énoncé humoristique	195
6.2 Annotation de l'échec de l'humour	197
6.3 Annotation mimo-gestuelle de l'humour	200
7 L'éthique des corpus conversationnels	201
7.1 Qu'est-ce que l'éthique des corpus ?.....	201
7.2 Une prise en compte nécessaire des questions éthiques.....	204
7.2.1 Après tout, on ne fait qu'enregistrer des personnes en train de parler... .	204
7.2.2 Missions de la « commission éthique » du LPL	205
7.2.3 L'éthique personnelle des chercheurs	207
8 Faut-il opposer les corpus écologiques et les corpus semi-expérimentaux ?.....	208
8.1 Les raisons de la colère	208
8.2 Cette opposition est-elle légitime ?	211

8.2.1 Enregistrer la « vraie vie »	211
8.2.2 Choix des participants	212
8.2.3 Biais méthodologiques	212
9 Vers une réconciliation	216
10 De l'évolution des pratiques à l'adaptation de l'observable : l'exemple de l'humour	217
10.1 La question des unités interactionnelles	218
10.2 Et plus particulièrement, la question des unités humoristiques	219
10.3 La question de la frontière d'une unité linguistique.....	220
10.4 Et plus particulièrement, celle de la frontière d'une unité humoristique	220
Chapitre 6. Suivre l'humour à la trace	223
1 Analyses multimodales de l'humour conversationnel	224
1.1 Les différentes études sur le sourire	225
1.2 Echelle d'intensité des sourires.....	226
1.3 Echelle de synchronie des sourires	228
1.4 Cas du rire et nouvelle version du SIS	230
1.4.1 Apports méthodologiques.....	230
1.4.2 La question des labels d'intensité	232
1.5 Le sourire comme ressource humoristique	233
1.6 Les autres modalités faciales	236
1.7 Le rire.....	237
2 Analyses du contexte comme composante à part entière de l'humour conversationnel	239
2.1 Le contexte conversationnel	239
2.2 Les différents types de conversation	240
2.3 Les autres contextes interactionnels	240
3 Analyses de la dynamique de l'humour conversationnel.....	240
Addendum	243
Bibliographie.....	245
Annexe 1. Liste des encarts	281
Annexe 2. Liste des figures	283
Annexe 3. Liste des tables	284

Annexe 4. Liste des exemples.....	285
Annexe 5. Conventions de « Loft Stories ».....	286
Annexe 6. Conventions de la TOE originale.....	287
Annexe 7. Conventions de la TOE modifiée	288
Annexe 8. Histoires drôles des corpus « Brigham Young University », « Cheese ! », et PACO	291

Chapitre 1. Au commencement était le quotidien

Dans ce court chapitre, je vais présenter mon parcours en quelques étapes. J'évoquerai tout d'abord les raisons qui m'ont amenée à travailler sur la conversation, puis sur l'humour. Je dirai ensuite quelques mots sur ce qu'est pour moi le travail d'enseignante-chercheuse, et plus précisément en linguistique des interactions.

1 Présentation personnelle

1.1 Mes premiers pas de linguiste

J'ai effectué mes premiers pas dans le monde de la recherche lors de mon mémoire de maîtrise (l'actuel Master 1), sous la direction de Robert Vion, à Aix-en-Provence. Il portait sur « *Les clichés de style dans la presse écrite quotidienne française* », qu'elle soit régionale ou nationale (1993). Il s'agissait alors de recenser le nombre et la nature des clichés produits par les journalistes dans leurs articles, de montrer l'usage et la fréquence des formules toutes faites, stéréotypiques. Et de montrer, finalement, comment les contraintes journalistiques (nombre de mots limité, temps de lecture réduit etc.) formataient les écrits. D'où des découvertes nécessairement « macabres », des échauffourées toujours « violentes », des urnes qui ne livrent pas un résultat mais un « verdict » ; d'où le fait « d'ouvrir le score ou la marque » lorsqu'on marque un premier but, de « concéder » un match nul, de « trouver » la mort, comme si la vie n'avait été qu'une longue perte, etc.

Puis, en D.E.A. (Diplôme d'Etudes Approfondies, l'actuel Master 2), toujours sous la direction de Robert Vion, j'ai travaillé sur « *L'analyse d'un rituel de politesse : l'échange complimenteur dans les interactions verbales* » (1995). Je suis donc passée de l'analyse de l'écrit à celui de l'oral. Je ne devais plus me contenter de découper des articles, mais transcrire de l'oral et buter, buter encore sur des mots que je ne parvenais pas à entendre. Ce changement d'observable n'est pas innocent. Deux facteurs permettent de l'expliquer. Le premier est l'évolution du champ de la linguistique des interactions dans les années 90 qui a connu, à cette époque, un essor considérable. La « vague interactionniste » déferlait alors en France avec deux universités principales comme fer de lance : l'Université Lumière Lyon 2 et l'Université de Provence¹. La linguistique des interactions découvrait alors son héritage scientifique pluridisciplinaire², le faisait sien, et le diffusait largement tant au niveau des publications scientifiques que des cours dispensés dont j'ai probablement été l'une des premières bénéficiaires. A cette époque, les équipes « lyonnaise et aixoise », comme on avait coutume de les appeler, montrent toutes deux leur désir, voire leur volonté farouche, d'une

¹ L'actuelle Aix-Marseille Université.

² Cet héritage sera plus longuement évoqué dans le chapitre 2. Il s'agit principalement des domaines suivants : ethnographie de la communication, sociolinguistique interactionnelle, ethnométhodologie, Analyse Conversationnelle, et dans une moindre mesure, psychologie.

part, de faire de l'interaction un observable scientifique à part entière, et d'autre part, de montrer que la linguistique des interactions est un champ profondément linguistique :

[...] je n'hésiterai pas à affirmer une fois encore que l'approche interactionniste me paraît plus pertinente que les approches plus « classiques » — plus pertinente, c'est-à-dire mieux adaptée à ce qui constitue l'essence même du langage verbal, en nous rappelant opportunément le caractère social des systèmes linguistiques, et leur vocation communicative : pour reprendre une formule de Labov, la linguistique ainsi conçue est une linguistique en quelque sorte « remise sur ses pieds ». On peut dans cette mesure considérer que l'introduction de la notion d'interaction opère un recentrement de la linguistique sur son objet propre. Or ce n'est généralement pas ainsi qu'est considérée l'approche interactionniste : au mieux, on lui accorde une position « périphérique » dans le champ des études linguistiques ; au pire, on l'accuse de trahison et de déviationnisme... (Kerbrat-Orecchioni, 1998a, p. 63-64).

Les années 90 marquent donc l'apparition des premières publications qui feront date en France et dont la diversité marque le foisonnement intellectuel à cette époque. Malgré un socle théorique commun (principalement celui de la sociologie interactionniste de Goffman), Aix et Lyon développent des spécificités. A Lyon, l'étude des interactions est, dès le début, largement teintée d'analyse conversationnelle (Cosnier et al., 1988; Cosnier & Kerbrat-Orecchioni, 1987; Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1992, 1994; Traverso, 1996). A Aix, ce sont les théories de l'énonciation, qui, appliquées aux analyses des interactions, vont principalement compléter l'appareillage théorique employé (Maury-Rouan, 2001; Vion, 1992, 1995, 1999b).

Le second facteur est plus personnel. Il est vrai que ces deux sujets de recherche que sont la presse écrite et le compliment peuvent paraître aux antipodes l'un de l'autre. Et pourtant. Pourtant il y a un lien. Certes ténu au départ, mais qui s'est révélé de plus en plus important au fil des années. Jusqu'à devenir fondamental dans mon travail de thèse. Et toujours autant aujourd'hui. Ce lien, c'est le *quotidien*. Ces petits riens qui font notre quotidien. On va lire la presse sans nécessairement s'en rendre compte, juste parce qu'on a 5 minutes à tuer dans les transports, en prenant son café, entre deux mails, deux cours. Bref, lire la presse n'est pas nécessairement considéré comme une activité à part entière, mais comme quelque chose que l'on fait, en attendant une autre activité. Pourtant c'est là, de manière omniprésente. On lit la presse, on l'écoute, on en parle, on s'en nourrit. Voilà le lien avec la conversation. La conversation aussi est là, omniprésente. On parle à quelqu'un, on parle de quelqu'un, de quelque chose, de la presse lue aussi tiens ! Quoi qu'on fasse, on converse : parce qu'on attend le bus (« il est encore en retard, y a des travaux sur la ligne 5 je crois »), parce qu'on fait une pause-café (« oh là là, on n'est que mardi et je suis déjà crevée »), parce qu'on prend l'apéro (« enfin ! on devrait faire ça plus souvent ! »), parce qu'on fait la queue au guichet de poste (« Mon dieu, ces fonctionnaires ! Il faudrait les payer au rendement, ça irait plus vite... »). Je pourrais continuer à l'infini cette énumération tant la conversation est présente dans notre quotidien. On n'y échappe pas. « Sauf quand on dort » me disent souvent les étudiants. C'est pas faux bien sûr³. Bien que quotidienne et omniprésente dans nos vies, elle

³ Alors je leur concède généralement : on n'y échappe pas tant qu'on est éveillé.

a longtemps été la grande absente de la recherche. Un paradoxe qui s'explique dès lors que l'on connaît l'amalgame qui a longtemps été fait entre quotidien et banal, entre sérieux et futile, entre n'avoir aucun but précis et être gratuit⁴.

Si la conversation est futile, que dire alors du compliment ? Cette opinion sur l'autre, ce qu'il porte, la manière dont il est coiffé, ce qu'il dit ou fait. Cette opinion formulée par pure politesse, et même pas pensée si ça se trouve, une belle arnaque interactionnelle ! Oui mais voilà. Tout comme la presse, tout comme la conversation, le compliment fait partie de notre communication, de notre relation à l'autre. Et l'analyser d'un point de vue linguistique, c'est bien sûr tenter de comprendre comment on s'y prend pour faire un compliment, quels en sont les ressorts langagiers, mais c'est aussi essayer de comprendre comment on y répond, comment on peut ou doit y répondre. Et finalement, c'est surtout essayer d'en montrer, non pas l'hypocrisie éventuelle, mais les enjeux interactionnels (produire une évaluation qui, bien que positive, reste un jugement ; accepter cette évaluation sans montrer qu'on la partage, loi de modestie oblige...), et relationnels. Parce que faire un compliment, au-delà d'être une évaluation positive, c'est créer et maintenir le lien. C'est faire plaisir à l'autre ou, au moins, lui montrer qu'on fait attention à lui. C'est montrer de la considération. A ce titre, le compliment est un « *rite d'interaction* » (Goffman, 1967/1974) qui, comme tout rituel, a peut-être une portée symbolique, mais n'en reste pas moins essentiel à notre communication, et sans lequel elle marcherait certes probablement, mais moins bien, avec des ratés. Bref, le compliment est à la communication ce que l'huile est aux rouages d'une machine.

Voilà, en substance, ce qui a motivé mon travail de D.E.A. : analyser le quotidien pour en révéler l'importance, pour le comprendre et au fond, se comprendre. Je me souviens encore de mes premiers cours de linguistique. Il n'était pas encore question de phonèmes ou de morphèmes, mais d'interaction, déjà. Et je me souviens aussi qu'à l'écoute de certaines théories (goffmaniennes notamment), je me suis remémoré certaines de mes propres interactions et avoir compris ce qui s'était joué alors. Au-delà de quelques interactions auxquelles j'avais participé, j'ai compris que la communication s'analysait, et mieux, s'expliquait. Si m'orienter vers les interactions était pour moi une évidence, je me rends compte aujourd'hui que cette orientation était représentative des questionnements alors en cours en linguistique de l'oral avec, pour la seule université d'Aix-Marseille, le courant interactionniste et énonciatif (Maury-Rouan, 2001; Vion, 1992, 1999b, 2004) et celui de la syntaxe de l'oral (Blanche-Benveniste, 1983, 1986; Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987).

C'est toujours dans cette même veine, et avec cette même motivation que j'ai à nouveau changé d'observable pour mon doctorat. Si mon terrain restait le même, la conversation quotidienne, l'activité ou la pratique analysée changeait. Du compliment, j'ai souhaité travailler sur l'humour. Je me souviens encore aujourd'hui de la véritable révélation que ce

⁴ Ce point sera davantage discuté dans le chapitre 5 consacré à la conversation et aux corpus conversationnels.

sujet a été pour moi. C'était il y a presque 30 ans, et je ne m'en suis toujours pas lassée. Je venais de soutenir mon D.E.A. et je souhaitais faire une thèse. Mais sur quoi ? Je savais que je voulais continuer à analyser la conversation. Mais je savais aussi que je ne voulais pas approfondir mon travail sur le compliment. Le quotidien oui, toujours, mais sous un autre angle. Mon directeur de recherche, Robert Vion, m'a alors suggéré plusieurs sujets, des petits phénomènes interactionnels qu'il avait lui-même pu observer sans pour autant avoir le temps ou l'opportunité de les analyser. Il m'en a proposé plusieurs donc. Mais j'ai cessé d'écouter après le deuxième, qu'il avait énoncé comme « quelque chose autour de la dimension ludique de la langue ». Coup de foudre immédiat. Tout était là : la conversation bien sûr, le quotidien encore. Et quoi de plus mal considéré (en France en tout cas) que l'humour ? Quoi de plus futile, voire inutile ? Quoi de plus indigne d'intérêt scientifique ?⁵ Je ne le savais pas à l'époque bien sûr. Et je n'en ai réellement pris conscience que progressivement, au fil de mes premières recherches bibliographiques d'abord. Ce n'est pas tant ce qui était dit sur l'humour. Je ne crois pas avoir jamais lu un argument qui aurait été « anti-humour »⁶. C'est ce qui manquait qui était davantage révélateur. En France, certaines formes de ludisme⁷ restent, toujours aujourd'hui, plus étudiées que d'autres : l'esprit (qu'il soit mot ou trait), l'ironie... des marques de vivacité intellectuelle, voire de supériorité⁸. Un humour argumentatif donc, étudié dans des contextes dédiés : la littérature, les interactions politiques. Un humour comme « outil » pédagogique aussi⁹. Mais peu d'études sur les formes quotidiennes d'humour, à l'exception notable de quelques travaux (Chabanne, 1999; Charaudeau, 2006), et encore moins dans les interactions (Collignon, 1989). Point d'analyse des blagues Carambar¹⁰ ou blagues à Toto alors que de telles histoires ont permis, aux Etats-Unis, l'élaboration de la première théorie linguistique de l'humour (Raskin, 1985), qui reste à ce jour, non seulement considérée comme fondatrice de l'humour comme observable scientifique, fondatrice des *Humour Studies* en linguistique, mais aussi encore largement employée (même si bien sûr critiquée).

Je me rends compte aujourd'hui que l'intérêt porté à l'humour – comme celui porté à la conversation – peut être délimité de manière géographique. L'humour, lui aussi, est d'abord devenu, en linguistique, un observable scientifique dans le monde anglo-saxon avant de l'être en France. La marque la plus flagrante de cette différence de traitement est peut-être celle des revues et associations scientifiques dédiées à l'humour. A Cardiff, c'est en 1976 que la première conférence pluridisciplinaire sur l'humour a été organisée. En 1988, est apparue la

⁵ Je reviendrai plus en détail sur cette discussion dans les chapitres 3 et 4.

⁶ Cependant, comme me l'a rapporté Salvatore Attardo, il semble que travailler sur l'humour ait pu être un frein à la carrière de certains collègues.

⁷ Ce terme est utilisé ici pour référer aux différentes formes de jeu sans aborder encore leurs différences (humour, ironie, esprit, moquerie etc.).

⁸ Comme cela a été très bien montré par le film « *Ridicule* » de Patrice Leconte (1996).

⁹ Un simple regard sur les contenus de la revue « Humoresque » en témoigne (<http://www.humoresques.fr>).

¹⁰ Je me souviens malgré tout, il y a de nombreuses années, d'avoir été interviewée par une journaliste du « Vrai papier journal » (qui n'existe plus aujourd'hui) qui écrivait un article sur les blagues Carambar. Elle voulait comprendre notamment pourquoi de telles blagues étaient volontairement non drôles, et quels en étaient les ressorts.

revue « *Humor* », avec Victor Raskin, linguiste, comme éditeur en chef, qui est encore aujourd'hui une revue de référence pour les études sur l'humour, toutes disciplines confondues. Enfin, l'année suivante, en 1989, naissait l' « *International Society for Humor Studies* » qui devenait alors (et toujours aujourd'hui) le soutien de la conférence annuelle sur l'humour. Depuis les années 1970 donc, ce sont toutes les disciplines des sciences humaines et sociales qui se penchent sur l'humour. En France en revanche, si la revue « *Humoresques* » est contemporaine de « *Humor* » (elle a été créée en 1990), ses numéros sont beaucoup plus axés sur la littérature ou sur un humour écrit¹¹. De la même manière si l'association « *Corhum* » a été créée dès 1987, les études linguistiques sur l'humour quotidien, tel qu'il apparaît en interaction, sont rarement présentes.

J'ai donc pris conscience de la place de l'humour dans les recherches linguistiques via mes premières lectures d'abord. Mais aussi via les premiers colloques auxquels j'ai participé. Alors que dans un congrès sur l'humour, mon approche linguistique était bien loin des préoccupations partagées par mes collègues, dans un congrès linguistique, j'étais celle qui travaillait sur un sujet, au mieux connexe, au pire, farfelu. Bref, dans les deux cas, j'ai pu me sentir un peu comme « un cheveu sur la soupe ». Enfin bien sûr, je ne compte plus les fois où, lorsque je dis sur quoi je *travaille*, parce que, oui, analyser l'humour est un travail, on me répond tantôt un prudent « c'est original », tantôt un « tu dois bien te marrer », quand ce n'est pas un « tu me racontes une blague ? Tu dois en connaître plein ! »¹².

Alors, esprit de défi ou de contradiction, je me revois, sitôt sortie du bureau de Robert Vion, filer à la B.U. pour voir ce qui avait bien pu être déjà écrit sur ce satané sujet. C'était en 1996.

1.2 Être enseignante-chercheuse

Au-delà des tâches et activités administratives diverses, on dit souvent, pour aller vite, qu'être enseignante-chercheuse, c'est avoir deux métiers : enseigner et faire de la recherche, comme si le premier se limitait au pédagogique et le second au scientifique. Pourtant, les deux sont indissociables. On n'a qu'un seul métier, mais une double fonction, ou une double casquette. Et plus encore, les deux se nourrissent constamment. J'enseigne ce que je connais. Encore heureux pourrait-on dire... Mais c'est un luxe que certains collègues n'ont pas nécessairement, surtout lorsqu'ils débutent. J'ai donc la chance d'enseigner ce sur quoi je travaille, pas nécessairement l'humour, ou très peu, mais le fonctionnement des interactions. J'enseigne ce que j'ai moi-même appris quand j'étais à la place des étudiants. Mais au fil des années, je me suis nourrie : de lectures, de discussions avec des collègues, avec des étudiants. Et bien sûr, je me suis nourrie de rencontres, professionnelles et personnelles. Des rencontres qui invitent nécessairement à l'échange et qui sont toutes susceptibles de se retrouver un jour évoquées dans un de mes cours, à titre d'exemple. C'est par tout ça que je peux constamment

¹¹ A quelques exceptions (notables) près puisque deux des premiers numéros de la revue sont consacrés à l'humour et les sciences du langage (n°2, 1992) et la sémiotique (n°4, 1993).

¹² Mais quel linguiste n'a pas rencontré ce genre d'incompréhension ? A quel linguiste n'a-t-on jamais demandé le nombre de langues parlées ?

faire évoluer mes cours. Ainsi, c'est pour présenter ce parcours professionnel (nécessairement double en tant qu'enseignante-chercheuse) qu'au-delà des références à mes publications lorsque cela sera nécessaire, j'insérerai aussi des encarts pédagogiques concernant mes enseignements et mes encadrements afin de montrer comment ces deux casquettes que sont l'enseignement et la recherche s'articulent et se nourrissent mutuellement¹³.

Corrélativement, je nourris mes recherches de mes cours, des remarques que me font les étudiants, de leurs questions, de leurs contre-exemples, de leurs doutes qui me poussent à voir plus loin, à creuser davantage quelque chose qui me paraissait certain. Je ne fais jamais cours à des étudiants, mais toujours *avec* eux. C'est ce que je leur dis quand ils ne me connaissent pas. Et c'est ce que je leur répète quand ils me connaissent déjà. Ça les désarçonne parfois, mais ça fonctionne. Par ailleurs, cette articulation nécessaire entre pédagogique et recherche permet d'expliquer l'évolution de mon cadre théorique au fil des années. La majorité des cours que j'ai pu donner, concernent principalement l'analyse des interactions. Chacun d'entre eux, pris isolément, me permet de focaliser, de creuser un aspect de la communication humaine plutôt qu'un autre. Mais l'ensemble forme un tout cohérent donnant aux étudiants certaines des compétences nécessaires à l'analyse linguistique des interactions, du recueil de données à leur analyse, en passant par leur traitement.

1.3 Être enseignante-chercheuse en linguistique des interactions

Dans cette synthèse, je parlerai de « linguistique des interactions » de manière générale, pour référer à cette branche de la linguistique qui étudie les interactions humaines, quel que soit le cadre théorique dont elle se réclame. Et j'emploierai les termes de « Analyse Conversationnelle » et « Linguistique Interactionnelle » pour référer plus spécifiquement à ces deux courants de la linguistique lorsque ce sera nécessaire. De la même manière, les termes « interactionnistes » et « conversationnalistes » désigneront indifféremment les linguistes travaillant sur les interactions.

Le terme volontairement large de « linguistique des interactions » reflète bien, je pense, tant mon parcours que mon travail actuel : non limité à un cadre théorique strict. Je n'aime pas les étiquettes dans ma vie personnelle, les « tu es comme ça et non comme ça » assenés comme une vérité et une certitude absolues. Je ne suis pas une grande amatrice des cadres, lesquels, bien qu'utiles, je ne le nie pas, n'en restent pas moins limitants. Je n'aime pas les cages, si dorées qu'elles soient. Ma vie professionnelle est à cette image. Si je travaille, depuis mes débuts ou presque, sur la conversation, je puise une inspiration, des envies, des notions, dans différents cadres théoriques, dans différentes approches. Ce sont des outils. Et selon ce que je souhaite analyser, l'un sera, à ce moment-là, plus efficace qu'un autre. Alors, au fil des années, je me suis constituée une boîte à outils : les travaux de Palo Alto, la sociologie et la

¹³ J'évoque régulièrement l'humour en cours, mais principalement à titre d'exemple. Je fais rarement de cours qui lui soient entièrement consacrés. Dès lors, les encarts pédagogiques porteront principalement sur la linguistique des interactions et non sur l'humour.

sociolinguistique interactionnelles, les théories de l'Enonciation, l'ethnographie de la communication, l'Analyse Conversationnelle, la Linguistique Interactionnelle, et de manière plus générale les « *Discourse Studies* », la psycholinguistique des conversations, et bien sûr les « *Humor Studies* ». Au fil des années, certains outils ont servi plus que d'autres, certains sont apparus plus récemment que d'autres. Et si cette boîte à outils peut sembler hétéroclite j'en conviens, j'espère que ces quelques pages vont permettre de montrer que tous ont (ou ont eu) leur place et qu'il serait bien dommage de se priver de la complémentarité et de la richesse qu'ils apportent. Ainsi, au début de mon parcours professionnel, mobiliser, de manière conjointe, à la fois les théories de l'Enonciation et des *Discourse Studies*, m'a permis non seulement de rendre compte de la complexité de l'humour conversationnel, mais également d'en révéler les enjeux interactionnels. Aujourd'hui, c'est en me focalisant davantage sur les notions de l'Analyse Conversationnelle et de la Linguistique Interactionnelle que je tente de rendre compte de ces enjeux.

Mon cadre théorique a donc évolué au fil du temps. Grâce à mes lectures bien sûr, aux discussions avec mes collègues, avec les étudiants. Grâce à de nouvelles notions que je découvrais et décidais de creuser pendant que d'autres étaient écartées. Grâce à mes données aussi, que je n'ai jamais cessé d'observer et qui me montrent (encore aujourd'hui) ce qui mérite d'être analysé, à mes yeux en tout cas. Non pas parce que c'est beau ou bien dit, mais parce que c'est là, attesté, produit. Et qu'à ce titre, ça a une *raison d'être*. C'est ce que j'explique toujours aux étudiants lorsque, de manière générale, je leur présente le programme d'un cours et les notions que l'on verra ensemble : je travaille sur notre communication quotidienne, que son fonctionnement soit mis en exergue par des corpus écologiques ou semi-contrôlés¹⁴. Mes cours permettent alors de puiser dans nos vies respectives des exemples, lesquels, sont certes rapportés et commentés, mais n'en sont pas moins attestés. Et ils servent à les décrypter. C'est à travers les exemples évoqués que les apports théoriques sont instillés, peu à peu dévoilés pour expliquer une situation de communication, un geste, un regard, un malentendu parfois. L'éclairage théorique permet alors, non seulement de mettre des mots sur des situations vécues, mais de montrer aussi que ces mots sont le fruit d'une recherche, d'une discipline, d'une méthodologie scientifique... Bref, que cette communication sans cesse vécue est aussi un observable scientifique.

En cours, on décortique ensemble la manière dont on communique sans arrêt, sans même s'en rendre compte. Ou en tout cas, sans se rendre compte des moyens, des efforts parfois, que l'on déploie. On met donc à jour une mécanique si bien huilée que nous ne nous rendons même pas compte qu'elle est une mécanique. On explique l'évidence. Je cite souvent en cours cette phrase de Catherine Kerbrat-Orecchioni qui m'a marquée¹⁵. Elle parlait alors de la pragmatique et disait : « *la pragmatique, c'est expliciter des phénomènes implicites* ». Et c'est, encore aujourd'hui — en tout cas à mes yeux — le rôle exact de la linguistique des interactions.

¹⁴ La question de la dimension naturelle des données sera davantage présentée dans le chapitre 5 consacré aux corpus.

¹⁵ Bien que je ne sache malheureusement plus si je l'ai lue ou entendue.

Enseignement

« Bonjour »

Ce simple mot projeté au tableau en déstabilise souvent plus d'un. Je leur demande alors pourquoi ils trouvent ça surprenant. Les réponses sont généralement multiples : parce que le cours a déjà commencé (ah tiens ! Un « bonjour » se dit alors généralement au début de quelque chose), parce qu'ils ne comprennent le sens de ce mot *ici*, même s'ils savent ce que ça veut dire (ah tiens ! Il ne suffit pas de connaître le sens littéral d'un mot pour en comprendre la signification ici-et-maintenant). Et pourquoi ça ? Parce qu'il leur manque la raison, autrement dit le *contexte* permettant d'expliquer le fameux « *why that now?* » cher à l'Analyse Conversationnelle.

Voilà donc proposées, en un simple mot projeté au tableau, des premières notions qui seront développées : comment est construite une interaction ? Qu'est-ce que le contexte et en quoi est-il important ?

Références

Hutchby, I. & Wooffitt, R. 2008. *Conversation Analysis*. Polity.

De Fornel, M. & J. Leon. 2019. L'analyse de conversation, de l'ethnomethodologie à la linguistique Interactionnelle, *in Histoire Épistémologie Langage* 22/1 : 131-155.

Traverso, V. 1996. *La conversation familière: analyse pragmatique des interactions*. Presses Universitaires de Lyon.

Encart 1. Enseignement: "bonjour"

Voici donc comment, en cours, je mêle enseignement et recherche : en décryptant nos petits comportements quotidiens, les notions théoriques sont peu à peu dévoilées. Enseigner les interactions humaines n'est pas anodin, je m'en rends compte chaque année. Parce que c'est enseigner notre quotidien, notre vécu, que ce vécu soit simplement rapporté ou qu'il soit en train de se dérouler dans la salle de cours (je m'appuie souvent sur quelque chose qui vient de se produire en cours, un échange, un comportement perçu, une personne arrivée en retard... pour illustrer une notion). Enseigner les interactions humaines, c'est enseigner quelque chose qui nous concerne tous (à défaut d'intéresser), dans lequel nous sommes tous nécessairement impliqués. Alors un tel enseignement comporte parfois un risque : celui de susciter chez les étudiants, des interrogations, voire des préoccupations toute personnelle, parce qu'une notion évoquée en cours peut les renvoyer à des situations (parfois douloureuses) et dont ils peuvent faire part. Lors d'un cours sur ce qu'est une interaction, c'est ainsi que l'on m'a demandé si parler avec une personne dans le coma était une interaction. Dans une autre séance, où je présentais la notion de « rôle » et de ses actions corrélatives à travers différents types d'interaction, il m'a été demandé si le comportement d'un médecin lors d'une consultation médicale que cette personne avait eu était lié au rôle attendu du médecin en consultation ou à une question déontologique et morale. J'imagine sans peine que de telles situations pédagogiques sont bien plus fréquentes dans les cours de psychologie que de linguistique. Mais pour autant, j'y suis confrontée chaque année. Et le risque n'est pas tant le dévoilement de soi que les notions interactionnelles suscitent. Le risque est d'y répondre, de rentrer dans le jeu de ce dévoilement, et de sortir de notre double rôle : celui d'enseignant bien sûr, mais également celui de linguiste. Aussi proches de nous que soient certaines notions abordées, un cours n'est pas une séance de thérapie, pas plus

qu'un linguiste n'est un psychologue. Alors il faut parfois recadrer. Et présenter, encore et encore, le regard linguistique qui est le nôtre. Et pour cela, admettre que certaines réponses nous soient inaccessibles.

Parce qu'enseigner les interactions humaines, c'est enseigner notre quotidien, c'est aussi un privilège. C'est donc se servir de ce que nous vivons, de ce que nous ressentons sans savoir nécessairement le pourquoi d'une telle impression. C'est un privilège donc, mais qui donne autant de droits que de devoirs de part et d'autre du bureau. Mon devoir est d'être claire, concrète, de montrer l'intérêt de notre discipline pour mieux en comprendre les enjeux. Parce que la linguistique des interactions permet de comprendre la communication humaine et son importance dans notre vie. Et mon droit, en puisant dans ma vie tel ou tel exemple vécu, vu ou entendu, est de sacrifier, sinon à l'objectivité de l'enseignante¹⁶, du moins à une certaine distance professionnelle qui empêcherait de parler de soi. De la même manière, parce qu'il s'agit de cours sur les interactions, les étudiants ont le devoir *d'être en interaction*, ce qui leur demande une participation active : propositions d'exemples, questions, réponses, commentaires, contre-exemples, discussion, etc. A ce titre, et c'est aussi en ça que c'est un privilège, enseigner le fonctionnement des interactions est une mise en abyme permanente : je fais de mes cours un moment d'interaction pour enseigner les interactions.

Cet engagement réciproque et son cadre sont expliqués dans toute première séance d'un nouveau cours et implique, tout au long de l'année, l'interdiction du téléphone portable et même des ordinateurs, jusqu'à la Licence 3 incluse, la prise de notes se faisant alors sur papier¹⁷.

2 Articulation de la synthèse

Après cette présentation rapide de mon parcours jusqu'en thèse et des raisons, d'une certaine manière, qui m'ont conduite à consacrer mon travail à l'analyse de l'humour conversationnel, la synthèse va s'articuler comme suit :

Le chapitre 2 sera consacré à un panorama de la linguistique des interactions. C'est dans ce chapitre que seront principalement présentées mes activités d'encadrement et d'enseignement. Le chapitre 3 sera dédié aux *Humor Studies* de manière générale. J'y aborderai notamment les différentes théories de l'humour. Dans le chapitre 4, je mettrai l'accent sur l'humour conversationnel. Le chapitre 5 sera consacré aux corpus conversationnels. J'y aborderai les questions de leur constitution, transcription et annotation. Enfin, le chapitre 6 me permettra de présenter mes recherches les plus récentes et les recherches à venir dans lesquelles je souhaite m'inscrire.

¹⁶ Parce que je tente malgré tout de rester objective, même lorsque l'exemple me montre en fâcheuse posture interactionnelle, lors d'une perte de face par exemple.

¹⁷ C'est, à ce jour, le seul moyen que j'ai trouvé pour éviter les flâneries des étudiants sur internet pendant les cours.

Chapitre 2. La linguistique des interactions

Publications :

Maury-Rouan C., B. Priego-Valverde. 2003. La mise en mots de la douleur. In J.M. Colletta & A. Tcherkassof (éds.), in *Les émotions. Cognition, Langage et développement*, Mardaga, Hayen : 159-164.

Maury-Rouan C., R. Vion, B. Priego-Valverde. 2006. Le patient et son interlocuteur. *L'entretien clinique et pratiques. Analyse des interactions verbales d'un genre hétérogène*, Grossen et Salazar Orvig (dir.), Belin : 191-212.

Bertrand, R. & Priego-Valverde, B. 2017. « Listing Practice in French Conversation: From Collaborative Achievement to Interactional Convergence ». *Discours*, n° 20.

Amoyal, M., M. Cappellini, C. Combe, B. Pallaud, B. Priego-Valverde, M. Tellier. 2022, Multimodalité(s) dans les interactions humaines, *TIPA* n° 38.

Priego-Valverde, B. & Tellier, M. à paraître. « 'Qu'est-ce qu'il m'a dit ?' : analyse multimodale du discours rapporté en narration ». *Faits de langues*.

Encadrements :

Garcia, C. & van den Brink, J. 2019-2020. Etude de paramètres physiologiques au moment d'une prise de parole lors d'une interaction verbale en face à face, *mémoire de Master 2 d'Orthophonie* co-encadré par B. Priego-Valverde et Thierry Legou, Aix-Marseille Université.

Jacquet, R. 2021. Cartographie de l'espace interactionnel : La référentialité dans l'interaction en ligne. *Mémoire de M1* co-encadré par B. Priego-Valverde et M. Cappellini, Aix-Marseille Université.

Amoyal, M. 2022. Le sourire dans les transitions thématiques : analyse multimodale d'interactions conversationnelles en fonction de la relation des interactants. *Thèse de Doctorat* co-encadrée par L. Prévot et B. Priego-Valverde, Aix-Marseille Université.

Prandi, E. 2022. Annotation interactionnelle des listes dans le corpus « Cheese ! ». *Stage de recherche* co-encadré avec F. Masini, Aix-Marseille Université et Université Bologne, Italie.

Bach, F. 2022-2023. Etude longitudinale du rire dans les interactions mère-enfant en français de 12 à 36 mois. *Mémoire de M1* co-encadré par C. Mazzocconi et B. Priego-Valverde, Aix-Marseille Université.

Cette synthèse a été entièrement pensée et rédigée par une *enseignante-chercheuse*. Il s'agit tout autant de rendre compte de mon activité de recherche et de mes enseignements, que de la manière dont je les conçois. C'est la raison pour laquelle ce chapitre, dédié à un panorama historique de mes cadres théoriques est si développé. C'est aussi en pensant aux étudiants et à l'aide qu'il pourrait leur apporter que je l'ai rédigé.

1 La communication : une activité inéluctable

Je suis entrée en conversation par ce que j'ai découvert en premier : la sociologie interactionnelle d'Erving Goffman, la microsociologie. La sociologie de ces petits rien qui font notre quotidien. Goffman a révolutionné la manière de voir l'interaction, et à ce titre, il exerce une influence directe sur la linguistique des interactions. Sociologue de formation, Goffman a fait de l'interaction humaine non pas un terrain d'analyse, mais *le sujet* de ses analyses, son

observable : comment se déroule une interaction ? Que doit-on faire ou ne pas faire pour qu'elle fonctionne, pour qu'elle soit harmonieuse ? Quels en sont les enjeux ? A ce titre, les travaux de Goffman, d'une part, sont complémentaires de ceux de Palo Alto dont il est le contemporain, et, d'autre part, ils ont jeté les bases des études qui l'ont succédé, puis de la linguistique des interactions actuelle.

Ce n'est donc pas à la linguistique que l'on doit les premiers travaux sur la conversation, mais à d'autres sciences humaines et sociales qui constituent le socle fondateur, l'héritage que la linguistique des interactions s'est approprié. De nombreux ouvrages en expliquent en détail les raisons tant historiques qu'idéologiques ou simplement techniques¹⁸.

Ce qui constitue probablement les premiers travaux, non pas sur la conversation stricto sensu, mais sur la communication humaine, viennent de « l'École de Palo Alto ». Il s'agit d'un courant de recherche pluridisciplinaire (principalement anthropologie et psychologie/psychiatrie) dont l'un des membres fondateurs est Gregory Bateson. Bien que tournés au départ vers la communication dite pathologique, les apports de ce courant sont fondamentaux pour la linguistique des interactions parce que ses membres ont été, à ma connaissance, les premiers à avoir éclairé d'un jour tout à fait nouveau la communication humaine, son fonctionnement et ses principes. C'est aux membres de Palo Alto que l'on doit le célèbre axiome « *On ne peut pas ne pas communiquer* » (Watzlawick et al., 1967) qui peut sembler d'une évidence confondante aujourd'hui, surtout si l'on ne prend pas la peine de chercher ce qui se cache derrière le verbe « communiquer ». Ce terme renvoie à une acception large de la communication, qui ne se limite plus à un simple échange linéaire d'informations factuelles ni verbales. Exit donc le modèle « *émetteur/récepteur* » de Shannon et Weaver (Shannon, 1948). Car si ce dernier – et à juste titre – est un modèle de *l'information*, il n'est en rien un modèle de la communication¹⁹. Grâce à Palo Alto, la communication est reconnue *a minima*, comme « *circulaire* », grâce aux travaux précurseurs de Wiener et sa cybernétique (Wiener, 1948), qui a permis à ce dernier de conceptualiser la notion de « *feedback* », dont on connaît l'importance aujourd'hui. Mais elle est aussi décrite comme « *systémique* »²⁰ (Bateson & Ruesch, 1988). La communication est un système, composé de différents éléments interdépendants, de sorte que la présence et/ou modification de l'un entraîne la présence et/ou modification d'un autre. Tout est donc lié et tout a du sens dans la communication. Tout est *signifiant*. C'est pour cela qu'on ne peut pas ne pas communiquer. Parce que le refus de communiquer, par un silence par exemple, reste de la communication. La communication humaine est donc un « *tout intégré* » (Birdwhistell, 1968), où tout est signifiant et revêt la même importance : les différentes modalités langagières (qu'elles soient verbales, vocales ou

¹⁸ Voir à ce sujet, entre autres (Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1998b; Vincent, 2001).

¹⁹ Même si, malheureusement, il est encore présenté comme tel parfois, et trop souvent à mon goût.

²⁰ C'est cette notion de système qui fait dire à (Winkin, 1981) que la communication telle que décrite par Palo Alto est « orchestrale ».

gestuelles), le cadre spatio-temporel, les individus, leur humeur, la relation qu'ils entretiennent...

Une interaction humaine est donc une communication. C'est ce que je dis aux étudiants dès la première année. Une telle affirmation pourrait sembler triviale (après tout, qu'est-ce qu'une interaction humaine pourrait être d'autre ?). Dans la communauté linguistique, ce n'est pourtant pas l'idée la plus répandue. J'ai pu observer au fil des années que nombre de linguistes rechignent à utiliser ce mot de « communication ». Parce qu'il est trop galvaudé d'abord (même deux portes « communiquent » entre elles, c'est dire !). Mais aussi et surtout parce que ce mot a été non seulement repris mais *approprié* par toute une partie d'une communauté faussement scientifique nous demandant de montrer comment l'on parle et/ou gesticule pour nous dire qui nous sommes... En tant que linguiste, parler de « communication » serait prendre le risque d'être associé à une telle démarche. Cela se comprend. Pour autant, ce choix n'est pas sans conséquence. A laisser ce terme vacant, la première conséquence est de prendre le risque – avéré à ce jour²¹ – qu'il soit non seulement repris par d'autres, mais aussi déformé. La seconde est peut-être encore plus problématique et porte sur la signification même que nous octroyons aux mots « communication » et « interaction ». Parce que les linguistes ont délaissé le premier au profit du second, nous avons fait croire qu'une interaction était, sinon autre chose, du moins, qu'elle avait quelque chose en plus, des spécificités que la « simple » communication n'aurait pas. Pourtant, entre le préfixe « inter » et la « mise en commun » dont découle le mot « communication », il y a, en vérité, bien peu de différences...

Enseignement

Qu'est-ce que la communication ?

C'est en Licence 2 que j'entre de plain-pied dans l'analyse des interactions humaines. Et pour présenter aux étudiants les spécificités de ce cours, je commence généralement par cette simple question : « *c'est quoi, une communication ?* »

La première réaction obtenue est bien souvent un silence dubitatif, jusqu'à ce que je leur dise que j'attends une réponse *évidente*. Les langues se délient alors et les deux premières réponses sont majoritairement : « *parler* », et « *échange* ». Ce second terme amène généralement une précision : échange d'informations. Et c'est là que, sans le leur dire encore, je convoque Palo Alto : oui communiquer, c'est échanger une information. Très vrai. Mais qu'est-ce qu'une information ? Est-ce que le fait de dire, en prenant un café le matin « ouh, il fait frisquet ce matin ! » et de s'entendre répondre « ben il était temps, on est en novembre quand même » est un échange d'informations ? Oui. Est-ce que le fait que je montre mon enthousiasme ou au contraire ma réticence face à cette baisse de température est une information ? Oui encore. Est-ce qu'elle est volontairement transmise, consciente ? Pas nécessairement.

Oui, communiquer, c'est parler. Seulement parler ? Ah non, c'est vrai, on fait des gestes aussi. On se sourit, on se regarde. Tiens, parlerait-on de *multimodalité* ? Palo Alto encore.

²¹ Pour s'en rendre compte, il suffit simplement d'aller dans une librairie ou dans une grande chaîne pour voir le mot « communication » apparaître oui, mais dans le rayon sur le développement personnel.

Références

Kerbrat-Orecchioni, C. 1990. *Les interactions verbales*, Paris, A. Colin.
Picard, D. , M. Edmond. 2013. *L'école de Palo Alto*, Que Sais-je ?, PUF.
Winkin, Y. (éd.). 1981. *La nouvelle communication*. Paris, Seuil.

Encart 2. Enseignement: qu'est-ce que la communication?

2 Panorama historique

Il ne s'agit pas ici de dresser un inventaire exhaustif de toutes les études ayant porté sur la conversation. Ce serait impossible tant cet observable est aujourd'hui analysé. Et ce serait, ma foi, inutile. Ce simple mot-clé tapé dans n'importe quel moteur de recherche serait bien plus efficace. Le schéma ci-dessous est donc un instantané des origines profondément pluridisciplinaires de la linguistique des interactions. C'est également un instantané de mon appareillage théorique, celui que j'enseigne et que j'emploie dans mes recherches.

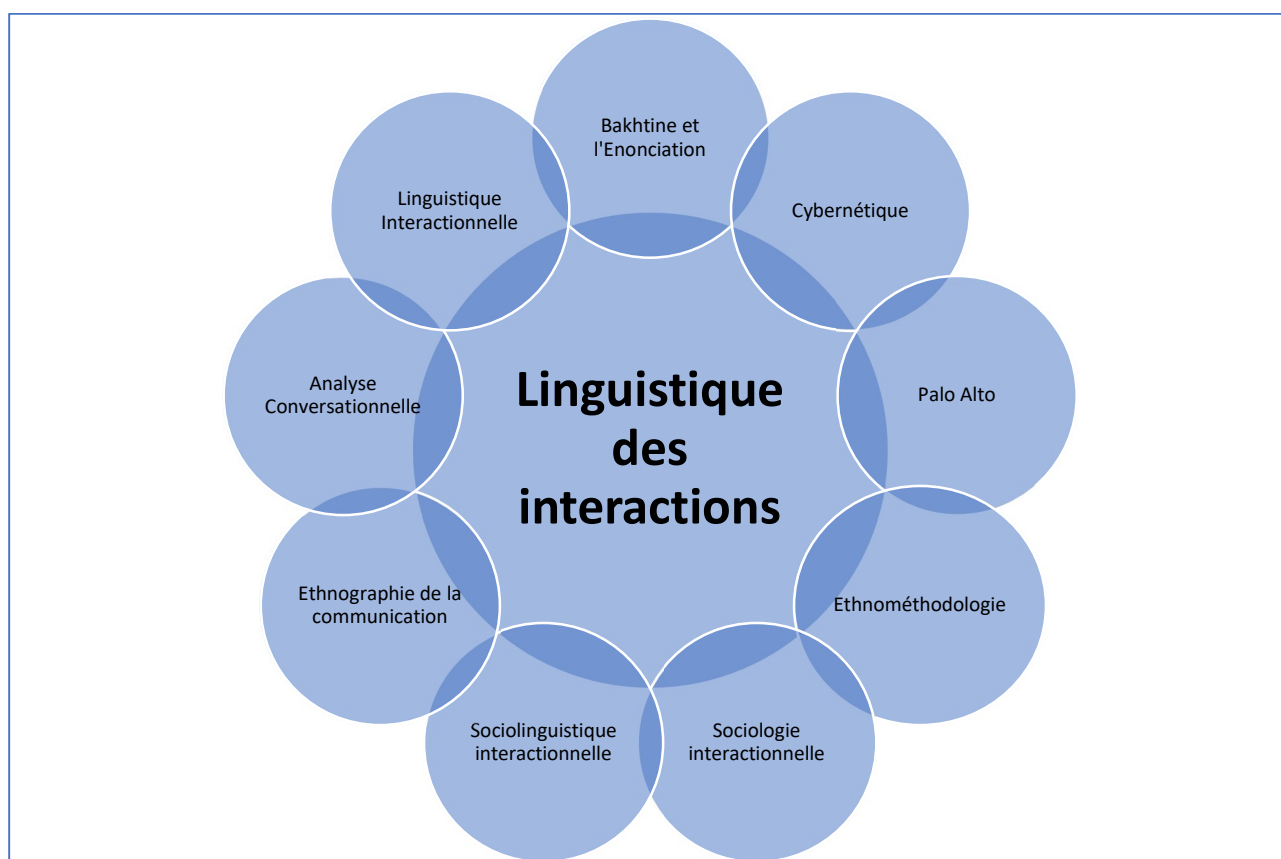


Figure 1. Panorama de la linguistique des interactions

Tous ces courants sont bien sûr différents. Tous ont leurs propres origines (les mathématiques pour la cybernétique, la psychologie pour Palo Alto, l'histoire et la littérature pour le courant bakhtinien, la sociologie pour l'ethnométhodologie, l'Analyse Conversationnelle, la linguistique pour la Linguistique Interactionnelle...). Mais tous ont un point commun : *la communication en tant qu'objet d'analyse*. Et non pas une communication fantasmée, telle qu'elle pourrait se produire, mais telle qu'elle est réellement produite. Alors

bien sûr, tous ces domaines ont leurs spécificités, mais tous ont, au fond, une même conception de cette communication : ancrée dans le social, dans un contexte, indissociable de la relation à l'autre avec lequel on se coordonne. Une communication profondément multimodale et dynamique.

Si l'on excepte les travaux de Bakhtine²², on peut aisément situer les débuts de la recherche sur la communication : Etats-Unis, années 1940. C'est le début des conférences Macy²³ autour de la notion de communication. C'est là que vont bouillonner les premières idées, que vont être présentés les premiers concepts qui, aujourd'hui, constituent l'épine dorsale de la linguistique des interactions :

En 1942, j'ai rencontré, à une conférence organisée par la Macy Foundation, Warren McCulloch et Julian Bigelow dont les passionnants exposés sur le feedback m'ont aidé à éclairer certains points essentiels ; car, en écrivant *La Cérémonie du Naven*, j'étais arrivé au seuil de ce qui plus tard allait devenir la cybernétique : ce qui me manquait pour le franchir était le concept de feedback négatif. (G. Bateson, 1977 : 7, cité par (Winkin, 1981, p. 34)).

La communication suscite donc, dès le départ, un intérêt profondément pluridisciplinaire où les travaux des uns nourrissent ceux des autres. La trajectoire scientifique de la notion de feedback en est le parfait exemple. Développée au départ dans un modèle mathématique de la communication (la Cybernétique, (Wiener, 1948)), cette notion sera reprise plus tard dans les sciences humaines et sociales, notamment sous l'impulsion de G. Bateson. Avec le *feedback*, la boîte de Pandore était ouverte : l'importance de l'autre, donc de la relation, du contexte, le caractère profondément dynamique et multimodal de la communication dont le fonctionnement dépend autant du locuteur que de l'interlocuteur et de leur boucles réciproques de rétroaction. Dès la cybernétique donc, toutes les composantes de la communication sont là ou presque. En l'état embryonnaire certes, mais qui ne vont cesser d'être étudiées depuis.

3 Approche multimodale des interactions

Le terme « multimodalité » renvoie à des réalités différentes selon le cadre théorique dans lequel on se situe²⁴. Dans une publication récente, nous avons présenté ces différentes acceptations du terme qui, bien que diverses, n'en restent pas moins complémentaires :

Publication
<p style="text-align: center;">« Multimodalité(s) dans les interactions humaines »</p> <p style="text-align: center;">Amoyal, M., M. Cappellini, C. Combe, B. Pallaud, B. Priego-Valverde, M. Tellier (2022), <i>TIPA</i> n° 38.</p> <p>A quoi renvoie exactement le terme de <i>multimodalité</i> ? Dans cet article, à travers un panorama des études conduites par les membres du LPL au fil des années, nous avons souhaité montrer à la fois la variété des cadres</p>

²² Qui n'ont été découverts, en France en tout cas, que dans les années 1970.

²³ Voir (Winkin, 1981) à ce sujet.

²⁴ Voir (Mondada, 2014) à ce sujet.

théoriques et méthodologiques mobilisés ainsi que les situations d'interaction considérées (face-à-face en présentiel ou en ligne, entre locuteurs d'une même langue ou exolingue).

Pour la *linguistique des interactions*, (Couper-Kuhlen & Selting, 1996; Sacks et al., 1974), la multimodalité renvoie à trois types de modalités : verbale (e.g., lexicale, organisation syntaxique et discursive), orale (prosodie, qualité de voix) et gestuelle (e.g., gestes manuels, faciaux). Les recherches menées au LPL dans ce cadre sont multiples. Dans les conversations en face-à-face, les « *gestes faciaux* » (Bavelas et al., 2014) sont particulièrement étudiés. On peut citer par exemple la thèse de doctorat d'A. Goujon (Goujon, 2019) sur les mouvements de sourcils dans les séquences d'incompréhension, celle de M. Amoyal sur le sourire (Amoyal, 2022) lors de transitions thématiques, ou encore les travaux sur l'humour (Priego-Valverde et al., 2018, 2020). C'est lors d'interactions exolingues que les gestes manuels ont été particulièrement étudiés en montrant qu'ils facilitaient l'accès au sens par un apprenant (Tellier, 2008; Tellier et al., 2013).

Pour la *sémiotique sociale* (Kress & Van Leeuwen, 2001), ce terme est pris dans une acception plus large. Il renvoie non seulement à la parole et aux gestes, mais également aux images, aux textes écrits, aux emojis etc., largement présents dans nos communications médiées par ordinateur ou téléphone portable.

Découlant de la sémiotique sociale, le concept, plus récent, de « *multimodalité numérique* » (Wachs & Weber, 2021) s'ancre dans plusieurs champs de recherches. Nous en avons détaillé quatre : (1) la *Communication Médiée par Ordinateur* (Herrig, 1996), (2) le champ des *Interactions Multimodales Par Ecran*²⁵ (IMPEC) qui s'est développé notamment autour des interactions par visioconférence (Develotte et al., 2011; Develotte & Paveau, 2017; Guichon & Tellier, 2017), (3) le champ de *l'Analyse du Discours Numérique* (Paveau, 2017). C'est dans ce champ que s'inscrivent les travaux conduits par C. Combes (Combes, 2019) sur les blogues et les vlogues, (4) en didactique des langues, le champ de *l'Apprentissage des Langues médiatisé par la Technologie* (Guichon, 2012). Les travaux de M. Cappellini (Cappellini, 2016) sur les interactions télé-tandem entre tuteurs et apprenants montrent comment les premiers ont recouru à la multimodalité pour faciliter l'apprentissage des seconds (clavardage, utilisation de navigateurs internet pour une recherche d'images etc.).

Encart 3. Publication: La multimodalité au LPL

3.1 La multimodalité en linguistique des interactions

As Goffman (1963) pointed out, humans, when in co-presence and by means of visible bodily action, continually provide each other with information about their intentions, interests, feelings and ideas, whether they wish to do so or not. Within a gathering, the pattern of positions, spacing, and directions of gaze of the participants provide much information about who is engaged with whom, the nature of those engagements, and the level and nature of their involvement in the situation. [...] Visible bodily action may also serve as a means of discourse, however. Either by itself, or in collaboration with speaking, visible bodily actions can be used as a means of saying something. (Kendon, 2013, p. 7-8).

En s'inscrivant dans la lignée des travaux de Goffman, Kendon, en ces quelques phrases, présente ce qu'est la multimodalité pour la linguistique des interactions depuis ses débuts, et la manière dont elle doit être prise en compte : comme une composante essentielle et à part entière de toute communication qui sert autant à véhiculer une information qu'à la structurer.

Dans cette synthèse, je ne présenterai que l'acception envisagée par la linguistique des interactions pour laquelle ce terme, large, renvoie aux :

²⁵ Le groupe de travail IMPEC rattaché au laboratoire ICAR mène depuis plusieurs années des recherches sur les interactions par écrans en partant d'ancrages disciplinaires différents (principalement SDL, sciences cognitives et SIC).

[...] various resources mobilized by participants for organizing their action -- such as gesture, gaze, body postures, movements, prosody, lexis and grammar. (Mondada, 2014, p. 138).

Mais plus qu'un simple inventaire des différentes ressources mobilisées par les participants pour communiquer, la démarche multimodale implique leur prise en compte simultanée : « *A theory of utterance should not begin with a division between 'speech' and 'gesture'*. » (Kendon, 1986, p. 25).

C'est cela qu'il faut entendre par « multimodalité », une approche du discours pour laquelle le verbal et le gestuel sont indissociables. D'ailleurs, lorsque, dès le premier siècle après Jésus-Christ, l'importance du geste a été soulevée (chez Quintilien notamment²⁶), plus que l'importance du geste, c'est son association avec la parole qui permettait de convaincre (voir (Ferré, 2019)). Pourtant, malgré ces premiers travaux en Rhétorique, ce n'est que très récemment que la linguistique, et plus particulièrement la linguistique des interactions, s'est emparée de la gestuelle²⁷. Parce qu'entre temps, il y a eu le Structuralisme et le Générativisme, la linguistique s'est longtemps cantonnée à la seule forme verbale de la langue. Alors la linguistique des interactions est allée puiser ailleurs d'autres notions théoriques, d'autres méthodologies, jusqu'à d'autres observables qu'elle a fait siens : ce qui n'était alors que de l'extra-linguistique est devenu linguistique. C'est peut-être pour cela que c'est dans l'étude de la dimension multimodale des interactions que la linguistique des interactions trouve sa plus grande richesse inter et pluridisciplinaire. Toutes ces approches ont leurs particularités bien sûr, un focus ici plutôt que là (la communication dite pathologique pour Palo Alto par exemple). Certaines approches sont plus expérimentales que d'autres (la (psycho)linguistique des interactions) alors que d'autres sont résolument une recherche de terrain (l'Ethnographie de la communication, l'Analyse Conversationnelle). Certaines mêlent ces deux méthodologies (la Linguistique Interactionnelle). Mais toutes ont une même conception de la multimodalité. Dans la lignée des travaux précurseurs de Birdwhistell²⁸, toutes ces disciplines ou tous ces domaines considèrent la gestuelle non pas comme venant s'ajouter au verbal, l'embellir, comme un écrin le ferait pour un bijou, mais comme partie intégrante de la communication, geste et parole créant alors un ensemble cohérent :

We shall see that speakers create ensembles of gesture and speech, by means of which a semantic coherence between the two modalities is attained. This is not to say that speech and gesture express the same meanings. They are often different. Nevertheless, the meanings expressed by these two components interact in the utterance and, through a reciprocal process, a more complex unit of meaning is the result. (Kendon, 2004, p. 108-109).

Savoir que la communication est multimodale ne signifie pas nécessairement qu'il faille travailler en multimodalité, i.e. qu'il faille avoir constamment une approche multimodale des

²⁶ L'Institution Oratoire, vers 92.

²⁷ Le mot « geste » au singulier, ou « gestuelle » sera employé ici pour référer au « non verbal » dans son ensemble (prosodie, gestes manuels, faciaux etc.). Nous le préférons à « non verbal », plus problématique, parce que ce dernier renvoie à une vision trop dichotomique de la communication (voir à ce sujet, (Mondada, 2014).

²⁸ Cf. Supra, le « *tout intégré* » de (Birdwhistell, 1968).

faits de langue ou des activités interactionnelles. Manque de temps, d'outils technologiques, de compétences, d'intérêt même... les raisons ne manquent pas pour se limiter à une seule modalité. L'essentiel est que l'on sache que l'interaction est multimodale et que d'autres informations sont disponibles dans nos données, même si on ne les prend pas en compte de manière explicite et systématique.

Présentée ainsi, cette précision peut sembler triviale. Il n'en est rien. Elle renvoie au contraire à la posture théorique et méthodologique adoptée par la linguistique des interactions : celle de prendre le point de vue des acteurs et non de l'analyste dans ses études. C'est la raison pour laquelle elle travaille non pas tant sur la description des actions produites par les participants à travers le langage, que sur la manière dont ils *montrent* qu'ils les produisent. Qu'est-ce qui fait sens *pour eux* ? Que donnent-ils à voir ? C'est toute la question de *l'intelligibilité des pratiques* (Garfinkel, 1967a) qui est ici soulevée. L'analyste doit alors constamment se souvenir que, dans la situation, les participants font sens d'un ensemble multimodal, pris en compte ou non par l'analyste.

3.2 Les quatre principes de la démarche multimodale

3.2.1 Abandon du logocentrisme

L'approche multimodale consiste donc à décentrer la parole comme unique moyen de communiquer, et même à revoir les frontières traditionnelles entre les différents modes sémiotiques. La prédisposition naturelle de l'être humain à produire du sens de manière multimodale incite les analystes à ne plus envisager la parole comme le cœur de la communication. (Ferré, 2019, p. 11).

C'est ce désir de faire tomber le verbal de son piédestal qui transparait dans le foisonnement terminologique existant dans le champ de la multimodalité. Si ce terme semble faire aujourd'hui consensus, ce n'est pas le cas de « non verbal » et encore moins de « para verbal », référant respectivement à la gestuelle et à la prosodie. Car, au-delà de maintenir un logocentrisme, opposer le verbal au « non ou para » verbal, c'est créer une dichotomie artificielle qui ne reflète pas la réalité de la langue, laquelle est au contraire un système global :

To focus on language alone or on body motion alone is thus to focus on only a part of the system, and until its relationship with the other parts is also understood, our understanding of communication will be limited indeed. It makes no sense to speak of 'verbal communication' and 'nonverbal communication'. There is only communication, a system of behavior patterns by which people are related to one another. (Kendon, 1972, p. 443).

Dans cette citation, Kendon fait sienne l'idée de Birdwhistell dont il fait un compte-rendu du livre (Birdwhistell, 1970) selon laquelle la communication est un *système*. Cette idée de système est par ailleurs très présente dans la littérature et est évoquée de différentes manières. Ainsi, autant Goffman que Goodwin parlent de « *situated activity system* ». Pour le premier, ce système d'activités renvoie à « *a somewhat closed, self-compensating, self-terminating circuit of interdependent actions [...]* » (Goffman, 1961, p. 96). Pour Goodwin, il réfère à « *the range of phenomena implicated in the systematic accomplishment of a specific activity within a relevant setting.* » (Goodwin, 1997, p. 115). Plus récemment, on parle aussi de

« *système intégré* » (McNeill, 2013, p. 135), ou encore de « *gestalt complexe* » (Mondada, 2013, p. 223).

Encadrement

Etude longitudinale du rire dans les interactions mère-enfant en français de 12 à 36 mois

Stage de M1 co-encadré par C. Mazzocconi et B. Priego-Valverde (AMU, 2022-2023)

Lors de ce travail de M1, Flora Bach a conduit une étude longitudinale en s'appuyant sur le corpus « Paris » (Morgenstern & Parris, 2012). Le but était de caractériser l'utilisation du rire dans deux dyades mère-enfant en français, et à cinq points temporels (12, 18, 24, 30 et 36 mois). Un total de **485 rires sur 6 heures de vidéos analysées a été annoté sur ELAN** (Brugman & Russel, 2004), en vue d'étudier les occurrences du rire, et ses caractéristiques dans l'interaction mère-enfant, comme la position par rapport à la parole, ou encore l'alignement en réponse au rire du partenaire.

Questions de recherche :

- Existe-t-il une différence dans la production de rire des mères et des enfants ? Leurs fréquences d'occurrences évoluent-elles au cours du temps ? Comment ?
- Comment la production de rire de la mère et de l'enfant se caractérise-t-elle en termes de positionnement par rapport à la parole ? Dans quel contexte et à quelle période produisent-ils des rires en chevauchement avec la parole ?
- Quels modèles d'alignement des rires peut-on observer dans l'interaction mère-enfant ? Existe-t-il des différences entre la mère et l'enfant ? Retrouve-t-on une trajectoire de développement longitudinal ?

Données :

- Corpus « Paris » (Morgenstern & Parris, 2012).
- Etude longitudinale conduite sur **deux** enfants à cinq points temporels (12, 18, 24, 30 et 36 mois).
- Total de 6h d'interaction

Annotations :

Bornage temporel précis du rire, avant d'annoter sa valeur, correspondant à sa position par rapport à la parole : *Laughter* (L) ou *Speech-laughter* (SL) :

- *Laughter* : rire isolé, i.e., un rire qui ne se superpose pas au discours du locuteur qui rit ;
- *Speech-laughter* : rire produit simultanément au discours du locuteur.

Un total de **485 rires sur 6 heures de vidéos analysées a été annoté sur ELAN** (Brugman & Russel, 2004).

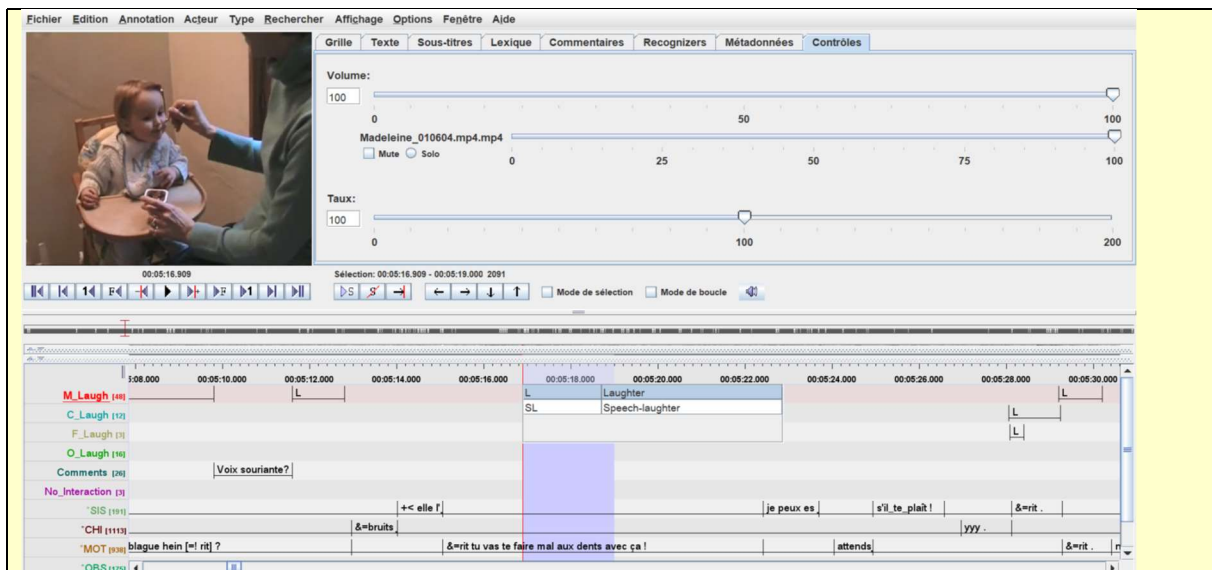


Illustration de l'annotation des rires sous ELAN de la vidéo Madeleine – 010604 (p.16).

Accord inter-annotatrices entre F. Bach et C. Mazzocconi :

- 1^{ère} étape : *identification des rires* (présence ou non), et *leur segmentation* (frontières temporelles de début et de fin), avec l'algorithme Staccato (Lücking et al., 2012) disponible sur ELAN (Brugman & Russel, 2004). Le degré moyen d'accord a été estimé à 0,67.
- 2^{ème} étape : sur la base de la première étape d'identification et de segmentation des rires, i.e. lorsque les annotatrices étaient d'accord sur la présence d'un rire, l'accord a été calculé sur la valeur attribuée au rire (L ou SL). Le pourcentage moyen de concordance a été estimé à 92,31%, avec un Kappa de Cohen moyen de 0,83.

Résultats :

En conduisant une analyse mixte (à la fois quantitative et qualitative), le travail de Flora Bach a permis de montrer que le rire de l'enfant est très différent de celui de la mère :

- Les mères rient plus que leurs enfants, et particulièrement aux premiers points temporels analysés.
- Les mères produisent plus de rires en chevauchement avec la parole, et montrent un alignement plus marqué aux rires de leurs enfants.
- L'étude longitudinale montre un développement croissant dans la production de rire des enfants, et dans leurs réponses aux rires de leurs mères.
- Les analyses confirment le rôle crucial du rire en interaction, considéré comme *une ressource communicative*, autant pour la mère que pour l'enfant, et particulièrement aux premiers stades de développement.

Encart 4. Encadrement: stage de M1 de Flora Bach (2022-2023)

3.2.2 Egalité de principe entre les différentes modalités

Ce principe découle du précédent : parce que toutes les modalités forment un *système*, on ne saurait créer de hiérarchie entre elles. Elles sont donc toutes, non seulement présentes dans la langue, mais aussi *d'égale importance*. Exit la primauté du verbal au prétexte que lui seul serait signifiant. Toutes les modalités, quelle que soit leur forme, sont signifiantes. Aucune hiérarchie entre elles ne peut alors être ni imposée, ni même proposée (voir entre autres (Ferré, 2019; Mondada, 2014)).

3.2.3 Préférence ponctuelle de l'une sur l'autre

Cette égalité de principe ne signifie pas que toutes les modalités sont mobilisées simultanément et constamment. Une interaction est nécessairement *située*. En tant qu'analyste, notre rôle est alors de décrire ce que fait un participant en mobilisant telle ou telle modalité, et plus encore, en jouant de leur imbrication. Une modalité pourra alors être ponctuellement privilégiée sur une autre selon l'interaction dans laquelle il est engagé, son objectif, le rôle interactionnel qu'il occupe etc. L'essentiel étant qu'elle soit *adéquate* à un instant T pour lui, l'analyste révélant alors cette adéquation. Et inversement, ce choix (plus ou moins conscient, plus ou moins imposé selon les cas) de certaines modalités, ne doit pas faire oublier cette égalité de principe. Cette préférence *ponctuelle* d'une modalité sur l'autre est donc largement dépendante du contexte. De nombreuses études sur les interactions « orientées tâches » l'ont déjà montré²⁹. C'est également dans ce cadre que l'on peut citer les « *workplace studies* »³⁰. Ces dernières seront par ailleurs largement développées par les recherches sur l'humour, montrant notamment les fonctions de l'humour au travail (voir (Schnurr & Chan, 2011; Schnurr & Holmes, 2009)). Cette dépendance au contexte est également clairement perceptible lorsque ce contexte nous est imposé. C'est ce qui a été le cas avec la pandémie de Covid 19 dont j'ai souvent parlé en cours.

Enseignement

Les apports pédagogiques du Covid 19

Je l'ai dit, enseigner le fonctionnement des interactions, c'est enseigner le quotidien. Et ces dernières années, le quotidien était (est) marqué par le Covid 19. Quelle que soit la manière dont nous avons vécu les confinements successifs, nous avons tous au moins un point commun : nos interactions humaines ont été impactées par le Covid, leur fonctionnement chamboulé. Pour la première fois, nos comportements si bien intériorisés qu'ils nous paraissaient naturels n'étaient plus possibles (s'embrasser, se toucher, s'approcher... se voir même, dans les périodes de confinement les plus dures). Pour la première fois, l'évidence n'en était plus une.

Au-delà de nos propres ressentis (hors de propos dans un cours de linguistique, même si, pour débiter une réflexion et une discussion, cette étape s'est avérée souvent nécessaire en cours), qu'a montré cette pandémie ? Qu'a-t-elle révélé de nos interactions humaines ? C'est à cela que nous avons réfléchi avec les étudiants en pointant les différents aspects de nos communications qui ont été impactés.

Le Covid m'a par exemple permis de montrer l'importance d'une modalité souvent oubliée parce qu'on n'en mesure pas ou peu l'importance : la distance de l'autre lorsqu'on lui parle (la « *proxémique* », (Hall, 1966)). Au-delà d'une distance évitant les contaminations éventuelles, à quelle distance nous tenons-nous les uns des autres ? Pourquoi si près de certaines personnes, pourquoi plus loin d'autres ? Qu'en est-il lorsqu'une distance est imposée etc. ? Les étudiants ont donc pu mesurer combien une certaine distance pouvait influencer sur leurs interactions quotidiennes et en être ainsi une modalité centrale.

²⁹ Voir (Traverso & Galatolo, 2006) pour la cuisine tant dans le milieu professionnel que privé.

³⁰ Voir (Mondada, 2006) pour une revue de littérature complète à ce sujet.

Cette notion de distance m'a également permis de réfléchir avec les étudiants sur la langue elle-même et sur le choix des mots : cette « *distanciation sociale* » martelée à longueur de temps n'en est pas une. Il ne s'agissait « que » d'une distance *physique*.

Et cette réflexion sur la langue m'a permis de revenir aux interactions par cette question : comment, par nos comportements, réduisons-nous alors cette « *distanciation sociale* » ? Autrement dit, comment avons-nous maintenu le lien social alors que le lien physique était impossible ? C'est là que la notion d'adaptation est apparue, et avec elle, celle du jeu entre les différentes modalités. Au premiers temps forts de la pandémie, personne ne se faisait plus la bise, mais tout le monde le verbalisait : « je ne te fais pas la bise hein, mais le cœur y est ». Ou « on se fait pas la bise, ça fait drôle ». Et le seul fait de le verbaliser était une bise en soi. Certes symbolique, mais la routine conversationnelle — ainsi que ses fonctions — étaient préservées. Le lien social était maintenu, à défaut d'être physique.

Cette idée d'adaptation au contexte a également été creusée avec les étudiants en leur demandant par quoi ils avaient remplacé la bise d'un point de vue gestuel. Le check est apparu majoritaire. Ils avaient compensé la forme d'une routine par une autre, parce que sa fonction restait primordiale.

Références

Hall, E. 1966. *La dimension cachée*. Paris, Seuil.

Traverso, V. 1996. *La conversation familiale*. Lyon, PUL.

Winkin, Y. (éd.). 1981. *La nouvelle communication*. Paris, Seuil.

Encart 5. Enseignement: les apports pédagogiques du Covid 19

3.2.4 Coordination des différentes modalités entre elles

On ne peut ni ne doit faire, sur le plan théorique, aucune hiérarchie entre les différentes modalités. Mais, on l'a vu, en contexte, en tant que participants, nous les priorisons. Voilà qui pourrait bien ressembler à un paradoxe... Mais si paradoxe il y a, il est en fait résolu par ce quatrième principe de la démarche multimodale : la *coordination* des différentes modalités entre elles. Toutes les modalités sont disponibles dans la langue : nous savons parler, faire des gestes manuels, sourire, rire, nous savons regarder... Toutes ces modalités sont « [...] *coordinated, synchronized, finely tuned, mutually adjusted, etc.* » (Mondada, 2014, p. 138). Cette coordination des différentes modalités entre elles est particulièrement saillante dans les travaux de McNeill sur les gestes manuels pour qui ces gestes sont nécessairement des « *gestes co-verbaux* » (McNeill, 1992, 2005), et précédemment dans ceux de (Goodwin, 1986). Ils peuvent alors accompagner la parole, s'y substituer, la renforcer etc. Par ailleurs, certaines études sur le rôle du sourire dans l'humour ont montré que ce geste facial pouvait permettre d'annoncer la dimension humoristique de l'énoncé à venir³¹ (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016; Gironzetti, 2022; Priego-Valverde et al., 2018). Ici, le geste facial est alors un méta-message. Dans ce cas, si l'humour est véhiculé par le verbal, il est annoncé par le gestuel. Toutes ces modalités sont donc signifiantes, mais toutes ne disent pas la même chose. C'est souvent par le biais des salutations que je présente la coordination des différentes modalités entre elles.

³¹ Cette question sera davantage développée dans le chapitre 6.

Les salutations

Révéler l'évidence. Quoi de plus évident que de dire bonjour ? C'est évident de le dire, c'est évident de le faire. Mais quand il s'agit de savoir comment on le dit et comment on le fait, ça l'est tout de suite moins.

Alors je pose souvent la question aux étudiants : « comment dites-vous bonjour ? ». Majoritairement, je commence par voir des regards interrogateurs, surpris, je savoure leur silence. Ils n'osent pas répondre « ben... bonjour », parce que c'est évident. Trop évident pour que ce soit réellement ma question. Et pourtant c'est *exactement* ma question. Je ne leur demande rien de plus que d'examiner leur pratique quotidienne, de révéler, d'explicitier un comportement si intériorisé qu'on le croit inné. Et là, commence la liste, prudente au début, des diverses salutations possibles : « salut, coucou, hey, yoh » et j'en passe. Puis d'autres propositions arrivent (attendues bien sûr) : « on sourit, on se fait la bise, on se fait un check... »

Et là on y est : une salutation, comme l'interaction dans laquelle elle est insérée est *multimodale*. Et parce que l'interaction est elle-même insérée dans un contexte, *on s'adapte*. A l'autre, à la situation. Et on préférera un bonjour plutôt qu'un salut ou inversement ; une bise plutôt qu'une main serrée et inversement. Tiens, la relation à l'autre aurait-elle son importance ?

Et les étudiants se rendent compte aussi qu'ils combinent plusieurs modalités : ils s'embrassent en se disant salut, ils se regardent et se sourient. Parce que simplement regarder l'autre n'est pas nécessairement une salutation, mais ça peut le devenir avec un sourire.

Références

- Lindsröm, A. 1994. Identification and recognition in Swedish telephone conversation openings. *Language in Society* 23, 231-252.
- Mondada, L. 2014. The local constitution of multimodal resources for social interaction. *Journal of Pragmatics* 65 : 137-156.
- Schegloff, E. & Sacks, H. 1973. Opening up Closings. *Semiotica* 8/4 : 289-327.
- Traverso, V. 1996. *La conversation familiale*. PUL.

Encart 6. Enseignement: les salutations

3.3 Une composante de la dynamique interactionnelle

C'est en adoptant ces quatre principes que la linguistique des interactions a, dès le départ, pu montrer que la multimodalité est, non seulement inhérente à toute communication humaine, mais qu'en plus elle est une composante essentielle de sa dynamique. S'éloigner du logocentrisme a ouvert la voie à l'analyse d'autres modalités.

L'attention portée à d'autres modalités que le verbal a révélé que chacune d'entre elles était non seulement d'égale importance, mais aussi mobilisée d'une manière ordonnée, non aléatoire, autrement dit, *coordonnée*. C'est cette coordination qui fait de la multimodalité une composante essentielle de la dynamique interactionnelle. Elle se déploie sur trois niveaux interdépendants : coordination entre les différentes modalités (la modalité verbale incluse), entre les participants, avec le contexte extralinguistique (le cadre spatio-temporel). Les deux premiers niveaux apparaissent déjà dans le travail pionnier de (Condon & Ogston, 1966) sous les termes respectifs de « *intra-synchronie* » et « *inter-synchronie* ».

Plus récemment, dans un ouvrage collectif sur la notion de contexte, (Duranti & Goodwin, 1992) proposent de faire de ce contexte une composante plus large que la dimension

extralinguistique à laquelle il réfère au départ et d'inclure les deux autres niveaux davantage comportementaux.

Enseignement
<p style="text-align: center;">A quoi sert de lever la main ?</p> <p>Pour montrer aux étudiants comment nous coordonnons nos ressources multimodales aux différents paramètres du contexte, je prends souvent le simple exemple de lever la main. Si, dans un contexte de cours (ou d'une interaction formelle et/ou professionnelle de manière plus générale), lever la main permet de demander la parole, cette action renvoie à une tout autre demande si l'on est attablé à la terrasse d'un bistrot. On a alors plus de chances de voir arriver un serveur que de se voir la parole allouée. Cet exemple très concret me permet ainsi d'illustrer le fait d'une part, <i>qu'une</i> fonction du geste n'existe pas (ou très rarement). D'autre part que nous adaptons nos modalités mobilisées à la situation et aux personnes auxquelles nous nous adressons.</p> <div data-bbox="544 757 1385 1005" style="border: 1px solid black; padding: 5px;"><p>Références</p><p>Condon, W.H., & Ogston, W.D. 1966. Sound film analysis of normal and pathological behavior patterns. <i>Journal of Nervous and Mental Disease</i>, 143(4): 338–347.</p><p>Duranti, A. & Goodwin, C. (eds.). 1992. <i>Rethinking Context: Language as an interactive phenomenon</i>. Cambridge. Cambridge University Press.</p></div>

Encart 7. Enseignement: à quoi sert de lever la main?

En acceptant que ces trois niveaux de coordination sont interdépendants, la linguistique des interactions cherche à montrer comment la multimodalité structure nos interactions et à ce titre, en quoi elle est une composante essentielle de leur dynamique. Dans ce cadre, c'est peut-être la narration qui a offert à ce jour le plus grand terrain d'analyse. J'y reviendrai donc à la fin de ce chapitre.

Le fonctionnement des tours de parole, mis à jour comme un « système » dans l'article considéré comme fondateur de **l'Analyse Conversationnelle** (Sacks et al., 1974), est également très fructueux pour montrer la coordination des différentes modalités. A cet égard, le rôle du regard est particulièrement étudié dans les interactions pluri-locuteurs. En effet, dès lors qu'on est plus de deux, l'allocation de tour n'est plus une évidence : qui peut/doit prendre le tour suivant ? A qui de l'autre ou des autres participants, va être octroyé le tour ? Des réponses à de telles questions sont apportées par le rôle du regard, lequel, combiné à d'autres modalités (comme le verbal), va servir de *ressource* pour sélectionner l'interlocuteur, s'octroyer le tour, etc. (cf. pour les plus récentes études (Auer, 2021; Bavelas et al., 2002; Holler et al., 2016; Lerner, 2003; Mondada & Oloff, 2011).

Encadrement
<p style="text-align: center;">« Etude de paramètres physiologiques au moment d'une prise de parole lors d'une interaction verbale en face-à-face »</p> <p style="text-align: center;">Mémoire de Master 2 d'Orthophonie co-encadré avec Thierry Legou (AMU, 2019-2020).</p>

Dans ce mémoire de Master 2 de l'école d'orthophonie que j'ai co-encadré avec Thierry Legou, ingénieur de recherche au LPL, Caroline Garcia et Julie van den Brink, ont étudié les variations physiologiques éventuelles qui sont induites par une prise de parole. Pour cela, elles ont constitué un corpus de données conversationnelles enregistrées au LPL³². Pour les cinq interactions³³, les participants étaient équipés de capteurs qui ont permis d'enregistrer leur fréquence cardiaque, ainsi que la respiration et l'activité électrodermale (EDA) en complément des données audios et vidéos.

Après avoir découpé la conversation en trois « moments forts » de prise de parole (prises de parole « normales », à la suite d'une interruption, et en chevauchement), les analyses ont montré les résultats suivants : des variations physiologiques (i.e., l'activité électrodermale et la respiration) plus intenses principalement au début de l'interaction ; des cas de synchronisation respiratoire principalement au sein des prises de parole "normales" et au début de l'interaction.

Encart 8. Encadrement: mémoire de M2 de Caroline Garcia et Julie van den Brink (orthophonie, 2019-2020)

Au-delà des seuls tours de parole, c'est le traitement de l'information dans son entier, ainsi que l'organisation d'une interaction qui sont multimodaux. A travers des études expérimentales, la psycholinguistique a ainsi montré que nous réagissons plus rapidement (donc que nous traitons plus vite), des stimuli audio et gestuels que seulement audio (Holler, Kendrick, Levinson, 2018). C'est pour cela qu'une interaction, parce que multimodale, est considérée comme un *système* depuis Palo Alto, une « *gestalt complexe* » (Mondada, 2013), ou encore un « *processus complexe* » (Mazur & Traverso, 2022) :

In simple terms (if we dare in this context), interactive processes are complex first and foremost because, if considered as composite systems, they involve a very large number of elements: resources related to languages (syntax, lexicon, words, sounds, etc.) as well as to other semiotic field (gestures, gaze, face expression, manipulation of objects and artefacts); different senses (sight, hearing, touch, smell); contexts, activities and actions; objectives (that can be local, global, and that evolve as the exchanges unfold); stakes of different levels; participants, to whom are attached numerous possible characterizations, such as ongoing social relations, identities, cultures, emotions, etc. (Mazur & Traverso, 2022, p. 109).

3.4 Des modalités aux ressources

C'est parce que la linguistique des interactions étudie les différentes modalités langagières à travers ses différentes fonctions interactionnelles et l'usage que les participants en font comme *outil*, qu'elle parle de « *ressources interactionnelles* » définies comme suit :

[...] substance-based linguistic (and other) forms or entities that can be described with respect to their structure and use. Resources include single forms of different sizes, including verbal forms such as phones and other sound objects, morphs, words, phrases, clauses, sentences, and recurrent larger units, and non-verbal forms such as prosodies, gaze, facial/bodily gestures, and bodily position and movement; [...]. (Couper-Kuhlen & Selting, 2018, p. 29).

³² Voir chapitre 5.

³³ Une seule a été analysée dans le mémoire.

Il s'agit certes d'une acception restreinte de la notion de ressource³⁴, mais c'est celle que j'adopte en n'étudiant que des conversations au cours desquelles *les participants ne sont engagés dans aucune autre tâche que celle de communiquer entre eux*.

Et c'est parce que, lors d'une interaction, plusieurs modalités différentes sont toujours disponibles simultanément et que l'on a la possibilité de mobiliser celles qui sont les plus adaptées à l'instant T, qu'elles deviennent des ressources :

La parole en interaction se développe dans plusieurs modalités simultanément. Pour la produire et l'interpréter, les participants recourent à différents systèmes sémiotiques : langue, gestes, mimiques et postures parfois conventionnalisés et, dans un grand nombre de contextes, d'autres systèmes de signification comme des objets, des schémas ou des images. Ils y recourent comme à des ressources interactionnelles, c'est-à-dire qu'ils les adaptent à leurs besoins communicatifs locaux et qu'ils les combinent dans des configurations séquentielles complexes [...]. (Traverso, 2016, p. 35).

Ainsi, un regard, un geste manuel, un sourire... sera considéré, au même titre qu'un mot, comme une ressource mobilisée à des fins spécifiques, permettant non seulement d'effectuer des actions, mais aussi (et surtout) de montrer quelle est l'action produite et comment nous la percevons. C'est la raison pour laquelle des gestes manuels sont considérés avant tout comme des « *gestes co-verbaux* » (McNeill, 1992), que le regard et le sourire sont des « *gestes faciaux* » (Bavelas et al., 2014) et non plus seulement des vecteurs d'émotion³⁵.

Enseignement
<p style="text-align: center;">Le sourire par temps de Covid</p> <p>C'est généralement en Licence 2 que j'aborde le rôle du sourire dans les interactions, dans un cycle de séances consacrées à quelques ressources gestuelles (les gestes co-verbaux, le regard, la distance et le sourire). Après une rapide présentation de sa dimension émotionnelle largement étudiée, j'aborde ses fonctions interactionnelles en tant que « <i>geste facial</i> ».</p> <p>Pour montrer aux étudiants que le sourire est bien plus que la manifestation d'émotions positives (Birdwhistell, 1968; Ekman, 1984; Ekman et al., 1969; Elfenbein & Ambady, 2002; Izard, 1997), je le traite comme une ressource. Et parce qu'en cours, je fais feu de tout bois, le Covid m'a permis de faire comprendre instantanément en quoi le sourire était une ressource. C'est donc <i>par l'absence</i> que j'ai montré la nécessité du sourire. Non pas l'absence du sourire, mais l'absence de sa visibilité que nous a imposé le port du masque dans nos interactions quotidiennes.</p> <p>J'ai alors posé deux questions aux étudiants : est-ce que vous souriez malgré le masque ? La réponse étant très largement oui, voici la seconde question : est-ce que vous souriez <i>autrement</i> ?</p> <p>Là encore, les réponses étaient majoritairement positives, ce qui était attendu.</p>

³⁴ Qui est élargie si l'on étudie des interactions « orientées tâche ». Dès lors, une poêle peut être une ressource si les participants cuisinent tout en échangeant, un tableau dans les interactions didactiques, un diaporama etc.

³⁵ Sans pour autant nier cette réalité.

Parce que les étudiants prenaient conscience de leurs pratiques (sourire plus largement, plus consciemment), ils prenaient également conscience, non seulement qu'ils utilisaient le sourire à des fins très précises, mais que ce sourire était également si important qu'il fallait passer outre la barrière que constituait le masque. La manière dont on mobilise et adapte une ressource au contexte a donc été expliquée.

De la même manière, la façon dont on troque une ressource contre une autre — plus adéquate — a également été montrée. Ainsi, dans les réponses des étudiants, est largement apparu le rôle du muscle orbiculaire de l'œil. Autrement dit, *on sourit aussi avec les yeux*. Ce point m'a permis de soulever deux aspects importants de la multimodalité. Le premier est le principe de la démarche multimodale selon lequel nous hiérarchisons la ressource employée à un instant T. Le second, propre au sourire cette fois, et d'évoquer la distinction entre le sourire « de Duchenne³⁶ », (sourire dit authentique) vs. « non Duchenne » (sourire dit social ou délibéré) et de la discuter, ses deux formes de sourire étant supposées avoir des fonctions différentes (Ambadar et al., 2009; Ekman & Friesen, 1982). Cette distinction étant aujourd'hui remise en cause de manière expérimentale (Krumhuber & Manstead, 2009), le port du masque a permis de montrer cette remise en cause de manière empirique.

Références

- Ambadar, Z., Cohn, J. & Reed, L. 2009. All smiles are not created equal: Morphology and timing of smiles perceived as amused, polite, and embarrassed/nervous. *Journal of nonverbal behavior* 33(1). 17-34.
- Amoyal, M. 2022. Le sourire dans les transitions thématiques: analyse multimodale d'interactions conversationnelles en fonction de la relation des interactants. *Dissertation*, AMU.
- Bavelas, J., Gerwing, J., Healing, S. 2014. Including facial gestures in gesture speech ensembles. In M. Seyfeddinipur & M. Gullberg (eds.), *From Gesture in Conversation to Visible Action as Utterance: Essay in honor of Adam Kendon*, 15–34. Philadelphia: John Benjamins.
- Birdwhistell, R. 1968. L'analyse kinésique. *Langages*, (10). 101-106.
- Ekman, P. 2007. *Emotions Revealed*. New York: Henry Holt.
- Krumhuber, E. G. & Manstead, A. S. 2009. Can Duchenne smiles be feigned? New evidence on felt and false smiles. *Emotion*, 9(6), 807.

Encart 9. Enseignement: le sourire par temps de Covid

J'évoquerai le rôle que peut avoir le sourire lors d'une production humoristique dans le chapitre 6. Ici, je vais rapidement présenter un des aspects du travail de thèse de Mary Amoyal, que j'ai co-encadré avec Laurent Prévot : le rôle que le sourire peut jouer lors de transitions thématiques dans la conversation.

Encadrement

Le sourire dans les transitions thématiques : analyse multimodale d'interactions conversationnelles en fonction de la relation des interactants

Mary Amoyal, 2022. *Thèse de Doctorat* co-encadrée par L. Prévot et B. Priego-Valverde, AMU. Se situant résolument dans une démarche multimodale, le travail de thèse de Mary Amoyal (2022) a permis de montrer comment les participants à une conversation mobilisent leur sourire lors des transitions thématiques.

³⁶ Du nom du neurologue français Guillaume-Benjamin Duchenne.

Son analyse des sourires est fondée sur la *Smiling Intensity Scale* (SIS, Gironzetti et al. 2016) permettant de découper le sourire en 5 niveaux d'intensité (du visage neutre au rire³⁷).

Sur la base de 234 transitions thématiques identifiées dans deux corpus conversationnels (Cheese ! et PACO³⁸), M. Amoyal a également dégagé trois phases les constituant : la *proposition* (permettant au locuteur d'introduire le thème proposé), l'*acceptation* (par laquelle l'interlocuteur accepte le thème proposé) et la *ratification* (qui permet au locuteur de valider cette acceptation). Il est apparu que les phases de transition avaient bien un impact sur le sourire et la manière qu'avaient les interactants de le mobiliser :

Le maintien de l'intensité précédente est le schéma le plus fréquent dans toutes les phases.

– Dans la phase de proposition, la suppression du sourire est plus fréquente.

– Dans la phase d'acceptation, l'augmentation du sourire est plus fréquente.

– La phase de ratification est caractérisée par un maintien de l'intensité précédente. (Amoyal, 2022).

Encart 10. Encadrement: thèse de Mary Amoyal (2018-2022)

4 Le contexte

Depuis les travaux de Palo Alto, la notion de contexte a été énormément étudiée en linguistique des interactions. Parce qu'une interaction est un « *tout intégré* » (Birdwhistell, 1968) rappelons-le, le contexte est donc une composante à part entière de toute communication. Et ce, parce qu'il n'est pas un simple décor de l'interaction en cours. Au contraire, les deux, interaction et contexte, s'influencent mutuellement. Pris de manière plus large, le contexte peut se déployer sur trois niveaux de grandeur : le niveau de « l'ici-et maintenant » (i.e. le cadre spatio-temporel), le niveau séquentiel (ce qui se dit et fait dans l'interaction), et un contexte plus large, englobant la relation notamment que les participants entretiennent ou encore leur culture, leur statut (professionnel par exemple) etc. Que l'on ait une conception restreinte ou plus large de ce contexte, un point commun est systématiquement pris en compte dans les analyses linguistiques : l'influence qu'il exerce sur l'interaction en cours.

4.1 L'interaction : une activité située

Une interaction est nécessairement une *activité située*. On ne parle pas de nulle part et encore moins à personne. C'est parce qu'il faut analyser ce cadre où se déroule l'interaction, que la linguistique des interactions est profondément pluridisciplinaire au départ : quelle est cette situation d'interaction ? De quoi est-elle constituée ? Influence-t-elle notre manière de communiquer ? Et si oui, comment ?

Ces questions ont été centrales pour l'ethnographie de la communication, même si les réflexions alors menées dépassaient largement le simple cadre de la situation ici-et-maintenant pour englober la notion de « culture » au sens large. C'est parce que Hymes veut comprendre les liens d'interdépendance entre situation et communication qu'il a élaboré le

³⁷ Je reviendrai sur cette échelle dans le chapitre 6.

³⁸ Voir chapitre 5.

modèle S.P.E.A.K.I.N.G.³⁹ (Hymes, 1967). Même si, aujourd'hui, cette taxonomie est rarement appliquée en l'état ou en totalité, elle reste néanmoins présente, au moins en filigrane, dans toutes les analyses linguistiques.

Enseignement
<p style="text-align: center;">Le modèle S.P.E.A.K.I.N.G. et la compétence communicative</p> <p>C'est en Licence 3 que je propose ces deux notions développées par Hymes (Hymes, 1962, 1967, 1972). Bien que présentées comme un outil nécessaire à toute analyse linguistique, j'insiste aussi beaucoup sur le fait qu'en tant que participant, nous les utilisons aussi, sans même nous en rendre compte. Alors nous essayons d'explicitier l'évidence encore, par une nouvelle mise en abyme du cours : où sommes-nous en ce moment ? Qui sommes-nous ? De quoi parlons-nous ? Que faisons-nous ? Comment ? Et je déroule ainsi les différentes composantes de la situation de cours, jusqu'à ce que, peu à peu, leurs interconnexions apparaissent : « <i>c'est parce que nous sommes à l'université, dans un cours de sciences du langage, que je vous parle d'interaction. C'est parce que je suis enseignante et vous étudiants que je suis seule, debout, face à vous, plus nombreux et assis ; que je parle plus que vous, que je vous interpelle, que vous demandez à prendre la parole</i> », etc.</p> <p>Bref, en fonction de ce qu'est la situation de communication, de ce que l'on en voit, on adapte son comportement langagier de sorte qu'il soit <i>adéquat</i> à cette situation. Nous faisons alors preuve de « <i>compétence communicative</i> » (Hymes, 1972).</p>
<p>Références</p> <p>Hymes, D. 1962. The ethnography of speaking. In T. Gladwin & W. C. Sturtevant (Éd.), <i>Anthropology and human behaviour</i> (p. 13-53). Washington, D.C. : The Anthropology Society of Washington.</p> <p>Hymes, D. 1972. On communicative competence. <i>Sociolinguistics</i>. 269-293.</p>

Encart 11. Enseignement: modèle S.P.E.A.K.I.N.G. et compétence communicative

Ce modèle S.P.E.A.K.I.N.G. constitue une approche large du contexte, la plus complète qui soit. Si complète qu'il est impossible de dresser une liste exhaustive des différentes caractéristiques d'un contexte, quel qu'il soit. D'une part parce que le contexte est toujours extensible, d'autre part, parce que nous n'avons pas nécessairement besoin de tout en savoir, ni en tant qu'analyste, ni en tant que participant.

Nous pouvons considérer le « contexte » comme un terme collectif désignant tous les événements qui indiquent à l'organisme à l'intérieur de quel ensemble de possibilités il doit faire un prochain choix. (Bateson, 1972, p. 262).

Une interaction est donc nécessairement ancrée dans un cadre, un « *setting* ». En connaître les composantes — ou du moins celles qui sont pertinentes à l'instant T — permet aux participants de s'y adapter (faisant ainsi preuve de « *compétence communicative* », (Hymes, 1972), ce qui favorise le bon déroulement de l'interaction.

³⁹ Acronyme représentant les huit composantes de la situation : *Setting, Participants, Ends, Acts, Key, Instrumentalities, Norms, Genre*.

Un autre élément du contexte est également important : le « *frame* » (Bateson, 1972)⁴⁰. Difficilement traduisible en français, le *frame* est ce qui correspond au registre, l'ambiance, la tonalité de l'interaction qui peut alors être identifiée comme légère, formelle, sérieuse, humoristique... C'est d'ailleurs pour sa dimension ludique que le *frame* a été initialement proposé par Bateson avec sa célèbre phrase : « *Ceci est un jeu* » (Bateson, 1972 : 249)⁴¹. Savoir dans quel *frame* se situent les interactants leur permet de répondre à la question « *What's going on ?* » et de pouvoir adapter leurs actions :

The interactive notion of frame refers to a definition of what is going on in interaction, without which no utterance (or movement or gesture) could be interpreted. [...] People are continually confronted with the same interpretive task. In order to comprehend any utterance, a listener (and a speaker) must know within which frame it is intended: for example, is this joking? Is it fighting? Something intended as a joke but interpreted as an insult (it could of course be both) can trigger a fight. (Tannen & wallat, 1993, p. 59-60).

Connaitre dans quel *frame* (et plus largement dans quel contexte) se situe (ou bascule) l'interaction en cours permet donc aux participants d'adopter le comportement adéquat, de comprendre ce qui se joue et finalement, de *se comprendre*. Contexte et *frame* sont donc des éléments essentiels du « *mutual understanding* » (Bertrand & Goujon, 2017; Mondada, 2019) ou « *common understanding* (Garrod & Pickering, 2004) que les interactants ne cessent de vouloir atteindre.

Développée par différentes disciplines des sciences humaines et sociales, la psychologie notamment⁴², la notion de *frame* telle qu'elle est pensée en linguistique des interactions, vient initialement de l'anthropologie de Bateson. Elle a par ailleurs également été reprise par Hymes dont la notion de « *key* » ou « *keying* » (Hymes, 1962) est proche, et par Goffman qui introduit la notion de « *footing* » (Goffman, 1979) permettant au participant de montrer un changement de *frame*. La notion de « *footing* » renvoie à « *a change in the alignment we take up to ourselves and the others present as expressed in the way we manage the production or reception of an utterance.* » (1981: 128). Par ailleurs, sans jamais avoir été décrits en ces termes, les « *indices de contextualisation* » proposés par (Gumperz, 1982)⁴³ sont considérés comme synonymes (Gordon & Tannen, 2023, p. 2) de l'activité de « *framing* » telle que proposée par (Bateson, 1972) et (Goffman, 1974/1991).

4.2 L'interaction : fondée en partie sur des implicites

Parce qu'une interaction est nécessairement située, tout n'est jamais toujours dit et beaucoup d'éléments, pourtant essentiels à la compréhension du sens, restent implicites. Les participants n'ont d'autre choix alors (sans même s'en rendre compte) que de décoder des implicites, constamment. Et pour cela, ils s'appuient sur la situation environnante, sur les connaissances ou représentations qu'ils ont les uns des autres, sur ce qui a été dit

⁴⁰ Initialement paru en 1955.

⁴¹ Le *frame* sera davantage développé dans le chapitre suivant dédié à l'humour.

⁴² Voir (Tannen, 1993) pour une revue de la littérature.

⁴³ Voir point suivant.

précédemment ou bien plus tôt, lors d'une autre interaction parfois. Que l'on appelle ces connaissances une « *histoire conversationnelle* » (Golopentja, 1988) ou des « *savoirs d'arrière-plan* », (Gumperz, 1989), ces connaissances permettent aux interactants d'interpréter sans cesse bien plus que de décoder. Ils *infèrent*.

Enseignement	
Les textos	
<p>Même si la majorité de mes cours concernent les interactions en face-à-face, je me sers parfois d'autres modes de communication pour aborder certaines notions. Par son principe d'économie, le texto me permet parfois d'illustrer la notion d'implicite et de montrer à quel point il est omniprésent dans nos échanges. Voici un exemple de texto que je projette auquel j'ajoute ce à quoi il pourrait ressembler si un certain nombre d'implicites étaient explicités :</p>	
<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; margin-bottom: 10px;"> <p style="text-align: center;">Texto original</p> <p>A: je mange encore au RU aujourd'hui</p> <p>B: veinard 😊</p> </div>	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px;"> <p style="text-align: center;">En levant des implicites</p> <p>A: je suis A, je t'écris à toi B parce que je te connais. Je te dis que je mange au RU parce que je suis étudiant, que je suis à la fac, que le RU est le resto universitaire, que tu le sais donc j'utilise l'abréviation, que j'ai déjà mangé au RU, que je ne suis pas ravi de le faire...</p> <p>B: je suis B, je te réponds parce que tu m'as envoyé un message, que je sais qui tu es. Je sais ce qu'est le RU parce que je suis aussi étudiant (ou je l'ai été, ou je sais juste que tu es étudiant). Et comme je sais que tu n'es pas ravi, je te taquine, c'est pas vrai que je pense que tu as de la chance...</p> </div>

Encart 12. Enseignement: les implicites⁴⁴

C'est ce que Gumperz va montrer dès 1989 en parlant de *l'inférence conversationnelle*, laquelle « *fait partie de l'acte-même de converser* » (Gumperz, 1989, p. 56). L'inférence conversationnelle est pour lui un « *[...] processus d'interprétation situé, c'est-à-dire propre à un contexte, par lequel les participants déterminent les intentions d'autrui dans un échange et fondent leur propre réponse.* » (Gumperz, 1989, p. 55). C'est dans ce contexte que Gumperz va également proposer sa notion « *d'indices de contextualisation* » qu'il définit comme suit :

De façon approximative, on dira qu'un indice de contextualisation est une caractéristique de forme linguistique qui intervient dans le **signalement**⁴⁵ des présupposés contextuels. (Gumperz, 1989, p. 28-28).

⁴⁴ Voir à ce sujet (Chernyshova & Traverso, 2017) qui discutent les travaux de Garfinkel (Garfinkel, 1967b) sur les fondements des activités ordinaires. Les auteures présentent un exercice similaire fait par Garfinkel (un dialogue entre les membres d'un couple).

⁴⁵ J'ai souligné.

Un indice de contextualisation signale un présupposé. Il agit donc comme le principe de « *métacommunication* » proposé par (Bateson, 1972) en indiquant la nature de l'action produite ou à laquelle on est confronté. Et par là-même, il nous permet d'y répondre et de montrer notre compréhension commune. Par exemple, au même titre qu'une intonation montante en français peut signaler une question, une salutation peut signaler le début d'une interaction.

Enseignement
<p style="text-align: center;">Indice de contextualisation et prise de notes</p> <p>Mise en abyme encore. Pour expliquer les indices de contextualisation aux étudiants, je prends souvent comme exemple leur activité en cours, i.e. la prise de notes qu'ils sont en train de pratiquer. Je leur pose les questions suivantes : comment savez-vous quoi noter ? Comment savez-vous discriminer l'élément important du secondaire ?</p> <p>Plusieurs indices apparaissent alors : une intonation plus marquée, une répétition, une incise, un geste...</p> <p>Et c'est lorsqu'ils décortiquent leur pratique qu'ils peuvent percevoir sur quels indices de contextualisation ils s'appuient et à quel point ils s'y appuient.</p>

Encart 13. Enseignement: indices de contextualisation

4.3 L'interaction : dépendante et rénovatrice du contexte

La relation d'interdépendance entre interaction et contexte a été posée dès les débuts de l'Analyse Conversationnelle :

A speaker's action is context-shaped in that its contribution to an on-going sequence of actions cannot adequately be understood except by reference to the context [...]. The context-renewing character of conversational actions is directly related to the fact that they are context-shaped. Since every 'current' action will itself form the immediate context for some 'next' action in a sequence, it will inevitably contribute to the framework in terms of which the next action will be understood. In this sense, the context of a next action is repeatedly renewed with every current action. Moreover, each action will, by the same token, function to renew (i.e. maintain, alter or adjust) any more generally prevailing sense of context which is the object of the participants' orientations and actions. (Heritage, 1984, p. 242).

La méthodologie propre à la linguistique des interactions (et plus particulièrement à l'Analyse Conversationnelle au départ) qui consiste en une analyse séquentielle des données, découle directement de cette position. Il s'agit alors de prendre en compte à la fois ce qui a été dit ou fait avant et après l'occurrence analysée. C'est cette méthodologie, permettant d'analyser une interaction « *moment-par-moment* » (entre autres, (Mondada, 2006; Pekarek Doehler, 2008), qui permet de montrer la relation d'interdépendance du contexte et de l'interaction en cours : elle est à la fois *dépendante* du contexte (qu'il s'agisse du contexte pré-existant à l'interaction, comme le cadre spatio-temporel, le type d'interaction) et *rénovatrice* de ce contexte puisque c'est par ce que disent ou font les participants que le contexte va être modifié. Ainsi, une réponse sera donnée parce qu'une question a été produite (ce qui n'était pas nécessairement prévu), une activité conversationnelle donnée pourra être développée dès lors qu'à l'amorce d'une narration par exemple, l'interlocuteur se montrera ouvert et réceptif. Tout se jouant au coup par coup dans une interaction, tout se définissant ou se

redéfinissant sans cesse, même les composantes les plus stables du contexte, « *les plus immuables* » comme l'identité des participants par exemple (Traverso, 1996, p. 27-32).

5 La relation

Parce qu'une interaction est un échange, on ne peut communiquer du sens, un contenu, sans induire une relation à l'autre. Contenu et relation sont donc non seulement tous deux présents dans une interaction, mais encore constituent les deux faces d'une même pièce communicationnelle. Et ce, que l'interaction soit dyadique ou pluri-locuteurs, en face-à-face ou assistée par ordinateur, en direct ou en différé.

5.1 Les interactions dyadiques

5.1.1 Les types de relation

Si les travaux présentés ci-dessous peuvent bien sûr s'appliquer aux interactions pluri-locuteurs, c'est principalement dans des dyades qu'ils ont été conduits. C'est à Palo Alto, encore, que l'on doit les premiers travaux sur la relation dans la communication. Cette dernière est *systémique* :

Un individu ne communique pas, il prend part à une communication ou il en devient un élément. Il peut bouger, faire du bruit..., mais il ne communique pas. En d'autres termes, il n'est pas l'auteur de la communication, il y participe. La communication en tant que système ne doit donc pas être conçue sur le modèle élémentaire de l'action et de la réaction, si complexe soit son énoncé. En tant que système, on doit la saisir au niveau d'un échange. (Bateson, 1959, p. 104), cité (Winkin, 1981, p. 75).

De la même manière qu'une interaction est située dans un contexte et que l'on ne peut parler sans être dans un cadre donné, on ne peut non plus parler sans s'octroyer une place, une position, ni sans octroyer une position corrélative à notre interlocuteur. De là, découlent deux types de relations que Palo Alto a désigné sous les termes de relation « *symétrique* » ou « *complémentaire* » (Watzlawick et al., 1972). Pour ce dernier type de relation, on peut regretter que ce terme ait souvent été remplacé par celui de « *hiérarchique* ». Il est certes plus parlant, mais il enlève toute la subtilité d'une relation décrite comme complémentaire, subtilité qui sera d'ailleurs réintroduite dans les travaux plus récents en Analyse Conversationnelle sur les rôles interactionnels, nous y reviendrons. Ainsi, si une interaction entre, caricaturons un peu, un employeur et son subordonné, est a priori clairement hiérarchique (au moins au regard des statuts professionnels et des positions respectives des personnes au sein d'une entreprise), que serait cette interaction sans la collaboration des deux participants ? Que ferait un vendeur sans client ? Un médecin sans patient ? Un enseignant sans élève ? On pourrait continuer la liste à l'envi. Quelle que soit l'interaction, il s'agit donc plus d'une complémentarité des rôles que d'une simple hiérarchie que nous occupons en interaction.

Enseignement

Contenu et relation

L'interdépendance entre contenu et relation n'est pas toujours simple à faire accepter aux étudiants. Si l'influence de la relation que nous entretenons avec l'autre sur les propos échangés et la manière de les échanger semble relativement claire, la manière dont nous échangeons ces mêmes propos induit également la relation est au départ plus floue. Je prends souvent l'exemple d'un même contenu, un acte de langage qui peut être quotidien, que je décline en différentes formulations. Et je demande aux étudiants de décrire le type de relation que ces différentes façons de dire peuvent induire.

Voici l'exemple généralement décliné, une forme apparaissant à l'écran après l'autre, jusqu'à la dernière, qui les choque et les surprend, deux moteurs de leur prise de conscience :

Selon l'énoncé suivant, au contenu maintenu : « *fermer la porte* », que dire des relations induites ?

Est-ce que tu peux fermer la porte s'il te plaît ?

Pourriez-vous fermer la porte s'il vous plaît ?

Ça vous dérange si on ferme la porte ?

La porte merde !

Et là on y est : selon la manière d'évoquer un même contenu sémantique, la relation n'est pas la même, parce que le rôle que l'on s'octroie, et que, corrélativement, on octroie à l'autre, est différent.

Références

Watzlawick, P., Helmick Beavin, J., Jackson, D. (eds.). 1972. *Une logique de la communication*. Paris, Seuil.

Winkin, Y. (ed). 1981. *La nouvelle communication*. Paris, Seuil.

Encart 14. Enseignement: contenu et relation

L'importance de la relation et son interdépendance avec l'interaction elle-même a, depuis Palo Alto, largement été étudiée. (Kerbrat-Orecchioni, 1992) par exemple va proposer la distinction entre une relation dite « *horizontale* » pour décrire un continuum entre la distance et la familiarité, et la relation « *verticale* » pour insister sur le positionnement hiérarchique que chacun occupe dans une interaction.

5.1.2 Rôles et rapports de places

L'intérêt accordé à la relation a également permis à Goffman de développer la notion de « *rôle* », qui est toujours utilisée aujourd'hui, dans des acceptions différentes. Goffman, dans sa conception dramaturgique de la communication (Goffman, 1956)⁴⁶, va ainsi définir le rôle :

On peut appeler 'rôle' (*part*) ou 'routine' le modèle d'action préétabli que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions. (Goffman, 1973, p. 23).

⁴⁶ Pour la traduction française : (Goffman, 1973).

Est donc déjà disponible dès Goffman, l'idée qu'un rôle est bien plus qu'une image en représentation, un rôle induit également des actions, autrement dit, il octroie des droits et des devoirs⁴⁷.

En France, la notion de « *place* », proposée par (Flahaut, 1978), a pendant un temps concurrencé le terme de « *rôle* »⁴⁸. Le mérite de cette notion est d'avoir été d'emblée présentée en termes de « *rapport de places* », permettant alors « *d'appréhender le positionnement comme une entité relationnelle.* » (Vion, 1992, p. 80). Si l'on ne peut communiquer sans occuper une ou plusieurs places déterminées, corrélativement, on octroie toujours à l'autre, consciemment ou non, une ou plusieurs places :

Chacun accède à son identité à partir et à l'intérieur d'un système de places qui le dépasse ; ce concept implique qu'il n'est de parole qui ne soit émise d'une place et convoque l'interlocuteur à une place corrélatrice ; soit que cette parole présuppose seulement que le rapport de places est en vigueur, soit que le locuteur en attende la reconnaissance de sa place propre, ou oblige son interlocuteur à s'inscrire dans le rapport. (Flahaut, 1978, p. 58).

La place est une notion très large qui renvoie autant à des rôles sociaux (sa place dans une famille, sa profession...), qu'à des images que l'on souhaite montrer de soi (une image d'expert dans un domaine donné, de boute-en-train, de personne ordonnée...).

Dans mes travaux, j'emploie principalement le terme de « rôle » auquel je vais donner un sens un peu plus restreint. Il s'agira soit du rôle interactionnel (de locuteur ou d'interlocuteur), dans la lignée du « *cadre participatif* » de (Goffman, 1979), soit du rôle endossé par les participants au cours d'une activité donnée (rôles de narrateur, narrataire, confident etc.).

5.2 Les interactions pluri-locuteurs : le cadre participatif

Si la relation que les participants entretiennent est complexe lors d'une dyade, elle l'est encore davantage au cours d'une interaction pluri-locuteurs : au-delà du simple rôle de locuteur et d'interlocuteur, quels sont ceux que nous occupons quand nous communiquons à plusieurs ? Est-ce à nous que l'autre s'adresse ? Devons-nous lui répondre ? Au-delà des rôles que nous occupons dans de telles interactions, c'est aussi la question de leur *légitimité* qui est posée et, corrélativement, la légitimité de nos actions.

C'est notamment à Goffman que l'on doit les travaux entremêlant les notions de rôles et de cadre participatif (Goffman, 1979). Reprenant à son compte une idée de (Park, 1950) selon laquelle on joue toujours un rôle lors d'une interaction (a minima, ceux de locuteur et d'interlocuteur), Goffman a proposé un schéma d'analyse des interactions pluri-locuteurs par le biais des différents rôles que nous adoptons au cours de l'interaction et des schémas d'action corrélatifs⁴⁹ : c'est son *cadre participatif*.

⁴⁷ Ce dernier aspect sera davantage développé par Goffman dans son cadre participatif (voir Sous-section suivante).

⁴⁸ Voir par exemple (Kerbrat-Orecchioni, 1992; Vion, 1992).

⁴⁹ (Goffman, 1973) parle de « modèle d'actions pré-établi ».

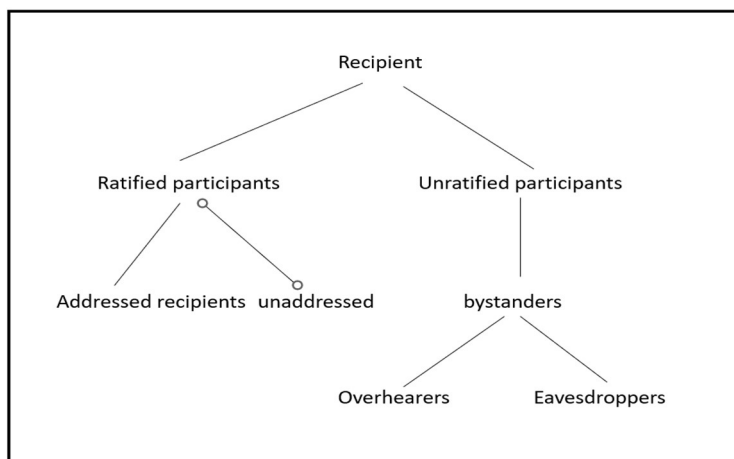


Figure 2. Le cadre participatif de Goffman (1989)

Bien plus qu'une simple identification des différents rôles adoptés lors d'une interaction, et plus particulièrement des différents rôles des interlocuteurs, ce sont ses normes de conduites qui sont présentées, normes régies par les rôles respectifs :

Chaque fois qu'un mot est prononcé, tous ceux qui se trouvent à portée de l'évènement possèdent, par rapport à lui, un certain statut de participation. La codification de ces diverses positions et la spécialisation normative de ce qui est une conduite convenable au sein de chacune constituent un arrière-plan essentiel pour l'analyse de l'interaction [...]. (Goffman, 1987, p. 9)⁵⁰.

Enseignement

La mise en scène des rôles interactionnels

Si les travaux de Palo Alto et ceux de Goffman peuvent porter sur des éléments différents des interactions, ils sont complémentaires. Par exemple, les relations « *symétriques* » et « *complémentaires* » telles que décrite par Palo Alto (Watzlawick et al., 1972) sont une porte d'entrée efficace tant pour décrire le type d'interaction que pour déterminer les rôles occupés par les participants. C'est sur cette complémentarité que j'insiste parfois en cours.

A travers un travail de réflexion en groupe ou un jeu de rôles, les étudiants doivent choisir un rôle à investir dans une interaction donnée et dérouler le schéma d'actions (Goffman, 1973) qui en découle. Les consignes varient : les rôles choisis sont acceptés ou refusés. Quelles en sont les marques ? Cette acceptation ou ce refus ont-ils une incidence sur les faces⁵¹ ? Si oui, quelles incidences ? Sur la face de quel participant ?

Cette mise en pratique permet donc aux étudiants de comprendre (d'expérimenter au sens littéral du terme), la complémentarité des différentes notions linguistiques. Elle permet en outre de percevoir l'interaction, non pas comme une succession d'évènements, mis comme un enchaînement logique, un cercle, vertueux ou vicieux selon les cas.

⁵⁰ 1981 pour l'édition originale.

⁵¹ Voir Section 6.2 de ce même chapitre.

Références

- Watzlawick, P., Helmick Beavin, J., Jackson, D. (eds.). 1972. *Une logique de la communication*. Paris, Seuil.
- Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris. Minuit.
- Goffman, E. 1981. *Forms of talk*. University of Pennsylvania Press.
- Goodwin, C. 1981. *Conversational Organization: Interaction Between Speakers and Hearers*, New York, Academic Press.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 2004. Introducing polylogue. *Journal of Pragmatics*. 36(1): 1-24.
- Kerbrat-Orecchioni, C. & Plantin, C. (eds). 1995. *Le trilogue*, Lyon. PUL.
- Vion, R. 1992. *La communication verbale*. Paris. Hachette.

Encart 15. La mise en scène des rôles interactionnels

Au-delà de la notion de « *modèle d'action* » sous-tendu par chaque rôle, le « *cadre participatif* » tel que proposé par Goffman étend également le statut même de participation. Ne sont plus seuls participants le locuteur et l'interlocuteur, mais également toute personne se trouvant dans leur environnement immédiat, ce qui est le cas des « *bystanders* » (Goffman, 1981).

Enfin, en décrivant les actions produites par les participants d'une interaction comme induites par le rôle qu'ils occupent à un instant T, Goffman a mis en avant la notion de *contraintes interactionnelles* et la manière dont elles influent sur nos échanges. Il a également révélé « *l'instabilité structurale* » (Goffman, 1981) inhérente à l'interaction, ouvrant ainsi la voie à des travaux insistant sur la nature hétérogène et profondément dynamique d'une interaction, qu'elle soit dyadique (Vion, 1992), trilogale (Kerbrat-Orecchioni & Plantin, 1995), ou plurilogale (Kerbrat-Orecchioni, 2004).

En s'appuyant sur les travaux de Goffman qu'il va aussi critiquer⁵², Goodwin (Goodwin, 1981, 1984, 1986, 2015) va approfondir la notion de « *cadre participatif* » qu'il va analyser de manière multimodale. Ainsi, à travers le prisme du système de tours de parole au cours duquel les participants montrent notamment leur engagement ou désengagement, Goodwin va élargir la notion de cadre qui n'est pas alors seulement spatial mais spatio-temporel⁵³ :

[...] within the turn participants, are faced with the cultural task of displaying to each other the meaningfulness of their utterances and actions, and of maintaining this meaningfulness as relevant events change through time. (Goodwin, 1981, p. 173).

C'est à travers la narration que Goodwin insistera sur le caractère profondément labile de ce cadre (Goodwin, 1984, 1986) en montrant que même dans une activité a priori monologale, le recours à la multimodalité peut permettre d'inclure ou d'exclure certains participants.

⁵² Voir à ce sujet (Greco & Mondada, 2021).

⁵³ Cette vision élargie du cadre participatif se révèle particulièrement fructueuse pour les interactions professionnelles (voir (Traverso, 2012a; Traverso & Ravazzolo, 2016) pour les visites guidées).

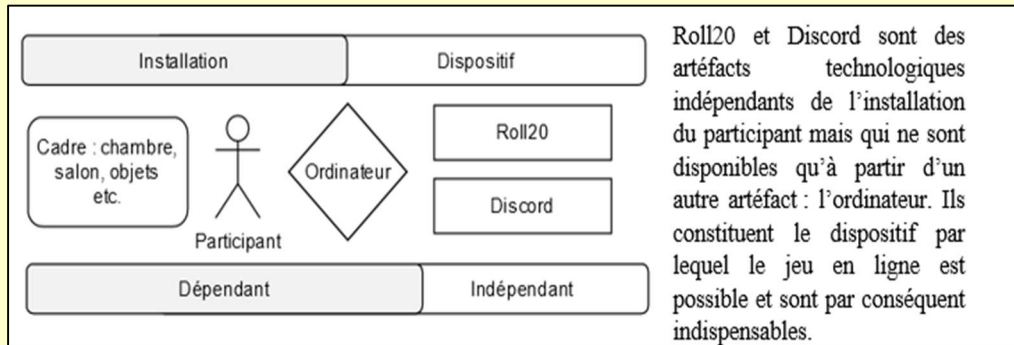
Encadrement

Analyse d'un jeu de rôles dans une interactions pluri-locuteurs en ligne

Romain Jacquet, mémoires de M1 et de M2 co-encadrés avec Marco Cappellini

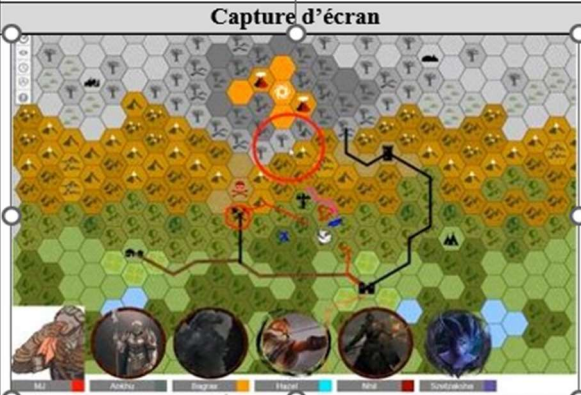
Dans son travail de M1 (2021-2022), Romain Jacquet a étudié une partie de jeu de rôles en ligne réunissant 6 participants. Le but de ce premier travail était de réaliser une « cartographie » de l'espace interactionnel de ce jeu, avant de proposer une analyse interactionnelle de la manière dont les participants mobilisent les différentes affordances pour gérer leurs tours de parole (M2, en cours).

Voici le dispositif tel que R. Jacquet l'a synthétisé (p. 21) :



Voici un exemple de ses données (p.16) :

Transcription	
43 R1 : beh je: moi je le sais il est rouge le mien	
R1_G : - [S] ----- [S] -----	
R1_T : [00:57] [00:59]	
44 L1 : ok c'est bon là c'est bon ça marche pardon	
45 R1 : ok	

Capture d'écran	Description
	<p>met de nouveaux signaux qui sont perçus par L1.</p> <p>En (44) L1 verbalise un retour à la normale et une perception des signaux de R1.</p> <p>On peut voir les deux signaux de R1 apparaître sur l'enregistrement de l'écran de L1 (ce qui n'était pas le cas avant).</p>

Encart 16. Encadrement: mémoires de M1 et M2 de Romain Jacquet (2021-en cours)

5.3 Un nécessaire common ground

Les « savoirs d'arrière-plan » évoqués précédemment⁵⁴, et sur lesquels repose l'inférence conversationnelle (Gumperz, 1982) ont particulièrement été développés par la

⁵⁴ Voir section 4.2.

psycholinguistique des interactions sous le terme de « *common ground* »⁵⁵ (Clark, 1996). Ce terme générique renvoie autant à des connaissances culturelles (les connaissances encyclopédiques des participants), que personnelles (leur « *histoire conversationnelle* » (Golopentja, 1988). Au-delà de reposer sur des connaissances et des croyances que les participants ont ou pensent avoir, le « *common ground* », tel que défini par (Clark, 1996) est également un processus *incrémental*. (Clark & Brennan, 1991) avaient déjà évoqué ce processus incrémental sur le terme de « *grounding* » présenté comme suit, en exergue de leur article :

It takes two people working together to play a duet, shake hands, play chess, waltz, teach, or make love. To succeed, the two of them have to coordinate both the content and the process of what they are doing. Alan and Barbara, on the piano, must come to play the same Mozart duet. This is coordination of content. They must also synchronize their entrances and exits, coordinate how loudly to play forte and pianissimo, and otherwise adjust to each other's tempo and dynamics. This is coordination of process. They cannot even begin to coordinate on content without assuming a vast amount of shared information or common ground – that is mutual knowledge, mutual beliefs, and mutual assumptions [...]. And to coordinate on process, they need to update their common ground moment by moment. All collective actions are built on common ground and its accumulation. (Clark & Brennan, 1991, p. 222).

Autrement dit, dans une conversation, les participants coordonnent constamment, moment par moment, non seulement leurs actions, mais aussi leurs connaissances mutuelles. C'est cette mise à jour constante qui permet notamment l'intercompréhension. C'est à ce titre que le *common ground* est un prérequis au fonctionnement de toute interaction, et même de la première, comme Goffman l'avait déjà évoqué :

Le bavardage amical entre personnes qui viennent de faire connaissance comporte souvent une recherche de gens, de lieux ou d'activités également connus de tous, dont le but n'est pas uniquement de découvrir le statut social de chacun et sa place dans le réseau, mais aussi, dirait-on, de faire en sorte qu'on puisse enfin utiliser des énonciations déceimment anaphoriques. Une fois découverts, intérêts communs et connaissances communes nous donnent quelque chose à quoi faire allusion. (Goffman, 1986, p. 68).

5.4 Les interactions initiales

La question de la relation, et plus encore d'un *common ground* minimum décrit comme nécessaire à toute interaction, pose inévitablement la question des *interactions initiales*, i.e. entre personnes qui ne se connaissent pas. De quoi parler ? Comment seulement parler ? Dans de telles interactions, la première activité est donc probablement de faire connaissance (« *getting acquainted* », (Svennevig, 2000). De là, découlent des présentations mutuelles (Pillet-Shore, 2018) ou séquences autobiographiques (Maynard & Zimmerman, 1984). Je reviendrai sur l'impact que peut avoir ce type de relation pour l'humour dans le chapitre 4. Ici, je vais seulement présenter le travail de thèse de Mary Amoyal portant en partie sur l'impact de cette relation sur les transitions thématiques (Amoyal, 2022).

⁵⁵ (Stalnaker, 2002) attribue la première occurrence de ce terme à (Grice, 1989).

Encadrement

Le sourire dans les transitions thématiques : analyse multimodale d'interactions conversationnelles en fonction de la relation des interactants

Mary Amoyal, 2022. *Thèse de Doctorat* co-encadrée par L. Prévot et B. Priego-Valverde, AMU.

M. Amoyal a étudié dans sa thèse (2022) le rôle que peut avoir le sourire lorsque les participants négocient une transition thématique. En comparant deux corpus conversationnels (Cheese ! et PACO (respectivement constitués de personnes se connaissant déjà ou qui se rencontrent pour la première fois le jour de l'enregistrement⁵⁶), elle a également analysé *l'impact* de la relation des participants sur les transitions thématiques et leurs sourires.

Sur les 234 transitions des deux corpus (121 dans Cheese! et 113 dans PACO), et suivant la typologie de Crow (1983), (Amoyal, 2022, p. 249) a dégagé **4 types de transition** dont les deux principaux sont les suivants :

- Enchaînement : 56%, transition qui permet de mettre en cohérence le thème proposé avec celui en cours (« ça me fait penser à ... »).
- Initiation : 29%, « *qui donnent lieu à un nouveau thème sans que celui-ci ne soit introduit par un marqueur quelconque* » (Amoyal, 2022, p. 50).

Par ailleurs, chaque phase⁵⁷ a également ses propres **procédés** (p. 250) :

- Proposition : *question posée à l'interlocuteur, récit d'expérience de vie passée ou partage d'un projet futur, évaluation, invitation et demande de confirmation.*
- Acceptation : *réponse, réaction d'écoute, évaluation, confirmation/infirmité, question.*
- Ratification : *évaluation, réaction d'écoute, confirmation/infirmité, question, réponse, complétion.*

Voici un résumé de ses résultats sur l'impact éventuel de la relation (p. 249-252) :

Sur les transitions thématiques :

- Pas d'effet de la relation sur le type de transition effectuée.
- Pas d'effet de la relation sur la durée des transitions.
- Effet de la relation sur certains procédés

Sur les sourires :

- Pas d'effet de la relation sur la distribution des intensités de sourire.
- Pas d'effet sur leur durée.

Sur les sourires dans les transitions thématiques :

- Effet de la relation sur les configurations des sourires dans la phase « proposition » (plus de suppression de sourire chez les personnes qui ne se connaissent et plus d'augmentation des sourires entre celles qui se connaissent).

Encart 17. Encadrement: thèse de Mary Amoyal (2018-2022)

5.5 Approche énonciative de la relation

En ajoutant le cadre théorique de l'Énonciation à celui de la linguistique des interactions, (Vion, 1995) va montrer que la relation qu'entretiennent deux participants est beaucoup plus complexe que la seule dichotomie symétrie vs. complémentarité/hiérarchie le laisse penser. Selon Vion, ce n'est pas un, mais cinq types de places qui sont simultanément ou successivement en jeu lors d'une interaction : *les places institutionnelles* (renvoyant au cadre

⁵⁶ Voir chapitre 5.

⁵⁷ Voir section 3.4.

de l'interaction et aux positions sociales que les participants peuvent occuper, e.g., professeur/étudiant), *les places modulaires*, selon le moment de l'interaction développé (un moment de conversation par exemple dans une consultation médicale), *les places discursives* (davantage liées à l'activité en cours, une séquence de salutations par exemple), *les places subjectives* renvoyant aux images que l'on s'octroie dans une interaction (on prendra par exemple une place d'expert lors d'une explication) et que l'on peut octroyer à l'autre, et enfin *les places énonciatives* qui renvoient à la mise en scène du discours tenu. On pourra alors tantôt se distancer de notre propos par un discours rapporté ou encore une modulation (i.e. une atténuation, « *hedging* », (voir (Fraser, 2010)), ou en assumer la responsabilité. Ainsi, (Vion, 1992) a montré qu'un énoncé modulé se construit selon deux phases : une phase de tension, qui renvoie à :

[...] une augmentation du degré d'auto-implication [du locuteur dans son discours]. [Cette phase] concerne les registres de l'hyperbole, de l'emportement, des lexicalisations 'marquées' et pittoresques, des actes directs etc. (Vion, 1992, p. 244).

et une phase de modulation proprement dite, visant à atténuer les propos tenu et qui renvoie à :

[...] tous les processus tendant à diminuer la part de subjectivité, et donc de risque, que chacun peut investir dans l'interaction. Ces modulations relèvent du registre de l'euphémisme, de l'atténuation, des circonlocutions, du discours précautionneux, de la finasserie, des lexicalisations prudentes, des actes indirects, des préliminaires, des justifications, des auto-corrrections etc. (Vion, 1992, p. 244).

Tel est par exemple le rôle des connecteurs du type « *enfin* » intercalé entre un mot pouvant être jugé trop fort (donc tendu), puis atténué. Par se simple connecteur, le mot qui sera reformulé et nuancé sera alors mis « *en surplomb* » (Priego-Valverde, 1999).

C'est parce que nous jouons continuellement avec ces cinq types de places lors d'une interaction que Vion préfère le mot « *d'espace interactif* » à celui de « *cadre interactif* », lequel renvoie plus souvent aux seules places institutionnelles :

La relation contractée par les sujets qui communiquent est donc beaucoup plus complexe qu'une relation linéaire entre deux positions symétriques ou complémentaires. Le terme relation, pratique en ce qu'il visualise l'existence de deux positions sociales, ne l'est plus lorsque qu'il s'agit d'analyser les liens que deux sujets tissent à travers le langage. Dans la mesure où la relation contractée se présente comme un faisceau de relations intervenant à des niveaux différents nous préférons utiliser le terme d'« espace interactif ». Chaque sujet va initier, subir et négocier un espace interactif avec son partenaire par lequel il gère simultanément des places différentes, ou plus exactement, des rapports de place différents. Ainsi,, dans une consultation médicale, par exemple, le patient devra simultanément accepter la position institutionnelle du patient (position 'basse' dans une relation complémentaire), la position de partenaire 'symétrique' si un module conversationnel se met en place, la position de narrateur (position haute d'une relation complémentaire) s'il est conduit à effectuer un récit au cours de ce module, la position de l'expert face à un non expert (complémentarité) si, dans la conduite du récit, il est amené à initier ce rapport de place et, par exemple, la distanciation de l'humour au niveau énonciatif. (Vion, 1995, p. 188).

Voici donc, schématisé, le « modèle à 5 places » que (Vion, 1995) va proposer pour montrer l'interdépendance de chaque type de relation se jouant lors d'une interaction et par là-même, modifiant l'interaction en cours :

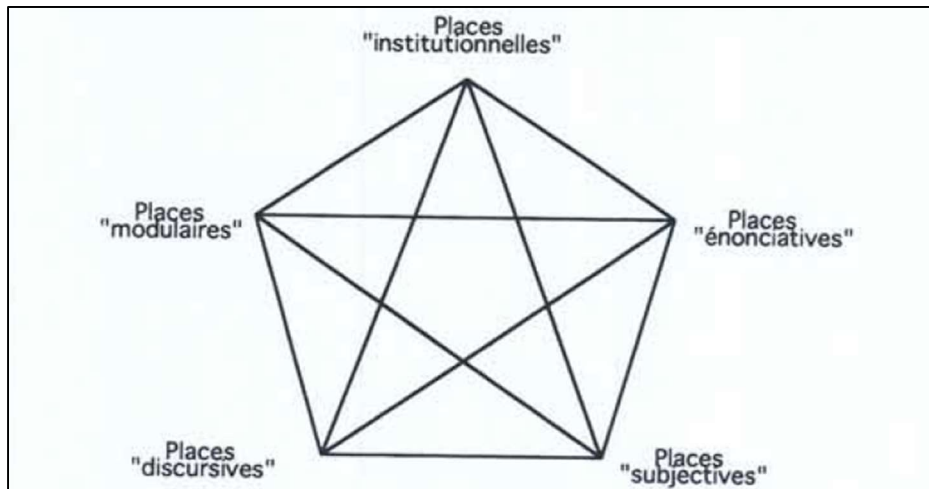


Figure 3. Le "modèle à 5 places" (Vion, 1995)

Le courant énonciatif trouve son origine dans les travaux précurseurs de (Bakhtine, 1929/1977)⁵⁸ lequel, refusant la notion de monologue, considère que toute interaction est dialogique, i.e. construite d'interactions passées et construisant à son tour les interactions futures. Elle n'est alors pas une simple « rencontre » (Goffman, 1973), mais un maillon dans un continuum historique. Que ce soit en interaction dyadique ou pluri-locuteurs, l'Énonciation constitue un outil théorique efficace pour analyser le fonctionnement de l'interaction. Elle complexifie la notion de relation, qui va alors bien au-delà du seul ici-et-maintenant :

Un énoncé est rempli des échos et des appels d'autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère de l'échange verbal. Un énoncé doit être considéré, avant tout, comme une réponse à des énoncés antérieurs à l'intérieur d'une sphère donnée [...] : il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, il compte avec eux. [...] Un énoncé est tourné non seulement vers son objet mais aussi vers le discours d'autrui portant sur cet objet. [...]. L'énoncé est un maillon dans la chaîne de l'échange verbal et on ne peut le détacher des maillons antérieurs qui le déterminent, [...] et qui suscitent en lui des réactions-réponses immédiates et une résonance dialogique. (Bakhtine, 1929/1977, p. 299).

Par ailleurs, l'Énonciation permet aussi de rendre compte de toute la complexité de la relation telle que mise en avant par (Vion, 1995) et de la manière dont le type de relation s'inscrit dans la façon même de mettre en scène notre discours. Ainsi, l'énonciation constitue :

[...] la recherche des procédés linguistiques (modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la « distance énonciative »). (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 32).

⁵⁸ 1928 pour l'édition originale, sous le nom également de Volochinov & Bakhtine selon les sources.

A ce titre, elle montre d'une part, qu'un discours, quel qu'il soit, n'est jamais neutre, d'autre part, que cette subjectivité, plus ou moins affichée, relève d'une véritable stratégie interactionnelle :

Je dirai que l'énonciateur est au locuteur ce que le personnage est à l'acteur. [...] le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. (Ducrot, 1984, p. 205).

C'est cette « *mise en scène énonciative* » (Vion, 1995) qui nous permet par exemple, de faire accepter une action particulière. A ce titre, les analyses énonciatives sont complémentaires de la notion de « *facework* » élaborée par (Goffman, 1973), tout autant qu'elles permettent de rendre compte de la manière dont les participants négocient constamment la relation qu'ils entretiennent.

Au-delà de la relation à l'autre, c'est la manière dont nous « gérons » nos ressentis qui peut aussi être analysée par l'approche énonciative. Par exemple, dans des études portant sur la verbalisation de la douleur, nous avons pu montrer que la prise de distance avec les ressentis négatifs correspondait à une mise à distance dans les propos.

Publication

« Le patient et son interlocuteur »

Maury-Rouan C., Vion R., Priego-Valverde B. (2006). in *L'entretien clinique et pratiques. Analyse des interactions verbales d'un genre hétérogène*, Grossen et Salazar Orvig (dir.), Belin, 2006 : 191-212.

« La mise en mots de la douleur »

Maury-Rouan C., Priego-Valverde B. in Colletta & Tcherkassof (éds.), in *Les émotions. Cognition, Langage et développement*, Mardaga, Hayen 2003 : 159-164.

En collaboration avec Claire Maury-Rouan et Robert Vion, j'ai travaillé sur la verbalisation de la douleur chez des patients atteints de la maladie d'Alzheimer. Nos corpus d'analyse étaient constitués d'entretiens conduits par un médecin auprès, tantôt de patients, tantôt d'accompagnants des personnes malades, en présence d'un observateur linguiste. Le but de ces entretiens était de faire parler les informateurs de leurs ressentis face à leur maladie ou à celle de leurs proches.

A travers une étude de la manière dont les discours étaient produits (i.e. une analyse des réponses obtenues) plus ou moins distancés (pronoms employés, lexique axiologique etc.) nous avons pu mettre en évidence une corrélation entre le ressenti et l'usage du discours. Ainsi, il est apparu que plus les personnes acceptaient leur vécu, plus la distance dans leur discours était grande.

Encart 18. Publication: la verbalisation de la douleur

6 L'ordre de interaction

6.1 "There is order at all points"⁵⁹

L'ordre de l'interaction est le Graal de la linguistique des interactions. Dans une phrase désormais célèbre, on le retrouve sous la plume de Sacks :

⁵⁹ (Sacks, 1984, p. 22).

The search for good problems by references to know big issues will have large-scale, massive institutions as the apparatus by which order is generated and by a study of which order will be found. If, on the other hand, we figure or guess or decide that whatever humans do, they are just another animal after all, maybe more complicated than others but perhaps not noticeably so, then whatever humans do can be examined to discover some way they do it... That is, we may alternatively take it that there is order at all points. (Sacks, 1984, p. 22).

Cet ordre est également la pierre angulaire du travail de Goffman :

Ma préoccupation pendant des années a été de promouvoir l'acceptation de ce domaine du face-à-face comme un domaine analytiquement viable – un domaine qui pourrait être dénommé, à défaut d'un nom plus heureux, de l'ordre de l'interaction – un domaine dont la méthode d'analyse préférée est la micro-analyse. (Goffman, 1988, p. 191).

La notion d'ordre renvoie à deux dimensions différentes et complémentaires de l'interaction. Une *dimension symbolique* (plus interpersonnelle) d'abord, développée par Goffman, et une *dimension structurelle*, développée par l'ethnométhodologie puis par l'Analyse Conversationnelle.

6.2 De l'ordre symbolique à l'ordre structurel

6.2.1 L'ordre symbolique

Développée par Goffman, la dimension symbolique de l'ordre est centrale, puisqu'elle permet de comprendre en quoi le ménagement des « *faces* » des participants (Goffman, 1967/1974), i.e. les images valorisantes que nous souhaitons maintenir de soi et de l'autre lors d'une interaction, permet de garantir son bon fonctionnement. Il en va de même pour sa notion de « *territoire* »⁶⁰ (Goffman, 1973) que l'on tente de préserver de toute intrusion. Ces deux notions constituent des *enjeux* de la communication. Bien qu'indépendantes l'une de l'autre chez Goffman, face et territoire seront intégrés dans un même modèle de la politesse chez (Brown & Levinson, 1987) sous le terme générique de « *face* » (« *positive* » pour la face et « *négative* » pour le territoire), leur dimension symbolique étant alors accentuée, pour ne pas dire radicalisée.

Si la face goffmanienne est parfois perçue comme trop centrée sur l'individu (Bargiela-Chiappini & Haugh, 2009), la vision de (Brown & Levinson, 1987) a pu être jugée comme « *paranoïde* » (Kerbrat-Orecchioni, 1992). La notion (et le modèle de politesse auquel elle se rattache) a donc fait l'objet de modification. Ainsi, (Kerbrat-Orecchioni, 1992) enrichit le modèle proposé par (Brown & Levinson, 1987) par l'introduction d'éléments nouveaux : aux « *Face Threatening Acts* » (FTA) tels que développés par (Brown & Levinson, 1987), elle va proposer leur « *pendant positif* » (Kerbrat-Orecchioni, 2010) : les « *Face Flattering Acts* » (FFA, (Kerbrat-Orecchioni, 1992), i.e. un acte flatteur :

Cette introduction de la notion de FFA permet aussi de redéfinir de façon plus satisfaisante que dans le modèle standard [de Brown et Levinson] la distinction entre deux formes de politesse : la

⁶⁰ Les notions goffmaniennes de « *face* » et « *territoire* » seront reprises par (Brown & Levinson, 1987) sous les termes respectifs de « *face positive* » et « *face négative* ».

politesse négative, qui consiste soit à éviter de produire un FTA soit à en adoucir par quelque procédé la réalisation ; et la politesse positive, qui consiste à accomplir quelque FFA, de préférence renforcé. Le déroulement d'une interaction apparaît alors comme un incessant et subtil jeu de balancier entre FTA et FFA, la politesse étant redéfinie comme *un ensemble de stratégies de ménagement mais aussi de valorisation des faces d'autrui* (sans pour autant mettre excessivement en péril ses propres faces), afin de préserver l'« ordre de l'interaction » (pour reprendre l'expression de Goffman, dont les travaux ont bien évidemment inspiré la théorie brown-levinsonienne). (Kerbrat-Orecchioni, 1992, p. 36-37).

Outre le fait de nuancer le modèle de Brown et Levinson, l'introduction des FFAs a aussi le mérite de montrer la politesse comme un jeu d'équilibre subtil entre négatif et positif, menace et flatterie, jeu d'équilibre à trouver grâce notamment à la relation des participants et plus généralement du contexte :

Il est certain que le contexte peut toujours modifier et même inverser la valeur d'une phrase, transformant en FTA un remerciement, ou une insulte en FFA, mais il s'agit là de valeurs dérivées produisant des effets particuliers. Pour reprendre la distinction introduite par Watts [2003], on ne peut assimiler comportement *polite* et *politic*. Pour identifier un énoncé comme poli ou impoli, *il faut tenir compte à la fois de son contenu* (en tant que FTA, FFA ou mélange des deux), *de sa formulation, et de son contexte d'actualisation* [...]. (Kerbrat-Orecchioni, 2010, p. 39).

Il est donc possible, selon le contexte, qu'un FTA devienne un FFA et inversement. Mais comme le dit Kerbrat-Orecchioni, il s'agit de « valeurs dérivées⁶¹ » liées à un contexte déterminé qui n'empêche donc pas une catégorisation *a priori* des actes comme étant d'abord menaçants ou flatteurs. (Arundale, 1999, 2006) va proposer une autre conception de la face qui va réconcilier ces deux types d'actes et dépasser cette dichotomie non plus par le contexte, mais *en amont* : ce ne sont plus les actes qui ont une valeur dérivée de menace ou de flatterie, mais la face elle-même qui est, par nature, profondément ambivalente. En développant une approche interactionnelle de la face qui n'est plus alors seulement individuelle ou sociale, (Arundale, 2006) va proposer la « *Face Constituting Theory* », théorie selon laquelle la face est *à la fois* « *connectedness* » et « *separateness* » (à la fois connexion et séparation).

'Connectedness' in relationships indexes a complex of meanings and actions that may be apparent as unity, interdependence, solidarity, association, congruence, and more, between the relational partners. Because of the dialectical opposition, 'connectedness' is always linked reflexively with 'separateness', which indexes meanings and actions that may be voiced as differentiation, independence, autonomy, dissociation, divergence, and so on. (Arundale, 2009, p. 43).

Cette face revisitée a particulièrement été employée pour rendre compte de certaines formes d'humour, comme la moquerie (voir (Haugh, 2010; Haugh & Bousfield, 2012)) perçue comme à la fois ludique (*connectedness*) et agressive (*separateness*). Dès lors, la moquerie n'est plus un acte paradoxal, mais profondément ambivalent qui permet de resserrer les liens sociaux tout en se montrant agressif dans ses propos. En d'autres termes, la *Face Constituting Theory*, certes circonscrite à la « face », est une façon de prolonger la pensée de Palo Alto selon laquelle relation et contenu sont indissociables.

⁶¹ J'ai souligné.

Le compliment

Pour présenter les différentes conceptions de la « face », lors de mes cours, je prends souvent l'exemple du compliment. Et je commence généralement cette séance par poser deux questions aux étudiants :

- 1) Etes-vous souvent confrontés aux compliments (i.e., en dites-vous et en recevez-vous ?). La réponse est bien sûr oui.
- 2) Que ressentez-vous généralement ? La réponse la plus fréquente et souvent la première donnée est la gêne. Après les réponses des étudiants obtenues, j'entends aussi, invariablement, des étudiants qui tiennent (et ils ont raison) à nuancer leurs propos : « *oui, mais ça dépend* ». Et ce « *ça dépend* » change beaucoup de choses.

Tout d'abord cette gêne. Pourquoi ce sentiment désagréable ? Des éléments de réponse se trouvent dans l'explication des travaux de Goffman et de Palo Alto d'abord. Par exemple, si l'on suit les travaux de Goffman, on peut dire du compliment qu'il est (paradoxalement puisqu'en principe, il s'agit d'une évaluation positive), une menace pour les « *faces* » (Goffman, 1967) des participants : en tant qu'évaluation, il est, pour la personne qui le reçoit, une intrusion potentielle de son « *territoire* » (Goffman, 1973), donc une menace pour sa « *face négative* » (Brown & Levinson, 1987). Et si cette personne l'accepte de manière trop affirmative ou enthousiaste, le compliment menace potentiellement sa face car il bafoue alors la « *loi de modestie* » (Kerbrat-Orecchioni, 1987). Inversement, s'il est refusé, cela jette le doute sur la véracité du compliment et potentiellement toujours, menace la face du complimenteur. C'est à devenir chèvre ! Alors oui, cela permet de comprendre pourquoi le sentiment de gêne est si souvent éprouvé lorsqu'on reçoit un compliment : on est coincé ou on se sent coincé.

C'est là que peuvent intervenir les travaux de Palo Alto. Oui, on se sent coincé, mais c'est normal puisque le compliment peut agir comme une « *double contrainte* » (Bateson et al., 1956) signifiant que, quoi qu'on fasse, ce ne sera pas satisfaisant : accepter le compliment valorise sa face « *positive* » (Brown & Levinson, 1987) mais bafoue potentiellement son propre territoire ou « *face négative* », le refuser protège son territoire mais menace la face du complimenteur.

Ensuite, au-delà de la double contrainte, qui renvoie quand même à une vision pessimiste de l'interaction puisqu'elle décrit une impasse interactionnelle, une autre façon d'expliquer le compliment et les réactions qu'il obtient est la théorie d'Arundale. *La face est une construction interactionnelle dont la valeur dépend autant du locuteur que de l'interlocuteur*. Potentiellement, elle donc autant vectrice de connexion que de séparation. A ce titre, le compliment est lui aussi ambivalent : à la fois source de gêne et de plaisir, qui permet de montrer qu'on aime les mêmes choses que l'autre (connexion) tout en pointant une de ses caractéristiques, possessions ou attributs personnels (séparation) etc. Considérer le compliment comme davantage empreint de connexion que de séparation dépend donc de la manière dont on y réagit :

[...] a first speaker's utterance affords some range of interpretations, but does not determine which one or these interpretations will be operative in the other range of interpretations. Both speakers now assess the consistency between the two ranges, and in doing so retroactively constrain their interpretations of first utterance. (Arundale, 2009, p. 44).

Autrement dit, le compliment, comme toute autre action ou activité, est accompli de manière interactionnelle.

Références

- Arundale, R. 2009. Face as emergent in interpersonal communication: an alternative to Goffman. In Haugh, M. & Bargiela-Chiappini, F. *Face, Communication and Social Interaction* : 33-54.
- Bateson, G. 1980. *Vers une écologie de l'esprit*. Paris. Seuil.
- Brown, P. & Levinson, S. 1987. *Politeness*. Cambridge University Press.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1987. La description des échanges en analyse conversationnelle : l'exemple du compliment. *DRLAV 36-37* : 1-53.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1992. *Les interactions verbales*. 2. Paris. A. Colin.
- Goffman, E. 1967. *Les rites d'interaction*. Paris. Ed. De Minuit.
- Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris. Minuit.
- Haugh, M. & Bargiela-Chiappini, F. 2009. *Face, Communication and Social Interaction*. London. Equinox.

Encart 19. Enseignement: le compliment

Initialement donc, la face goffmanienne met l'accent sur la dimension qu'on pourrait qualifier de « symbolique » de l'ordre de l'interaction. Mais c'est parfois (et injustement) oublier que, même chez lui, le ménagement des faces a autant un intérêt symbolique que structurel. Ainsi, selon que faces et territoires seront ménagés ou bafoués, la manière dont l'interaction va se dérouler, dont les échanges vont s'enchaîner, sera différente. C'est ce que Goffman a montré avec la notion de « *facework* » (Goffman, 1973) qui inclut tant des « *échanges confirmatifs* » (comme les salutations, permettant de se confirmer comme partenaires de l'interaction qui s'engage ou qui pourrait s'engager) que des « *échanges réparateurs* » permettant de réparer ou d'anticiper une menace de face ou de territoire⁶². Et c'est là que l'organisation de l'interaction va se trouver modifiée, parce qu'une excuse, une explication ou encore une justification va nécessairement créer ponctuellement une disruption dans le déroulement de l'interaction.

6.2.2 L'ordre structurel

La seconde dimension de l'ordre de l'interaction, bien que déjà disponible chez Goffman, a été plus particulièrement retenue par l'Analyse Conversationnelle. Il s'agit de sa *dimension structurelle* : l'ordre étant inhérent à l'interaction, les participants s'organisent pour pouvoir échanger. Un peu plus tard, la Linguistique Interactionnelle s'emploiera à décrire les ressources mobilisées par les participants pour mettre en œuvre cet ordre.

Les deux notions phares qui caractérisent cet ordre structurel ont été proposées par l'ethnométhodologie et l'Analyse Conversationnelles à sa suite. Il s'agit du tour de parole, et de la paire adjacente.

Dans leur article princeps, (Sacks et al., 1974) présentent le fonctionnement de **tours de parole** régissant les interactions comme un « *système* » dans lequel les participants ne parlent pas tous en même temps, mais de manière alternée et ordonnée. Le but de ce système est

⁶² Comme cela peut être le cas des questions indiscretes qui seront précédées d'un « je ne veux pas être indiscret, mais... » et de poser la question.

alors de minimiser, autant que possible, tant les chevauchements de parole que les silences entre deux tours. Ce système est fondé sur deux composantes. La première est la *construction des tours* (« *Turn Constructional Unit* », TCU), qui peuvent être des phrases ou mots par exemple, et se terminent. Lorsque le TCU est considéré comme achevé, il se termine par un point de transition (« *Transition Relevance Place* », TRP), moment où l'interlocuteur peut légitimement prendre la parole. La seconde composante est donc celle d'*allocation des tours* renvoyant à la manière dont le locuteur en cours peut sélectionner le locuteur suivant, ou dont le locuteur suivant peut s'auto-sélectionner. Les tours de parole sont régis par trois niveaux d'ordre : *temporel* (un énoncé est majoritairement produit après l'autre), *séquentiel* (les tours de parole sont organisés les uns par rapport aux autres), et *inférentiel* (renvoyant à la manière dont on peut inférer par exemple une prise de tour possible⁶³).

La notion de **paire adjacente** fait partie intégrante de cette réflexion sur le tour de parole.

[...] adjacency pairs consist of sequences which properly have the following features: (1) two utterance length, (2) adjacent positioning of component utterances, (3) different speakers producing each utterance. (Schegloff & Sacks, 1973, p. 295).

Le principe central de l'Analyse Conversationnelle est que la conversation est organisée de manière séquentielle. C'est la notion de "*nextness*": "*Among the most pervasively relevant features in the organization of talk-and-other-conduct-in-interaction is the relationship of adjacency or "nextness."* (Sacks & Schegloff, 2007, p. 14). La paire adjacente (Sacks, 1967; Schegloff, 1968; Schegloff & Sacks, 1973) est emblématique de cette séquentialité. Ses caractéristiques, synthétisées par Stivers (Stivers, 2013, p. 192) sont les suivantes :

- (i) composed of two turns;
- (ii) produced by different speakers;
- (iii) adjacently placed (i.e. one after the other);
- (iv) relatively ordered such that first - pair parts precede second - pair parts;
- (v) pair - type related such that particular first - pair parts are paired with particular second- pair parts (greetings with greetings, not greetings with acceptances, for instance).

L'ordre structurel des interactions apparaît donc sur deux niveaux distincts mais complémentaires : temporel (un énoncé est produit à la suite de l'autre), et séquentiel (les deux éléments de la paire doivent être en cohérence : à une salutation par exemple correspondra une salutation, mais non un remerciement).

C'est à travers la description de l'ordre structurel des interactions que l'imbrication entre théorie et méthodologie, propre à l'Analyse Conversationnelle, est la plus claire. C'est de cet ordre que découle l'*analyse séquentielle* selon laquelle chaque énoncé doit être analysé au

⁶³ Voir Sous-section suivante.

regard de ce qui a été produit avant et de ce qui sera produit après. Non pas pour lui donner une interprétation, mais pour décrire la manière dont les participants eux-mêmes interprètent ce qui se dit. En bref, l'analyse séquentielle permet de mettre à jour la compréhension mutuelle des participants (Goodwin & Heritage, 1990):

We have proceeded under the assumption (an assumption borne out by our research) that in so far as the materials we worked with exhibited orderliness, they did so not only to us, indeed not in the first place for us, but for the co-participants who had produced them. If the materials (records of natural conversations) were orderly, they were so because they had been methodologically produced by members of society for one another, and it was a feature of the conversations we treated as data that they were produced so as to allow the display by co-participants to each other of their orderliness, and to allow the participants to display to one another their analysis, appreciation and use of that orderliness. (Schegloff & Sacks, 1973, p. 290).

L'ordre de l'interaction est produit et montré comme étant produit *par les participants*. De cela, découle la « *next turn proof procedure* » (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 13) :

[...] throughout the course of a conversation or other talk-in-interaction, speakers display in their sequentially 'next' turns an understanding of what the 'prior' turn was about. That understanding may turn out to be what the prior speaker intended, or it may not; whichever is the case, that itself is something which gets displayed in the next turn in the sequence. We describe this a *next-turn proof procedure*, and it is the most basic tool used in CA to ensure that analyses explicate the orderly properties of talk as oriented to accomplishments of participants, rather than being based merely on the assumptions of the analyst. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 13).

Enseignement
<p style="text-align: center;">Analyse sur corpus des 2 notions phares</p> <p>C'est en cours de Master 2, dans une série de cours consacrés à l'Analyse Conversationnelle, que l'ordre structurel des interactions est abordé. Ces séances sont organisées sous forme de <i>data session</i> alimentées par les enregistrements audio et vidéo de conversations enregistrés au LPL⁶⁴. Il s'agit alors d'initier les étudiants à l'analyse séquentielle. Sur la base des enregistrements et des transcriptions orthographiques, les étudiants doivent, selon les séances, dégager les paires adjacentes et les tours de parole.</p> <p>Ces séances sont les plus difficiles du semestre. Pour les étudiants d'abord. Parce que c'est en se confrontant aux données, qu'ils réalisent souvent que ces notions, claires sur le plan théorique, ne le sont pas tant que ça lorsqu'il s'agit de les identifier. Pour moi ensuite. Parce qu'il me faut sans cesse freiner leur premier réflexe qui est d'interpréter subjectivement les données (« il a l'air mal à l'aise » ; « il s'en fiche de ce qu'elle lui dit »...) et non pas de les décrire telles qu'elles ont été produites et perçues par les participants. C'est alors le moment où je les initie au « <i>next turn proof procedure</i> ».</p> <div style="border: 1px solid black; background-color: #e0f0e0; padding: 5px; margin-top: 10px;"> <p>Références</p> <p>Sacks, H., Schegloff, E. & Jefferson, G. 1974. A simplest systematics for the organization of turn taking for conversation. <i>Language</i>, (50), 696-735.</p> <p>Schegloff, E. & Sacks, H. 1973. Opening up Closings. <i>Semiotica</i> 8/4 : 289-327.</p> <p>Hutchby, I. & Wooffitt, R. 2008. <i>Conversation analysis</i>. Cambridge. Polity.</p> </div>

Encart 20. Enseignement: l'analyse séquentielle

⁶⁴ Voir chapitre 5.

6.3 La coordination des participants

6.3.1 Le « recipient design »

Toute l'organisation des interactions repose sur un principe fondamental : le « *recipient design* » (Goodwin, 1981; Sacks et al., 1974), dont Goodwin dit qu'il est « *One of the most general principles organizing talk within conversation.* » (Goodwin, 1981, p. 149), et qui repose sur le fait que toute action est non seulement adressée à l'autre, mais également orientée vers lui. Elle est donc formatée pour que l'autre puisse l'identifier, ou inversement, montrer son incompréhension⁶⁵.

Les clés de voute de ce principe sont la notion de « *projection* » et son pendant, celle de « *trajectoire* ». Le premier « *renvoie au fait qu'un segment de discours (une action ou la partie d'une action, ou encore une structure grammaticale) annonce un autre segment (actionnel ou grammatical)* » (Pekarek Doehler, 2008, p. 791). Le second « *will be used to refer to the time-course over which it develops and comes to closure or resolution.* » (Auer, 2005, p. 2).

C'est ainsi qu'un premier élément d'une paire adjacente projette le second, qu'une routine déterminée projette sa réponse adéquate, que la complétion potentielle d'une TCU, ouvrant alors la voie à une TRP, est induite.

6.3.2 Du participant au co-participant

Dès lors, au même titre qu'une interaction ne peut se produire que si au moins deux personnes sont réunies, que l'on ne peut parler d'une place sans en octroyer une, corrélative, à l'autre, on ne peut être qu'un *co-participant*. Postuler l'inverse serait revenir à un modèle « *émetteur/récepteur* » (Shannon, 1948) mettant en scène un émetteur actif et un récepteur passif, un modèle donnant de l'interaction, non seulement une image simpliste, mais aussi et surtout erronée.

In interaction, participants are essentially co-involved in deciding over the fate of a projected 'next'. As Streeck puts it, projections "prefigure the next moment, allowing the participants to negotiate joint courses of action until, finally, a communication problem is solved collaboratively" (1995: 87). It is exactly this feature which makes projection so essential. Communication without projection would be restricted to behavioural segments which are either independent events, or chained to each other as stimulus-response sequences, beyond the control of a speaker and recipient. The first alternative would be equal to saying that communicational events have no internal structure. As a consequence, complex verbal activities (monological or dialogical) would be impossible. The second alternative would allow for complex utterances, but imply that the course of events is entirely beyond coparticipants' control; it would enable them to predict the response following the stimulus, but it would not enable them to act with fore-sight (or *Vor-Sicht*), for there would be nothing they could do to prevent the course of events from happening. (Auer, 2005, p. 2).

Cette idée de co-participation n'est pas nouvelle. Elle est déjà présente dans l'une des premières études multimodales des conversations (« *La scène de la cigarette* », (Birdwhistell, 1970). Mais le mérite de la linguistique des interactions est d'avoir systématisé son analyse.

⁶⁵ Voir (Mondada, 2017)

6.4 Le principe collaboratif des interactions

L'organisation des interactions peut se résumer en un seul mot : *collaboration*. Une interaction est alors décrite tour à tour comme « *collaborative* » (Schegloff, 1968) ou « *conjointe* » (Clark, 1996; Vion, 1992) et ce n'est que parce que les participants respectent ce principe collaboratif qu'elle peut fonctionner⁶⁶. Les participants collaborent constamment à l'interaction en cours. A ce titre, ils sont des co-participants. Pour autant, ils ne collaborent pas de la même manière. Les droits et les devoirs qui leur incombent vont dépendre notamment de deux facteurs : *l'activité* dans laquelle ils sont engagés, et les *rôles interactionnels* qu'ils vont occuper lors de cette activité.

S'il existe des actions produites par les participants où la nécessité de leur collaboration est évidente (les *feedbacks* notamment)⁶⁷, elle l'est moins pour d'autres. C'est le cas par exemple de la narration qui *a priori*, pourrait être considérée comme principalement monologique. Montrer alors que même cette activité est en fait produite de manière conjointe et collaborative montre avec encore plus de force le caractère fondamental de ce principe.

6.4.1 Principe collaboratif et activité conversationnelle

La littérature sur la **narration** en conversation est plus que substantielle. Au-delà des travaux portant sur son fonctionnement général (Bavelas et al., 2000; Jefferson, 1978; Labov & Waletzky, 1966⁶⁸; Mandelbaum, 1989, 2013; Norrick, 2000; Selting, 2000; Stivers, 2008), des types spécifiques de narration ont également été étudiés, tels que la plainte (Mandelbaum, 1991; Selting, 2012) ou encore les narrations humoristiques (Sacks, 1974; Selting, 2017).

De manière générale, la narration, lorsqu'elle est produite en interaction, remplit deux fonctions principales : (1) raconter un événement que l'interlocuteur, en principe, n'a pas vécu et ne connaît pas, (2) exposer son point de vue sur cet événement, i.e. délivrer un « *stance* » (Stivers, 2008). Autrement dit, raconter une histoire, c'est tout autant donner des informations sur un événement, que dire ce que l'on en pense et au fond, dire *pourquoi* on le raconte. Bref, rendre sa production légitime, ici-et-maintenant. Ces deux fonctions sont indissociables. Et la manière dont les participants organisent les narrations montrent que ces deux fonctions sont indissociables.

Une narration n'est pas un bloc homogène. Elle est constituée d'éléments divers qui ont pu être identifiés et plus ou moins regroupés. Chez (Labov & Waletzky, 1966), une narration comporte 6 phases : (1) *l'abstract*, le thème de l'histoire, (2) *l'orientation*, introduisant le cadre spatio-temporel et les personnages impliqués, (3) *la complication*, i.e. l'événement en lui-même. Cette phase se termine généralement par un « *apex* » considéré comme le point

⁶⁶ Je dis souvent aux étudiants qu'en interaction, nous sommes tous dans le même bateau. Alors bon gré, mal gré (parce que là n'est pas la question), faisons au moins en sorte que ce bateau ne coule pas.

⁶⁷ Voir notamment (Bavelas et al., 2000) et pour une discussion plus complète et des travaux récents, voir (Bertrand, 2021).

⁶⁸ Chez Labov & Waletzky (1966), il s'agit d'entretiens, mais leur description permet de dégager le fonctionnement général des narrations.

culminant de l'histoire. (4) *L'évaluation*, considérée comme centrale, est le moment où le point de vue sur ce qui est rapporté est proposé. (5) *La résolution* de l'histoire, qui peut être concomitante à l'évaluation ou lui succéder. (6) *Le coda*, i.e. le retour à l'interaction en cours. Norrick (2007) propose une reformulation synthétique de ces 6 phases sous forme de questions auxquelles chacune d'entre elles répond (Norrick, 2007, p. 129):

« What is about ? » (*résumé*),

« Who, what, when, where? » (*orientation*),

Succession de clauses narratives séquentiellement ordonnées (*complication*),

« So what ? » (*évaluation*),

« What finally happened? » (*résolution*),

Enfin, retour à la conversation en cours en écartant « *toute autre question sur ce qui s'est passé ou pourquoi cela importait* »⁶⁹ (*coda*).

C'est *l'évaluation* qui est principalement liée à la présentation du *stance* du narrateur. En donnant son point de vue sur les événements racontés, sur les émotions perçues tant lors de ces événements que lors du récit, le narrateur *justifie* sa narration et en donne la 'raison d'être'. C'est donc *l'évaluation* qui transforme une histoire en narration :

The narrative is narrative, not because it tells a story, but because the story that it tells is reportable and has been interpreted by the experiencing, the personal storyteller (Fludernik: 70, reformulé par (Norrick, 2016, p. 98).

À la suite de Sacks (1973), les travaux en Analyse Conversationnelle découpent la narration en trois phases seulement : la préface, l'histoire proprement dite, et la réponse. En revanche, la présence de l'interlocuteur est beaucoup plus marquée que dans la typologie de (Labov & Waletzky, 1966). Dans la structure même de la narration, on observe que l'interlocuteur en est partie prenante, non seulement parce qu'elle lui est adressée, mais aussi et surtout parce qu'il participe à son développement. Sa réaction est ainsi explicitement une phase de la narration. Par ailleurs, dépendantes les unes des autres, ces trois phases sont élaborées grâce à la présence du narrataire. C'est dans la préface que le locuteur va donner des éléments permettant à la fois de comprendre le déroulement des événements et de projeter le type d'histoire racontée (est-elle sérieuse ? triste ? grave ?), dont l'enchaînement (phase 2) culminera jusqu'à un climax (l'apex de (Labov & Waletzky, 1966)) et permettra à l'interlocuteur de produire des réactions appropriées (Selting, 2017). À ce titre, elle est, dès le début, considérée comme une activité co-construite ou interactionnellement achevée (Schegloff, 1997). L'Analyse Conversationnelle se focalise donc sur la manière dont le narrateur et le narrataire construisent ensemble la narration. La différence accordée à la place de l'interlocuteur dans la description du déroulement d'une narration est directement liée à la notion de « tellability », i.e. le fait qu'une narration soit « rapportable ». Dans l'approche labovienne, la « tellability » renvoie au caractère extraordinaire des faits racontés : « [...] *the event being reported at some length is different from ordinary experience, and in itself justifies*

⁶⁹ "puts off any further questions about what happened or why it mattered." (Norrick, 2007, p. 129).

holding the listener's attention. » (Labov & Fanshel, 1977, cité par (Traverso & Bahuaud, 2022, p. 150), alors que chez Sacks, elle renvoie au seul fait d'être raconté, que les évènements soient extraordinaires ou non : « *The sheer telling of a story is something in which one makes a claim for its tellability.* » (Sacks, 1993 II : 12, cité par (Traverso & Bahuaud, 2022, p. 150-151).

Bien que produite en conversation, la narration obéit à des règles de structuration différentes. Tout d'abord, parce qu'elle est une « *extended telling* » (Schegloff, 2007), ou un « *large project* » (Selting, 2000), son organisation n'obéit pas nécessairement à la forme canonique des tours de parole régie par le principe de l'alternance. Dans une narration au contraire, « *participants are oriented to a suspension⁷⁰ of normal turn-taking rules* » (Stivers, 2013, p. 200). Ce système de tours propre à la narration est étudié plus en détail par Mandelbaum :

[...] the telling of a story usually requires extended turn-at-talk on the part of the teller, and a passing up of the opportunity to take turns, on the part of the recipient – a suspension of the ordinary turn-taking arrangement of conversation that guarantees a speaker only one turn-taking unit of talk [...]. (Mandelbaum, 2013, p. 493).

En d'autres termes, c'est parce que les participants sont engagés dans une narration que l'un, le narrateur, peut légitimement demander d'étendre son tour alors que l'autre, le narrataire, peut légitimement ne pas le prendre.

Par ailleurs, le but de la narration diffère également de celui, plus général, de la conversation. C'est particulièrement visible avec les paires adjacentes. Alors qu'une paire adjacente est généralement identifiée par l'action qu'elle produit (question/réponse par exemple), une narration est orientée vers l'établissement d'un « *stance* » envers l'évènement raconté (Stivers, 2008). Autrement dit, dans une narration, il est tout aussi important de rapporter un événement que son opinion envers celui-ci⁷¹. Le « *stance* » réfère donc autant aux opinions ou points de vue du narrateur sur l'évènement raconté que les émotions que ce dernier peut ou a pu susciter⁷².

Ces deux formes spécifiques d'organisation séquentielles ont conduit les conversationnalistes à considérer la narration comme une « *activité asymétrique* » (Guardiola & Bertrand, 2013; Stivers, 2008), bien qu'apparaissant dans une interaction symétrique (la conversation⁷³).

⁷⁰ J'ai souligné.

⁷¹ Même si, bien sûr, une narration remplit également d'autres fonctions telles que convaincre, divertir etc.

⁷² C'est la raison pour laquelle j'adopte le terme anglais qui a le mérite, à mon sens, d'englober la dimension émotionnelle et le point de vue.

⁷³ A ce sujet, voir le chapitre 5.

« Qu'est-ce qu'il m'a dit ? » : analyse multimodale du discours rapporté en narration »

B. Priego-Valverde, M. Tellier (soumis), *Faits de langues*.

Dans cette étude, nous proposons une analyse multimodale du discours rapporté (Rosier, 2008) en narration (Holt, 2016, 2017) afin d'examiner *comment on restitue une histoire qu'on nous a racontée*. À partir d'un corpus original impliquant un locuteur A narrant un événement à un locuteur B qui devra ensuite le restituer à un locuteur C, nous pouvons comparer le récit original à celui retransmis. Dans l'analyse qualitative de ces narrations, nous nous sommes focalisées sur les instances de discours rapporté ainsi que les gestes qui les accompagnent en suivant la dichotomie de (Cooperrider, 2017) (i.e. foreground/background) afin de décrire ce que ces instances véhiculent et comment elles contribuent à la narration.

(Cooperrider, 2017) propose une distinction entre les gestes dits « foreground » (de premier plan) et « background » (arrière-plan) : « *Foreground gestures are designed in their particulars to communicate a critical part of the speaker's message.* » (Cooperrider, 2017, p. 179), tandis que les gestes *background* sont à l'arrière-plan de la conscience des locuteur et interlocuteur, ainsi qu'à l'arrière-plan de l'interaction (p. 180).

Voici des exemples de chacun des deux types de geste, issus de l'article :

LOC A: *donc des fois on se disait on va tout droit*

Figure 3 : Geste foreground accompagnant une description

LOC A: *elle nous a proposé*

Figure 9: Exemple de DRI en phase 1 avec un geste background

La comparaison des narrations en phase 1 et 2 (narration rapportée) a montré :

Proportion équivalente des DR produits, mais des fonctions différentes :

- Phase 1 : DR autant pour transmettre des événements que son *stance*.
- Phase 2 : DR essentiellement liés aux événements.

Accompagnement gestuel des DR :

- Plus de gestes *background* que *foreground* dans les deux phases.
- Dans les deux phases, les gestes *foreground* sont privilégiés pour des éléments particulièrement saillants (éléments de décor par exemple).
- Les gestes *foreground* produits en phase 1 sont partiellement repris, mais uniquement pour véhiculer des éléments liés aux évènements.
- Différence entre discours rapporté direct et indirect : Plus de DRD en phase 2 alors que la narratrice n'a pas vécu les évènements. Deux explications possibles : 1) Certains DRD sont des références explicites à la phase 1 (« *qu'est-ce qu'il a dit déjà ?* ») ; 2) Le poids de la consigne donnée aux participants. La narratrice B devant se souvenir de tout ce qui était possible, ses efforts de mémorisation et de concentration semblent davantage portés sur les évènements et non sur la dimension émotionnelle du récit.
- Importance accordée au *stance* : alors qu'en Phase 1, les *stances* des personnages et du narrateur sont délivrés, en phase 2, seuls ceux des personnages le sont.

Lorsque l'on produit une narration rapportée, il semblerait donc que l'on s'approprie davantage l'enchaînement des évènements que les émotions qu'elles ont pu susciter.

Encart 21. Publication: analyse multimodale du DR en narration

Ainsi, bien que suspendant l'alternance des tours de parole telle qu'attendue dans une conversation, une narration n'en reste pas moins une activité collaborative. Comment se manifeste alors cette collaboration ? Qu'est-ce qui fait qu'un interlocuteur, intervenant *légitimement* moins que le locuteur, non seulement reste un participant à part entière de la narration, mais devient également un co-participant ? La réponse réside dans les *rôles interactionnels* que les participants occupent.

6.4.2 Principe collaboratif et rôles interactionnels

L'étude de la narration a permis de montrer comment les participants se coordonnent, non seulement entre eux, mais aussi et surtout, à travers leur rôle ponctuel de narrateur et de narrataire au cours de cette activité donnée. (Goodwin, 1984) est probablement l'une des premières études multimodales sur la notion de participation lors d'une narration en interaction pluri-locuteurs. Plus récemment, (Bavelas et al., 2000) ont montré, à travers l'analyse des feedbacks, qu'un participant n'est pas un simple interlocuteur, dépositaire d'une narration, mais un véritable « *co-narrateur* ». (Stivers, 2008) enfin, et pour ne citer que ces quelques travaux, va approfondir cette dernière étude et analysant les types de feedbacks de l'interlocuteur, acceptés voire *attendus*, en fonction du moment de la narration dans lequel les participants sont engagés. Cette dernière étude, bien que circonscrite à la narration, s'avèrera centrale, non seulement pour l'analyse de la multimodalité, mais plus encore pour la mise à jour de sa dynamique interactionnelle.

De ces dernières études, deux éléments importants peuvent être retenus : 1) *les droits et les devoirs incombant aux participants sont distribués selon leur rôle de narrateur ou narrataire* ; 2) *ces droits et devoirs sont complémentaires*. C'est à travers les notions d'*alignement* et d'*affiliation* que (Stivers, 2008) va rendre compte de ces deux éléments constitutifs de la narration. Ainsi, alors que le narrateur doit donner autant d'informations que nécessaire pour comprendre l'évènement raconté (et ainsi garder le tour), le narrataire lui,

doit *s'aligner*, i.e. produire des réponses permettant à l'activité de se poursuivre. De la même manière, plus le narrateur exposera de manière claire son *stance*, plus l'interlocuteur pourra *s'affilier* à lui, en adoptant le même *stance* :

The teller's stance, and the extent to which this is conveyed, is a crucial resource for recipients, as it makes available the teller's expectations regarding how the events of the storytelling are to be responded to. (Mandelbaum, 2013, p. 499).

Ainsi, une narration ne peut être interactionnellement accomplie qu'à deux conditions : que le narrateur ait la possibilité de raconter son histoire, que l'interlocuteur adopte son point de vue. A ce titre, le *stance*, est bien plus que le seul point de vue ou la simple dimension émotionnelle colorant une narration, il renvoie d'une part à la légitimité de sa présence ici-et-maintenant, et d'autre part, il est un appel à une certaine forme de « *convergence* ». C'est cette « *convergence interactionnelle* », proposée par (Guardiola & Bertrand, 2013), qui apparaît dès lors que les participants sont à la fois affiliés et alignés.

Bien sûr, de telles notions, sous d'autres termes ou d'autres acceptions un peu différentes parfois, étaient déjà en partie disponibles dans la littérature. La notion « *d'inter-synchronie* » de (Condon & Ogston, 1966) en est un exemple ; la notion de « *stance* » telle qu'investiguée par (Du Bois, 2007) en est un autre. Mais (Stivers, 2008), par le fait d'approfondir séparément ces deux notions, a permis de montrer, paradoxalement, en quoi elles étaient complémentaires et toutes deux nécessaires au bon fonctionnement de l'activité en cours et au-delà, de l'interaction.

Dans certains de mes travaux, je les ai appliquées à l'analyse de l'humour conversationnel⁷⁴ et avec Roxane Bertrand, à la pratique des listes, que je présente ci-dessous.

C'est d'abord en collaboration avec Roxane Bertrand, que je me suis intéressée aux listes. Nous les avons décrites, non pas comme une activité, mais comme une « *pratique* », i.e. « *the recurrent way in which linguistic (and other) resources are used for particular purposes [...].* » (Couper-Kuhlen & Selting, 2018, p. 29). Dans l'étude présentée ci-dessous, nous avons voulu montrer qu'une liste pouvait être une pratique conjointement menée par les deux participants, le premier commençant par énumérer un item, le suivant proposant alors un autre item, continuant ainsi la liste projetée par le locuteur 1, notamment grâce à des indices prosodiques (voir également (Portes et al., 2007; Selting, 2007)).

Publication

**« Listing Practice in French Conversation:
From Collaborative Achievement to Interactional Convergence »**

Bertrand & Priego-Valverde, B. (2017), *Discours*, n° 20.

Dans cette étude menée en collaboration avec Roxane Bertrand, nous avons analysé les listes produites conjointement par les deux participants. Dans la lignée d'autres travaux sur le sujet en Analyse Conversationnelle, la liste a été donc été appréhendée comme une pratique collaborative au cours de laquelle

⁷⁴ Voir chapitre 4.

les deux participants proposent (énumèrent) des items venant compléter une liste. Sur la base d'un corpus conversationnel (le CID, voir chapitre 5), nous avons proposé une analyse séquentielle des listes suivant deux objectifs : (1) identifier les différentes ressources mobilisées (morpho-syntaxiques, discursives, prosodiques notamment), (2) observer la manière dont ces listes co-produites, permettaient ou non une « *convergence interactionnelle* » (Guardiola & Bertrand, 2013) entre les participants. A cet égard, les items proposés par l'interlocuteur ont été considérés comme des « *feedbacks spécifiques* » (Bavelas et al., 2000), montrant ainsi son alignement (Stivers, 2008) à la structure proposée par le locuteur. La manière dont le locuteur oriente sa réponse par rapport au feedback a également été analysée, permettant ainsi de montrer que cette collaboration pouvait être plus ou moins acceptée, donc donner lieu ou non, à une convergence interactionnelle.

Encart 22. Publication: la pratique des listes dans la conversation

En encadrant le stage d'une étudiante (2023), je continue actuellement à travailler sur les listes, dans le but cette fois d'ajouter aux analyses interactionnelles, une comparaison interculturelle.

Encadrement

Annotation interactionnelle des listes dans le corpus « Cheese ! »

Encadrement du stage de recherche d'Elena Prandi, (Université de Bologne, Italie)

Dans le cadre d'un séjour Erasmus, E. Prandi a effectué un stage de recherche nécessaire à l'obtention de son mémoire de master en Italie. Prolongeant un précédent travail de recherche conduit sur une analyse morphosyntaxique des listes en italien parlé, elle a effectué au LPL, sous ma supervision, une annotation interactionnelle des listes dans le corpus « Cheese ! ». Le but de ce stage de 225h était d'ajouter une dimension interactionnelle au phénomène de liste à celle, morphosyntaxique, qu'elle étudie déjà par ailleurs avec son encadrante italienne (F. Masini). A terme, E. Prandi envisage une comparaison interculturelle des listes (italien/français).

Encart 23. Encadrement: stage de recherche d'Elena Prandi

7 Objectifs de la linguistique des interactions

La linguistique des interactions est profondément pluridisciplinaire. Elle puise son ancrage théorique dans la sociologie, l'anthropologie, la psychologie (pour ne citer que les disciplines principales). On pourrait alors s'attendre à un patchwork méthodologique, à un courant linguistique sans identité propre, sans regard spécifique, sans attente autre que celle de décrire ce qu'elle voit ou, pire, ce qu'elle a envie de voir au gré des modes. Il n'en est rien. La linguistique des interactions est résolument linguistique. Bien sûr, elle peut avoir des observables similaires à ceux d'autres sciences humaines et sociales dont elle est issue et avec lesquelles elle partage un intérêt majeur : celui de comprendre le fonctionnement de l'être humain vivant en société. Mais, au fil des années, la linguistique des interactions a su se doter non pas tant d'un observable spécifique⁷⁵, mais d'un regard spécifique sur cet observable qu'est le langage. Elle a su faire siens des concepts théoriques divers et variés. Elle a su trouver

⁷⁵ La psychologie par exemple, revendique aussi, à juste titre, le droit de travailler sur le langage.

pourquoi et comment analyser ce langage. Bref, elle a trouvé **ses** questions. Et à ce titre, elle a su se doter d'un appareillage théorique et d'une méthodologie adaptés pour y répondre.

Alors, en partant du postulat qu'une interaction est « *ordonnée* » (Goffman, 1988; Sacks, 1984), depuis l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967a), les différents courants qui composent la linguistique des interactions (l'Analyse Conversationnelle et la Linguistique Interactionnelle comme fer de lance) ont pour objectif de révéler cet ordre et la manière dont il se manifeste dans les interactions⁷⁶.

The upshot of all this is that CA's aim is to focus on the production and interpretation of talk-in-interaction as an orderly accomplishment that is oriented to by participants themselves. CA seeks to uncover the organization of talk not from any extraneous viewpoint, but from the perspective of how the participants display for one another their understanding of 'what is going on'. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 13).

Les objectifs de la linguistique des interactions sont donc les suivants :

- Décrire l'interaction non pas comme un terrain d'analyse de la langue, mais comme une activité sociale à part entière ;
- Décrire l'interaction telle qu'elle est produite en situation ;
- Décrire non pas la langue en elle-même, mais la langue *en interaction* ;
- Décrire les actions produites par la langue en interaction ;
- Décrire la manière dont les participants indiquent la nature d'une action donnée ;
- Décrire la manière dont les participants montrent qu'ils ont compris (ou non) l'action perçue.

Autrement dit, la linguistique des interactions tente de montrer comment nous *coopérons* pour construire du sens :

[...] the objective of CA [Conversation Analysis] is to uncover the often tacit reasoning procedures and sociolinguistic competencies underlying the production and interpretation of talk in organized sequences of interactions. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 12).

⁷⁶ Voir Section 6 de ce même chapitre.

Chapitre 3. Les Humor Studies

Publication :

Priego-Valverde, B. 1999. *L'humour dans les interactions conversationnelles*. Thèse de Doctorat, Université de Provence.

Priego-Valverde, B. 2020. 'Stop kidding, I'm serious': Failed humor in French conversations. In Salvatore Attardo (ed.), *Script-based semantics. Foundations and applications. Essays in honor of Victor Raskin*, 191–225. Berlin: Mouton de Gruyter.

Priego-Valverde, B. Bigi, S. Attardo, L. Pickering, E. Gironzetti. 2018. "Is smiling during humor so obvious? A cross-cultural comparison of smiling behavior in humorous sequences in American English and French interactions", *Intercultural Pragmatics*, 15(4): 563–591.

Encadrement :

Mazzocconi, C., B. Priego-Valverde. 2021. An exploratory longitudinal analysis of child humour in interaction: From 12 to 36 months. *Online Humour Research Conference*, Commerce-Texas, USA.

Mazzocconi, C., B. Priego-Valverde. 2022. Humour development in mother-child interaction: from 12 to 36 months. Oral presentation in *32nd International Society of Humor Studies Conference*, Bertinoro, Italy, June 29th to July 3rd.

Méaume, M. 2020-2021. L'humour sous toutes ses formes : Analyse de l'humour dans la conversation entre personnes qui se connaissent. Stage de recherche de M1, AMU.

1 Présentation générale des *Humor Studies*

Les *Humor Studies* représentent un champ de recherche pluridisciplinaire. Toutes les sciences humaines et sociales y sont représentées, ainsi que d'autres disciplines telles que la littérature ou encore les sciences médicales. Comme évoqué rapidement au chapitre 1, cette communauté est fédérée autour d'une association internationale, *International Society of Humor Studies*, ISHS⁷⁷, fondée en 1976. Au-delà d'organiser une conférence internationale annuelle, cette association publie également, depuis 1988, une revue scientifique internationale intégralement consacrée à l'humour et à ses formes connexes : *Humor: International Journal of Humor Research*⁷⁸. Par ailleurs, depuis 2013, l'Europe publie également une revue scientifique, qui paraît quatre fois par an et qui est intégralement en *open-access* : *The European Journal of Humor Research* (EJHR)⁷⁹.

J'ai voulu un temps essayer de dresser une liste, sinon exhaustive, du moins générale des différentes approches de l'humour et de la variété des contextes dans lesquels il est étudié. Cette tâche s'est avérée vaine tant la « communauté humour » est prolifique. Dans ce chapitre, je me concentrerai donc sur ce que l'on peut appeler le « socle » des *Humor Studies*, i.e. les théories passées et contemporaines de l'humour qui sont mobilisées par l'ensemble

⁷⁷ <https://www.humorstudies.org/>

⁷⁸ <https://www.degruyter.com/journal/key/humr/html>

⁷⁹ <https://europeanjournalofhumour.org/ejhr>

des chercheurs sur l'humour, quelle que soit leur discipline. Puis, je présenterai les théories *linguistiques* de l'humour. Je terminerai ce chapitre par l'humour conversationnel.

2 Le flou humoristique

2.1 Une impossible définition

Qu'est-ce que l'humour ? Problème plus angoissant que celui de la gravitation universelle ! Le carré de l'hypoténuse des critiques littéraires ! (M. Dekobra, cité par (Sauvy, 1988, p. 29).

J'ai commencé à étudier l'humour dans ma thèse de Doctorat. J'ai donc, dès le début, été confrontée à ce que j'appelle le « paradoxe humoristique » : comment un phénomène qui nous semble aussi familier peut à ce point nous échapper constamment ? C'est que je tente d'expliquer dans les premières pages de ma thèse : *diversité terminologique* d'abord (humour, ludisme, comique, esprit...) ; *délimitation difficile* ensuite (est-ce du comique ? est-ce l'ironie, le sarcasme ou encore la moquerie sont-ils de l'humour ?) ; *tonalité affective pour le moins mouvante*, encore (l'humour est-il toujours si bienveillant ? Ne peut-il pas être plus mordant ?). Enfin, l'humour n'a aucun procédé ni marqueur qui lui seraient propres et qui permettraient de l'identifier systématiquement : il peut être fondé sur de l'exagération ou au contraire une litote, être annoncé par un large sourire ou être produit de manière « pince-sans-rire » : « [...] *humor makes extraordinary use of ordinary linguistic devices* » (Attardo, 2020, p. 153). Bref, l'humour se joue de toute définition et classification, chaque tentative ayant son contre-exemple.

Etudier l'humour, c'est être constamment dans des sables mouvants. Alors, il ne faut pas se débattre, mais accepter le flou dont il est fait et composer avec. Une manière de ne pas (ou plus) se débattre est *l'homogénéisation terminologique*. C'est la démarche adoptée par les linguistes des interactions pour qui l'humour est employé comme *terme générique* recouvrant toutes les autres formes de ludisme telles que l'ironie ou la moquerie. Cela permet de ne pas entrer dans des querelles terminologiques nécessairement sans fin et d'avancer dans la description du fonctionnement de l'humour, à défaut de vraiment pouvoir le nommer.

2.2 Un phénomène pluridisciplinaire

L'humour n'est pas inéluctable au même titre que peut l'être la communication : on peut ne pas faire d'humour. On peut ne pas y être sensible. On peut ne pas y être confronté. Bref, on ne peut pas dire : « on ne peut pas ne pas faire de l'humour »⁸⁰. Sans être inéluctable donc, il n'en est pas moins très présent dans notre communication quotidienne et dans notre vie quotidienne de manière plus générale. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'humour est un phénomène profondément pluridisciplinaire et que de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales l'étudient. Au-delà de la linguistique, l'humour est analysé par la philosophie (McDonald, 2013; Roberts, 2019), la sociologie (Kuipers, 2008), l'anthropologie (à

⁸⁰ Comme l'on peut dire « on ne peut pas ne pas communiquer » (Watzlawick et al., 1967), (Cf. chapitre 2).

laquelle on doit probablement la première étude scientifique sur la moquerie (Radcliffe-Brown, 1940), la psychologie (Ruch, 2008), etc. Cette pluridisciplinarité est un atout, tout comme elle l'est pour les interactions, parce que chaque discipline se nourrit en partie des autres et que chacune apporte une pierre à l'édifice qu'est l'étude de l'humour.

La seconde raison qui permet d'expliquer la nature pluridisciplinaire de l'humour est plus historique. Elle concerne la manière dont les différentes disciplines se sont intéressées à l'humour et le prisme à travers lequel elles l'ont étudié. En s'appuyant chacune sur les théories dites « classiques » de l'humour, elles ont tantôt mis l'accent sur l'observable en lui-même (ses mécanismes), tantôt sur les émotions ressenties. Ces différentes théories constituent le socle des *Humor Studies*.

3 Les théories de l'humour

L'humour, aujourd'hui encore, a du mal à gagner ses galons d'observable scientifique légitime⁸¹. Pourtant, les études sur l'humour et le rire⁸² ne datent pas d'hier... Mais de l'Antiquité, excusez du peu. Et depuis lors, un certain nombre de théories ont été élaborées, chacune se focalisant sur un aspect particulier de l'humour. On parle à leur sujet des « théories classiques de l'humour »⁸³. Ce fondement théorique est nécessaire à la compréhension de ce qu'est l'humour et je l'ai largement développé dans mon travail de thèse. Ici, il ne s'agira donc que d'une version très synthétique.

3.1 Les théories de la supériorité

Certaines théories mettent l'accent sur le rieur lui-même, la personne qui produit l'humour. C'est le cas des théories de la *supériorité* pour lesquelles le rire — généralement associé à une laideur physique ou morale — est provoqué par un sentiment de supériorité que ressent le rieur face à sa « victime ». L'humour ici est systématiquement produit *aux dépens* d'une autre personne. Autrement dit, ces théories, à la fois présentent les raisons qui nous poussent à rire (un sentiment de supériorité donc) et jugent de manière négative ce sentiment, le considérant comme illégitime. Dès Aristote, laideur et difformité sont, par exemple, les caractéristiques principales de la comédie (Aristote, 1990, p. 91)⁸⁴.

Dans le même ordre d'idée, Hobbes parlera du rire en termes de « *grimace* » (Hobbes, 1651/1971, p. 54). Baudelaire ne sera pas en reste en parlant de « *débilité* » :

J'ai dit qu'il y avait symptôme de faiblesse dans le rire ; et, en effet, quel signe plus marquant de débilité qu'une convulsion nerveuse, un spasme involontaire comparable à l'éternuement, et causé par la vue du malheur d'autrui ? [...] Il est certain que si l'on veut creuser cette situation, on

⁸¹ Je ne parle ici bien sûr que pour la linguistique.

⁸² Par *rire*, j'entends ici non pas la réaction physiologique (comme c'est le cas dans la paragraphe précédent) mais un phénomène plus large qui renvoie davantage à une forme de ludisme. Pour une analyse plus détaillée de ces différentes théories et des divers auteurs que nous pouvons y associer (voir (Priego-Valverde, 1999).

⁸³ Pour une explication plus exhaustive de ces théories, voir par exemple (Attardo, 1994; Priego-Valverde, 1999, 2003).

⁸⁴ Probablement rédigé autour de 335 av. J.C.

trouvera au fond de la pensée du rieur un certain orgueil inconscient. C'est là le point de départ : *moi*, je ne tombe pas ; *moi*, je marche droit ; *moi*, mon pied est ferme et assuré. Ce n'est pas *moi* qui commettrais la sottise de ne pas voir un trottoir interrompu ou un pavé qui barre le chemin. (Baudelaire, 1868/1986, p. 194).

En linguistique, on a du mal à s'emparer de cette théorie, au moins pour trois raisons. La première est que la question qui guide notre travail n'est pas le « pourquoi rions-nous ? » mais le « comment ? ». Bien sûr, il ne faut pas être naïf non plus, le « pourquoi » apparaît en filigrane dans les études linguistiques quand on aborde la question de savoir « de quoi rions-nous ? ». Mais nous ne pouvons pas nous permettre de creuser les raisons individuelles ou psychologiques qui poussent une personne à rire. Là n'est pas notre question et, quand bien même elle nous titillerait, nous n'avons pas les outils pour y répondre. La deuxième raison pour laquelle la linguistique a du mal à s'emparer des théories de la supériorité, est que, au fond, on n'a que faire de savoir si rire nous enlaidit ou non. Enfin, nous refusons le jugement. Le jugement qui est porté *sur* le rire d'abord. Non pas tant parce que ce jugement est négatif, mais parce que là n'est pas notre rôle. Négatif ou positif, un jugement reste un jugement, et à ce titre, il s'éloigne de la démarche descriptive et d'observation qui est la nôtre. Le jugement *par* le rire ensuite. Parce que nous refusons l'amalgame qui est parfois fait entre *rire et dénigrer*. Pourtant, force est de constater que ces théories peuvent s'appliquer à la moquerie. Soulever le caractère inapproprié d'un mot ou d'un acte c'est peut-être aussi, en filigrane, dire à l'autre : « je ne l'aurais pas dit/fait comme ça », voire « je n'aurais pas commis cet impair ». Alors beau ou laid, légitime ou non, peut-être avons-nous, au fond, ce sentiment de supériorité, si fugace soit-il, quand nous taquinons.

3.2 Les théories de l'insensibilité

Les théories de *l'insensibilité* sont, me semble-t-il, bien plus utiles au linguiste pour comprendre des formes humoristiques comme la moquerie ou encore l'humour noir. Certes, elles sont aussi centrées sur le rieur, comme les théories de la supériorité, mais non pour tenter d'en connaître les motivations profondes. Elles permettent en revanche d'expliquer le rire, de le légitimer. Selon ces théories en effet, le rire est dû à une insensibilité *momentanée et nécessaire* que ressent le rieur et *sans laquelle* il ne pourrait se libérer du moindre sentiment de pitié ou de sympathie qui l'empêcherait de rire. Bergson est probablement l'un des premiers à avoir évoqué cette insensibilité qu'il considère comme nécessaire au rire et qu'il va même appeler « *indifférence* » :

Signalons maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, *l'insensibilité* qui accompagne d'ordinaire le rire. [...] L'indifférence est son milieu naturel. Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion. (Bergson, 1899/1993, p. 3).

Mais cette indifférence n'est que momentanée et ne dure que le temps de rire. C'est pour cela qu'il parle d'une « *anesthésie momentanée*⁸⁵ du cœur » (Bergson, 1899/1993, p. 4).

⁸⁵ J'ai ici souligné.

Louis Cazamian reprendra cette idée quelques années plus tard en évoquant un « *arrêt de jugement* » (Cazamian, 1913). Parmi les différents types d'arrêts de jugement évoqués par Cazamian, je n'en retiendrai que deux ici, intimement liés. L'un est « *l'arrêt de jugement affectif* », qui se caractérise par « *l'insensibilité volontaire* ». Cette insensibilité est donc non seulement momentanée, comme le dit Bergson, mais elle est également volontaire : « *L'arrêt apparent [du jugement affectif] produit une variété d'humour, celle qui se caractérise par l'insensibilité volontaire*⁸⁶. » (1913 : 118, cité par (Jardon, 1995, p. 137).

Donc, volontairement, et momentanément, on met de côté l'empathie, voire la sympathie que l'on éprouve envers une personne pour la taquiner. C'est la raison qui va faire par exemple que l'on va éclater de rire à voir son ami avec qui on marche dans la rue trébucher, voire tomber : on n'en rit que si l'on *sait* qu'il ne s'est pas fait mal. Ou tant que l'on *croit* qu'il ne s'est pas fait mal. Pour le mettre en boîte par exemple, pour le taquiner de sa maladresse, on doit donc être insensible à sa douleur physique éventuelle, à la gêne qu'il va probablement ressentir. C'est là qu'intervient le quatrième arrêt de jugement, le jugement « *moral* » : je ne peux rire de l'autre, ou avec l'autre, que si je m'affranchis de certaines valeurs morales. L'indifférence n'est alors qu'apparente (Cazamian, 1913 : 122, cité par (Jardon, 1995, p. 137).

Enseignement

Humour et « arrêts de jugement »

Je l'ai dit au début de cette synthèse, l'humour est rarement au programme de mes cours. Mais lorsque je l'aborde, je ponctue mes cours d'extraits de corpus bien sûr, mais également d'anecdotes personnelles que j'explique avec les références ci-dessus. C'est le cas de la suivante :

Je me souviens d'une situation similaire que j'ai moi-même vécue il a quelques années. Nous étions quelques amis, dans un pays étranger, à déambuler dans la nuit, lorsque l'un d'eux trébucha dans une bouche d'égout mal fermée, si bien qu'il se retrouva le pied coincé dans le trou. Nous avons alors tous éclaté de rire tant face à sa maladresse que face à l'image de lui que nous voyions à ce moment-là : coincé sur le trottoir, un pied dans une bouche d'égout. Nous nous sommes alors mis bien sûr à le taquiner ouvertement... jusqu'à ce que nous réalisions que lui — pourtant prompt à rire habituellement, y compris de lui-même — ne riait pas du tout parce que, non seulement il avait mal, mais qu'il était également inquiet de savoir comment se sortir de cette situation. Le véritable rire n'était plus possible et encore moins attendu. Parce que ce qu'il attendait, c'était de l'aide pour le sortir de ce trou et l'emmener aux urgences. Si nous avons pu rire à ce moment-là, c'est parce que nous avons mis de côté notre empathie, c'est parce que, provisoirement, nous avons été insensible au sort de notre ami. Et si nous avons cessé de rire, c'est parce que, bien sûr, cette indifférence 'apparente' au sein premier du terme (i.e., *visible*) ne pouvait être que momentanée.

Cette histoire date d'une vingtaine d'années. Et bien qu'elle se soit bien terminée, cet ami malchanceux nous en parle encore...

Encart 24. Enseignement: humour et "arrêts de jugement"

Appliquant cette notion d'arrêt de jugement à l'humour noir, Robert Escarpit parlera de « *suspension d'évidence* » (Escarpit, 1994, p. 88) pour englober les différents types de

⁸⁶ Idem.

jugement. (Breton, 1966), lui, évoquera une « *sentimentalité* » dont il faut savoir se débarrasser pour pouvoir rire de choses parfois cruelles, souvent dramatiques. Là encore, cette absence de sentimentalité ne peut être que ponctuelle et volontaire, sinon il n’y aurait plus d’humour, si noir soit-il. Ne resterait que l’indécence.

Cette insensibilité ou absence de sentimentalité est donc ‘apparente’ *dans les deux sens du termes*. Elle est certes visible, mais elle est également factice : elle n’est pas telle qu’elle paraît être. Le rieur doit donc faire *comme s’il* était insensible, indifférent, immoral. Comme si... parce qu’en vérité bien sûr, il ne l’est pas. Son affect est donc mis à distance, momentanément et volontairement. Sans avoir jamais été explicitée, la notion de distanciation chère à l’humour apparaît ici en filigrane. C’est parce que le locuteur met à distance ses comportements habituels, normaux, voire moraux, qu’il peut rire, et uniquement pour cela.

3.3 Les théories du contraste

3.3.1 Un contraste émotionnel

Plus que sur le rieur lui-même, ces théories sont davantage centrées sur l’humour comme procédé ludique et tentent d’en décrypter le fonctionnement. Il y a bien sûr le contraste émotionnel que l’on retrouve dans la moquerie ou l’humour noir. Celui d’éprouver à la fois du plaisir à rire et une certaine forme de souffrance ou au moins d’empathie envers la personne dont nous rions. Cette idée est déjà présente chez (Platon, 1980).

Et c’est probablement ce contraste émotionnel que nous avons tous ressenti face à notre ami malheureux coincé dans une bouche d’égout.

3.3.2 Un contraste cognitif

Mais au-delà, ce contraste réside surtout dans *l’écart* entre ce qui est attendu et ce qui se produit réellement. Et c’est la perception de cet écart qui déclenche le rire.

Aristote, dans sa « *Rhétorique* », est probablement le premier à avoir soulevé l’importance de ce que l’on appelle aujourd’hui *l’incongruité*. La source du rire résiderait justement dans cette attente déçue, dans le fait d’entendre quelque chose qui n’était pas attendu et qui est donc *incongru*.

Le même effet est produit dans les jeux de mots, car il y a surprise, et cela, même en poésie : le mot qui vient n’est pas celui que l’auditeur avait dans l’esprit :

Il marchait ayant aux pieds... des engelures.

On croyait que le poète allait dire : des souliers. Seulement il faut que, aussitôt le mot énoncé, le sens soit bien clair. Quant au jeu de mots, il fait que l’on dit non pas ce que l’on paraît vouloir dire, mais un mot qui transforme le sens. (Aristote, 1991, p. 340).

Nous retrouvons chez Kant cette même idée d’attente déçue. Pour lui, le rire est provoqué par la perception d’une contradiction entre l’attente et la réalité, entre ce qui est prévu par l’auditeur et ce qui se produit. Il résulte alors « *de l’anéantissement soudain d’une attente extrême.* » (Kant, 1790/1974, p. 159).

C'est cette contradiction (ou « *discordance* » chez (Schopenhauer, 1989, p. 94)) qui force l'interlocuteur à revisiter l'énoncé, à le réinterpréter dans un sens non sérieux : « [...] *quand l'apparence se dissipe, l'esprit regarde en arrière pour la rechercher encore une fois* » (Kant, 1790/1974, p. 160). Plus proche de nous, Attardo parlera de « *backtracking* » (Attardo, 1994, p. 140) pour décrire ce double mouvement du lecteur ou de l'interlocuteur confronté à l'incongruité humoristique.

Elie Aubouin est l'un des auteurs qui explique le mieux cette idée de contraste en introduisant sa formule célèbre⁸⁷ de « *conciliation d'inconciliables* » (Aubouin, 1948) qui sera largement reprise dans les recherches contemporaines⁸⁸. Pour lui, la source du comique en général et de l'humour en particulier réside justement dans ce rapprochement :

Nous avons dégagé à propos du comique en général, les caractères intrinsèques qui créent l'impression ludique, à savoir : l'inutilité des rapprochements d'où naît la conciliation des inconciliables, l'excès des contrastes entre les objets ou les idées conciliés, et tous les procédés qui attirent notre attention sur la forme – le rapprochement lui-même – au détriment du fond : le but de ce rapprochement.

Il est aisé de faire la même constatation à propos de l'humour. (Aubouin, 1948, p. 65).

Qu'il s'agisse de jouer sur le double sens d'un mot ou de révéler une attitude contradictoire, tel que le fait de dire d'un ton grave des choses légères, il y a toujours un écart, donc, une « *conciliation d'éléments inconciliables* ». Cette contradiction est double chez Aubouin. Elle est d'une part liée au rapprochement d'objets a priori incompatibles. D'autre part, elle engendre chez l'auditeur, des sentiments eux-mêmes contradictoires. Que penser face à un énoncé humoristique, surtout lorsqu'il consiste à rire de choses sérieuses ? Faut-il le prendre au sérieux ou non ? La tristesse est-elle feinte ou réelle ? Face à un événement sérieux, voire tragique, peint avec légèreté, devons-nous être tristes nous-mêmes ou au contraire rire de l'humour sous-jacent ? Parce que nous ressentons certainement un peu des deux, parce que la joie et la tristesse sont intimement mêlées, nous ne ressentons pas une émotion contradictoire, dans le sens où les deux se télescopent et où l'une cherche à s'imposer, mais plutôt une *émotion hybride*, une troisième émotion qui est, finalement, indéfinissable :

Les deux aspects du fait humoristique ne nous procurent pas de la joie *et* de la tristesse, non plus que de la joie *ou* de la tristesse ; mais leur conciliation nous met en face d'un fait nouveau : cette « *combinaison inextricable* » entrevue par Sully, combinaison qui a ses caractères propres, comme un combiné chimique, et qui est humoristique dans la mesure où elle a perdu la tonalité effective inhérente à chacun de ses éléments, et sollicite davantage notre appréciation intellectuelle qui statue sur la forme et non sur le fond, sur le rapport et non sur ses éléments. (Aubouin, 1948, p. 71).

Cette formule de « *conciliation d'inconciliables* », loin d'être rejetée, est aujourd'hui devenue l'une des caractéristiques majeures de l'humour.

⁸⁷ Au moins dans notre petite communauté de linguistes travaillant sur l'humour.

⁸⁸ Ce concept ressemble à s'y méprendre à « *l'interférence des séries* » dont parle Bergson quarante ans plus tôt. Il est dommage que ce dernier n'ait vu dans cette notion qu'un simple procédé et non une caractéristique majeure du comique. Avoir minimisé son importance explique peut-être pourquoi aujourd'hui, c'est avant tout son idée de « *mécanisation* » que l'on retient de lui.

3.3.3 Arthur Koestler et la « bisociation »

Bien que pour élaborer sa théorie, Koestler reprenne en partie le principe de la « *conciliation d'inconciliables* » énoncé d'Aubouin, c'est lui qui créera le plus d'émules chez les psychologues et linguistes contemporains.

Il définit la « *bisociation* » comme suit :

[...] la perception d'une situation ou d'une idée L, sur deux plans de référence M1 et M2 dont chacun a sa logique interne mais qui sont habituellement incompatibles. On pourrait dire que l'événement L, point d'intersection des deux plans, entre en vibration sur deux longueurs d'onde. Tant que dure cette situation insolite, L n'est pas simplement lié à un contexte d'association ; il est bisocié à deux contextes. (Koestler, 1964, p. 21).

Les « *deux plans de référence* » de Koestler sont les « *inconciliables* » d'Aubouin. De même, dans le choix du mot « *bisocié* » réside l'idée de « *simultanéité* » nécessaire à l'impression comique.

Là où Aubouin se contentait de présenter d'un point de vue formel cette « *conciliation d'inconciliables* », Koestler, lui, va plus loin en expliquant *pourquoi* on perçoit deux éléments comme incompatibles. Nous avons tous des schémas de comportement que nous avons intériorisés, des habitudes, des normes sociales que nous avons appris à respecter. Tout cela nous sert de référence pour pouvoir dire si ce que l'on voit ou ce que l'on entend est conforme à ce qui était attendu, à ce qui était *raisonnablement* attendu. Ces schémas, Koestler les appelle des « *matrices* ». Sans ces matrices, aucune bisociation n'est perceptible, aucun humour n'est alors possible :

La structure sous-jacente à toutes les variétés d'humour est « bisociative » : il s'agit de percevoir une situation ou un fait dans deux contextes d'association habituellement incompatibles. Le résultat est un brusque transfert du courant de pensée d'une matrice à une autre que régit une logique, ou règle, différente (Koestler, 1964, p. 80).

3.4 Les théories de l'incongruité

Les théories du contraste évoquées précédemment ont été les plus reprises par la linguistique. C'est cet élément inattendu qui est appelé aujourd'hui *incongruité* et qui est considérée comme une composante *nécessaire* de l'humour. C'est la raison pour laquelle, dans ma thèse, j'y consacre de nombreuses pages que je résume ici.

Qu'est-ce donc que l'incongruité ? Dans la langue française courante, le mot « incongruité » a une connotation péjorative. Elle peut désigner l'inconvenance, le manque de savoir-vivre. Elle est un phénomène par lequel l'individu se met, volontairement ou non, à l'écart en ne respectant pas les règles sociales. Elle traduit un comportement *déplacé*. Le regard scientifique que nous lui portons se démarque de tout jugement.

3.4.1 L'incongruité en psychologie

Avant les linguistes, ce sont d'abord les psychologues qui ont approfondi cette notion, refusant toute approche normative du concept et cherchant à définir l'incongruité. Comme

l'explique (Bariaud, 1983), l'incongruité résulte de « [...] *la présence simultanée (ou très proche temporellement), dans la situation risible, d'éléments qui sont incompatibles, contradictoires* ». Elle est une « *violation des attentes*. » (Bariaud, 1983, p. 24-25). Ces attentes ou attentes que l'on a de l'autre, d'un mot ou d'un comportement, sont façonnées par des règles sociales, morales, linguistiques que nous avons intériorisées. Elles sont donc les « *matrices* » de Koestler, i.e. ces points de références nous permettant de juger du caractère incongru ou non de ce que nous voyons ou entendons. Il n'y a donc pas d'incongruité *en soi*. En revanche, elle apparaît au regard *d'un certain contexte*.

3.4.2 L'incongruité en linguistique

La linguistique a repris la notion d'incongruité telle qu'elle a été proposée par la psychologie. Mais au-delà, elle va également montrer comment cette incongruité apparaît : quels sont ses contextes d'apparitions et quels sont les procédés linguistiques qui lui permettent de surgir ?

- **Le « connecteur »**

C'est Greimas qui, à ma connaissance, est le premier à employer ce terme pour définir la notion « *d'isotopie* ». Le « *connecteur* » est alors l'élément qui permet de relier deux isotopies entre elles, autrement dit, les deux niveaux de sens différents, les deux interprétations possibles d'un même énoncé, les deux matrices :

Les deux isotopies sont reliées entre elles par le *terme connecteur* commun. Dans les cas les plus simples (calembours, « esprit des mots », etc.), l'identité, ou même la simple ressemblance du formant, suffit pour connecter les deux isotopies [...]. (Greimas, 1966, p. 71).

En tant que terme polysémique, le connecteur est donc la condition préalable, l'élément indispensable sur lequel porte l'humour. C'est en jouant sur le double sens, et au-delà, sur les deux mondes de représentation bien souvent diamétralement opposés que le connecteur véhicule, que l'incongruité humoristique apparaîtra.

L'histoire drôle sur laquelle s'appuie Greimas pour démontrer la présence du connecteur est la suivante :

C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :

- Ah ! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein ? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein ?

- Ça, dit l'autre, je n'en sais rien.

- Comment ça ?

- Non, je n'y suis pas allé ! (Greimas, 1966, p. 70)(issue de Point de Vue, 23 fevr. 1962)

Ici, le connecteur qui relie deux isotopies entre elles, est le terme « *toilettes* ». La première isotopie est celle de « *toilettes = vêtement* », suggérée par la présentation du début (« *soirée mondaine* », « *invités triés sur le volet* »). La seconde apparaît lors de l'échange entre les deux personnages : « *toilettes = WC* ».

Bien que fondamentalement « poly-isotopique », le connecteur n'est pas en soi humoristique. Il le devient à partir du moment où l'un des partenaires de l'interaction, qu'il s'agisse du locuteur, de l'interlocuteur, ou du narrateur de cette histoire, décide de révéler les différentes interprétations possibles en mettant l'accent sur celle qui semble la plus incongrue, c'est-à-dire celle qui est la moins appropriée à la situation. Cette révélation ne peut se faire qu'à l'aide d'un autre élément : le « *disjoncteur* ».

- **Le « disjoncteur »**

Pour Violette Morin (Morin, 1966), le disjoncteur est indissociable du connecteur. Il remplit deux fonctions. La première est d'assurer le passage entre les deux isotopies, i.e. de passer d'un sens premier, littéral, « sérieux », à un sens second, humoristique. Morin parle de « *bifurcation* » d'un sens vers un autre. Ce terme, très imagé, renvoie tant à l'effet de surprise inhérent à toute apparition d'un élément inattendu, qu'à la rapidité avec laquelle ce deuxième sens s'impose dans l'esprit de l'interlocuteur :

La bifurcation est possible grâce à un élément polysémique, le disjoncteur, sur lequel l'histoire enclenchée (normalisation et locution) bute et pivote pour prendre une direction nouvelle et inattendue. (Morin, 1966, p. 102).

Dans l'histoire proposée par Greimas, le connecteur est le terme « *toilettes* ». Le disjoncteur est alors l'énoncé « *je n'y suis pas allé* », qui renvoie à un lieu et ne peut donc référer qu'aux WC et non à des vêtements⁸⁹.

Pour (Charaudeau, 1972), le disjoncteur est à la fois un « *embrayeur* », puisqu'il dirige l'interprétation de l'énoncé humoristique vers un deuxième sens, et un « *désebrayeur* » permettant, non pas d'annuler la première isotopie, mais de la suspendre. Le disjoncteur ne se contente donc pas de signaler la présence de deux niveaux de sens possibles d'un même terme, il induit également l'interprétation vers un sens qui s'avère ludique dans le cas des histoires drôles.

Le fait que la première isotopie n'est que suspendue et non pas annulée a toute son importance. C'est ce qui permet au disjoncteur d'être « *bisocié* » (Koestler, 1980), d'être compris *à la fois* dans un sens et dans l'autre. C'est en cela que réside l'humour, non pas tant parce qu'il entraîne une incertitude sur l'interprétation à choisir, mais parce qu'au contraire les deux sont à prendre en compte. Les locuteurs s'amusent ainsi du double sens des mots et jouissent de la découverte de toutes les opportunités que la langue leur offre.

La première fonction du disjoncteur est donc de permettre le passage d'une isotopie à une autre. La seconde fonction, corrélatrice, est la *désambiguïsation*. Puisque le connecteur est polysémique, qu'est-ce qui fait choisir entre les deux niveaux de sens ? C'est le contexte. Dans l'histoire de Greimas, alors que le contexte situationnel fait postuler que « *toilettes = vêtement* », le contexte séquentiel, i.e. la réponse de l'interlocuteur, active la seconde isotopie et ne laisse plus de place au doute. Cette opération de désambiguïsation est possible

⁸⁹ Cette distinction entre connecteur et disjoncteur est également présentée dans (Attardo, 1994).

grâce à un retour en arrière de l'interlocuteur / lecteur, le « *backtracking* » évoqué par Attardo (Attardo, 1994, p. 140), afin de considérer cette fois l'énoncé comme humoristique.

3.4.3 *Incongruité vs. Incongruité-Résolution*

La question de savoir si l'incongruité doit être résolue ou non pour entraîner l'humour est depuis longtemps débattue (en psychologie notamment). Alors que pour les uns (Shultz, 1972; Suls, 1972), la résolution est nécessaire parce que, sans elle, l'histoire drôle ou l'énoncé n'a pas de sens et ne peut qu'entraîner incompréhension, pour les autres (voir (Nerhardt, 1976; Rothbart, 1976), la résolution tuerait dans l'œuf l'incongruité. En effet, comment aboutir à un effet humoristique, surprenant, incongru, si tout est logiquement explicable ?

J'ai largement évoqué ce débat dans ma thèse. Et en reprenant ce travail aujourd'hui, je me dis qu'au fond ce débat est mal posé. En effet, *la question n'est pas de savoir si une incongruité doit être résolue ou non, mais quel sens nous attribuons au mot même de « résolution » ?* Si nous entendons une résolution logique, alors oui, la résolution annihile toute potentialité humoristique de l'incongruité. Parce que cela renvoie ni plus ni moins à expliquer la chute d'une histoire : qui rit après s'être fait expliquer une histoire drôle ou un trait d'humour ? Personne, ou pas vraiment. Au mieux, on y va d'un « ah oui d'accord ! ». En revanche, si, par « résolution », on entend que l'incongruité peut, *d'une certaine manière, s'expliquer*, alors oui, une incongruité doit être résolue. C'est la « *justification* » de l'incongruité. Ce terme, repris par (Bariaud, 1990) a initialement été employé par (Aubouin, 1948). Pour qu'une incongruité soit humoristique, il ne faut pas qu'elle soit résolue (dans un sens logique et sérieux), mais justifiée, i.e. admise dans un certain sens, sous deux conditions : la violation du « *principe de réalité* » (Clark & Clark, 1977) et l'acceptation d'une « *logique interne* » (Ziv, 1984).

Le « *principe de réalité* » (Clark & Clark, 1977) est un concept qui renvoie au processus interprétatif d'un interlocuteur : un interlocuteur interprète un énoncé dans la croyance que le locuteur fait référence à quelque chose qui fait sens. Ce principe lui permet donc d'éliminer les ambiguïtés éventuelles et les interprétations incorrectes. Il correspond donc à la vraisemblance du contexte, du contenu du message lui-même, à laquelle on se réfère pour interpréter convenablement un énoncé :

According to the principle, the listener interprets sentences in the belief that the speaker is referring to a situation or set of ideas they can make sense of [...], and that he will talk about comprehensive events, states, and facts [...]. In brief, the principle helps the listener rule out ambiguities and incorrect interpretations. (Liu, 1995, p. 181).

Faire de l'humour en violant ce principe, c'est délibérément produire un énoncé qui, en soi, en vertu des valeurs existantes, n'a pas de sens. C'est donc proposer à l'interlocuteur un énoncé déroutant, parce qu'il ne pourra le décoder selon ses critères habituels. En conséquence, ce dernier se verra obligé de violer lui-même ce « *principe de réalité* », s'il veut interpréter cet énoncé comme humoristique.

La « *logique interne* » (ou « *local logic* », (Ziv, 1984)) est définie comme suit :

[...] local logic is appropriate only in certain place. In humor, local logic is appropriate in a way, because it brings some kind of explanation to the incongruity. We wait for one thing, and we get another thing that is quite different but that nevertheless has a certain suitability. (Ziv, 1984, p. 90).

Ainsi, l'humour participe à la création d'un autre monde, un monde où les valeurs de référence ne sont plus les mêmes, un monde avec son propre mode de fonctionnement. Ce n'est qu'en acceptant cela que l'on peut, du même coup, accepter les différents scripts qu'il propose. Ce n'est qu'en bafouant l'ordre habituel des choses que l'on peut donner du sens à un énoncé qui, sans cela, n'en aurait aucun. Ce n'est qu'en adhérant à la logique humoristique qu'un énoncé aura une signification. C'est pour cela que l'incongruité humoristique est *justifiée* et non pas résolue. Pour l'expliquer, les locuteurs ne font pas appel aux critères habituels de référence, mais à des normes humoristiques. De ce fait, l'incongruité aura certes un certain sens, un sens humoristique, elle sera néanmoins toujours illogique par rapport aux normes sociales.

J'avais proposé deux schémas pour synthétiser ce débat entre la théorie de l'incongruité et la théorie de l'incongruité-résolution (Priego-Valverde, 1999, p. 113-114) en les appliquant à une histoire drôle proposée par Freud (Freud, 1905/1988, p. 110).

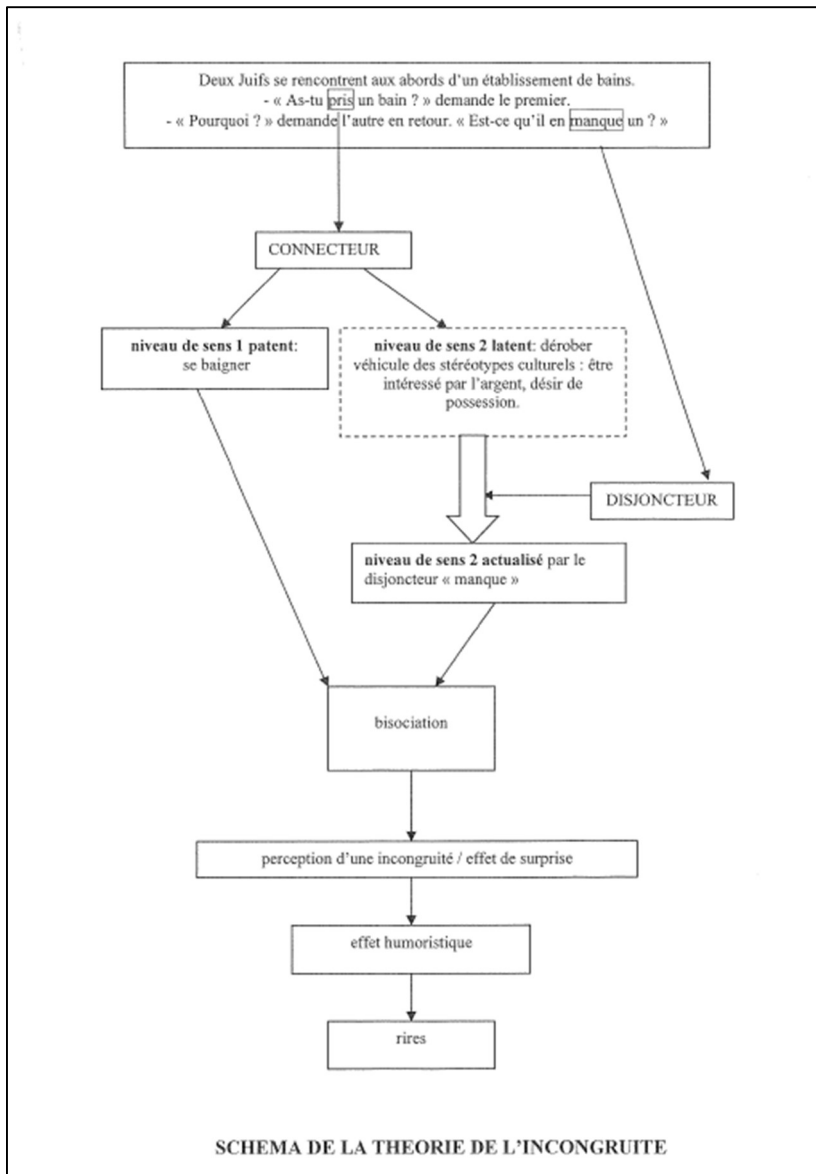


Figure 4. Schéma de la théorie de l'incongruité (Priego-Valverde, 1999, p. 113)

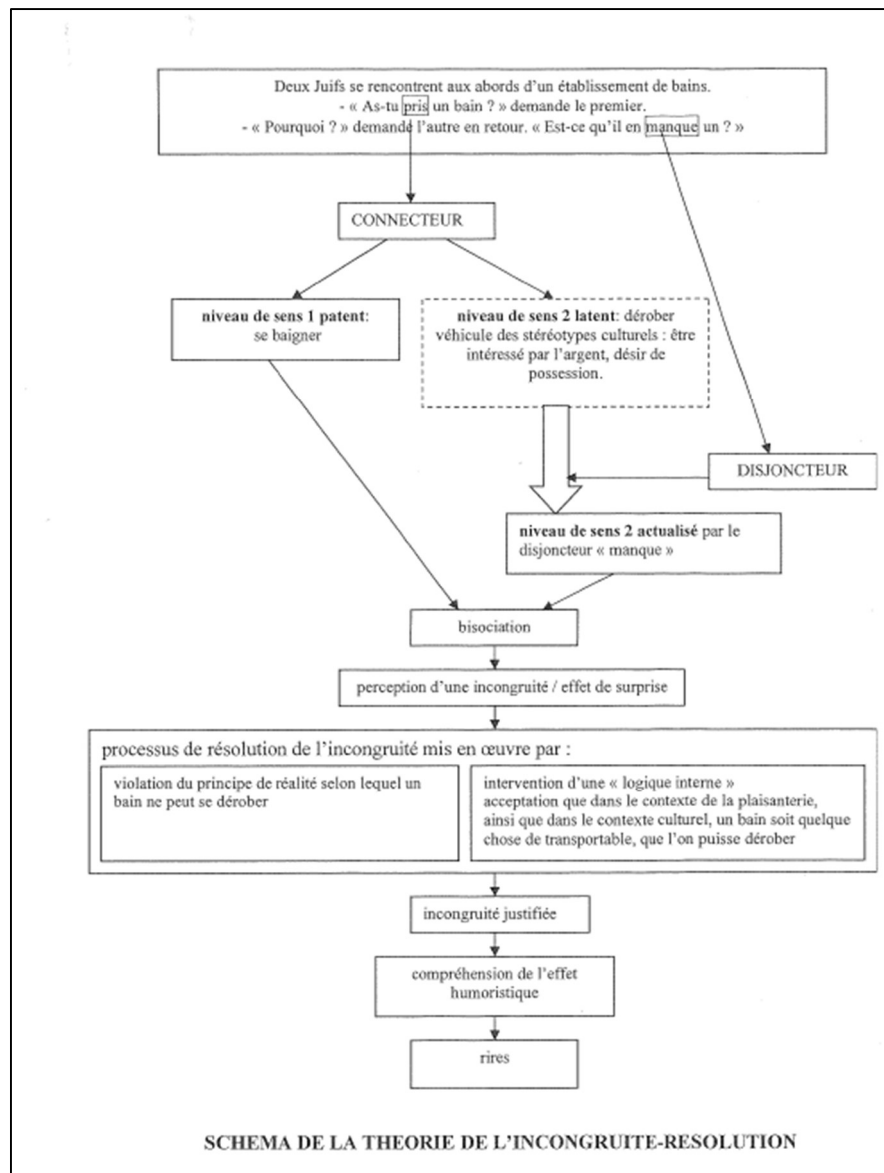


Figure 5. Schéma de la théorie de l'incongruité-résolution (Priego-Valverde, 1999, p. 114)

C'est en tenant compte des différentes théories de l'humour (celles dites classiques, ainsi que les théories linguistiques) et en l'observant en contexte, que, dans ma thèse, j'avais dégagé ce que je considérais être les caractéristiques de l'humour conversationnel.



Figure 6. Les caractéristiques de l'humour

J'avais présenté ces caractéristiques comme *nécessaires mais non suffisantes* à la création d'un énoncé humoristique dans le sens où elles ne sont pas un révélateur *en soi* de l'humour. En voici quelques exemples :

- Un énoncé (poétique par exemple), peut être *incongru* sans être humoristique.
- La *bienveillance* dont on fait parfois preuve envers les sentiments ressentis par quelqu'un d'autre ou son vécu, ne relève pas nécessairement de l'humour.
- On peut avoir un discours, voire un regard *distancé* sans être drôle non plus, ni même le vouloir.
- C'est la même chose avec la *connivence* que l'on peut partager avec une autre personne.
- De la même manière, les énoncés *ambivalents* sont légion dans nos conversations quotidiennes. Le compliment tel que je l'ai présenté au chapitre 2 le montre.
- Enfin quid du *ludisme* ? Jouer n'est pas toujours à vocation humoristique, et peut même être très sérieux. En témoignent les échecs ou encore les jeux d'argent.

L'humour en revanche est une combinaison de toutes ces caractéristiques qui sont donc profondément interreliées.

4 Théories linguistiques de l'humour

En linguistique, de nombreuses approches permettent d'analyser l'humour (en conversation ou non). Outre la linguistique des interactions bien sûr, on peut également citer la linguistique cognitive (Brône et al., 2015) ou encore la théorie de la pertinence (Yus, 2017). Mais la linguistique n'a produit que peu de théories de l'humour. J'entends par là des théories qui seraient suffisamment unificatrices et larges pour rendre compte du phénomène humour

dans sa globalité. Deux se présentent cependant comme telles : la *Semantic Script Theory of Humor* (SSTH, (Raskin, 1985) et la « *General Theory of Verbal Humor* » (GTVH, (Attardo, 2001b; Attardo & Raskin, 1991).

4.1 Semantic Script Theory of Humor

Cette théorie a incontestablement fait date. Et ce, pour de bonnes et de mauvaises raisons. La principale mauvaise raison est que l'on a souvent décrit la SSTH comme une théorie de la seule *compétence humoristique*, lui opposant les mêmes types de critiques que celles reçues par Chomsky avec sa « *compétence linguistique* » (Chomsky, 1965) : la non prise en compte de la manière dont l'humour est réellement produit, i.e. sa *performance*. Pourtant, comme l'expliquera Attardo plus tard, parce que la SSTH prend en compte le contexte, elle intègre la dimension, certes sémantique, mais également pragmatique de l'humour. Elle est alors *aussi*, une théorie de la performance humoristique :

It is Raskin's contention that semantics cannot fruitfully be separated from pragmatics. One cannot do semantics properly without pragmatics. Pragmatics is part of semantics, in other words. So, in conclusion, the Semantic Script Theory of Humor is in fact a Semantic Script and Pragmatic Theory of Humor in fact if not in name. (Attardo, 2020, p. 134).

Cette critique faite à la SSTH a, selon moi, parfois occulté son importance. Pourtant, c'est avec le livre de (Raskin, 1985) *que l'humour est devenu un observable scientifique* en linguistique. La théorie que Raskin y propose, la SSTH donc, est probablement la première théorie entièrement linguistique de l'humour. Elle répond à la question suivante : *quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un texte soit, potentiellement, humoristique ?* La réponse est la notion de « *script* ». Issue de la psychologie (Bartlett, 1932), la notion de « *script* » avait déjà été reprise en linguistique sous le terme de « *frame* » par (Chafe, 1975, 1977; Fillmore, 1975, 1976) notamment. (Raskin, 1985) va alors combiner deux éléments déjà disponibles dans la littérature (les « *isotopies* » proposées par (Greimas, 1966), et les « *matrices* » de (Koestler, 1964)) pour fonder la SSTH, communément appelée, la « *Script Opposition Theory* » :

The script is a cognitive structure internalized by the native speaker and it represents the native speaker's knowledge of a small part of the world. Every speaker has internalized rather a large repertoire of scripts of "common sense" which represent his/her knowledge of certain routines, standard procedures, basic situations, etc., for instance, the knowledge of what people do in certain situations, how they do it, in what order, etc. Beyond the scripts of "common sense" every native speaker may, and usually does, have individual scripts determined by his/her individual background and subjective experience and restricted scripts which the speaker shares with a certain group, e.g., family, neighbors, colleagues, etc., but not with the whole speech community of native speakers of the same language. (Raskin, 1985, p. 81).

Selon cette conception, une plaisanterie est donc le résultat de la confrontation de deux *scripts incompatibles* (Raskin, 1985, p. 104). Cette confrontation est, selon lui, une condition nécessaire et suffisante pour qu'un texte soit humoristique :

- (107) A text can be characterized as a single-joke-carrying text if both of the conditions in (108) are satisfied.
- (108) (i) The text is compatible, fully or in part, with two different scripts

(ii) The two scripts with which the text is compatible are opposite [...]

According to (107), therefore, the set of two conditions in (108) is proposed as the necessary and sufficient conditions for a text to be funny. (Raskin, 1985, p. 98).

Raskin revisite donc les théories de l'incongruité, avec une vision entièrement linguistique. Mais il va plus loin. Le second apport de la STH, rarement pointé, est la présentation de ce qu'il appelle la « *Non-Bona-Fide Communication* » (Raskin, 1985, p. 100-104). Et c'est là, pourtant, que la dimension pragmatique de sa théorie prend sa pleine mesure. La « *Non-Bona-Fide Communication* » renvoie à un énoncé qui ne respecte pas le « *Principe de Coopération* » formulé par (Grice, 1975), qui, lui, relève d'une « *Bona-Fide Communication* ».

Il est vrai que même pour Raskin, sa proposition de « *Non-Bona-Fide Communication* » est avant tout un argument pour présenter la théorie de l'opposition de scripts. Il n'est donc pas étonnant que cet apport ait été éclipsé par celui de l'opposition de scripts. Pourtant, ses implications théoriques pour la linguistique des interactions sont fondamentales parce qu'il permet d'expliquer en partie les raisons de l'échec de l'humour. Dans ma thèse (Priego-Valverde, 1999, p. 435-455), j'avais déjà proposé une explication de l'échec qui reposerait alors sur un conflit entre deux modes de communication : une « *Bona-Fide Communication* » sur laquelle serait un participant et une « *Non-Bona-Fide Communication* » que l'autre voudrait initier. C'est cette même idée que j'ai davantage explorée dans une publication plus récente (Priego-Valverde, 2020).

Publication

« 'Stop kidding, I'm serious': Failed humor in French conversations. »

Priego-Valverde, B. 2020. In S. Attardo (ed.), *Script-based semantics. Foundations and applications. Essays in honor of Victor Raskin*, 191-225. Berlin: Mouton de Gruyter.

Dans cet ouvrage, coordonné par S. Attardo, les contributeurs devaient analyser l'humour à travers leur approche respective, mais en se fondant sur les travaux de Raskin. Pour ce chapitre, j'ai choisi d'appliquer sa notion de « *Non-Bona-Fide Communication* » à l'humour conversationnel. J'ai analysé des occurrences d'échecs de l'humour lorsque celui-ci était produit par l'interlocuteur, alors que le locuteur était déjà engagé dans une narration sérieuse. C'est donc au changement de *frame* que je me suis consacrée.

En tenant compte des diverses contraintes interactionnelles qui pèsent sur les rôles et les actions des participants (y compris l'humour), et en partant de l'hypothèse selon laquelle ces contraintes sont encore plus actives dans la narration, l'objectif de cet article était d'étudier le passage d'une BFC à une NBFC en tant que motif d'humour échoué. J'ai pour cela étudié 3 interactions du corpus CID (Bertrand et al. 2008⁹⁰). Sur les 105 occurrences d'humour échoué que comptent ces trois interactions, 56 impliquent un passage de BFC vers NBFC et 38 parmi ces dernières apparaissent dans une narration.

Après avoir sélectionné les 56 occurrences d'échec apparaissant dans les narrations, j'ai effectué mon analyse sur deux niveaux : (1) découpage de la narration selon les phases de (Labov & Waletzky, 1966)⁹¹, (2) analyse interactionnelle de l'humour en appliquant les notions d'*alignement* et d'*affiliation* telles que développées par (Stivers, 2008).

⁹⁰ Voir le chapitre 5 pour une présentation complète de ce corpus.

⁹¹ Voir chapitre 2.

Les analyses montrent que l'humour produit par le narrataire est majoritairement perçu par le narrateur comme au moins *illégitime* et parfois *parasite* parce qu'il peut perturber la narration en cours. Ces analyses confirment donc non seulement les droits et devoirs que la narration impose aux participants, mais aussi à quel point ces contraintes peuvent être strictes.

Par ailleurs, certains exemples où l'humour était malgré tout « annoncé » par certains marqueurs (prosodiques notamment) tendent à confirmer la suggestion selon laquelle indiquer le passage à une NBFC de la part de l'interlocuteur peut rester insuffisant pour qu'il soit accepté. Un tel résultat confirme également que, dans des dyades, où les rôles interactionnels des participants (en termes de locuteur/interlocuteur) se distribuent plus clairement que dans des interactions pluri-locuteurs, la question de la légitimité de l'humour d'une part, est essentielle dans la conversation, et d'autre part, que cette légitimité est octroyée par le locuteur principal.

Ces résultats confirment donc que les contraintes interactionnelles de la conversation (ou de l'activité conversationnelle dans laquelle l'humour apparaît) doivent nécessairement être considérées comme un élément fondamental permettant une meilleure compréhension de l'humour conversationnel. De manière plus générale, ils montrent que *la conversation n'est pas seulement un cadre où l'humour apparaît, mais un de ses éléments constitutifs qui justifie les termes d'humour conversationnel ou d'humour interactionnel.*

Encart 25. Publication: l'échec de l'humour (Priego-Valverde, 2020)

4.2 General Theory of Verbal Humor

La GTVH (Attardo, 2001b; Attardo & Raskin, 1991) a autant marqué les *Humor Studies* que la SSTH. La GTVH a été élaborée à partir de l'observation selon laquelle la SSTH ne serait pas complète⁹². Comme son nom l'indique donc, la GTVH se veut plus générale et intègre aux scripts présentés par Raskin, cinq autres paramètres, des « *knowledge resources* » (Attardo & Raskin, 1991).

In a sense, much of the impetus behind the General Theory of Verbal Humor is to answer the question, when are two jokes the same joke?

The answer was found to be tied to the introduction of five other parameters, which along with the script opposition rounded up the six knowledge resources. That the knowledge resources should be six and not, say, nine, was a purely empirical matter. Quite simply, we found that we only needed six resources to account for the similarity of jokes, and for the differences between puns and non-puns. (Attardo, 2020, p. 137).

4.2.1 Les "knowledge resources"

La GTVH a été élaborée sur la base de textes écrits, d'histoire drôles. C'est la raison pour laquelle, dans les lignes qui vont suivre, je parlerai davantage d'histoires drôles ou encore de textes plutôt que d'humour ou d'énoncés humoristiques. Dans la section suivante, j'évoquerai la manière dont la GTVH a été appliquée à l'humour conversationnel.

Voici les six ressources telles que présentées par (Attardo, 2020, p. 138), i.e. organisées de manière hiérarchique et expliquée de manière « *bottom up* » :

⁹² Voir (Attardo, 2020) pour une présentation détaillée.



Figure 7. Les 6 "knowledge resources"

Tout comme les procédés, ces ressources ne sont pas spécifiques à l'humour, mais c'est leur combinaison qui va entraîner l'humour (Attardo, 2020).

- **Language**

La ressource « *Language* » renvoie à la dimension verbale de l'humour (écrite ou orale). Elle décrit donc les niveaux linguistiques du texte humoristique (lexical, phonologique, morphologique, syntaxique et stylistique) auxquels s'ajoutent des informations discursives comme la place de la *punch line*, i.e. de la chute, dans une histoire drôle par exemple.

- **Narrative strategy**

Cette ressource concerne l'organisation textuelle de l'histoire et permet de dégager son éventuelle forme canonique. On a par exemple montré (Attardo, 1994; Oring, 1989) que les devinettes se composent généralement d'une question/réponse finissant par une *punch line*. Cette ressource a été considérablement enrichie dans (Attardo, 2001b), par l'apport d'une autre unité humoristique : la *jab line* qu'il va distinguer de la *punch line*. La différence entre ces deux éléments est leur position dans le texte, et, par voie de conséquence, leur impact. Alors que la *jab line* est intégrée au texte lui-même, la *punch line*, en position finale, crée une disruption. En ce sens, elle s'apparente au disjoncteur expliqué précédemment :

Jab lines differ from punch lines in that they may occur in any other position in the text. Semantically speaking they are identical objects. Their only difference lies in the textual position in which they occur and in their textual function.

Jab lines are humorous elements fully integrated in the narrative in which they appear (i.e., they do not disrupt the flow of the narrative, because they either are indispensable to the development of the 'plot' or of the text, or they are not antagonistic to it)" (Attardo, 2001b, p. 82-83).

- **Target**

Troisième ressource, la *cible* découle du principe, généralement admis, qu'une plaisanterie est potentiellement agressive :

This is known in common parlance as the “butt” of the joke. Targets generally are human or related to human activity (institutions, practices, beliefs, etc.). (Attardo, 2020, p. 144).

Que l'on considère l'humour comme agressif ou non, le terme « cible » s'est généralisé pour parler de ce envers quoi ou qui on produit de l'humour.

- **Situation**

Cette ressource renvoie aux informations contextuelles : où se déroule l'histoire racontée ? Quels sont les personnages ?

The Situation is essentially the background script that describes the environment in which the events of the joke take place. Because of its generality it is probably best described as a macro-script. (Attardo, 2020, p. 147).

Il s'agit donc d'un « *background script* » (Attardo, 2020, p. 147) permettant d'activer un certain script, une certaine isotopie qui, d'une certaine manière, prépare et accentue la disjonction à venir. Par exemple, si l'on reprend l'histoire drôle de Greimas, l'activation de l'isotopie « toilettes = WC » est d'autant plus incongrue que la situation (*background script*) était une soirée *mondaine*. Ainsi, bien que décrite comme « background », elle est d'une importance capitale pour le fonctionnement de l'humour.

- **Logical Mechanism**

Cette ressource participe à la résolution ou à la justification de l'incongruité. A ce titre, selon que l'on considère que l'incongruité doit ou non être résolue, cette ressource peut être optionnelle (Attardo, 2020). Les mécanismes logiques permettent de donner un certain sens à l'incongruité, et ainsi révéler sa dimension humoristique. Les activer renvoie donc aux deux actions précédemment évoquées⁹³ : violation du « *principe de réalité* » (Clark & Clark, 1977) et activation d'une « *logique interne* » (Ziv, 1984).

- **Script opposition**

Cette dernière ressource est celle déjà présente dans la SSTH (Raskin, 1985). Dans (Attardo, 2020), l'auteur insiste sur le fait que ces scripts, bien qu'opposés, doivent intervenir *simultanément* pour qu'un texte soit humoristique.

4.2.2 La GTVH appliquée à l'humour conversationnel

La GTVH, bien qu'appelée « *générale* », a été conçue pour s'appliquer à des textes humoristiques et des histoires drôles. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles elle n'est que peu adoptée pour rendre compte de l'humour conversationnel. On peut malgré tout citer, entre autres, le travail de V. Tsakona (application de la GTVH aux histoires drôles (« *narrative jokes* ») dans des conversations en grec (Tsakona, 2003) ou aux dessins animés (Archakis & Tsakona, 2005; Tsakona, 2009) sur l'humour conversationnel en grec, ainsi que le

⁹³ Voir section 2, ce chapitre.

travail du groupe de recherche GRIALE (*Research Group on Irony and Humour in Spanish*⁹⁴) sur l'humour conversationnel (Espagne).

J'ai moi-même appliqué cette théorie à deux occasions : pour une première étude exploratoire sur le rôle du sourire dans l'humour conversationnel⁹⁵, et plus récemment, pour analyser l'humour dans des interactions adulte/enfant. C'est cette dernière étude que je présente ci-après.

Encadrement
<p style="text-align: center;">Analyse longitudinale de l'humour conversationnel chez des enfants âgés de 12 à 36 mois</p> <p style="text-align: center;">Projet de recherche post-doctoral de Chiara Mazzocconi (depuis 2020)</p> <p>Cette étude s'inscrit dans le cadre du projet de recherche post-doctoral de Chiara Mazzocconi (ILCB, France) qui porte plus largement sur le rire des enfants dans des interactions adulte/enfant. La partie de son projet que j'encadre concerne plus spécifiquement l'humour.</p> <p>Sur la base de 4 interactions adulte/enfant issues du corpus <i>Providence</i> (Demuth et al., 2006), 30mn d'enregistrement à des intervalles de 6 mois ont été annotées en rire et humour (12, 18, 24, 30, 36 mois).</p> <p>Les annotations du rire ayant déjà été faites dans sa thèse (Mazzocconi, 2019), Chiara s'est ici focalisée sur les annotations de l'humour. En suivant la méthodologie proposée par (Archakis & Tsakona, 2005) deux critères d'identification de l'humour ont été retenus : (1) présence de rire, (2) présence d'une opposition de script (Attardo, 2001b). Sur cette base, nous avons identifié 305 occurrences de rire liés à l'humour.</p> <p>Puis, chaque épisode humoristique a été annoté de deux manières :</p> <ul style="list-style-type: none">-<i>Nature de l'opposition de script</i> : (im/possible, a/normal, in/attendu, selon la classification hiérarchique de (Hempelmann & Ruch, 2005) ;-<i>Type de « domaine »</i> : (Natural World: Human scheme, Physical laws, Object use; Social-sphere: Default scripts, Moral rules, Conversational conventions; Metalinguistic-sphere: Phonetics, Phonology, Semantics and Pragmatics). <p>Nos résultats montrent les résultats suivants :</p> <ul style="list-style-type: none">- Une distribution significativement différente des types d'opposition de scripts et de domaines entre la mère et l'enfant.- Chez les enfants, nous observons également des trajectoires développementales dans l'émergence des Oppositions de Scripts et des domaines auxquels l'appréciation et la production d'humour de l'enfant sont liées.- Nous observons également des différences dans la capacité (et l'intérêt) de l'enfant à partager son attention sur l'objet de l'appréciation ou de la production d'humour de la mère au fil du temps.

Encart 26. Encadrement: projet de recherche post-doctoral de Chiara Mazzocconi

5 L'humour conversationnel

5.1 De l'humour en conversation à l'humour conversationnel

Comme je l'ai dit au début de cette synthèse, dès ma thèse de Doctorat, j'ai voulu travailler sur *l'humour dans la conversation*. Ce titre est en partie resté (*L'humour dans les interactions*

⁹⁴ Département d'Etudes Hispaniques, Linguistique Générale et Théories Littéraires, Université d'Alicante, Espagne.

⁹⁵ Voir chapitre 6.

conversationnelles). Et c'est avec cet état d'esprit que j'ai commencé à étudier l'humour : un humour quotidien tel qu'il apparaît dans une interaction quotidienne, tel qu'il est produit, compris (ou non), dans notre vie de tous les jours. Parfois très fin, drôle et spirituel, parfois lourd, gras et insistant. Et 25 ans après, il m'arrive encore aujourd'hui de rire à ce que l'on a pu dire à l'époque, malgré mes années de décorticage linguistique, malgré le temps passé à lire ou relire les mêmes extraits, à les réécouter. Pour autant, malgré le titre de ma thèse, et même si je n'employais pas l'expression « humour conversationnel » à cette époque (j'ai vérifié), je ne crois pas avoir considéré la conversation comme un simple décor de l'humour lui permettant de se déployer, comme une pièce rapportée, extérieure à ce qu'il est. J'avais d'ailleurs, dès ma thèse, pointé un certain nombre de ses caractéristiques et consacré un chapitre aux « *spécificités de l'humour rencontré* » (Priego-Valverde, 1999, p. 287-286). Jolie périphrase en vérité pour nommer quelque chose que je pressentais sans pouvoir l'identifier mieux à cette époque. Mais une périphrase qui me permettait déjà de dire, à défaut de bien le montrer, que la conversation a son mot à dire. Que ce contexte n'est pas anodin. Que le fait de parler à des proches, dans des cadres informels compte pour beaucoup dans notre manière de produire et de percevoir l'humour. Et inversement, que l'apparition de l'humour, sa compréhension ou non, son acceptation ou non, pouvait aussi influencer sur la manière dont l'interaction était en train de se dérouler. En bref, j'avais déjà vu, sans pouvoir y consacrer une analyse systématique parce qu'à l'époque les choses étaient moins claires pour moi, qu'humour et contexte s'influencent mutuellement. C'est ce point-là qu'au fil des années, je me suis employée à creuser davantage, et plus encore ces dernières années. Et dès 2003, alors qu'il ne s'agit que d'une synthèse de ma thèse, le livre qui en découle parle « *d'humour conversationnel* ».

Pour reprendre une expression que je dis souvent aux étudiants, choisir de parler *d'humour dans la conversation ou d'humour conversationnel* n'est pas une « coquetterie terminologique ». Alors que la première accepte en creux la dichotomie entre fait linguistique et contexte, la seconde les considère conjointement, nécessairement associés et interreliés. Parler d'humour *dans* la conversation, serait faire comme s'il n'existait qu'un humour, reproductible dans n'importe quel contexte. Eh bien non, il est différent. L'humour qui apparaît dans la conversation ne peut pas apparaître ailleurs. En tout cas pas exactement sous la même forme. Il a des spécificités. Alors, à parler de spécificités, allons plus loin et parlons *d'humour conversationnel*. Cette expression a le double mérite, d'une part de mettre d'emblée l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une forme d'humour à part entière, et d'autre part de souligner d'emblée que cette forme d'humour tire son existence du contexte dans lequel elle est insérée. A ce titre, le contexte devient une composante essentielle de l'humour et non plus un simple décor extérieur. Si essentielle que certains énoncés ne sont humoristiques que parce qu'ils sont produits dans un certain contexte. Prenons l'exemple suivant, tiré de ma thèse :

EXEMPLE 1. Corpus "Loft Stories": je vais aux toilettes

Six amis sont ensemble et c'est la pause déjeuner. F distribue des sandwiches aux cinq personnes présentes. Lorsqu'elle en tend un à M1, il s'ensuit l'échange suivant.

- 1 M1 : attends, je vais aux toilettes d'abord
- 2 (F1 rit et continue sa distribution)
- 3 M2 : (il rit, puis dit en riant) : et n'oublie pas de tirer la chasse !
- 4 (Rire général)

En quoi le fait demander d'attendre son retour des toilettes est risible ? En quoi le fait de demander de tirer la chasse est une taquinerie ? Dézoomons un peu et apportons des éléments de contexte.

Six amis sont ensemble, **sur une piste de ski** et c'est la pause déjeuner. F distribue des sandwiches aux cinq personnes présentes. Lorsqu'elle en tend un à M1, il s'ensuit l'échange suivant :

- 1 M1 : attends, je vais aux toilettes d'abord. **(Il se dirige vers un arbre)**
- 2 (F1 rit et continue sa distribution)
- 3 M2 : (il rit, puis dit en riant) : et n'oublie pas de tirer la chasse !
- 4 (Rire général)

Le contexte change tout. F distribue toujours des sandwiches, mais en pleine nature. M1 ne va donc pas aux toilettes, à prendre dans son sens habituel, mais derrière un arbre. Voici le mécanisme : par son expression somme toute fréquente (« aller aux toilettes »), M1 active chez les autres interlocuteurs un « *script*⁹⁶ » (Raskin, 1985) *habituel, attendu, logique*, désignant une petite pièce avec une porte fermée pour s'isoler des regards. Or, ce script activé par le poids de l'habitude, se confronte au contexte immédiat des interlocuteurs (une piste de ski en pleine nature). Il y a donc un *contraste* entre la pièce fermée induite par l'énoncé de M1 et la réalité. Ce contraste rend l'énoncé incongru. Et c'est cette incongruité qui entraîne les rires et la taquinerie. En demandant de tirer la chasse, M2 entre dans le jeu. Et en exploitant le même champ sémantique (toilettes = chasse d'eau), un peu comme s'il filait la métaphore, il ne fait qu'accentuer le caractère inapproprié de l'énoncé de M1. Il le montre et s'en amuse.

Quelles que soient les raisons qui expliqueraient la formulation de M1 (il s'est vraiment trompé, il est pressé et n'a pas réfléchi, il a laissé parler le poids de l'habitude, que sais-je encore), et quelles que soient la ou les raisons de M2 (qu'il croie ou non que M1 s'est trompé), cela ne change rien à l'affaire : cette expression reste incongrue au regard du contexte qui les entoure (la pleine nature). Et *seulement* dans ce contexte. En effet, par simple habitude de langage ou par pudeur, on dit tous plus facilement qu'on « va aux toilettes » que la raison pour

⁹⁶ Les synonymes sont multiples : les « *isotopies* » de (Greimas, 1966), ou encore les « *matrices* » de (Koestler, 1964).

laquelle on y va, un peu comme ces nombreuses femmes qui, dans les films, vont systématiquement « se repoudrer le nez ». Mais ces formules, certes indirectes, ne prêtent pourtant pas à confusion parce que leur sens reste congruent avec le contexte (on se lève de table, on se dirige vers une autre pièce etc.). Alors que dans notre exemple, l'énoncé de M1 n'est pas congruent avec le contexte. Il est incongru et est traité comme tel.

Je ne suis pas la seule à utiliser l'expression « humour conversationnel », loin s'en faut. Et je ne suis pas la première non plus. Si Norrick a parlé dès, 1993 de « conversational joking » (Norrick, 1993), l'expression « *conversational humor* » a commencé à paraître à la même époque (voir (Boxer & Cortés-Conde, 1997; Hay, 2001; Kotthoff, 2006; Lampert & Ervin-Tripp, 2006; Mullan & Béal, 2018). On peut également citer (Dyner, 2017) notamment, même si je ne suis pas d'accord avec l'acception qu'elle donne à cette forme d'humour qu'elle élargit à l'humour au préalable écrit tel qu'il apparaît dans les séries télévisées. Parallèlement, une autre expression est également de plus en plus présente, celle de « *interactional humor* » (Brône, 2008; Tsakona & Chovanec, 2018) notamment). Ici, le lien entre contexte et humour est préservé, c'est en revanche le contexte qui est élargi puisqu'il n'est pas limité à la seule conversation stricto sensu, mais renvoie à tous les types d'interactions.

Je travaille donc sur l'humour conversationnel. Alors bien sûr, si l'humour conversationnel est une forme d'humour à part entière, il reste de l'humour. Cela signifie donc qu'on y retrouvera des éléments que toutes les formes d'humour partagent : la distance, l'incongruité, le faire semblant... Mais si l'on disait déjà que l'humour en général était un phénomène protéiforme, l'humour conversationnel l'est davantage. Parce que le contexte – même restreint à la seule conversation – est fluctuant, l'humour conversationnel, dont il est en partie nourri, l'est nécessairement aussi. C'est ainsi qu'avec telle personne, l'humour noir sera le plus propice alors qu'avec une autre il n'en sera pas question ; que la moquerie sera attendue ou retenue ; que l'ironie pointera son nez alors que telle personne y lira un reproche ; que la blague permettra de calmer le jeu ici alors que là non (« on peut être sérieux deux secondes ? »). En bref, tout est question de personnes, de moments, de choses dites ou faites, bref d'occasions à saisir avant de les rater. L'humour en général est protéiforme, l'humour conversationnel est en plus, *profondément volatil*.

C'est la raison pour laquelle, dans cette synthèse, je n'accorderai pas de sections dédiées à des formes précises de l'humour, même si par ailleurs, j'ai consacré des études à l'humour noir, l'autodérision ou encore la moquerie. Toutes ces formes d'humour apparaîtront bien sûr, non pour en dessiner les contours éventuels, mais parce qu'elles font partie intégrante de la mosaïque de l'humour conversationnel dans son entier.

5.2 La mosaïque humoristique

L'humour conversationnel est une mosaïque. Non seulement parce que tant ses procédés, ses cibles et ses formes peuvent être multiples, mais aussi parce que cette variété peut se retrouver dans un seul et même énoncé humoristique.

La question se pose alors de savoir comment rendre compte de cette mosaïque. Je vais présenter ici les deux approches que j'ai utilisées. La première, plus discursive, est une recension des procédés de l'humour. Si cette approche ne peut aboutir qu'à un inventaire nécessairement non exhaustif – puisque tributaire des données – elle permet néanmoins de mettre l'accent sur la mosaïque humoristique et d'appréhender l'humour dans toute son hétérogénéité. La seconde, énonciative, vise en revanche à dépasser cette hétérogénéité et à ne retenir que les constantes, c'est-à-dire le mécanisme linguistique commun à tous les énoncés humoristiques, quel que soit le procédé mobilisé.

5.2.1 Approche discursive : la diversité humoristique en lumière

N'étudier l'humour que par le prisme de *ses procédés* serait assez vain. D'ailleurs, à ma connaissance, aucune étude ne porte exclusivement sur les procédés humoristiques. Ceux-ci sont souvent mentionnés en passant, pour justifier le caractère humoristique d'un exemple choisi. A cet égard, les articles de (Haugh, 2014) et (Mullan & Béal, 2018) font figure d'exception. Même si, eux non plus, ne sont pas concentrés uniquement sur cet aspect, ils consacrent une part conséquente de leur étude à la recension et aux classements de ces procédés. Ainsi, (Haugh, 2014) répertorie les différentes « *features* » de la moquerie telles qu'elles ont pu être déjà analysées englobant tous les niveaux linguistiques (prosodique, gestuel, verbal). (Mullan & Béal, 2018) de leur côté, distinguent les « *procédés* », qui concernent un niveau linguistique (tels que les jeux de mots), des « *stratégies* », plus larges, qui, elles, sont discursives (telles que la distorsion de la réalité, les références implicites à d'autres discours etc.).

J'avais moi-même consacré une large partie de ma thèse à circonscrire de manière linguistique le phénomène humour. Je débutais alors mon travail sur l'humour. Et j'étais encore dans une phase d'approche, nécessaire pour moi, de ce phénomène ô combien fuyant. Les procédés mis en œuvre me semblaient alors (et me semblent encore aujourd'hui), un moyen incontournable à une meilleure connaissance de l'humour. Il ne s'agissait pas d'une manière de le fixer, ce n'est ni possible ni souhaitable parce que sa richesse réside justement dans sa dimension volatile, mais une manière de prendre conscience de l'ampleur du phénomène. J'avais alors dégagé 8 catégories de procédés, dont certaines pouvaient se subdiviser :

1. L'association d'univers différents : l'opposition de scripts.
- 2. Jeu sur les signifiants** : les jeux de mots notamment.
- 3. Jeu sur les registres de langue** : alternance de registres, onomatopées etc.
4. Développement d'une logique interne
 - 4.1. La logique interne
 - 4.2. Le raisonnement par l'absurde
- 5. Le discours allusif** : renvoie au fait que l'humour s'appuie très souvent sur des choses non dites, mais reprises pour en faire de l'humour.
 - 5.1. Références à des savoirs partagés
 - 5.2. Jeu sur les insinuations
 - 5.3. Intertextualité
- 6. Jeu sur les discours** : ce procédé mettait en avant la dimension parfois argumentative de l'humour. Dans le cas de mes exemples, il s'agissait souvent d'un discours d'apparence raciste, pour se moquer justement du racisme.
 - 6.1. Appropriation d'un discours pré-construit
 - 6.2. Appropriation d'un discours stigmatisé
- 7. Jeu sur l'attitude du locuteur** : jeu sur les faces et images et images des participants.
 - 7.1. Une attitude méliorative
 - 7.2. Une attitude péjorative

Figure 8. Les procédés humoristiques (Priego-Valverde, 1999)

Plus récemment, le travail de recherche de Manon Méaume, dont j'encadre le mémoire de Master, a porté notamment sur les procédés et les formes de l'humour conversationnel. Là encore, si son travail de M1 a été consacré à ce type d'annotations, c'était comme un préalable au mémoire de Master 2 visant à comparer les différentes manifestations de l'humour selon que les participants se connaissent ou non⁹⁷.

En comparant deux corpus constitués au LPL (« Cheese ! » et « PACO »⁹⁸), le travail de Manon consiste à annoter tous les items humoristiques présents dans ces deux corpus, en décrire les procédés et la forme d'humour auxquels ils renvoient. Je reviendrai ultérieurement sur la comparaison faite entre les deux corpus pour me focaliser ici sur les résultats obtenus sur le corpus « Cheese ! » que Manon Méaume a obtenu lors de son stage de recherche de M1.

⁹⁷ Cette étude de M2 sera présentée au chapitre 4.

⁹⁸ Voir chapitre 5.

Encadrement

« L'humour sous toutes ses formes : Analyse de l'humour dans la conversation entre personnes qui se connaissent »

Manon Méau, stage de recherche de M1, 2020-2021

L'objectif de ce travail était d'observer la manière dont l'humour conversationnel se manifeste dans le corpus « Cheese ! ». Pour dégager les items humoristiques, nous avons effectué, sous PRAAT (Boersma & Weenink, 2009) une double annotation (la sienne et la mienne) et procédé à un calcul de l'accord inter-annotateurs (de 0.22 à 0.94 selon les interactions). Puis, nous avons discuté chaque item et n'avons finalement retenu que ceux sur lesquels nous étions d'accord : **656 items** ont été retenus.

Interactions	Nombre items L1	Nombre items L2	Nombre total items
AAOR	23	13	36
ACMZ	45	31	76
AWCG	14	32	46
CMMCC	13	5	18
ERAG	18	16	34
FBCB	36	33	69
JSCL	58	71	129
LPMA	16	17	33
MAPC	25	42	67
MDAD	47	57	104
PREM	11	33	44
Total			656

Un premier résultat de ces données indique la grande variabilité selon les interactions : de 33 chez LPMA à 129 chez JSCL. On peut observer cette même hétérogénéité au sein d'une même interaction. C'est le cas chez PREM (11 items pour PR et 33 pour EM).

Puis, Manon a annoté chaque item sur des tiers spécifiques : procédé(s), marqueur(s)⁹⁹, cible(s), et forme d'humour.

Le résultat des analyses quantitatives sont les suivants :

- **Procédés humoristiques :**

⁹⁹ Ont été étiquetés « marqueurs » des phénomènes linguistiques liés à la prosodie, au rire, ou à la voix souriante. Manon ne faisant pas une analyse multimodale de l'humour, ces marqueurs n'ont pas fait l'objet d'analyse approfondie.

Procédés	Cheese !
Absurde	10
Antiphrase	18
Trope communicationnel	26
Comparaison	27
Truisme	36
Lexique	51
Exagération	62
Contraste	65
Evaluation	71
Rebond	74
Discours allusif	89
Fictionnalisation	123
Discours rapporté	126
	778

Deux résultats principaux se dégagent de ces données quantitatives. D'une part, il y a un total de **778 procédés annotés** pour 656 items humoristiques. Cela signifie qu'un même item peut être construit avec l'amalgame de plusieurs procédés. D'autre part, les différents procédés humoristiques relevés dans le corpus « Cheese ! » sont utilisés de manière très hétérogène. Par exemple, le procédé « absurde » n'apparaît que 10 fois, contre 126 pour le « discours rapporté ». Les trois procédés les plus fréquents sont le « discours rapporté », la « fictionnalisation » et le « discours allusif ».

- **Cibles :**

Cibles	Nombre d'occurrences
Locuteur	270
Tiers-Absent	212
Interlocuteur	209
Situation	108
	799

- **Forme d'humour :**

Formes	Nombre d'occurrences	Pourcentage
Moquerie	398	51,42%
Autodérision	269	34,75%
Sur la situation	107	13,82%
	774	

799 cibles ont été annotées pour 656 items humoristiques. Cela signifie que, comme pour les procédés, plusieurs cibles peuvent être simultanément visées par l'humour.

Parallèlement, l'humour est majoritairement dirigé vers des personnes (présentes ou absentes) et beaucoup moins fréquemment envers la situation (d'être dans une chambre sourde notamment). Ce résultat explique, corrélativement, que la moquerie et l'autodérision soient des deux formes d'humour les plus fréquentes dans le corpus. On voit également que le nombre d'items est différents selon qu'on s'en focalise sur les cibles ou les formes que les cibles induisent. Cet écart est dû à une répartition différente des cibles amalgamées (locuteur + interlocuteur vs locuteur + tiers absent par exemple).

Encart 27. Encadrement: stage de recherche de M1 de Manon Méaume (2020-2021)

Deux raisons, je pense, permettent d'expliquer pourquoi les procédés sont, à eux seuls, rarement une porte d'entrée suffisante pour l'analyse de l'humour. La première est que cela n'aurait tout simplement que peu de sens. Dans la mesure où aucun procédé n'est propre à l'humour, aucun ne constitue un ressort de l'humour grâce auquel on pourrait par exemple identifier à coup sûr l'humour¹⁰⁰. L'humour faisant feu de tout bois, tout peut devenir humoristique selon les circonstances, comme nous l'avons vu avec l'exemple 1. Dès lors que

¹⁰⁰ Aucun, absolument aucun procédé, n'est propre à l'humour, comme je l'ai mentionné au chapitre 3.

le contexte joue un grand rôle dans l'apparition de l'humour, il faut alors opter pour une approche prenant en compte ce contexte. La seconde raison pour laquelle les procédés linguistiques seuls ne permettent pas de décrire l'humour conversationnel réside dans le fait (comme le travail de Manon Méaume l'a montré) que plusieurs procédés sont souvent présents dans un seul énoncé humoristique. Où les classer alors ?

Entrer dans l'analyse de l'humour par l'identification de ses *cibles* pourrait, de prime abord, s'avérer plus simple. Après tout, pour que l'humour réussisse, nous avons besoin, a minima, de savoir, comprendre, inférer vers qui ou quoi il est dirigé. Mais là encore, ce n'est pas si simple. Le travail de M. Méaume l'a aussi montré, plusieurs cibles peuvent être amalgamées : on peut se moquer de l'autre par exemple tout en s'englobant dans la cible. Ainsi, lorsque deux participantes se moquent d'elles-mêmes parce qu'elles ont peur de n'avoir rien se dire parce qu'elles sont enregistrées alors que, comme elles le soulignent elles-mêmes, elles sont rarement en manque de sujets de conversation, cette pointe humoristique est autant dirigée vers la locutrice que l'interlocutrice (JSCL : « *ça nous est JA-MAIS arrivé* »). De la même manière, un énoncé pourra viser un ou plusieurs des participants présents en incluant une tierce personne absente si l'humour est inséré par exemple dans une anecdote mettant en scène ces différentes personnes.

J'ai moi-même creusé cette piste, tant dans des interactions pluri-locuteurs (Priego-Valverde, 2002) que dyadiques (Priego-Valverde et al., 2018).

Enfin, considérer les *formes* d'humour comme une porte d'entrée à l'humour beaucoup plus stable et mieux définie – on pourrait alors même considérer que la taquinerie ou la moquerie constituerait un sous-domaine à part entière des *Humor Studies* tant les publications à ce sujet sont nombreuses – serait, à mon sens, une erreur. Parce que ce serait occulter le fait que la nature et/ou le nombre de cibles a une influence directe sur la forme de l'humour. Ainsi, si rire de l'autre, ou même avec l'autre renvoie à de la taquinerie alors que rire de soi renvoie à l'autodérision, qu'en est-il alors d'un énoncé humoristique englobant un « nous » ? Comment le classer ? Est-il simplement nécessaire et finalement utile de le faire ?

Voilà ce qu'est l'humour conversationnel : un énoncé peut être considéré comme humoristique uniquement parce qu'il apparaît dans *cette* conversation, ici-et-maintenant. Un tel énoncé serait ailleurs reproche ou rappel. Ici il est humour parce qu'il est construit de multiples éléments : un lieu, une relation qui le permet, et un énoncé précédent sur lequel il s'appuie et sans lequel il n'aurait jamais pu être formulé. A tout cela s'ajoute la multiplicité des cibles, des formes et des procédés, parfois de manière simultanée. C'est probablement pour toutes ces raisons que le terme « *humour conversationnel* » est aujourd'hui souvent privilégié. Non pas par facilité, mais par *justesse de regard*. Un terme générique n'est pas un terme fourre-tout. D'une part, c'est un terme suffisamment large pour englober toutes les nuances de l'humour. Et d'autre part, comme je l'ai dit précédemment, il permet d'inclure la conversation comme élément essentiel à sa création.

5.2.2 Approche énonciative : à la recherche d'une constante humoristique

Dès mon travail de thèse, j'ai adopté une double approche théorique pour analyser l'humour conversationnel : à la fois interactionnelle et énonciative. En mobilisant les outils théoriques de la linguistique de l'Énonciation, j'ai analysé la manière dont l'humour se déployait dans une interaction, de sa production à la réaction obtenue.

5.2.2.1 Le Dialogisme

Nous devons la notion de *Dialogisme* à (Bakhtine, 1929/1977). Réfutant l'idée d'une « *énonciation-monologue* », une énonciation est le produit d'un échange en cours, que les participants construisent ensemble, mais également celui de dialogues antérieurs, de sorte que :

Toute énonciation, quelque signifiante et complète qu'elle soit par elle-même, ne constitue qu'une fraction d'un courant de communication verbale ininterrompu [...]. (Bakhtine, 1929/1977, p. 136).

Ainsi, parce qu'une énonciation entretient des rapports dialogiques avec des énonciations antérieures, « *l'interaction verbale constitue la réalité fondamentale de la langue* » (Bakhtine, 1929/1977, p. 135-136).

Comme le souligne Robert Vion, le dialogisme est donc un concept fondamentalement interactif :

Toute production, fût-elle *monologique*, est dialogique en son principe dans la mesure où elle est déterminée par un ensemble de productions antérieures, se présente nécessairement comme une parole adressée, répond à des attentes, implique des efforts d'adaptation et d'anticipation et peut s'intégrer dans le circuit du dire et du commentaire. (Vion, 1992, p. 31).

5.2.2.2 La Polyphonie

Un énoncé, parce qu'il est le produit d'autres échanges, passés ou futurs, réels ou fictifs, est donc nécessairement *pluriel*. Il est d'autant plus pluriel que le sujet est également hétérogène. Cette idée n'est pas propre à la linguistique de l'Énonciation. Elle se retrouve également dans l'interactionnisme symbolique de Mead qui a proposé une vision tripartite du sujet (le *Soi*, le *Moi* et le *Je*, (Mead, 1963). Elle se retrouve aussi chez (Goffman, 1973)¹⁰¹ à travers la notion de rôle. La particularité de l'Énonciation en revanche est de chercher des *traces* de cette hétérogénéité dans le discours produit. C'est peut-être chez (Ducrot, 1984) que cette opposition à « *l'unicité du sujet parlant* » est, sinon la plus forte, du moins la plus développée :

L'objectif de ce chapitre est de contester – et, si possible, de remplacer – un postulat qui me paraît un préalable (généralement implicite) de tout ce qu'on appelle actuellement la « linguistique moderne » [...]. Ce préalable, c'est l'unicité du sujet parlant. Il me semble en effet que les recherches sur le langage, depuis au moins deux siècles, prennent comme allant de soi – sans

¹⁰¹ 1956 pour l'édition originale.

même songer à formuler l'idée, tant elle semble évidente – que chaque énoncé possède un et un seul acteur. (Ducrot, 1984, p. 171).

Ducrot s'oppose donc à l'unicité du sujet parlant et va proposer des *entités théoriques*. Ainsi, outre le sujet parlant qui prononce effectivement l'énoncé, Ducrot distingue deux entités. La première est le *locuteur* (L), à qui l'on impute généralement la responsabilité de l'énoncé :

Par définition, j'entends par locuteur un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé. (Ducrot, 1984, p. 193).

La seconde entité est l'*énonciateur*, dont la voix s'exprime à travers celle du locuteur. Ainsi :

Je dirai que l'énonciateur est au locuteur ce que le personnage est à l'acteur. [...] le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant (l'énonciateur est alors actualisé), soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative, même s'il ne s'assimile pas à eux (l'existence discursive qui leur est ainsi donnée, le fait que quelqu'un prend une certaine position, donne du poids à cette position, même pour celui qui ne la prend pas à son compte [...]). (Ducrot, 1984, p. 205).

Dans cette dernière citation, Ducrot fait donc apparaître l'hétérogénéité du sujet, lequel, loin d'être seul à parler, fait intervenir dans son discours, une multitude d'énonciateurs différents, qui lui correspondent ou non, jouant ainsi à cache-cache, non seulement avec l'interlocuteur, mais également avec tout un ensemble d'opinions. Là réside le fondement du mécanisme humoristique de l'humour. Reste un élément à ajouter, ce que fera Vion, pour que l'appareillage soit complet.

5.2.2.3 La mise en scène énonciative

C'est à travers le concept de « *mise en scène énonciative* » que (Vion, 1998) se propose d'analyser ce jeu de cache-cache auquel se livre le sujet. Cinq types de mises en scène sont ainsi recensés¹⁰² :

- *L'unicité énonciative* permet au locuteur de donner l'impression de prendre l'entière responsabilité de son dire. L'énonciateur construit dans le discours, correspond ici au locuteur. C'est typiquement le cas des assertions (« *il pleut* », « *je viens* »).

- *La dualité énonciative* à travers laquelle le locuteur convoque deux sources énonciatives distinctes qui lui correspondent toutes deux. Cette mise en scène, nous le verrons, est largement présente dans les énoncés humoristiques, dans l'ironie antiphrastique (« *c'est intelligent ça !* »), ainsi que dans les actes paradoxaux (« *je te promets qu'on se reverra* »), où le locuteur promet en même temps qu'il menace.

¹⁰² Les exemples des cinq mises en scènes sont issus de (Vion, 1998, p. 429).

- *L'effacement énonciatif* permet au locuteur de donner l'impression de ne pas prendre en charge son énoncé et de se dissimuler derrière une énonciation impersonnelle telle qu'on en rencontre dans les discours historiques ou dans certaines descriptions. Exemple : « *Henri IV, dit « le Grand », né Henri de Bourbon le 13 décembre 1553 à Pau et mort assassiné le 14 mai 1610 à Paris.* »¹⁰³

- *Le parallélisme énonciatif* : dans cette mise en scène, le locuteur parle avec d'autres voix, identifiées ou non, dont celle du partenaire dans les cas de diaphonie. Dans ce discours pluriel, sa voix peut être dominante ou dominée : « *Ils ont annoncé qu'il pleuvrait et ils ne se sont pas trompés* ».

- *L'opposition énonciative* correspond à la même mise en scène que précédemment, à la différence qu'ici, le locuteur ne parle plus avec d'autres voix, mais *contre* elles : « *Ils ont annoncé qu'il pleuvrait, tu parles, j'ai pris mon parapluie pour rien* ».

Toutes ces mises en scène correspondent à ce que Robert Vion appelle les « *places énonciatives* » lui permettant de proposer une approche relationnelle de l'interaction.¹⁰⁴

5.3 Exemples d'analyses énonciatives de l'humour conversationnel

C'est en m'appuyant sur « *la mise en scène énonciative* » proposée par Vion, que j'ai alors analysé l'humour. Il relève de la dualité énonciative, ou double énonciation. Un sujet parlant – être de chair – va effectivement *dire* (ou écrire) un énoncé. Mais, son énoncé, et plus généralement son discours, va être constitué d'une part par un locuteur – être de discours – (« responsable », en apparence du discours), et par d'autres énonciateurs (au moins un autre) qui sera ou seront mobilisé(s) par le locuteur. Toute la particularité de l'humour – et pour moi tout son sel – sera alors de savoir si le sujet parlant (et le locuteur affiché) adopte les points de vue proposés. Voici un exemple issu de ma thèse (Priego-Valverde, 1999, p. 308-309) :

EXEMPLE 2. Corpus "Loft Stories": t'iés simple

Dans cet extrait, les participants, 4 amis qui forment deux couples (F1+M1, F2+M2), parlent de la personnalité de chacun en essayant de se définir, et finalement de dire, ce qui a plu chez l'autre personne du couple. Ce que F1 apprécie chez son ami M1, c'est sa simplicité d'esprit.

- 1 **F1** : non mais c'est ta **simplicité** d'esprit
- 2 **M2** : **t'iés simple**
- 3 **les autres** : (*rires*)
- 4 **M1** : (*il chante*) on m'appelle:: simplet l'innocent du village:: (*rires*)
- 5 **les autres** : (*rires*)
- 6 **M2** : (*rires*) oh fan

¹⁰³ Source Wikipédia.

¹⁰⁴ Voir chapitre 2.

7 **F1** : oh:: là là::↑

F1 utilise ici le terme « *simplicité* » dans le sens de « non snob ». Mais M2 rebondit immédiatement dessus en lui attribuant le sens de « idiot, simplet ». Autrement dit, « *simple* » s'avère être le disjoncteur qui permet de révéler les deux isotopies qui peuvent se rattacher au connecteur (dans le sens de Greimas) « *simplicité* ». M2 rebondit donc en actualisant le niveau de sens second qui était, certes disponible, mais latent dans l'énoncé de F1. Comme il s'agit ici d'une reprise diaphonique, M2 impute ainsi la responsabilité de son énoncé à un énonciateur qui n'est autre que F1. Mais cet énonciateur est un énonciateur « fictif » car il est introduit par M2 à l'intérieur du discours de F1. M2 a ainsi (probablement) volontairement détourné le sens des propos de F1. Nous avons donc dans l'énoncé de M2 trois énonciateurs convoqués : celui qui correspond à l'image que M2 crée de F1, celui qui s'amuse des propos qu'il lui fait tenir, et celui, ambigu, dont on ne sait s'il correspond ou non à ce que pense M2 (c'est-à-dire que M1 est « simplet »). En accordant une dénotation fallacieuse aux propos de F1, M2 crée donc d'elle une image négative, laquelle, au lieu de valoriser son ami, le ridiculise. Mais en soulevant le sens de « simplet » auquel F1 n'avait probablement pas songé, il l'attribue du même coup à M2, image que ce dernier accepte de bonne grâce en entrant dans le jeu. Il va même jusqu'à surenchérir par l'appropriation d'un discours préconstruit, une chanson, qui lui permet de s'identifier au personnage que lui a attribué M2. M1 accepte la moquerie et procède donc par autodérision, ce qui lui permet du même coup de « redorer son blason » et d'invalider l'image négative que M2 lui avait octroyée.

A travers ce court exemple, on voit toute la richesse et l'efficacité de l'appareillage énonciatif pour décortiquer le fonctionnement de l'humour conversationnel. D'un point de vue discursif, en s'inscrivant dans le prolongement des travaux sur l'incongruité humoristique et la notion d'écart, de distance, qui est nécessaire à l'humour, l'Énonciation permet de montrer sur quoi s'appuie l'humour conversationnel. En outre, en révélant le jeu sur les images que les individus se construisent des uns et des autres, cet appareillage théorique apporte également un éclairage relationnel au fonctionnement de l'humour conversationnel. La même mécanique, où la dimension relationnelle est encore plus flagrante, apparaît aussi dans l'exemple suivant, toujours issu de ma thèse (Priego-Valverde, 1999, p. 307-308) :

EXEMPLE 3. Corpus "Loft Stories": ça vient d'où

Cet exemple met en scène les mêmes participants que dans le précédent. Dans les instants précédents l'exemple sélectionné, F2 et M2 exposent leurs inquiétudes quant à leur capacité à élever un enfant, inquiétude d'autant plus grande que F2 ne ressent pas la fibre maternelle.

1 **F2** : no:n↑ mais enfin mis à part le chat non moi je m'en fais une montagne je BAde les filles
2 comme Y tout ça qui ont eu des gamins à 20 ans↑ hop on fait un bébé <*sifflement pour*
3 *montrer la rapidité de la chose*> et ça pousse tout: seul:: et:: et tu t'fais pas de:: (+) tu
4 t'inquiètes pas↑ quoi ça va / ça va aller bon
5 **M2** : no::n "chepa" / en fait oui i faut pas se poser trop de questions

- 6 **F2** : ben oui mais: qu'est-ce que tu veux hm
 7 **M2** : i paraît= que ça vient naturellement
 8 **F2** : (*en riant*) ça vient d'où
 9 **F1** : (*éclat de rire*)
 10 **F2** : (*rires*)

Pour rassurer son amie, et aussi pour se rassurer lui-même car il aimerait avoir des enfants assez rapidement, M2 lui explique que l'instinct maternel est censé venir tout naturellement. Il utilise donc l'expression « *ça vient* », dans le sens de « survenir ». F2 reprend le verbe, mais en lui accordant délibérément un sens spatial qu'il n'avait pas. Elle donne ainsi à l'instinct maternel une matérialité qu'il n'a pas, matérialité accentuée par l'emploi de « *ça* » qui va concrétiser cet instinct, un peu comme s'il s'attrapait à la manière d'un virus, d'une maladie. Par un tel procédé, elle désacralise la maternité tout en véhiculant une image d'elle-même très particulière. Ainsi, par une telle question, deux énonciateurs au moins sont convoqués. Le premier, naïf, se demande ce qu'est l'instinct maternel, le second est réticent, voire réfractaire, au point de le considérer comme une vulgaire chose. Au-delà de ces deux énonciateurs, un troisième est également présent, un troisième qui joue, qui provoque et qui s'appuie sur l'histoire conversationnelle des participants pour le faire. Ainsi, pour résumer la situation par un euphémisme, nous dirons que F1 et F2 ne sont pas pressées le moins du monde d'avoir des enfants, au grand désespoir de leurs amis respectifs. Produire une telle intervention constitue donc une provocation de la part de F2 tout en jouant sur la connivence, voire sur la solidarité féminine avec F1. Le fait que seules les deux femmes rient est en ce sens révélateur. L'image que se construit donc F2 est celle d'une personne réfractaire à la maternité, image que cautionne F1 par ses rires.

Les rires qui ponctuent l'intervention de F2 sont très révélateurs et permettent d'atténuer ce que peut avoir de provocateur son énoncé. Ils fonctionnent donc comme un signal permettant de montrer qu'elle bascule dans l'humour. Ainsi, si l'image qu'elle construit est en partie fondée, elle tient à montrer aux autres qu'elle « en rajoute » et qu'elle s'en amuse.

Là encore, les dimensions à la fois discursive et relationnelle sont mises en avant par l'approche énonciative. Et l'analyse d'un énoncé aussi court que « *ça vient d'où* » permet d'accéder à la fois à relation des participants ici-et-maintenant (par le jeu de connivence entre les deux F), qu'à leur histoire conversationnelle. Par ailleurs, on voit bien aussi à travers ces deux exemples que le « jeu énonciatif » de l'humour brouille les pistes. Ainsi, si l'exemple de « *simplicité* » peut être clairement catégorisé comme une moquerie envers M1, on ne peut exclure le fait qu'il s'agisse aussi d'une moquerie envers F1 qui aurait employé un terme impropre. On ne peut non plus exclure le fait que M2 fasse un peu d'autodérision en se montrant comme n'ayant pas compris l'énoncé de F1. De la même manière, si l'exemple de la maternité est clairement autodérisoire, il peut aussi s'agir d'une moquerie envers M2 son conjoint, et par ricochet, envers M1 qui partage le même désir d'enfant que son ami.

Dès lors, quelles sont les cibles réelles de l'humour ? Peut-on seulement les identifier à coup sûr ? Et si les cibles sont floues, quelle est donc la forme d'humour employée ?

Voilà donc la richesse et l'efficacité de l'approche énonciative de l'humour conversationnel : révéler et prendre à bras le corps toutes ses ambiguïtés, ses zones d'ombre, et en faire une *constante*.

Chapitre 4. La dynamique interactionnelle de l'humour

Publications principales :

- Priego-Valverde, B. 2006. 'How funny it is when everybody gets going!' A case of co-construction of humor in conversation.". *CÍRCULO de lingüística aplicada a la comunicación (clac)*.
- Priego-Valverde, B. 2016. Teasing in casual conversations: an opportunistic discursive strategy. In Leonor Ruiz-Gurillo (ed). *Metapragmatics of Humor*, 215-233. John Benjamins.
- Priego-Valverde, B. 2018. Sharing a laugh at others: Humorous convergence in French conversation. *European Journal of Humour Research* 6 (3) 68–93.
- Priego-Valverde, B. 2020. 'Stop kidding, I'm serious': Failed humor in French conversations. In S. Attardo (ed.), *Script-based semantics. Foundations and applications. Essays in honor of Victor Raskin*, 191–225. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Priego-Valverde, B. 2021. Failed humor in conversation: disalignment and (dis)affiliation as a type of interactional failure. *Humor*, Vol. 34 (4): 613-636.
- Bertrand, R., & B. Priego-Valverde, B. 2013. Does prosody play a specific role in conversational humor?. In S. Attardo, M. Wagner & E. Urios-Aparisi (eds) *Prosody and Humor*, John Benjamins, pp.143-165.
- Priego-Valverde, B., B. Bigi, S. Attardo, L. Pickering & E. Gironzetti. 2018. Is smiling during humor so obvious? A cross-cultural comparison of smiling behavior in humorous sequences in American English and French interactions. *Intercultural Pragmatics*, 15(4): 563–591.
- Priego-Valverde, B. & S. Rauzy, à paraître. Facial gestures and laughter as a resource for negotiating humor in conversation. In Priego-Valverde, B. (ed). *Interactional Humor: Multimodal Design and Negotiation*. Berlin : Mouton de Gruyter.

Encadrement :

- Méaume, M. 2022-2023. « L'humour sous toutes ses formes : Analyse de l'humour conversationnel. Comparaison avec des interactions initiales . Encadrement du mémoire de M2, AMU.
- Rigal, J. 2022-2023. Voice quality. A humor resource. Mémoire de M1 co-encadré avec E. Ferragne, AMU et Université Paris Cité.

1 L'humour en 3D

Dans le chapitre précédent, j'ai détaillé les différentes théories de l'humour, qu'il apparaisse ou non dans la conversation. Ici, je vais présenter la manière dont j'ai analysé l'humour conversationnel au fil des années grâce aux concepts et méthodologies de la linguistique des interactions. C'est une analyse interactionnelle qui me permet aujourd'hui de présenter l'humour comme un phénomène à 3 dimensions, et auxquelles j'en ajoute aujourd'hui une quatrième, tout aussi importante, que je présenterai à la fin de ce chapitre.

Mettre à jour les procédés de l'humour n'a jamais été une fin en soi pour moi. C'était en revanche une porte d'entrée privilégiée pour essayer de montrer la mécanique de l'humour dès lors qu'il est conversationnel. La question était la suivante : comment analyser cette mosaïque humoristique ? Et plus encore, comment analyser l'humour, non pas en minimisant sa complexité, encore moins en la niant, mais en la présentant comme sa richesse ? C'est, à mon sens, tout l'enjeu de la linguistique des interactions, et sa force. Parce que la linguistique

des interactions, nous l'avons vu au chapitre 2, est pluridisciplinaire, elle permet ce regard à la fois large et rigoureux qui est nécessaire à la compréhension de ce qu'est l'humour conversationnel et de la manière dont il fonctionne. Elle nous donne les outils nécessaires pour analyser toutes ses composantes, la conversation incluse.

L'approche énonciative m'a donc permis au départ d'appréhender l'humour conversationnel dans sa globalité et sa complexité. Si je l'ai toujours associée à une approche interactionnelle, je l'ai cependant délaissée au début des années 2010¹⁰⁵ pour me focaliser sur la seule approche interactionnelle. Non pas qu'elle ne m'intéressait plus ou que je la remettais en question, mais j'avais tout simplement l'impression (probablement à tort) d'en avoir fait le tour.

C'est donc en adoptant une démarche exclusivement interactionnelle que je vais maintenant présenter une synthèse de mes travaux au cours de toutes ces années. Je vais dresser un tableau de sa *dynamique interactionnelle*, laquelle est composée de trois dimensions. Voilà donc ce qu'est pour moi, l'humour conversationnel en 3D : il est *situé* (dans un cadre et une relation), il est *(co)ordonné*, et il est *multimodal*. Ce sont ces trois dimensions que je vais détailler dans les pages qui suivent et qui m'ont permis de proposer une quatrième dimension par laquelle je conclurai ce chapitre.

Il est extrêmement difficile de rendre compte de manière linéaire de ces trois dimensions. Pire, le faire, c'est prendre le risque de donner une image erronée de ce qu'est l'humour. Parce que toutes ces dimensions sont profondément interdépendantes. L'une ne peut exister sans la présence des autres. Je vais donc ici les présenter sous forme de schéma, avant de sacrifier à la linéarité qu'impose l'écrit.

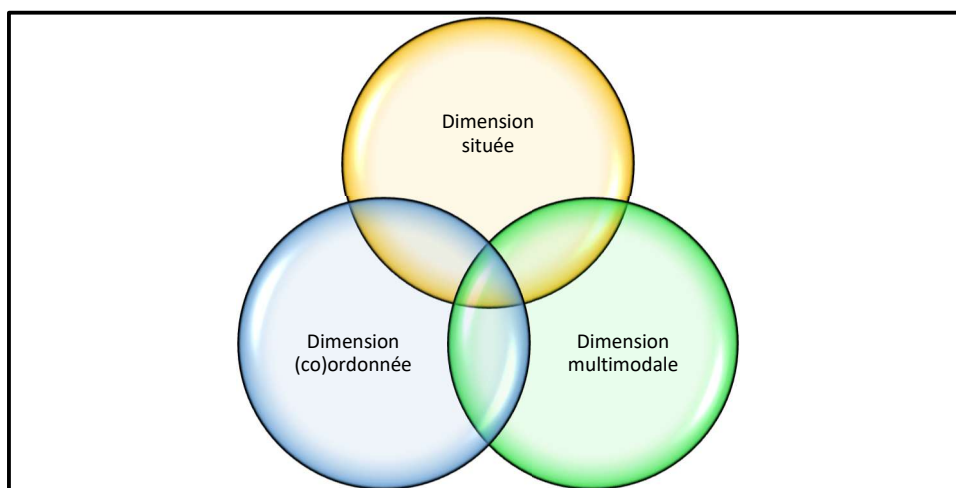


Figure 9. Les 3 dimensions de l'humour conversationnel

¹⁰⁵ Ma dernière publication avec une approche énonciative date de 2012 (Priego-Valverde, 2012).

2 La dimension située

Parce que mon objet d'étude n'est pas l'humour en général, mais *l'humour conversationnel*, ce dernier est nécessairement ancré dans le même contexte que celui de la conversation, i.e. dans un contexte pris au sens large et qui, pour rappel¹⁰⁶, se déploie sur trois niveaux : le cadre spatio-temporel (le niveau de « l'ici et maintenant »), le niveau séquentiel (ce qui se dit et fait dans l'interaction), et un niveau plus large, englobant notamment la relation des participants, leur culture ou encore leur statut (professionnel par exemple).

2.1 Les trois niveaux de contexte à travers le rebond humoristique

Certains procédés humoristiques sont particulièrement à même de montrer non seulement combien l'humour est ancré dans un contexte, mais également, que les trois niveaux de contexte peuvent parfois être mobilisés simultanément. C'est le cas du *rebond humoristique* que j'ai particulièrement analysé. En l'appelant « *jeu sur les signifiants* »¹⁰⁷ dans ma thèse, j'avais alors montré que l'humour joue constamment sur un contraste entre ce qui est logiquement (et sérieusement) attendu, et ce qui survient, m'inscrivant alors dans la lignée des travaux sur les théories de l'incongruité. Plus tard, c'est en m'appuyant notamment sur les travaux de (Norrick, 1993), que j'ai employé le terme de *rebond* de manière pérenne. Ce terme a le double mérite, à mon sens, de rendre compte autant du contexte séquentiel dans lequel l'élément humoristique apparaît, que de la manière dont ce dernier se manifeste. Ainsi, si j'ai régulièrement cité le rebond lorsqu'il s'agissait de justifier la dimension humoristique d'un exemple, ou encore d'en expliquer le déroulement, j'ai particulièrement analysé ce procédé dans un article consacré à la moquerie (Priego-Valverde, 2016). Au-delà du fait que cet article constitue probablement ma seule étude entièrement consacrée à un procédé humoristique spécifique, il marque également un tournant dans mon parcours. C'est à ce moment-là que j'ai véritablement délaissé l'approche énonciative pour davantage mobiliser les outils de l'Analyse Conversationnelle et de la Linguistique Interactionnelle.

2.1.1 Rebond humoristique et contexte séquentiel

Comment fonctionne donc le rebond humoristique d'un point de vue séquentiel ? C'est à (Sacks, 1973) que nous devons probablement la première étude du fonctionnement des jeux de mots dans la conversation (les « *puns* »). Selon lui, un « *pun* » consiste en la :

[...] presence of a word, phrase or other construction of more than one meaning, one meaning being used in the understanding of the construction in the conversational locus, while the other meaning(s) are also fitted to the locus, although in different way. (Sacks, 1973, p. 139).

¹⁰⁶ Voir chapitre 2.

¹⁰⁷ Selon la terminologie de (Aubouin, 1948), voir chapitre 3.

Avec une telle définition, Sacks rejoint les théories de l'incongruité et les notions de *scripts* et *bisociation*¹⁰⁸. Et c'est sur cette base que (Norricks, 1993) va proposer une définition du « *punning* » conversationnel, en mettant en avant son fonctionnement séquentiel :

[...] punning, as defined here, always represents a reaction to a previous turn and requires the listener to go back and reanalyze it to discover a new interpretation. (Norricks, 1993, p. 65).

Publication

“Teasing in casual conversations: an opportunistic discursive strategy.”

Priego-Valverde, B. 2016. In Leonor Ruiz-Gurillo (ed). *Metapragmatics of Humor*, 215-233. John Benjamins.

En analysant des exemples de moquerie, j'ai tenté de mieux circonscrire le rebond humoristique. Ce choix de corpus n'est pas innocent. La moquerie est déjà définie comme une forme d'humour qui apparaît comme un *second tour*, notamment pour souligner le caractère inapproprié de ce qui vient d'être dit (Drew, 1987). Dès lors, il était attendu de retrouver le rebond comme procédé humoristique assez fréquemment employé. Je me suis focalisée sur une forme spécifique de rebond, le **pinning**.

Corpus analysé :

Corpus « Loft Stories »¹⁰⁹ :

- 5 enregistrements issus de conversations pluri-locuteurs (ici, 3 et 4 participants).
- Les participants sont des amis ou membres d'une même famille.
- Durée cumulée des enregistrements : 14h25mn.
- Nombres de séquences humoristiques : **103, parmi elles, 33 cas de pinning.**

Le pinning :

Le pinning est une forme spécifique de rebond, que l'on pourrait qualifier de forme « stricte ». Le pinning, ou « *épinglage linguistique* », tel que défini par (Traverso, 1999, p. 85) consiste « à relever, dans le discours de son interlocuteur, un mot ou un syntagme qui devient source d'une élaboration ludique. ».

Il s'agit donc ici d'épingler un mot pour le reprendre, autrement dit, de le répéter *verbatim*. A cet égard, le contexte discursif de l'épinglage est le même que celui de la taquinerie, i.e., il est un second tour.

La répétition :

Le pinning est donc une forme de répétition, d'hétéro-répétition même (Guardiola et al., 2012). En s'appuyant sur la typologie des répétitions élaborée par (Tannen, 1989), ces auteures considèrent que le pinning renvoient aux fonctions d'humour et de « *savoring* », telles que formulées par (Tannen, 1989, p. 63-64).

Le punning :

Pinning et punning ont des points communs : ils sont des jeux sur les mots, ils constituent au moins un deuxième tour, enfin, les deux peuvent être considérés comme agressifs tant pour l'interaction elle-même, en perturbant le thème conversationnel, que pour les participants.

Mais mon étude a également montré quatre différences significatives entre les deux procédés : (1) à la différence du punning – tel que défini par (Norricks, 1993) en tout cas – en produisant un pinning, le locuteur ne fait pas toujours semblant de ne pas avoir compris, (2) il ne joue pas toujours avec un second sens, même

¹⁰⁸ Voir chapitre 3.

¹⁰⁹ Voir chapitre 5.

si cela est fréquent, (3) dans la mesure où l'épinglage permet fréquemment la moquerie, le jeu porte davantage sur les images des participants que sur la découverte d'un sens second sens, (4) un locuteur peut épingler un mot ou un énoncé qui n'a pas été dit dans la conversation en cours mais dans une conversation précédente, faisant référence alors à l'histoire conversationnelle des participants.

J'ai donc présenté le pinning, lorsqu'il servait une moquerie, comme suit :

- Répétition verbatim d'un mot ou d'un énoncé produit (à un moment donné) par l'autre,
- Un second tour (au moins),
- Qui pointe une (supposée) inconvenance.

L'analyse, plus approfondie, des exemples sera présentée dans la suite du texte ci-après afin de montrer la relation entre le rebond et les différentes composantes contextuelles.

Encart 28. Publication: la taquinerie dans la conversation

EXEMPLE 4. Corpus "Loft Stories": la maïzena

Les 4 participants sont deux sœurs (F1 et F2, et leurs conjoints respectifs, M1 et M2). Ils parlent des restaurants de couscous, que M2 considère trop chers par rapport au coût de la semoule. Mais au lieu de dire « semoule », il se trompe et dit « maïzena ». C'est cette erreur qui va être reprise verbatim et va donner lieu à la digression ludique au cours de laquelle il sera octroyé à M2 deux images différentes : celle de quelqu'un qui ne sait pas de quoi est fait un couscous, puis, celle de quelqu'un qui « passe du coq à l'âne », accentuant dans les deux cas, mais de manière différente, le caractère inapproprié du mot « maïzena ».

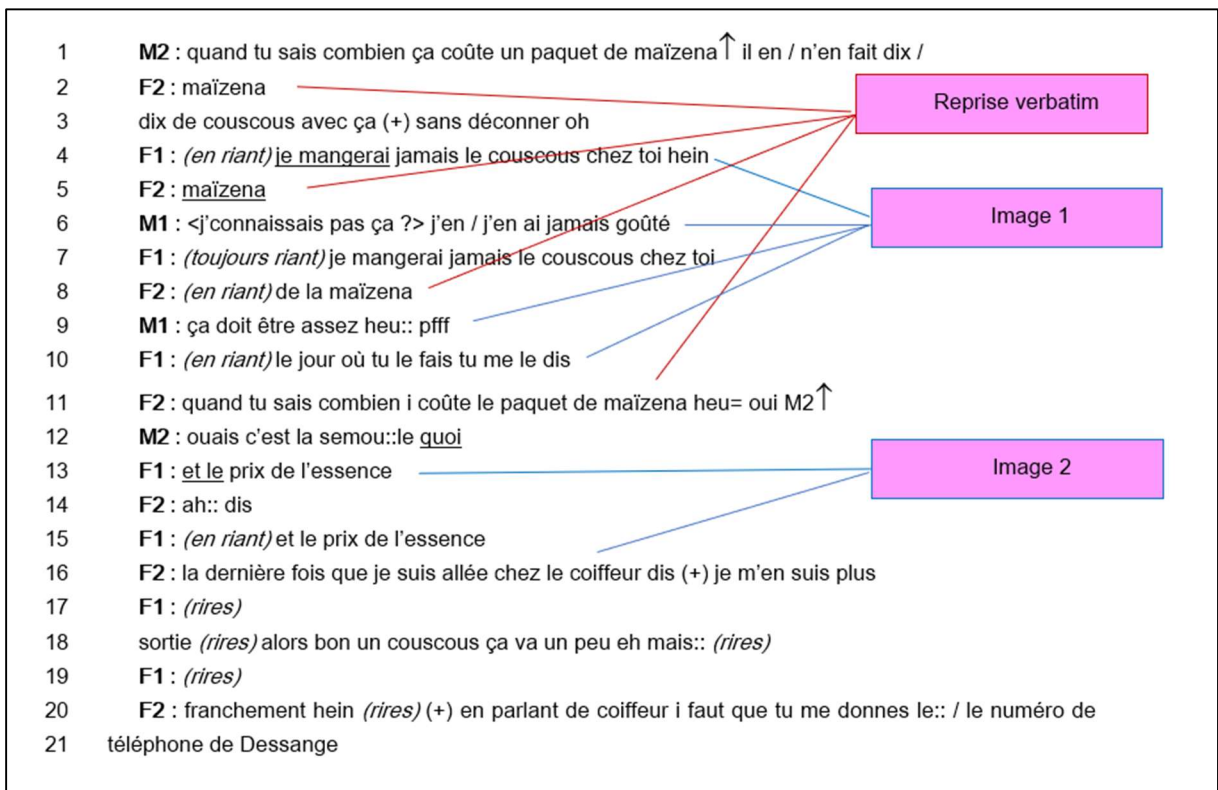


Figure 10. Analyse de l'exemple de la "maïzena"

M2 critique certains restaurants de couscous en raison du prix du repas par rapport au faible coût de la matière première (l.1). Cependant, il commet une erreur en disant « *maïzena* » au lieu de « semoule ». Cette erreur lexicale est immédiatement épinglée par F2 qui, en chevauchement avec M2, répète verbatim « *maïzena* », d’abord de manière impassible (l.3), puis en riant (l.8). Ce simple pinning ouvre la voie à une élaboration ludique dans laquelle F1 et M1 s’engouffrent, créant à eux trois une séquence de moquerie co-construite contre M2, la cible (Priego-Valverde, 1999, 2006). Mais ils le font de manière différente. Alors que les réactions de F2 se limitent à épingler d’abord « *maïzena* », puis tout le premier énoncé de M2 (l.11 et 12), F1 et M1 surenchérissent sur la première taquinerie en mettant en scène un M2 qui ne sait pas cuisiner le couscous. Ici, les énoncés humoristiques permettent aux participants à la fois de signaler une réelle inadéquation lexicale et de construire l’image d’un M2 qui ne sait même pas de quoi est fait le couscous. Puis, à partir de la ligne 13, F1 construit de M2 une seconde image, celle de quelqu’un qui passe du coq à l’âne (couscous/*maïzena*), ce qui permet d’insister encore davantage sur le fait que la *maïzena* est impropre compte tenu du thème conversationnel en cours. F2 entre dans le jeu, en proposant un autre item qui n’a rien à voir avec le thème en cours (le prix des coiffeurs), l.16).

Tout au long de cette séquence, M2 ne réagit pas de manière humoristique. Il n’entre pas dans le jeu. D’abord il ignore simplement la première répétition verbatim et continue son énoncé sérieux (l.3), puis il y répond de manière sérieuse (l.12), produisant une « *po-faced answer* » (Drew, 1987).

Je reviendrai plus bas sur la dynamique interactionnelle liée au cadre participatif.

2.1.2 Rebond humoristique et relation des participants

Dans ce même article, d’autres exemples m’avaient permis de montrer que le rebond humoristique pouvait aussi concerner des mots ou expressions dites lors d’une interaction précédente, le *pinning* faisant ainsi référence à « *l’histoire conversationnelle* » des participants (Golopentja, 1988). C’est le cas de l’exemple que je reproduis ici :

EXEMPLE 5. Corpus "Loft Stories": nouvelle aventure scientifique

Cette conversation a été enregistrée chez F1. Les trois participants sont des amis et collègues. F1 va partir à l’étranger pour une période d’au moins un an pour un contrat post-doctoral. C’est la raison pour laquelle elle évoque un éventuel discours à faire parce qu’elle prépare un pot de départ de son laboratoire actuel.

- 1 F1 : j’espère que j’aurais pas de discours à faire +++ faut pas faire de discours dans ce cas ↑
- 2 hm ↑
- 3 M1 : (*long soupir*) ou alors tu fais un discours heu ::: genre heu : //
- 4 F2 : **genre ava / nouvelle aventure (en riant) scientifique**

5 F1 : *(rires et en riant)* oh ça va avec ça + qu / qu'elle SAlope *(rires)* mais pu :tain : *(rires)* qu/
6 M1 : *(rires)*
7 F2 : *(rires)*
8 qu'elle garce mais qu'elle garce quand j'ai reçu le mail j'ai dit + PUTAIN *(rires)*
9 F2 : *(rires)*
10 F1 : et t(u) te plains d'être partie
11 F2 : *(éclat de rire)*
12 F1 : mais tu devrais être contente *(rires)*
13 F2 : *(rires)*
14 F1 : mais en plus après coup je me suis dit putain mais elle a raison quoi + c'est pathéti :que
15 F1 : *(éclat de rires)*
16 nouvelle aventure scientifique pourquoi j'ai écrit ça ↑ en fait j'ai écrit ce mail en 2 minutes
17 quoi j(e) / ouais j'ai dû le relire histoire de voir les fautes d'orthographe
18 F2 : *(rires)*
19 F1 : *(sourir)* c'est vrai qu'après coup mais heu :: c'est quoi / c'est quoi ce pseudo lyrique à
20 la con↑ quoi *(rires)*
21 F2 : *(rires et en riant)* ça m'a fait marrer *(rires)*
22 F1 : *(voix souriante)* alors après j'avais honte
23 F2 : *(rires et en riant)* ah ça m'a fait bien marrer +++ ben en tout cas ouais eh + on te manque
24 hein (...)

Dans cet extrait, F2 n'épingle pas une expression qui vient d'être dite, mais qui a été écrite dans un email que F1 a envoyé à F2 quelques jours plus tôt dans lequel elle évoquait son désir de faire un pot de départ, « *en route vers de nouvelles aventures scientifiques* » donc. Le thème conversationnel en cours étant justement ce pot de départ, F2 actualise ce précédent email pour s'en moquer. Elle tourne en dérision la formulation que F1 a employée, chose qu'elle avait déjà faite par écrit (l.4 et 7). Le rebond sert ici, bien sûr, à se moquer, ici-et-maintenant, de F1, mais parce qu'il est ancré dans une histoire conversationnelle, il permet également d'inscrire l'interaction en cours dans un continuum.

Au-delà du procédé utilisé, cet exemple est intéressant pour deux autres raisons. D'une part, il montre toute l'ambivalence de la moquerie : à la fois profondément ludique (le nombre et la force des rires produits le montrent), et agressive envers la face de F1. La seconde raison concerne justement cette agressivité, révélée par les réponses à la moquerie. Ces réponses sont elles aussi ambivalentes : à la fois une acceptation de la moquerie et des insultes envers F2. Naviguant constamment entre sérieux et ludique, entre ce qui est dit et la manière dont les choses sont dites, tant F1 que F2 justifient leurs productions humoristiques (l.20, F2, « *ça m'a fait marrer* »), que les réactions déclenchées (l.4 et 7, les insultes de F1). C'est cette ambivalence de la moquerie, soulignée par les deux F, qui permet d'expliquer la longueur de la séquence humoristique au cours de laquelle F1, en forme de mea culpa, se range du côté

de l'opinion de F2 et considère, avec une certaine dose d'autodérision, que sa formulation est « pathétique » (l.13) et « pseudo lyrique » (l.18).

2.1.3 Rebond humoristique et cadre spatio-temporel

Le rebond humoristique est un procédé assez large. Comme dans l'article présenté ci-dessus, il peut être pris de manière stricte, i.e. comme une *répétition verbatim* d'un terme (qu'il soit produit dans l'interaction encours ou lors d'une précédente) considéré problématique et qui sera repris de manière humoristique.

Mais il peut également être plus flou. Cela consiste à rebondir sur ce qui vient d'être dit, sans pour autant le répéter. C'est le cas de l'exemple n°1 analysé dans le chapitre précédent, au cours duquel M1 annonce aller aux toilettes, tout en se dirigeant vers un arbre. Si les participants n'avaient pas été en pleine nature, l'énoncé de M1 n'aurait pas été incongru et n'aurait pas permis un rebond humoristique. C'est donc en s'appuyant sur le contexte spatio-temporel (une piste de ski), que M2 peut produire sa moquerie. Ce contexte étant partagé par l'ensemble des participants, donc disponible pour tous, tous peuvent comprendre la moquerie et y répondre par des rires, sans pour autant que l'expression sur laquelle on rebondit ait été explicitement répétée.

J'ai dit précédemment que le terme de « rebond humoristique » avait le double mérite de rendre compte à la fois du contexte séquentiel dans lequel l'élément humoristique apparaît, et de la manière dont ce dernier se manifeste. J'en viens donc à sa manière. Etymologiquement, « rebondir » renvoie d'abord à « résonner, faire résonner », jusqu'au 16^{ème} siècle. Et c'est au cours du 18^{ème} siècle, que le sens de « faire des bonds » apparaît¹¹⁰, donnant alors à ce terme un dynamisme qu'il n'avait pas. Le rebond humoristique est une combinaison de ces deux acceptions : *un mot ou expression dite (à un moment donné) qui résonne autrement, ou de manière particulière, au point de bondir instantanément dessus*. A ce titre, il est le procédé qui révèle le mieux toute la particularité de l'humour conversationnel (pour ne pas dire son essence) : une **fulgurance**.

L'humour conversationnel est une fulgurance et même plus, ne peut être qu'une fulgurance. D'une part parce que le locuteur humoriste « fait avec ce qu'il a », i.e. avec ce qui vient d'être dit ou qui peut être actualisé par ce qui vient d'être dit. Il ne peut donc anticiper son énoncé et ne peut agir qu'en direct¹¹¹. Fulgurance également parce que le rebond, pour fonctionner, est une question de timing : « avant l'heure, c'est pas l'heure ; après l'heure, c'est plus l'heure ». Rebondir trop tard a peu de chance de fonctionner : la conversation a probablement continué, les participants auront peut-être oublié ce qui a été dit, un autre

¹¹⁰ *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'A. Rey, Le Robert (1992).

¹¹¹ C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je considère que l'humour présent dans les séries télévisées et autres sitcoms, si réalistes qu'elles soient par ailleurs, n'est pas de l'humour conversationnel mais un humour qui en reproduit les formes (voir chapitre 3).

participant peut intervenir avant et saisir l'occasion... bref, *l'occasion est passée*. Dire, ne serait-ce quelques minutes après l'énoncé à épinglez « au fait, quand tu as dit ça, j'aurais pu te dire ça », n'a en vérité que peu de chances de fonctionner.

2.2 Cadre interactionnel et cadre participatif

Tels que présentés ici, le cadre interactionnel renvoie au nombre de participants et à la nature de leur relation, et le cadre participatif à la manière dont les participants agissent selon le rôle mobilisé (locuteur, interlocuteur, tierce partie...). Au fil des années, j'ai davantage étudié certains types de cadres, c'est donc sur eux que je vais principalement insister, les autres seront mieux développés dans le dernier chapitre de cette synthèse, réservé à mes travaux en cours et futurs.

Hormis une étude produite en collaboration sur l'humour en classe (Petitjean & Priego-Valverde, 2013), tous mes travaux concernent la *conversation*, qu'elle ait été enregistrée de manière écologique (et parfois notée sur le vif), ou recueillie en chambre sourde, selon un protocole semi-expérimental¹¹². Récemment, je me suis intéressée aux interactions adulte/enfant¹¹³, mais la très grande majorité de mes travaux porte sur les interactions entre adultes. Les trois cadres interactionnels étudiés sont les suivants :

- Conversations pluri-locuteurs entre proches (membres d'une même famille ou amis de longue date). Toutes ces conversations ont été rassemblées dans le Corpus « Loft Stories » et ont été enregistrées de manière écologique.
- Conversations dyadiques entre connaissances à des degrés divers (collègues et amis sans pour autant être intimes¹¹⁴). Ces interactions ont été recueillies de manière semi-expérimentale et renvoient aux corpus « CID » (Bertrand et al., 2008) et « Cheese ! » (Priego-Valverde et al., 2020).
- Conversations dyadiques entre personnes qui ne se connaissent pas (Corpus PACO, (Amoyal et al., 2020), enregistré de manière semi-expérimentale).

2.2.1 Interactions enregistrées de manière écologique et semi-expérimentale

A ce jour, et cela viendra probablement, je n'ai jamais fait de comparaison *systématique* entre les corpus enregistrés de manière écologique ou semi-expérimentale. Si j'ai étudié les deux, parfois successivement, parfois simultanément, c'était plus au gré de mes envies, de mes projets, et disons-le, des opportunités¹¹⁵. Si bien qu'aujourd'hui, je peux puiser indifféremment dans un type de corpus ou dans un autre, des exemples à analyser plus en détail pour une étude spécifique.

¹¹² Voir chapitre 5.

¹¹³ Grâce au co-encadrement du projet de recherche post-doctoral de Chiara Mazzocconi (ILCB/LPL).

¹¹⁴ A une exception près, issue du corpus CID (Bertrand et al., 2008), voir chapitre 5.

¹¹⁵ Voir le chapitre 5.

Par ailleurs, et c'est la raison pour laquelle je peux puiser dans nos différents corpus, je n'ai jamais constaté de différences majeures et réellement significatives dans les procédés mobilisés pour faire de l'humour, ni dans les formes d'humour. Partout j'y ai vu de l'autodérision, de la moquerie, de l'ironie, ou encore des jeux de mots. Partout j'y ai vu des rebonds, de l'exagération, des rires, des onomatopées, du discours rapporté... De manière empirique donc, je ne peux pas dire que l'humour est différent selon qu'on soit ami ou membre d'une même famille, qu'on soit enregistré à domicile ou dans une chambre sourde. Je sais que ce dernier aspect peut surprendre. Bien sûr certains thèmes (d'humour comme de conversation) peuvent être écartés compte tenu du cadre d'enregistrement, je ne peux ni ne veux le nier. Mais justement, c'est plus un thème qui va être écarté qu'un ressort humoristique. Autrement dit, quel que soit le cadre interactionnel, on semble faire de l'humour de la même manière, mais sur des sujets qui peuvent potentiellement être différents.

2.2.2 Interactions dyadiques initiales

Les interactions dites « initiales » sont des interactions se déroulant entre personnes qui ne se connaissent pas, et qui font donc connaissance lors de cette première interaction. Comme je l'ai dit précédemment, nous disposons au LPL de deux corpus conversationnels dyadiques qui ont été enregistrés selon le même protocole mais en changeant une variable : le degré de connaissance des participants¹¹⁶. Alors que dans « Cheese ! », les participants se connaissent, dans PACO, ils se découvrent dans la chambre sourde, le jour-même de l'enregistrement. Nous disposons donc de deux corpus pouvant être aisément comparés, et c'est d'ailleurs à cette fin que PACO a été créé. Initialement, il s'agissait en effet, pour la thèse qu'effectuait Mary Amoyal (Amoyal, 2022), d'étudier les transitions thématiques et le rôle du sourire dans ces deux conditions¹¹⁷. C'est donc grâce à cette thèse et à la constitution de PACO que j'ai commencé à m'intéresser aux interactions initiales, cadre interactionnel que je compte davantage étudier les prochaines années.

L'humour dans les interactions initiales est un domaine de recherche très récent. Bien que les études soient à ce jour peu nombreuses, on peut déjà dire que si l'humour est fréquent dans la conversation familière, ce type d'interaction n'en a pour autant pas l'exclusivité. Il serait même faux d'affirmer le contraire, comme cela a parfois été fait (voir (Haugh & Pillet-Shore, 2018)).

(Haugh, 2011) est, à ma connaissance, l'une des premières études qui aborde cette question. En analysant l'humour sous l'angle de (l'im)politesse et des enjeux de faces, l'auteur montre que tant l'autodérision (« *self-oriented humour* ») que la taquinerie (« *teasing, other-oriented humour* ») sont un moyen important pour établir un lien avec l'autre. Plus

¹¹⁶ Voir chapitre 5 pour plus de détail.

¹¹⁷ Voir les encarts 10 et 17, chapitre 2.

récemment, dans une étude portant exclusivement sur la moquerie dans les interactions initiales en anglais australien, (Haugh & Pillet-Shore, 2018) ont encore une fois montré sa présence, pour ne pas dire sa fréquence :

It is important to first note our observation that the social action of teasing did in fact transpire in these initial interactions. Out of the 30 initial interactions we examined, of them featured one (or more) teasing sequence. The teases themselves were produced by both female and male speakers and were directed at both female and male targets of varying ages. This directly challenges the common assumption that teasing only occurs in close or intimate relationships. (Haugh & Pillet-Shore, 2018, p. 249).

Proposant une approche à la fois structurelle et relationnelle, (Haugh & Pillet-Shore, 2018) présentent la moquerie comme une séquence composée de trois actions : (1) le « *teasable* », ce sur quoi va porter la moquerie, i.e. le déclencheur ; (2) la *moquerie* elle-même ; (3) *l'affiliation*, i.e. la ratification mutuelle de la dimension non sérieuse de la moquerie. Leur résultat le plus frappant, parce qu'il pourrait paraître contre-intuitif, est que la moquerie, même lorsqu'on ne se connaît pas (ou justement parce que ?), a une fonction affiliative :

We proposed that teasing in initial interactions invites intimacy, because although a tease is a vehicle for other criticism that is face-threatening, and so constitutes a potential impropriety in the context of an initial interaction, the introduction of an impropriety may also propose a move into more intimate interaction. (Haugh & Pillet-Shore, 2018, p. 264).

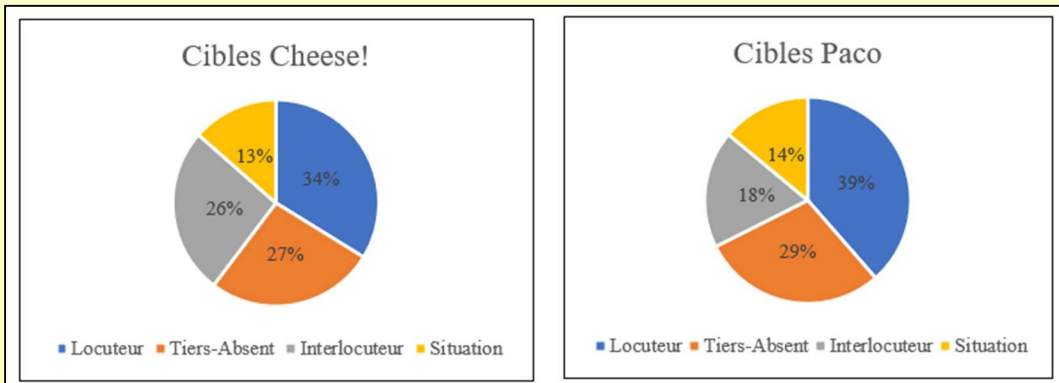
Le mémoire de M2 que Manon Méauume fait sous mon encadrement porte également en partie sur les interactions initiales. Après avoir analysé la manière dont l'humour conversationnel est produit lorsque les participants se connaissent¹¹⁸, son mémoire de M2 vise à comparer ces productions humoristiques dans deux conditions différentes : selon que les participants se connaissent (corpus « Cheese ! ») et ne se connaissent pas (corpus PACO).

Encadrement		
« L'humour sous toutes ses formes : Analyse de l'humour conversationnel. Comparaison avec des interactions initiales »		
Manon Méauume, mémoire de recherche de M2, 2022-en cours		
Les mêmes annotations faites sur « Cheese ! » ¹¹⁹ ont été réalisées sur le corpus PACO (items humoristiques, procédés, cibles, formes). Les résultats obtenus en comparant « Cheese ! » et PACO, soit 22 interactions, sont les suivants :		
Items	Cheese !	PACO
	656	345

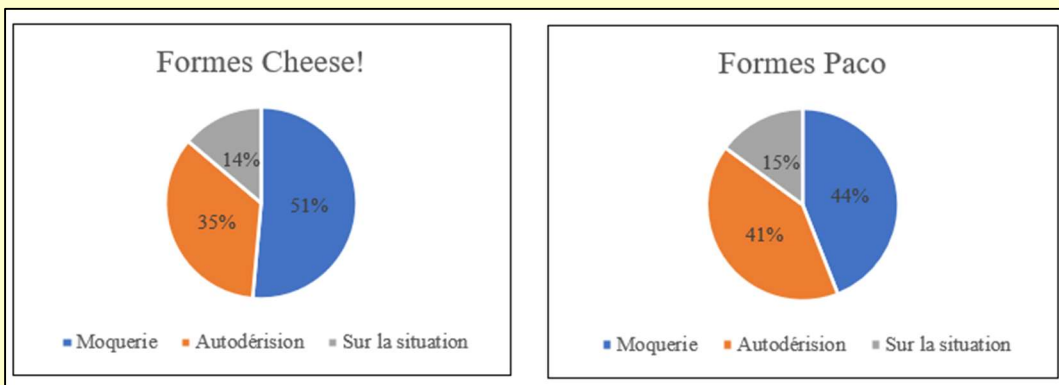
¹¹⁸ Voir chapitre 3.

¹¹⁹ Voir chapitre 3.

Voici la proportion en pourcentage des cibles et des formes d'humour conversationnel :



Répartition des cibles dans les deux corpus



Répartition des formes dans les deux corpus

Dans les deux corpus, la **moquerie** est la forme d'humour la plus fréquente, suivie de l'autodérision et de l'humour sur la situation.

Cependant, en ne comparant que moquerie et autodérision, i.e. les cibles, on peut remarquer que l'écart entre moquerie et autodérision est plus large dans Cheese ! que dans PACO.

Encart 29. Encadrement: mémoire de recherche de M2 de Manon Méaume (2022- en cours)

2.2.3 Interactions dyadiques entre personnes se connaissant bien

Mes travaux sur ce type d'interaction étant majoritaires, ils apparaissent tout au long de cette synthèse. Ici, je vais donc simplement citer les grands axes de recherche auxquels ils peuvent se rattacher. Ils sont au nombre de trois :

- *La moquerie* : j'ai aussi étudié cette forme d'humour dans les interactions pluri-locuteurs (Priego-Valverde, 2016), mais, dans les interactions dyadiques, ce travail m'a notamment permis d'approfondir la co-construction de l'humour et de proposer la notion de « *convergence humoristique* » (Priego-Valverde, 2018).
- *La dimension multimodale de l'humour* : c'est à travers l'étude des gestes faciaux (les sourires notamment), de la prosodie et du rire que j'ai étudié la diversité des ressources multimodales de l'humour.

- *La notion de « frame » humoristique* : ce travail a été particulièrement creusé dans les cas d'échec de l'humour (Priego-Valverde, 2020, 2021), j'y reviendrai ultérieurement.

2.2.4 Interactions pluri-locuteurs entre personnes se connaissant bien

Tout comme le type d'enregistrement évoqué plus haut, j'ai pu travailler – et je travaille encore – autant sur des interactions dyadiques que pluri-locuteurs. Et là encore, il m'arrive de puiser dans ces deux types de corpus pour une même étude parce que les formes d'humour que je peux y trouver sont les mêmes, ainsi qu'un grand nombre de procédés. En revanche, et c'est là une différence fondamentale avec le point précédent, si la manière dont l'humour peut apparaître est la même selon qu'on est deux, quatre ou plus, la manière dont il va être développé (ou non), dont on va y répondre... bref, la manière dont il sera négocié, sera différente.

Là encore, je n'ai pas fait à ce jour de comparaison systématique. Mais c'est un projet que je compte mener à bien et sur lequel je reviendrai dans le dernier chapitre de cette synthèse. Néanmoins, je vais synthétiser, dans la section suivante, mes travaux qui portent sur la manière dont les participants présents dans une interaction pluri-locuteurs gèrent le cadre participatif lorsque l'humour apparaît.

C'est par les interactions pluri-locuteurs que j'ai commencé à analyser l'humour conversationnel, n'ajoutant que plus tard les interactions dyadiques¹²⁰. Dès ma thèse, j'avais consacré un chapitre entier à ce que j'appelais alors « *la gestion interactive des séquences humoristiques* » (Priego-Valverde, 1999). Au-delà de l'échec de l'humour sur lequel je reviendrai, j'avais analysé *la manière dont le cadre participatif peut évoluer au cours d'une séquence humoristique*. Deux dynamiques différentes apparaissaient : la création d'une coalition entre certains participants contre un autre – autrement dit, comment un groupe de participants, pourtant réunis dans une même interaction, peut se scinder à la faveur d'un énoncé humoristique –, et la co-construction de l'humour par l'ensemble des membres.

Que provoque l'humour dès qu'il apparaît ? Comment influence-t-il la manière qu'ont les participants de communiquer ? Et au-delà, quel est son impact sur l'interaction en cours ? C'est ici la question de sa *dynamique* qui est clairement posée et de l'impact qu'elle peut avoir sur la dynamique, plus large, de l'interaction dans laquelle il apparaît.

2.2.4.1 Création d'une coalition

Si l'humour peut être innocent, pour la linguistique des interactions, son apparition ne l'est jamais. Un simple mot, un simple énoncé peut faire évoluer le cadre participatif. Ici, ce ne sera pas la conversation elle-même qui va se scinder en deux, mais ses membres qui, tout en participant à la même conversation, vont se désolidariser les uns des autres, vont choisir leur

¹²⁰ Voir chapitre 5.

camp. Certains vont alors se coaliser ensemble contre un autre. Ce mouvement interactionnel provoqué par l'humour peut apparaître à deux niveaux complémentaires. Le premier concerne le « *statut participatif* »¹²¹ que les participants occupent dans la conversation (par exemple, un participant adressé au départ peut devenir non adressé). Le second niveau concerne la trajectoire de l'humour proprement dit. Ainsi, grâce à la mise en place d'une coalition, un simple énoncé, qui aurait pu rester unique, va au contraire ouvrir la voie à une élaboration ludique plus longue et devenir une séquence humoristique au cours de laquelle plusieurs participants vont collaborer contre une cible commune et présente. C'est exactement ce qui se passe dans l'exemple « la maïzena », que je reproduis ici pour rappel :

EXEMPLE 6. Corpus "Loft Stories": la maïzena

Deux sœurs (F1 et F2) et leur conjoint respectif parlent des restaurants de couscous, que M2 considère trop chers par rapport au coût de la matière première (la semoule).

- 1 **M2** : quand tu sais combien ça coûte un paquet de **maïzena**↑ il en / n'en fait dix /
- 2 **F2** : maïzena
- 3 dix de couscous avec ça (+) sans déconner oh
- 4 **F1** : (*en riant*) je mangerai jamais le couscous chez toi hein
- 5 **F2** : maïzena
- 6 **M1** : <j'connais pas ça ?> j'en / j'en ai jamais goûté
- 7 **F1** : (*toujours riant*) je mangerai jamais le couscous chez toi
- 8 **F2** : (*en riant*) de la maïzena
- 9 **M1** : ça doit être assez heu:: pfff
- 10 **F1** : (*en riant*) le jour où tu le fais tu me le dis
- 11 **F2** : quand tu sais combien i coûte le paquet de maïzena heu= oui M2↑
- 12 **M2** : ouais c'est la semou::le quoi
- 13 **F1** : et le prix de l'essence
- 14 **F2** : ah:: dis
- 15 **F1** : (*en riant*) et le prix de l'essence
- 16 **F2** : la dernière fois que je suis allée chez le coiffeur dis (+) je m'en suis plus
- 17 **F1** : (*rires*)
- 18 sortie (*rires*) alors bon un couscous ça va un peu eh mais:: (*rires*)
- 19 **F1** : (*rires*)
- 20 **F2** : franchement hein (*rires*) (+) en parlant de coiffeur i faut que tu me donnes le:: / le
- 21 numéro de téléphone de Dessange

Dans le fil de son argumentation, M2 se trompe de mot. Au lieu de dire « semoule », il dit « maïzena ». C'est cette erreur qui va être reprise verbatim par F2. Sa moquerie aurait pu

¹²¹ Au sens de (Goffman, 1981).

s'arrêter là et tout autant réussir. Elle aurait pu être simplement saluée par des rires, puis, parenthèse fermée, M2 aurait pu reprendre le cours de son argumentation. Mais ici, parce que F1 d'abord (l.4) va entrer dans le jeu de la moquerie et s'associer à F2 ; parce que M1 ensuite (l.6) va aussi s'impliquer dans la moquerie, cette simple répétition va donner lieu à une digression ludique plus élaborée, plus longue et va devenir une séquence humoristique conjointement menée par trois participants, faisant corps contre le quatrième, M2. Ce dernier ne va jamais prendre part à la séquence humoristique. Il ne va jamais entrer dans le jeu, par de simples rires et encore moins par autodérision. Non, la seule fois où il interviendra, il produira une « *po-faced answer* » (Drew, 1987), lui permettant, de manière sérieuse, de dénoncer la moquerie dont il est la cible (l.12).

Cet exemple montre bien l'impact de l'humour sur la dynamique de la conversation. En modifiant le cadre participatif, c'est toute la trajectoire de l'interaction qui a été modifiée. M2 a initié une séquence argumentative sérieuse sur le prix du couscous au restaurant. Tous les participants auraient pu y prendre part (que ce soit en abondant dans le sens de M2 ou au contraire en s'y opposant). Mais F2 a épinglé l'erreur lexicale de M2 et F1, au lieu de ne pas en tenir compte, a choisi de se coaliser avec elle, de surenchérir, permettant alors à cette simple moquerie de se développer, détournant ainsi le fil de la conversation. Et la tentative de M2 de revenir à un registre sérieux n'y fera rien, la séquence humoristique va se poursuivre.

C'est F2 qui mettra fin à cette coalition humoristique en rebondissant sur l'idée du coiffeur dont elle a réellement besoin des coordonnées (l.20). Sans pouvoir réellement savoir si la rupture de la séquence humoristique est délibérée de la part de F2, il est intéressant en tout cas de remarquer que c'est à elle que revient cette initiative. En effet, si F2 est la compagne de M2, elle est également la sœur de F1. En découle alors une position relativement inconfortable pour elle puisque, si elle se rallie à l'un, c'est pour se désolidariser de l'autre. Il n'est donc pas innocent qu'elle ait davantage tardé que M1 pour s'associer à F1, pas plus qu'elle n'ait fini par le faire puisqu'il s'agit de sa sœur¹²². De même, s'il est logique, d'une certaine manière, que l'initiative de la rupture de la séquence lui revienne – d'une part, c'est son compagnon qui est moqué, et d'autre part, c'est elle-même qui a initié la séquence – la stratégie utilisée est très habile, et qu'elle soit délibérée ou non, elle témoigne en tout cas du dilemme dans lequel F2 se trouve. En effet, s'il est vrai que la participation à l'élaboration d'une séquence humoristique contribue au développement de la convivialité, de la bonne humeur, fussent-elles créées aux dépens d'un tiers, il est également vrai que vouloir l'interrompre c'est prendre le risque de mettre en péril cette même convivialité. Ainsi, le fait de rebondir sur le thème du coiffeur qu'elle a elle-même initié permet à F2 d'enchaîner de façon cohérente, tout en basculant du même coup vers un registre plus sérieux, où la moquerie est *d'elle-même* abandonnée, sans que la responsabilité puisse lui être imputée. Par cette stratégie, elle quitte le jeu, sans pour autant renier ce qu'elle a dit, et sans pour autant

¹²² Le fait que F2 se contente au départ d'épingler le mot « maïzena » sans pour autant, au début en tout cas, participer à la surenchère, illustre bien cette position ambiguë.

non plus se désolidariser de F1 puisqu'elle agit comme s'il lui venait subitement à l'esprit qu'elle a effectivement besoin des coordonnées du coiffeur (« *en parlant de coiffeur* », l.20). Le thème du coiffeur lui permet de revenir à un mode de communication plus sérieux, mode dont M2 n'est plus la cible.

Cet exemple illustre donc bien tous les enjeux, à la fois interactionnels et relationnels, que provoque l'apparition d'un énoncé humoristique. Comment apparaît une moquerie ? Comment évolue-t-elle ? Mais également comment y mettre un terme sans dommage interactionnel particulier (enjeux de face et cohérence pragmatique inclus) ? C'est tout cela qui est illustré ici.

2.2.4.2 Co-construction humoristique

A l'inverse de la coalition où des participants se liguent contre un autre, la co-construction humoristique désigne une séquence au cours de laquelle tous les participants élaborent *conjointement* une séquence humoristique. L'organisation séquentielle d'une telle séquence a déjà été étudiée et renvoie à une terminologie diversifiée¹²³. Au-delà du terme de « *co-construction* » que j'ai pu employer (Priego-Valverde, 1999, 2006), voici ceux que j'ai recensés : « *joint joking* » (Davies, 1984), « *fantasy humour* » (Hay, 1995, 2001), « *collaborative fantasy* » (Norrick, 2000), « *joint fantasising* » (Kotthoff, 2007; Stallone & Haugh, 2017), « *joint fantasy* » (Bertrand & Priego-Valverde, 2011). Bien que variés, majoritairement, ces termes mettent l'accent sur deux caractéristiques essentielles d'une telle séquence. La première est sa dimension fictionnelle ou fantaisiste, dépeinte aussi comme « *un monde du comme si* », (Priego-Valverde, 1999), quelque chose « *d'absurde* » (Béal & Mullan, 2013), « *improbable, or even impossible, imagined scenarios* » (Stallone & Haugh, 2017), un « *pretence* » (Stallone & Haugh, 2017). La seconde caractéristique relève de son organisation séquentielle. Un mot dit par un participant sera alors un tremplin à une surenchère produite par d'autre : « *scaffolding* » (Davies, 1984), « *overbid* » (Bertrand & Priego-Valverde, 2011; Priego-Valverde, 2006), « *one-upmanship* » (Priego-Valverde, 2006), « *incremental structuring and augmentation of unreality* » (Kotthoff, 2007), « *escalating absurd humour* » (Béal & Mullan, 2013), « *incremental élaboration* » (Stallone & Haugh, 2017).

Une co-construction humoristique est donc une séquence où le rebond joue un rôle majeur : il s'agit de rebondir sur un simple mot ou expression prononcé pour, a minima, poursuivre la séquence initiée sur le même registre, mais plus généralement, pour surenchérir. Comme par association d'idées, la séquence se construit alors progressivement, en s'appuyant systématiquement sur ce qui vient d'être dit. Et ce qui vient d'être dit sert alors de support à l'item humoristique suivant. Une co-construction humoristique est donc,

¹²³ Pour une revue plus complète de la littérature existante, voir (Priego-Valverde, 2018).

littéralement, un jeu de construction au cours duquel chaque membre va apporter sa pierre à l'édifice.

Voici comment la co-construction humoristique est organisée dans l'extrait suivant, que j'avais déjà analysé dans ma thèse de manière énonciative, mais que je vais analyser ici en me focalisant sur son organisation séquentielle.

EXEMPLE 7. Corpus "Loft Stories": l'amalgame

La conversation se déroule entre 4 amis (deux couples, F1 et M1 et F2 et M2). Cette séquence fait directement suite à une précédente séquence humoristique au cours de laquelle les participants se moquent de certains discours racistes qu'ils vont feindre de s'approprier. Le même ressort est utilisé ici. Mais cette fois, la cible est clairement identifiée : il s'agit de se moquer et de dénoncer le racisme des parents de M2. Ce dernier raconte une anecdote au sujet de ses parents qui se lamentent plus du malheur ou de la mort qui frappe un seul Français que s'il s'agissait de milliers d'étrangers, leur argument étant qu'ils se sentent plus proches des Français que des autres personnes. Ils ont essayé de convaincre M2 de la validité de leur raisonnement en lui demandant ce qu'il ressentirait s'il arrivait quelque chose à F2, son amie (qui est juive).

- 1 **F2** : <simule la colère> qu'est-ce que je venais faire là-dedans moi (+) non mais
2 **F1** : (rires)
3 **M1** : (rires)
4 **F2** : attends qu'est-ce qu'ils voulaient dire par là↑
5 **M2** : <faussement en colère contre F2> bon pour une fois qu'ils te considèrent comme
6 française hein
7 **F1** : (rires) (en riant) alors ne la ramène pas hein
8 <séquence inaudible couverte par les rires>
9 **M2** : <faussement en colère> te plains pas
10 **F1** : hein franchement
11 **M2** : (voix souriante) juive et française c'est pas tous les jours qu'ils font l'amalgame hein
12 **F1** : (rires)
13 **F2** : (en riant) mais qu'est-ce que je venais faire là-dedans moi (rires)
14 **M2** : non mais c'était pour me prendre par les sentiments tu vois donc d'abord je pleure
15 mes proches (+) après je pleure les français (+) après les européens↑
16 **F2** : (en riant) et si t'as l'temps //
17 **M2** : j'ai regardé mon père comme c'est j'ai //
18 **F1** : si t'as l'temps ouais
19 **F2** : si t'as l'temps heu::: puis s'il te reste un petit bout de cœur heu::: (+) les
20 **M2** : si j'ai l'temps ouais
21 asiati::ques (+) les africains::

22 **M2** : puis après tu fais ta hiérarchie toi-même hein
 23 **F2** : (*petit rire*)
 24 **M2** : j'ai trouvé ça mais complètement <inaudible> si c'est un européen il faut être plus
 25 triste que pour un africain↑
 26 **F1 et F2** : (*rires*)
 27 **M2** : j'ai pas compris son raisonnement (+) si c'est un français je dois être triste non je suis
 28 désolé <inaudible> //
 29 **F2** : et si c'est un noir qui vit en Europe
 30 **F1** : putain le dilemme
 31 **F2** : pu-tain::↑
 32 **F1** : depuis combien de temps il vit en Europe
 33 **F2** : (*rires*)
 34 <séquence inaudible au cours de laquelle tous vont poser ce type de question>
 35 **F1** : est-ce qu'il travaille (++) est-ce qu'il profite de nos allocaTIONS↑ (*rires*)
 36 **F2** : (*rires*)
 37 **M1** : est-ce qu'il cotise à la sécu↑
 38 **F1** : (*rires*)
 39 **M2** : <*feignant l'énervement*> PARCE CE QUE MOI JE LE VOIS BIEN HEIN
 40 **F1** : (*rires*)
 41 **M2** : <*voix souriante*> putain si il faut vérifier l'état civil des gens pour pleurer putain <j'en
 42 peux plus ?> hein
 43 **les autres** : (*rires*)
 44 **M2** : ils sont édifiants mes parents putain ils sont édifiants

L'intervention précédant la première ligne concerne directement F2, ce qui explique sa propre intervention. Sa colère est feinte parce qu'elle passe une soirée avec ses amis et qu'elle n'a probablement pas envie de se fâcher. Mais il n'empêche qu'elle est relativement fondée, eu égard aux sentiments, voire au ressentiment qu'elle éprouve envers ses beaux-parents, ce qui se perçoit notamment par le terme relativement dédaigneux « *là-dedans* ». A la ligne 5, M2 fait mine de ne pas comprendre sa colère, puisqu'elle a eu *l'honneur* d'être évoquée au cours d'une conversation qu'il a eu avec ses parents, ce qui n'est pas si fréquent. Par un discours allusif, il fait donc référence à la situation particulière de F2 qui ne voit que très peu sa belle-famille. Il permet donc d'expliquer, à des observateurs extérieurs, le fait qu'elle ait pu faire une telle remarque. Les raisons de cette situation sont explicitées en I.11 « *juive et française* » mais l'énoncé se poursuit avec le terme « *amalgame* ». Généralement employé avec une connotation péjorative, ce terme est censé signifier l'association de deux éléments *incompatibles*, ce que ne sont pas le fait d'être juive et française, mais qui le sont en l'occurrence pour les parents de M2. Il dénonce ainsi l'absurdité du raisonnement de ses

parents et par là-même, l'attitude qu'ils ont envers F2. F1, qui est au courant de cette situation particulière, entre dans le jeu de M2 en invalidant elle aussi la colère de F2 (l.7 et l.10).

Aux lignes 14 et 15, M2 explique ce que F2 « *venait faire là-dedans* » et reproduit le raisonnement de ses parents « : *non mais c'était pour me prendre par les sentiments tu vois donc d'abord je pleure mes proches (+) après je pleure les français (+) après les européens* ». Le fait de schématiser, peut-être à outrance, le raisonnement qu'ils ont tenu ne fait qu'amplifier son absurdité. Ayant sa réponse, F2 participe alors à la séquence humoristique initiée par M2 en rebondissant sur les connecteurs que ce dernier émet (« *après, après* ») et qui lui permettent de construire, ou plutôt de reconstruire le mode de pensée développé par les parents de M2. Ainsi, alors que dans l'énoncé de M2, ces mots permettent d'ordonner de manière logique le discours qu'il présente, F2 les réemploie en leur conférant une acception temporelle : « *si t'as le temps* ». Mais M2 ne perçoit pas son intervention et poursuit la sienne. C'est donc F1 (l.18) qui vient à son secours par une reprise de son énoncé et un assentiment « *ouais* », montrant qu'elle a pris acte de l'intervention de F2 et l'encourageant à continuer, ce que fait F2 d'autant plus volontiers qu'elle a été interrompue. Elle répète donc son énoncé (l.19), et va plus loin cette fois, toujours dans le but de dénoncer le ridicule des parents. Ainsi, avec l'expression « *petit bout de cœur* », elle concrétise un sentiment en évoquant l'organe et non pas l'aspect affectif, organe que l'on pourrait découper à loisir, selon les besoins. M2 lui répond alors en invoquant une « *hiérarchie* » personnelle (l.22), terme qui permet, si besoin était, de mettre en valeur l'absurdité d'un tel raisonnement.

Aux lignes 24 et 25, il éprouve le besoin de donner son opinion sur le discours qu'il met en scène et en souligne l'incohérence par « *il faut* » qui laisse supposer une obligation de sentiment, donc le contrôle de quelque chose qui justement, ne se contrôle pas. Le même discours est tenu aux lignes 27 et 28. Au même titre que j'avais montré la présence d'une « *respiration énonciative* » (Vion, 1998) au cours de laquelle M2 alternait entre une « *unicité énonciative* » (Vion, 1999a) qui favorise l'apparition de ses propres opinions et une pluralité de positionnements, par lequel il met en scène celle de ses parents, il s'opère aussi ce que l'on pourrait qualifier de « *respiration discursive* ». Ainsi, M2 alterne entre deux trajectoires interactionnelles : l'une, humoristique, lui permettant de dénoncer le racisme de ses parents en campant lui-même une personne raciste, et l'autre, sérieuse, lui permettant, si besoin était, d'affirmer ses véritables opinions à ce sujet.

L'organisation de cette séquence de co-construction devient particulièrement intéressante lorsque l'on observe le comportement de F1 et M1. En effet, tant que M2 parlait de ses propres parents et évoquait le conflit qui oppose ces derniers à F2, F1 et M1 sont restés extérieurs, en simples observateurs, si l'on excepte quelques rires de la part de F1. Leur silence pourrait s'expliquer par le fait que la cible du discours de F2 est M2 et la famille de ce dernier. Ils agissent donc comme s'ils n'osaient tout simplement pas intervenir. Participer à

l'élaboration de cette séquence humoristique reviendrait en effet à les disqualifier. Voilà donc illustrée, comme pour l'exemple précédent de la maïzena, la manière dont la dynamique interactionnelle de l'humour est intimement liée à la dimension relationnelle de l'interaction et aux enjeux potentiels de face.

La suite de la séquence (la ligne 29 étant le point de bascule), visant une cible beaucoup plus large et floue, F1 et M1 interviendront davantage. A partir de l.29 donc, les participants basculent dans une véritable co-construction en élaborant un contre-discours auquel ils vont faire mine d'adhérer. C'est ici qu'ils vont véritablement entrer dans le jeu, dans le « *comme si* » (Priego-Valverde, 1999). Ils vont alors tour à tour poser des questions en forme de « cas de conscience » qui visent à tester la validité du discours précédent, du discours des parents et au-delà, de toutes les personnes racistes. C'est F2 qui ouvre le bal, acte significatif encore une fois de la prudence de F1 et M1. Ainsi, de la ligne 29 à 38, on assiste à un jeu de questions qui n'appellent aucune réponse. C'est donc à une véritable parodie que se livrent les interactants, parodie de discours tenus par ailleurs, parodie de « brèves de comptoir ». Ils construisent donc un discours auquel ils n'adhèrent pas, mais auquel ils font semblant d'adhérer : la colère feinte de M2 en l.39 et l'utilisation de pronoms tels que « *nos* » en sont des éléments révélateurs. En l.41 et 42, M2 réaffirme une dernière fois sa position véritable. On pourrait supposer que la raison est ici différente. Elle pourrait permettre à M2 de clôturer le thème, et du même coup la séquence ludique par une sorte de commentaire conclusif, sans prendre le risque de rompre la convivialité qu'une telle activité conjointement menée avait instaurée. Si cette hypothèse se confirme, il s'agit là d'une stratégie très habile de la part de M2, car il est en effet le seul à pouvoir émettre un tel commentaire sur ses propres parents. De plus, le fait de reparler de ces derniers (ceux-là même qui sont à l'origine de cette séquence) lui permet de « boucler la boucle », donnant ainsi une certaine cohérence à la séquence. De fait, bien qu'il clôture le thème en cours, il ne pourra être accusé de l'avoir rompu de façon abrupte et peu pertinente.

Cet exemple illustre, encore une fois, les liens entre dynamique interactionnelle et dimension relationnelle des participants. Au-delà, d'un point de vue de l'organisation séquentielle, deux éléments se dégagent particulièrement. Le premier est le système de surenchère auquel participent tous les participants et qui semble fonctionner comme un jeu d'associations d'idées poussé jusqu'à l'absurde et qui, pris isolément, n'a que peu à voir avec la réelle thématique initiale (l'antisémitisme et le racisme de deux personnes bien précises). C'est ainsi que se développe la dimension fictionnelle d'une séquence de co-construction humoristique et c'est ainsi qu'elle prend toute son ampleur. Le second élément prégnant d'une telle séquence, que je n'ai pas particulièrement analysé à l'époque mais qui fait partie de mes projets à venir, est la répartition des tâches et des rôles dans une telle séquence : qui initie la séquence ? Qui la clôture ? Est-ce celui qui l'a initiée ? Est-ce la cible si elle est

présente ? Dans les deux extraits analysés ici, c'est à chaque fois la personne qui initie la séquence humoristique qui la clôture. Comme si l'on avait besoin d'une légitimité que nous confère notre rôle interactionnel pour le faire. C'est quelque chose que je souhaite davantage analyser dans le futur et voir ainsi si une tendance se dégage.

3 La dimension (co)ordonnée

3.1 Une dimension nécessaire mais non suffisante

Ce sous-titre que j'ai choisi de proposer ici s'applique en fait aux trois dimensions de l'humour (situation, coordination et multimodalité). Le schéma que j'ai proposé en début de ce chapitre montre bien qu'elles sont profondément interreliées. La co-construction humoristique de l'humour, telle que je viens de la présenter, le montre encore davantage : ses enjeux sont tout autant relationnels que structurels. Et c'est parce que les participants se coordonnent, par un jeu de surenchère et d'association d'idées, que la séquence peut évoluer et gagner en ampleur (tant par sa durée que par sa dimension absurde et fictionnelle). De la même manière, ce n'est que grâce à la coordination des participants qu'un rebond humoristique, tel qu'il a été présenté plus haut, peut fonctionner. Parce que « tout est dans tout » et que la logique à laquelle l'humour obéit est profondément circulaire, j'aurais pu aborder tous ces points ici, dans la dimension coordonnée, plutôt que de les présenter comme relevant de la dimension située. Mais la linéarité de l'écrit oblige à des choix, à la création de catégories non pas artificielles, mais qui peuvent sembler étanches alors qu'elles ne sont que porosité.

En gardant cela à l'esprit, je ne vais donc présenter ici qu'un seul point, celui de l'humour réussi, dont j'ai particulièrement analysé l'organisation séquentielle (Priego-Valverde, 2018).

3.2 La convergence humoristique

Ce que j'ai appelé la « *convergence humoristique* » (Priego-Valverde, 2018) renvoie à la co-construction humoristique. Mais plus que de simplement nommer autrement un phénomène déjà identifié par d'autres termes, j'ai voulu mettre l'accent sur l'intrication inévitable selon moi, et surtout nécessaire des niveaux relationnel et structurel pour qu'une telle séquence réussisse. Ce choix terminologique est donc volontaire. Il est le pendant de la « *convergence interactionnelle* » (Guardiola & Bertrand, 2013) et fait explicitement référence aux notions d'« *alignement* » et d'« *affiliation* » de (Stivers, 2008)¹²⁴. En d'autres termes, la convergence humoristique est une co-construction. Mais alors que le choix du mot « co-construction » mais davantage l'accent sur l'aspect structurel, celui de « *convergence* » désigne tout autant la structure que la relation. Voici la publication dans laquelle j'ai présenté cette notion.

¹²⁴ Voir chapitre 2.

“Sharing a laugh at others: Humorous convergence in French conversation”

Priego-Valverde, B. 2018. *European Journal of Humour Research* 6 (3) 68–93.

L'article portant sur les séquences de moquerie construites par les participants envers des cibles absentes. Son objectif était de clarifier la notion – assez floue – « d'humour réussi », dans sa dynamique interactionnelle. Quelles sont les marques d'un humour réussi ? Est-ce qu'un simple rire permet de dire que l'humour a fonctionné ? Est-ce qu'un énoncé qui est salué par un rire ou un simple feedback positif réussit *autant* que celui sur lequel on va rebondir et qui donnera lieu à une digression ludique ?

Cette étude a été conduite sur trois interactions du corpus « CID » (Bertrand et al. 2008) dans lesquelles **51 séquences humoristiques réussies** ont été dégagées. Toutes concernent des cibles externes, i.e. des personnes non présentes dans l'interaction en cours : un "Autre" collectif (culture étrangère, institution française ou étrangère, groupe socioprofessionnel français ou étranger). Je voulais montrer que rire de / sur les autres (avec toute l'agressivité que cela peut impliquer) n'est pas incompatible avec *l'aspect collaboratif nécessaire* à l'humour et au-delà, à la conversation.

J'ai essayé de mettre en évidence cette collaboration en étudiant les séquences humoristiques dégagées sur deux niveaux. Le premier niveau est *relationnel*. Comme je l'ai déjà présenté plus haut (je n'y reviendrai donc pas), je voulais montrer ici que les participants s'appuient sur des connaissances partagées pour afficher des identités fictives leur permettant de construire l'humour. En bref, on se moque des autres, non pas parce que qu'ils sont nécessairement inférieurs à nous, mais simplement parce qu'ils sont différents et que l'on fait bloc. Le second niveau est davantage *structurel* et renvoie à l'organisation séquentielle de l'humour réussi. J'ai dégagé deux structures différentes : une structure en deux parties et une structure en trois parties. Alors que j'ai limité l'expression « *humour réussi* » à la première, j'ai proposé la notion de « *convergence humoristique* » pour référer à la structure en trois parties.

- **Structure en deux parties, corpus « CID », EB_SR : baisse ton son**

Une structure en deux parties peut être considérée comme la forme la plus simple de succès et je l'ai présentée comme suit : Humour du locuteur + réaction positive de l'interlocuteur. La fin de la séquence humoristique peut être initiée soit par l'interlocuteur, après une réaction positive, soit par le locuteur. En voici un exemple :

EXEMPLE 8. Corpus « Le Cid », EB_SR : baisse ton son

EB 746 ou c'(é)tait- i(ls) f(ai)saient des tests euh (en)fin genre euh i(ls) euh [i(ls), iz] d- décrivaient comment fonctio- (en)fin [ils, iz] étaient en train de euh travailler sur un logiciel mais c'était juste euh

EB 747 montrer comment l(e) logiciel fonctionnait quoi

EB 748 puis à la limite on av- [ils, iz] avaient pas b(e)soin d'entend(re) correctement l(e) truc quoi

EB 749 bon j'ai pas osé leur demander pa(r)ce que euh

EB 750 (*voix souriante*) [parce que, passi] y avait des chefs

EB 751 que tu euh dis pas au chef euh

SR 619a @

EB 752 §oh§

EB 752a @

EB 753 §t(u) baisses ton son§

SR 619b @

EB 754 et donc voilà

EB explique à SR qu'il a vécu une situation conflictuelle avec des collègues bruyants partageant le même bureau en *open space*. Mais, et c'est là l'élément déclencheur de son humour, il n'a pas osé leur demander d'être plus silencieux parce que ces personnes étaient ses supérieurs, ce qu'EB dit en 750, d'une voix souriante. Se présentant comme piégé par les normes sociales malgré la gêne qu'il a ressentie, EB affiche une image de « victime de ». SR rit (619a) : il s'aligne et s'affilie à l'humour d'EB. Ensuite, EB accentue l'autodérision (751-753). La situation qu'il dépeint devient incongrue : un supérieur peut être difficilement réprimandé par un subordonné. Et justement, EB joue avec cette incongruité et l'accentue par un procédé spécifique : il élabore un *pretence* en produisant un discours rapporté fictif se mettant en scène en train de parler à ses supérieurs de manière très grossière (l'interpellation « *oh* » (752) et l'utilisation de l'adjectif possessif de tutoiement « *ton* » (753). SR rit à nouveau (619b) et la séquence humoristique est clôturée par le locuteur lui-même.

Tout au long de la séquence, SR rit sans jamais contribuer autrement à l'humour d'EB. Il réagit en tant qu'interlocuteur et ne demande jamais à devenir un locuteur qui aurait pu proposer un énoncé humoristique. Cet exemple montre que le rire de l'interlocuteur peut permettre à l'humour de réussir, mais il reste insuffisant pour le développer.

- **Structure en trois parties, corpus « CID », AG_YM : ils sont voisins**

Voici le schéma d'une structure en trois parties : le locuteur produit l'humour + l'interlocuteur réagit + locuteur réagit *en retour*. Dans ce cas de figure, il ne prend pas seulement acte de la réaction positive de l'interlocuteur, mais il l'utilise aussi comme tremplin sur lequel il rebondit pour poursuivre sa production humoristique, cette fois de manière conjointe avec l'interlocuteur. Autrement dit, il ratifie, i.e. il considère comme légitime la réaction de l'interlocuteur. C'est donc cette *ratification qui est la différence essentielle entre un humour réussi et une convergence humoristique*. En voici une illustration avec l'exemple suivant :

EXEMPLE 9. Corpus "Le Cid", AG_YM : ils sont voisins

YM 851 [...] français (il) y avait pas
 AG 787 hm
 AG 788 mh d'accord
 YM 852 y avait espagnol donc i(ls) m'ont filé euh @ une interprète espagnole quoi putain c'(é)tait pire que tout quoi j'arrivais
 AG 789 @
 AG 790 @
 AG 791 @ mais tu le parles espagnol un peu
 YM 854 non du tout @ [tu vois, tcha]
 AG 792 @ bon c'(é)tait vaut mieux l'anglais alors hein
 YM 855 s(e) sont dit §bon c'est plus proche que l'anglais @ allez + (vou)s allez vous démerder avec ça quoi§
 AG 794 @
 AG 795 @
 AG 796 c'est v- sont voisins ouais
 YM 857 ouais
 YM 858 sont voisins là putain euh
 YM 859 j'arrivais pas oh p(u)tain et [puis, pis] les chiffres ouais ép(e)ler les noms et tout
 AG 797 mhm
 YM 861 ça quand i(l)s eux i(l)s te balancent les chiff(res) c'est super [rapide, rapideu]
 YM 863 (en)fin bon c'est euh
 YM 864 tu tu [galères, galèreu] mais c'est bon c'est marrant quoi

YM, qui a vécu quelques temps en Écosse, raconte les difficultés linguistiques qu'il a rencontrées, notamment – c'est l'extrait ici – lorsqu'il a dû passer un appel téléphonique aux services administratifs. Au cours des premières lignes, il explique que, comme il n'y avait d'interprètes en français, le service lui en a donné un en espagnol (YM 850). Après avoir ri, AG lui demande s'il parle espagnol. Et comme ce n'est pas le cas, c'est cette réponse négative qui va initier la séquence de co-construction humoristique au cours de laquelle les deux participants vont se moquer d'YM. A partir de (YM 854), tous deux vont élaborer une séquence humoristique commune où YM ne disparaît pas complètement en tant que cible, mais où une autre apparaît : les opérateurs écossais. En 855, YM élabore un *discours rapporté fictif* mettant en scène les opérateurs écossais qui justifient le choix d'un interprète en espagnol par le fait que les Espagnols sont proches des Français, implicitant peut-être que leurs langues respectives le sont aussi. Ce fait étant considéré comme erroné par les participants, il représente la base du scénario fictif. AG (794-796) s'aligne et s'affilie à nouveau à YM. Il rit et joue le jeu en produisant le même dispositif humoristique : le même discours rapporté fictif construit sur le même champ sémantique « *plus proche/voisin* ». Ici, celui qui produit le discours rapporté n'est pas le locuteur principal mais l'interlocuteur, il n'était donc pas présent dans la situation racontée. Son discours rapporté a donc une fonction purement fictionnelle (Vincent & Dubois 1997) permettant une affiliation avec le locuteur. Il s'agit donc d'un « *discours rapporté en écho* » (Guardiola & Bertrand, 2013) que YM ratifie, d'abord en (857) avec un feedback positif et ensuite en (858), en répétant l'énoncé de AG (« *ils sont voisins* »). Puis YM revient à son histoire.

Cet exemple illustre comment une séquence de co-construction humoristique peut se développer tout en respectant le sujet en cours. Grâce à elle, les participants soulignent *ensemble* le point central de l'histoire du locuteur principal : il a rencontré des difficultés linguistiques pendant les premiers mois qu'il a passés en Écosse.

Le fait qu'AG a demandé des informations essentielles à la compréhension de l'histoire (parler ou non espagnol), lui permet aussi d'avoir les éléments nécessaires au développement de l'humour. Dès lors, de narrateur/narrataire, ils peuvent devenir deux locuteurs à part entière de l'élaboration fictive. Avoir des cibles communes (YM lui-même ainsi que les opérateurs écossais) et utiliser les mêmes ressorts humoristiques (le champ sémantique et le discours rapporté fictif) participe largement à la réussite de cette co-construction et illustre bien sa dimension convergente.

Encart 30. Publication: la convergence humoristique

Comme on peut le voir dans l'encart ci-dessus, la séquence humoristique entre AG et YM est co-construite. Tous deux produisent un scénario, certes basé sur des faits réels (les faibles compétences linguistiques de YM en anglais), mais néanmoins fictif. Pour cela, ils produisent même un discours rapporté qui aurait pu avoir lieu entre YM et les opérateurs écossais, exagérant les propos (« *démerdez-vous avec ça* »). Par ailleurs, chaque énoncé produit est également un tremplin pour le suivant. Voici donc la structure en (au moins et plus ici) trois parties :

- YM « *non pas du tout @* » : pivot permettant l'entrée dans la séquence co-construite.
- AG « *vaut mieux l'anglais alors* » : référence à leur histoire commune (en tant qu'universitaires, AG et YM ont des connaissances en anglais, peut-être rudimentaires, mais qui restent meilleures que celles en espagnol).
- YM « *ils se sont dit c'est plus proche de l'anglais, allez, vous allez vous démerdez avec ça* » : entrée dans le scénario fictif.

- AG « *c'est voisin* » : complétion et reformulation de l'énoncé humoristique précédent.
- YM « *sont voisins* » : hétéro-répétition ratifiant l'énoncé de AG.

Identifier, d'une part les énoncés que chacun des participants produit et d'autre part l'activité en cours dans laquelle cette séquence apparaît (une narration), permet en outre de mettre l'accent sur la répartition des rôles interactionnels des participants et de leur évolution au cours de la séquence humoristique. Ainsi, alors que AG est, au départ, le narrataire, et se comporte comme tel (produisant de nombreux feedbacks et demandant des informations complémentaires nécessaires à la compréhension de l'histoire), il devient, grâce à la co-construction, un co-locuteur à part entière. D'une activité asymétrique, les participants passent donc à une activité plus symétrique. Cette symétrie est par ailleurs renforcée non seulement par l'alignement de chaque participant sur les propos de l'autre (s'appuyant sur les mêmes ressorts humoristiques), mais également sur leur affiliation commune, comme le montrent les rires partagés et leur accord sur le fait qu'un interprète en anglais reste néanmoins mieux qu'un interprète espagnol.

Tous les ingrédients d'une « *convergence interactionnelle* » telle que définie par (Guardiola & Bertrand, 2013) sont réunis. Et c'est parce qu'il s'agit d'une séquence humoristique, que j'ai choisi de nommer cette co-construction une convergence humoristique.

4 La dimension multimodale

Bien qu'encore peu fréquentes au regard de la littérature actuelle portant sur l'humour conversationnel, le nombre d'études multimodales ne fait qu'augmenter depuis les années 2010. Je vais ici mentionner les axes principaux et une étude que j'avais réalisée en collaboration avec Roxane Bertrand. Mon travail, plus récent, sur le rôle du sourire dans la production de l'humour et les réactions obtenues sera détaillé dans le dernier chapitre de cette synthèse parce qu'il marque un tournant dans mon parcours professionnel et préfigure les années à venir.

4.1 Diversité des modalités étudiées

A ma connaissance, les études portant sur la plus grande variété de modalités sont celles conduites par l'équipe franco-brésilienne (notamment, A. Morgenstern et C. Dodane à Paris et A. Del Ré à Sao Paulo), sur les interactions mère/enfant. Portant autant sur le français (Morgenstern et al., à paraître) que le portugais brésilien (voir (Del Ré et al., 2020), ces études sont conduites sur des corpus écologiques (le corpus « *Paris* » (Morgenstern & Parris, 2012)) et visent à identifier, à travers des études longitudinales, l'acquisition des compétences humoristiques multimodales chez l'enfant. Des modalités aussi variées que la **prosodie**, les **gestes manuels**, ou encore les **expressions faciales** sont ainsi analysées.

Dans un autre registre, puisqu'il s'agit de corpus principalement constitués d'interviews télévisés, le travail de Buján Navarro (Buján, 2019, 2020) porte autant sur la **prosodie** que les **gestes faciaux et manuels**.

C'est en collaboration avec Roxane Bertrand (Bertrand & Priego-Valverde, 2011) que nous avons étudié la **prosodie** dans les énoncés humoristiques. En voici une synthèse.

Publication
<p style="text-align: center;">“Does prosody play a specific role in conversational humor?”</p> <p style="text-align: center;">Bertrand, R. & Priego-Valverde, B. 2013. In S. Attardo, M. Wagner & E. Urios-Aparisi (eds) <i>Prosody and Humor</i>, John Benjamins Publishing Company, pp.143-165.</p> <p>Cette étude s'appuie sur le corpus « CID » (Bertrand et al., 2008). En utilisant le cadre théorique de l'Analyse Conversationnelle, nous avons cherché à décrire comment l'humour conversationnel est produit et parfois co-construit par les participants. Sur le plan discursif, deux pratiques ont principalement été étudiées : le <i>discours rapporté</i> et les <i>répétitions</i>, ces dernières fonctionnant comme une demande de confirmation et/ou de réponse. En outre, Roxane Bertrand a également conduit une analyse prosodique des séquences humoristiques dégagées. Si plusieurs études ont déjà montré le rôle des indices prosodiques dans ces pratiques¹²⁵, indépendamment de l'humour qu'elles peuvent contribuer à créer, nous avons pu confirmer l'importance de ces indices lorsque discours rapporté et répétitions sont au service de l'humour. Voici les 3 résultats principaux :</p> <ul style="list-style-type: none">- La prosodie peut servir à animer et à caractériser les différents personnages mis en scène dans un DR.- Nous avons souligné l'importance de <i>l'orientation prosodique</i>¹²⁶ dans les répétitions et/ou demandes de confirmation/réponse, pour montrer comment elle participe au développement et au succès d'une co-construction humoristique.- Nous avons confirmé¹²⁷ qu'aucun des indices prosodiques analysés n'est spécifique à l'humour mais qu'ensemble ils participent à une <i>congruence d'indices</i> qui permettent sa création. <p>Voici un exemple analysé de manière prosodique et séquentielle :</p> <p style="background-color: #e0f0ff; padding: 5px;"><i>EXEMPLE 10. Corpus "Le Cid", AP_LJ: le chocolat chaud</i></p>

¹²⁵ Voir (Bertrand & Espesser, 2002; Couper-Kuhlen, 1999; Klewitz & Couper-Kuhlen, 1999) pour le discours rapporté.

¹²⁶ En lien avec l'orientation interactionnelle (voir (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 15)).

¹²⁷ Pour une discussion plus complète sur la question des marqueurs de l'humour et/ou ironie, voir notamment (Burgers & van Mulken, 2017; Gironzetti, 2017b, 2017a).

AP 211	<i>et on discute on discute y arrive le chocolat</i>
AP 212	<i>et tu sais en parlant tu remues enfin c'est machinal quoi tu vois</i>
AP 213	<i>on remue le truc et d'un coup j'ai fait ça</i>
AP 214	<i>attends y avait pas un cafard qui était remonté à la surface</i>
LJ 136	<i>putain je me souvenais plus qui a qui que euh ouais</i>
AP 215	<i>et c'était mais je te jure que c'est vrai et c'étaient des cafards qui</i>
AP 216	<i>qui étaient en fait dans la poudre de chocolat parce qu'ils avaient un gros bac derrière tu sais comme un tiroir</i>
LJ 137	<i>ouais mh</i>
LJ 138	<i>mh mh</i>
LJ 139	<i>* ouais</i>
AP 217	<i>et et ils remplissaient comme ça et les trucs ils étaient</i>
AP 218	<i>ils =z= étaient dans la poudre</i>
LJ 140	<i>au FOND y avait les OEUFs:: euh @</i>
AP 219	<i>ah là là là là <<f> <<h>(l)yophilises tu sais <u>hop pfft</u></i>
LJ 141	<i><u>ouais</u></i>
AP 220	<i><<acc> d'un coup i(l) s'est mis à gonfler tu avais un cafard comme ç-</i>
LJ 142	§ c'est c'est du CAcao au LAIT ? ben SI^ j(e) vois des PAILLETES là <<p> <<l> des paillettes BLANCHES,§ <<pp> § non non c'est des ŒUFS §

Jusqu'à AP 217 (non analysé), AP évoque la fois où il est allé avec un ami dans un café pour boire un chocolat chaud et où il a trouvé un cafard à l'intérieur de sa tasse.

Dans cette séquence de narration humoristique élaborée par AP, LJ produit un discours rapporté fictif (142) mettant en scène non pas lui-même mais AP et probablement l'ami avec qui il était à ce moment-là. Ce DR ressemble à une réflexion intérieure attribuée à AP au moment des faits. La première partie de l'énoncé est produite comme une demande de confirmation (« *c'est c'est du CAcao au LAIT ? ben SI j(e) vois des PAILLETES là* »), et la seconde comme la réponse (« *non non c'est des ŒUFS* »). Prosodiquement, les deux parties sont exprimées dans le même registre de hauteur, et avec un contour de question ascendant pour la première partie et un contour ascendant-abattant pour la seconde (avec le pic de hauteur le plus élevé sur « *si* » 142). Ce dispositif prosodique contraste avec la dernière partie du tour de LJ qui présente une configuration mélodique plate et en voix pianissimo. Les deux voix sont prosodiquement contrastives. Ainsi, comme souligné par (Klewitz & Couper-Kuhlen, 1999, p. 466), nous avons confirmé que lorsque plus d'un personnage est mis en scène, un marquage prosodique distinct peut coïncider avec les différentes voix rapportées.

En rapportant ici une séquence narrative dans laquelle il n'a jamais été mais comme s'il était un protagoniste de l'histoire (à la place de AP), LJ montre une orientation vers le discours antérieur de AP : non seulement le protagoniste est fictif mais la situation rapportée elle-même l'est aussi.

Encart 31. Publication: Analyse prosodique de l'humour conversationnel

Plus récemment (2022-2023), j'ai co-encadré un mémoire de M1 avec Emmanuel Ferragne (Paris Université) portant sur la qualité vocale de l'humour :

Encadrement

“Voice quality: a humor resource”

Jacob Rigal, mémoire de M1 co-encadré avec E. Ferragne (Université Paris Cité)

Ce travail de recherche s’inscrit dans une perspective multimodale. Jacob Rigal analyse plus particulièrement une ressource qui reste, à ce jour, peu étudiée : *la qualité de voix* des locuteurs lorsqu’ils produisent un énoncé humoristique. Il définit la qualité vocale ainsi :

« Voice quality is a complex topic within phonetics, yet alone general linguistics, involving discreet settings of the vocal tract, from the lips to the larynx, which affect the acoustics of speech with each general reconfiguration of the articulators.”

La qualité vocale a été analysée d’un point de vue acoustique et selon une approche comparative. 4 interactions ont été comparées : 2 provenant du corpus français « Cheese ! » et 2 provenant du corpus américain, « Youngstown State University » (YSU)¹²⁸.

Jacob Rigal a obtenu des résultats prometteurs dont l’analyse sera poursuivie en M2 :

- Les mesures acoustiques effectuées montrent que le locuteur modifie sa voix lors de la production humoristique (plus forte, plus aigüe, avec une plus forte pression pulmonaire...).
- Par ailleurs, en s’appuyant sur les théories classiques du rire et de l’humour, les premiers résultats semblent valider les théories « de la décharge » (*release theories*, selon lesquelles le rire est produit par la décharge d’une tension trop forte). Ainsi, Jacob Rigal explique l’état physiologique de bien-être induit par le rire une fonction adaptative qui augmente la saturation en oxygène et aide à relâcher la tension.

4.2 Les gestes faciaux

Les modalités les plus analysées à ce jour sont celles qui relèvent des expressions faciales. Dans ce domaine, la question de savoir comment le locuteur humoriste indique à son partenaire qu’il fait ou qu’il va produire de l’humour – autrement dit, qu’il change de registre – est la piste la plus explorée. Ainsi, (Tabacaru, 2019, à paraître; Tabacaru & Lemmens, 2014) ont montré le rôle des **mouvements de sourcils** pour indiquer ce passage à un registre humoristique. Les mouvements de sourcils fonctionneraient donc comme des « *gestural triggers* ». L’étude a été certes conduite sur des séries télévisées, mais elle offre des pistes de recherche intéressantes et mériterait d’être appliquée sur des corpus conversationnels.

Les travaux actuels de l’équipe de l’université de Leuven (Brône, 2021; Brône & Oben, 2021; de Vries et al., 2021, à paraître), sont conduits sur des corpus constitués d’interactions triadiques (Corpus « *InSight Interaction* » notamment, (Brône & Oben, 2015) et porte sur **le regard**. Analysant le regard grâce à des outils de *eye-tracking*, leur recherche se situe résolument dans une approche mixte, à la fois quantitative et qualitative. Ainsi, au-delà de dégager des patterns de regard lors de séquences humoristiques en conversation, ils proposent également des analyses séquentielles de ces séquences pour en dégager

¹²⁸ Voir chapitre 5 pour le détail de ces deux corpus.

l'organisation. Dans leur dernière étude à paraître (de Vries et al., à paraître), ils montrent que, selon que la cible de la moquerie est présente ou non dans l'interaction, les comportements de regard sont différents :

During internal teases, speakers overwhelmingly look at the target of their tease, thereby not only verbally but visually targeting them. Furthermore, in internal teases, targets often avert their gaze, and the third participants gaze not at the speaker, but at the target of the tease. During external teases, the speaker gaze was slightly more equally distributed over the addressees and all participants adhere to a more 'default' gaze pattern. (de Vries et al., à paraître).

Parallèlement, les travaux de Gironzetti (Gironzetti, 2017b, 2017a) et (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016) portent sur **le sourire et le regard** (analysés ensemble) des interlocuteurs lors de séquences humoristiques. En analysant à la fois la direction du regard (vers la bouche et les yeux du partenaire en particulier) et le sourire des participants, (Gironzetti, 2022) montre que ces deux gestes sont affichés et considérés différemment par les participants, et que ces variations sont liées aux types d'humour, à la langue (anglais américain ou espagnol) et au rôle interactionnel de chaque participant à l'instant T.

Les travaux de Gironzetti sont conduits sur des interactions dyadiques entre adultes, sur l'anglais américain et l'espagnol. Les corpus utilisés sont semi-expérimentaux et sont constitués de conversations enregistrées autant en face-à-face que par ordinateur interposé. Quel que soit le type de conversation, ils apportent les mêmes résultats (voir (Gironzetti, 2022)). Se situant résolument dans une approche quantitative, Gironzetti tente de dégager des patterns multimodaux en comparant les séquences humoristiques et non humoristiques, mais elle ne propose que très rarement d'analyses qualitatives.

5 La quatrième dimension de l'humour : un humour parfois non collaboratif

Je me souviens qu'un jour, Salvatore Attardo m'avait dit que j'étais l'une des premières personnes à avoir analysé les aspects négatifs de l'humour, ce que j'appelle sa « face sombre ». Je ne sais pas s'il a raison, mais je le prends comme un compliment. Parce que je me rends compte que, que ce soit dans ma vie personnelle ou professionnelle, je suis toujours plus intéressée par les à-côtés, les dessous, les chemins de traverse... plutôt que par les grands boulevards tout tracés. Et mon attrait pour le quotidien que j'évoquais en début de cette synthèse en est l'une des illustrations. Je suis intéressée par les échecs aussi. Non pas parce que j'aime en vivre (n'exagérons rien !), mais parce qu'ils nous apprennent beaucoup. Et quand on est linguiste des interactions, observer ce qui n'a pas fonctionné, ce qui a cafouillé, c'est finalement mieux comprendre ce qu'il manque, ce qui aurait pu être dit ou fait. Bref, c'est mieux dévoiler le fonctionnement des interactions. Quel est ce grain de sable qui a enrayé cette mécanique pourtant si bien huilée ? Si mon parcours professionnel devait n'avoir qu'un seul fil conducteur, ce serait celui-là : trouver ce grain de sable.

Je ne sais donc pas si j'ai été l'une des premières à travailler sur la face sombre de l'humour, mais je sais en revanche que je l'ai fait dès ma thèse, en identifiant ce que j'appelais alors des « *couacs conversationnels* ». Dans mes premières lectures, j'avais déjà observé un consensus autour de la bienveillance de l'humour, surtout s'il est comparé à des formes voisines comme l'ironie ou pire, le sarcasme (jugés tous deux, a minima comme agressifs, s'ils ne sont pas complètement exclus de la sphère humoristique¹²⁹). Mais l'humour conversationnel, i.e. celui que l'on pratique au quotidien ou presque, de manière informelle, est-il toujours bienveillant ? Rien n'est moins sûr. Et au-delà de sa tonalité affective discutable, quelles sont les conséquences de son apparition pour l'interaction en cours ? Est-ce qu'il se coule dans le moule ? Doit-il seulement le faire ? Oui, l'humour apporte un plaisir incommensurable à la communication. Mais il n'est pas sans conséquences. Et certaines peuvent parfois être plus ou moins dommageables. C'est pour cela que j'ai toujours refusé d'idéaliser l'humour, le considérant plutôt comme un phénomène mi-ange, mi-démon.

5.1 Une opacification du discours

Dès 2001, j'ai écrit un article sur cette particularité de l'humour : « *C'est du lard ou du cochon ?* » : *lorsque l'humour opacifie la conversation familière* ». Et j'y crois encore. Je modifierais un peu le titre cependant : ce n'est pas tant la conversation elle-même que l'humour opacifie, que le discours produit. Et c'est cette opacification qui va avoir un impact sur la conversation en cours. En revanche, je garderais l'expression familière communément employée, parce que oui, bien souvent, quand on fait de l'humour, bien avisé est celui qui peut vraiment savoir si « c'est du lard ou du cochon », si les choses dites, bien que marrantes, n'en sont pas moins un brin vraies. C'est l'approche énonciative que j'utilisais beaucoup à l'époque, qui me semble, encore aujourd'hui, la plus à même de rendre compte de ce travail d'opacification (Authier-Revuz, 1987). Cette opacification du discours intervient sur deux niveaux complémentaires. Elle porte à la fois sur les différentes instances convoquées par le locuteur humoriste, et sur son adhésion ou non, réelle ou fictive, totale ou partielle à ces voix : Qui parle ? Qu'a-t-il voulu vraiment dire ? Bref, je persiste et signe : est-ce du lard ou du cochon ?

5.1.1 Opacification du dire

Je l'ai dit dans le chapitre précédent, l'approche énonciative est particulièrement fructueuse pour rendre compte de la dualité de l'humour, de son caractère « mi-ange, mi-démon ». Et ce, dès sa production, parce que la première question que cette approche pose est : qui parle ?

Dès ma thèse et dans plusieurs publications ultérieures (voir (Priego-Valverde, 2001, 2007, 2009b, 2012), j'ai ainsi analysé l'humour comme une production mêlant une pluralité de voix

¹²⁹ Pour une discussion plus complète, voir (Priego-Valverde, 1999).

convoquées par le locuteur : la sienne, bien sûr, mais également celle(s) d'un ou plusieurs autres énonciateurs, parfois réels (un autre participant présent ou non), parfois fictifs. Dans l'exemple n°7, abordé plus haut, M2 fait parler ses propres parents, ainsi, que, plus généralement, des personnes racistes qui sont susceptibles de produire de tels discours. Il fait alors « comme si », comme s'il avait lui-même de telles opinions, qu'il met en scène, qu'il fait mine de s'approprier pour mieux les dénoncer. Et c'est d'ailleurs l'exagération, l'énormité des propos tenus qui permet de révéler cette dualité et le fait que M2, en tant que locuteur affiché comme responsable de son énoncé, n'est pas « le vrai responsable » des opinions véhiculées.

Dans l'extrait suivant, l'énonciateur convoqué dans le discours humoristique est une personne présente :

EXEMPLE 11. Corpus "Loft Stories": au biberon ou au sein on sait pas encore

L'interaction se déroule chez les parents de M2. 6 participants sont présents : F2 et M2, F1 et M1 (les hôtes), F3 et M3 (l'oncle et la tante de M2). F2 va offrir à ses parents un chiot qu'elle garde provisoirement chez ses beaux-parents. M2 et F2 déballet donc le couffin et le lait qu'ils avaient empaquetés pour pouvoir lui donner à manger. L'article « le » de la ligne 9 réfère au chiot.

- 1 **F1** : oh regardez le petit couffin ↑ (+) oh super::: ↑ (+) que c'est bien::: ↑ (+) mon dieu le
- 2 lait maternisé (*rires*)
- 3 **F2** : (*en riant*) i faut ça i paraît
- 4 **F3** : et au biberon vous lui donnez non
- 5 **M2** : non ben on va lui donner à la gamelle et si <le reste est inaudible par l'intervention
- 6 suivante>
- 7 **M3** : au biberon ou au sein on sait pas encore
- 8 (*rires de M2 suivis des autres*)
- 9 **F1** : i sont allés le chercher tout à l'heure là

F1 s'extasie sur le lait que F2 doit donner au chiot car il s'agit d'un lait maternisé que l'on donne habituellement aux bébés humains. Le chien étant tout petit, elle demande donc s'il faut le nourrir au biberon. M3 (l.6) rebondit sur cette similitude de procédé avec les humains pour proposer de nourrir le chien au sein. Ici, l'incongruité humoristique réside donc dans la conciliation de deux univers différents (Aubouin, 1948), de deux scripts différents (Raskin, 1985), l'un humain, l'autre animal, conciliation qui, en toute logique est impossible, d'où les rires qu'elle déclenche, mais qui devient cohérente, *dans une certaine mesure*, c'est-à-dire si l'on pousse la similitude de nourriture jusqu'à une même façon de nourrir le chiot. L'incongruité est également renforcée par la fin de l'énoncé « *on sait pas encore* » qui laisse supposer une réflexion qui permet de « peser le pour et le contre » quant à la manière la plus avantageuse de procéder, réflexion bâtie sur quelque chose... d'irrationnel et pour le moins

irréaliste. C'est donc également le décalage entre la raison qu'invoque M3 et la déraison de son intervention qui déclenche les rires.

Le fait que M3 s'approprie la réponse en disant « on » alors que la question ne lui était pas destinée (les propriétaires du chien étant F2 et M2, puis, les parents de F2), est également significative. A travers l'énonciateur qu'il convoque, il attribue son énoncé absurde à F2 et M2 (puisqu'il répond à leur place), ce qui lui permet de caricaturer l'attitude d'extrême prévenance qu'ils peuvent avoir à l'égard de ce que certaines personnes pourraient considérer n'être qu'un animal. Un autre énonciateur possible est également F1, dont M3 moque l'enthousiasme.

5.1.2 Opacification des cibles

On le voit avec ce dernier exemple, qui est vraiment tourné en dérision ? Est-ce seulement F2 qui a amené le chien avec tout le matériel ? Est-ce aussi F1 qui s'extasie devant tout cela ? Est-ce, plus généralement toutes les personnes pouvant réagir ainsi ? Toutes ces instances en même temps ? Par la pluralité de voix que le locuteur met en scène, il n'opacifie pas seulement son discours, mais également les cibles. Dans l'extrait suivant, déjà présenté au chapitre 3, deux cibles sont également possibles.

EXEMPLE 12. Corpus "Loft Stories": ça vient d'où

Cet exemple met en scène 4 amis (F1 et M1 ; F2 et M2). Dans les instants précédents l'exemple sélectionné, F2 et M2 exposent leurs inquiétudes quant à leur capacité à élever un enfant, inquiétude d'autant plus grande que F2 ne ressent pas la fibre maternelle, ce qui est également le cas de F1. Cette situation (les hommes souhaitent avoir des enfants, ce qui n'est pas nécessairement le cas de leurs compagnes respectives), fait l'objet de plaisanteries récurrentes dans leur histoire conversationnelle.

- 1 **F2** : no:n↑ mais enfin mis à part le chat non moi je m'en fais une montagne je BAde les filles
- 2 comme Y tout ça qui ont eu des gamins à 20 ans↑ hop on fait un bébé <sifflement pour montrer
- 3 la rapidité de la chose> et ça pousse tout: seul:: et:: et tu t'fais pas de:: (+) tu t'inquiètes pas↑
- 4 quoi ça va / ça va aller bon
- 5 **M2** : no::n "chepa" / en fait oui i faut pas se poser trop de questions
- 6 **F2** : ben oui mais: qu'est-ce que tu veux hmm
- 7 **M2** : i paraît= que ça vient naturellement
- 8 **F2** : (en riant) **ça vient d'où** ↑
- 9 **F1** : (éclat de rire)
- 10 **F2** : (rires)

Je ne reviens pas sur l'analyse du rebond humoristique que F2 produit¹³⁰, me focalisant ici sur les cibles possibles de son énoncé. La première est elle-même bien sûr puisque F2 s'octroie l'image d'une personne naïve, sinon ignorante. Mais une seconde cible est également possible : M2. M2 et son désir d'enfant, son inquiétude de ne pas en avoir ou de ne pas savoir s'en occuper s'il a en un jour. Ces deux cibles étant toutes les deux possibles, l'humour de F2 peut donc être autant autodérisoire qu'une taquinerie envers M2.

5.1.3 Opacification de l'intention

Si l'on ne peut vraiment savoir si le locuteur adhère ou non aux propos qu'il tient et qu'il s'approprie, au moins en apparence, si l'on ne peut même pas savoir avec certitude qui est visé par l'humour produit, comment alors connaître l'intention qui se cache derrière son énoncé ? Le locuteur a-t-il voulu simplement plaisanter ? A-t-il glissé un message caché ? Un reproche ? Un compliment, même détourné ? Cette question est inévitable. Mais si, peut-être, elle dépasse le cadre de la linguistique (après tout, nous ne sommes pas « dans la tête des gens »), elle est centrale pour les participants. Et elle a des implications tant relationnelles qu'interactionnelles. Et c'est là, en tant qu'analyste, que nous pouvons intervenir. Parce que si nous n'avons pas vocation à répondre au « pourquoi ? », nous avons en revanche celle de répondre au « comment ? » : que font les participants d'un énoncé humoristique ? Et comment y répondent-ils ? Autrement dit, comment se débrouillent-ils avec ça ?

5.2 La difficulté de répondre à l'humour

Dire qu'il est – ou qu'il peut être – difficile de répondre à l'humour pourrait sembler, sinon paradoxal, du moins un tantinet pessimiste. Après tout, si c'est drôle, il suffit de rire non ? D'ailleurs, certains auteurs sont même allés jusqu'à dire qu'humour et rire fonctionneraient comme une « *paire adjacente* » (Norrick, 1993). Rien n'est moins vrai. Et un certain nombre d'études montrent que ce couple est loin d'être systématique (voir (Attardo, 1994; Chapman & Foot, 1996; Morreall, 2001)). Rien n'est moins vrai parce que si l'on ne sait pas ce qui se cache derrière un énoncé humoristique – si d'ailleurs quelque chose y est caché – on ne peut savoir quelle pourrait être la réponse appropriée. C'est à travers l'autodérision que j'avais creusé cette piste que je vais maintenant présenter.

5.2.1 L'autodérision

L'autodérision est une forme d'humour particulière. Elle ne l'est pas dans ses procédés, ces derniers étant les mêmes que pour n'importe quelle autre forme d'humour, mais dans sa cible. Quand on produit un énoncé autodérisoire, c'est de soi-même que l'on rit, que l'on se moque. Socialement, il s'agit d'une forme d'humour particulièrement valorisée (en France en tout cas). Au point que les expressions « avoir de l'humour » ou « avoir le sens de l'humour »,

¹³⁰ Voir chapitre 3.

renvoient généralement à une personne qui sait rire *d'elle-même*, certainement pas des autres. En d'autres termes, on a suffisamment de recul sur soi-même, sur ses propres défauts, qu'on est prêt à les afficher et à les tourner en dérision. C'est le « *triomphe du narcissisme* » dont parlait (Freud, 1927/1985), que l'on retrouve aussi dans la caractérisation de l'humour juif, où l'autodérision est particulièrement présente :

Look how strong I am. I can even show that I am weak. (Weiss 1952; cité dans (Ziv & Diem, 1987, p. 61).

Cette citation montre bien qu'en elle-même, l'autodérision est plus que paradoxale. Elle est profondément *ambivalente* : c'est parce qu'on affiche ses faiblesses qu'on montre sa force. C'est en focalisant sur cette ambivalence, que j'avais analysé les réactions possibles, en suivant l'idée selon laquelle si l'énoncé est ambivalent, la réponse doit l'être elle aussi.

Publication
<p style="text-align: center;">“Humor and “double bind”: responding to self-disparaging humor in everyday speech.” Priego-Valverde, B. 2004. ISHS 2004, Dijon 14-18 juin.</p> <p>Dans cette présentation, basée sur le corpus « Loft Stories », j'avais utilisé les notions de « <i>face</i> » (Goffman, 1967), de « <i>FTA</i> » (Brown & Levinson, 1987) et de « <i>double contrainte</i> » (Bateson et al., 1956) pour analyser les réactions à un énoncé autodérisoire.</p> <p>Toute la difficulté à répondre à un énoncé autodérisoire réside justement <i>dans le fait qu'il s'agit d'humour</i>. L'autodérision n'est pas qu'un simple dénigrement. Dans ce dernier cas, la réponse attendue de l'interlocuteur serait seulement de le minimiser, voire de le refuser (« mais non, tu exagères », « ne sois pas si dur »). Bref, de veiller à rétablir la face que le locuteur a lui-même malmenée. Non, dans le cas d'un énoncé autodérisoire, le dénigrement (réel ou supposé), est produit pour faire rire. Et c'est là qu'intervient la « <i>double contrainte</i> » telle que proposée par (Bateson et al., 1956). L'autodérision contient deux messages opposés (je suis faible/donc regarde comme je suis fort en en riant), envoyant ainsi à l'interlocuteur des injonctions contradictoires : refuser le dénigrement serait refuser l'humour, ou montrer (à tort ou à raison) qu'il ne l'a pas compris/perçu ; l'accepter trop franchement, certes permettrait à l'humour de réussir, mais en donnant à penser que l'on est d'accord avec le dénigrement affiché.</p> <p>La tâche de l'interlocuteur devient ainsi particulièrement difficile. Et lorsque, en plus s'ajoute la multiplicité des cibles potentielles, elle devient kafkaïenne :</p> <p style="text-align: center;"><i>EXEMPLE 13. Corpus "Loft Stories": on s'attend au pire</i></p> <p>Cinq participants sont ici présents (F1, non présente dans cet extrait, F2, sa sœur, F4 une de ses amies à qui F3 s'adresse à la fin et F3 et M3, des amis des deux sœurs que F4 ne connaît pas). F2 raconte que la chienne qu'elle et sa sœur ont offert à leurs parents était belle quand elle n'était qu'un chiot, mais est devenue laide en grandissant. C'est ce qui explique son premier énoncé, le « ça » référant à la chienne.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1 F2 : mais on savait pas comment ça allait devenir 2 M3 : <u>ben nous c'est pareil hein (+) on s'attend au pire</u> 3 F3 : <u>ben voilà</u> 4 F2 : (<i>en riant</i>) eh oui (<i>rires</i>)

5 M3 : <inaudible>

6 les autres : (rires)

7 M3 : <inaudible> **ça va être horrible**

8 F2 : (à F4) non parce que t'as compris que:: (+) F3 heu attendait un bébé

C'est en rebondissant sur le premier énoncé que M3 va produire son énoncé autodérisoire : « *ben nous c'est pareil* », surenchérissant dans la foulée « *on s'attend au pire* », puis « *ça va être horrible* » (l.7). Cet énoncé est humoristique parce que F3, sa compagne, est enceinte. Non seulement M3 compare son futur enfant à un animal (l'opposition de scripts animal/humain, (Raskin, 1985)), mais plus encore, en le décrivant et l'anticipant comme potentiellement laid. La cible évidente donc est le futur bébé. Mais en quoi cet énoncé est-il autodérisoire ? Il faut ici puiser dans l'histoire conversationnelle des participants et dans leurs connaissances partagées, ce que mon statut d'observatrice participante m'a permis de faire : F3 et M3 ne se considèrent pas particulièrement beaux et cette opinion est un sujet récurrent de plaisanterie depuis de nombreuses années. Dès lors, il est donc fortement probable qu'à travers (ou en plus) du bébé, M3 se moque aussi de lui-même et de sa compagne. Trois cibles sont donc tout à fait envisageables : lui-même, sa compagne, leur futur enfant. Comment répondre à cela : valider l'opinion de M3 ? Ne pas relever l'humour ? Les deux possibilités sont aussi délicates l'une que l'autre. Les réactions vont donc dépendre (dans cet exemple en tout cas), de la relation des participants :

- Accord/acceptation de la part de F3, l'une des cibles potentielle et mère du futur en enfant,
- Feedback positif + rire de la part de F2 (amie d'enfance du couple),
- Rires de la part des autres (F1 qui les connaît moins et F4 qui ne les connaît pas du tout).

Le rire semble donc être la réponse préférée parce que la plus sûre : accepter l'humour sans pour autant marquer son accord sur le contenu exprimé¹³¹.

Contrairement à d'autres exemples analysés précédemment (n°4 et 7 notamment), il est intéressant de noter ici que ce n'est pas le locuteur humoriste qui clôture cette séquence mais l'une des participantes (F2) qui, en levant d'éventuels implicites conversationnels (l.8), peut s'autoriser à ne pas réagir à la dernière surenchère de M3.

Encart 32. Publication: autodérision et "double contrainte"

On voit donc que l'ambivalence, illustrée ici par l'autodérision¹³², va avoir un impact sur la dynamique interactionnelle de la conversation, obligeant, d'une certaine manière, les interlocuteurs à réagir d'une façon qu'ils considèrent attendue ou appropriée en fonction notamment de la connaissance qu'ils ont des uns et des autres, mais plus encore, de la nature de la relation qui les unit.

5.2.2 La question de l'embarras

Je fais un léger détour par un aspect de l'humour que je n'ai jamais vu à ce jour étudié en linguistique : l'embarras qu'il peut susciter. Il me semble tout à fait légitime qu'aucun linguiste, à ma connaissance, n'ait véritablement creusé cette piste, puisque nous ne sommes

¹³¹ J'avais observé le même phénomène en étudiant le compliment pour mon D.E.A. (1995), où le simple remerciement semblait représenter une réponse plus « sûre » que d'autres.

¹³² Mais comme on l'a vu au chapitre précédent, c'est l'humour, dans son sens, qui est ambivalent.

pas les mieux placés pour rendre compte de cette réaction purement émotionnelle. Pourtant elle me semble importante, sinon à analyser d'un point de vue intrapsychique, du moins à décrire dans ses implications interactionnelles. Voici un exemple que j'avais présenté dans ma thèse :

EXEMPLE 14. Corpus "Loft Stories": c'est la grand-mère qui paye

Cet extrait met en présence 4 participants (F1 et M1 qui sont provisoirement hébergés dans une maison appartenant aux grands-parents de ce dernier, et F2 et M2 des amis). La conversation se déroule dans cette maison. Dans l'extrait qui suit, F2, l'invitée, demande, comme il se doit¹³³, la permission de passer un coup de téléphone.

- 1 **F2** : quelle heure il est↓ (+++) je peux passer un coup d'fil↑
- 2 **F1** : **vas-y vas-y c'est la grand-mère qui paye**
- 3 **F2** : <expression de surprise>
- 4 **M1** : (éclats de rire)

F2 demande l'autorisation de passer un coup de fil, sachant que ni elle, ni F1 et M1 ne sont chez eux. C'est justement en s'appuyant sur cette situation que F1 va produire son énoncé humoristique (« *c'est la grand-mère qui paye* ») de manière, qui plus est, totalement impassible. Pourquoi F1 a-t-elle dit cela ? On ne sait pas et au fond, ça n'a pas grand intérêt¹³⁴. En revanche, d'un point de vue linguistique, les conséquences interactionnelles de cet humour sont analysables. F2 ne répond tout simplement pas de manière verbale. Elle ne produit pas non plus de rire permettant de montrer que, si elle ne comprend pas l'humour (ou n'y adhère pas), elle l'a au moins perçu. En revanche M1 rit, et même fort. Mais après tout, il est le seul à être vraiment légitime à le faire puisque ce sont *ses* grands-parents. Cet exemple montre ainsi que l'humour est un observable privilégié pour rendre compte de la profonde intrication des dimensions relationnelles et interactionnelles de la conversation.

Les différents corpus que j'ai pu collecter au fil du temps regorgent d'exemples de ce type. Si je suis d'accord avec le fait que la linguistique ne peut pas aborder de manière frontale la question de l'embarras, faute d'appareillage théorique et méthodologique adapté¹³⁵, elle ne doit pas pour autant occulter sa présence. Plus encore, elle ne doit pas occulter qu'en tant que participant, provoquer l'embarras peut faire partie intégrante du plaisir que l'on éprouve

¹³³ En tout cas, avant l'arrivée des téléphones portables.

¹³⁴ Même moi je ne le sais pas, j'ai pourtant produit cet énoncé !

¹³⁵ A ma connaissance, (Chafe, 2007) a été l'un des rares linguistes à parler du rire provoqué par l'embarras. Et il peut sembler étonnant que les travaux de Goffman (Goffman, 1967/1974) au sujet de l'embarras et la perte de face n'aient pas été davantage mis à profit dans les études sur l'humour.

quand on produit de l'humour. Ne pas accepter cette réalité revient, au fond, à idéaliser encore une fois l'humour, ce que je ne souhaite toujours pas faire.

Enseignement

L'humour en cours

Je ne rapporte pas ici un enseignement précis, mais une anecdote. En Master 2, j'enseigne un cours sur la diffusion de la recherche. L'outil de diffusion enseigné est le poster, tel qu'il peut être présenté lors de conférences. Chaque étudiant doit donc s'appuyer sur son propre mémoire de recherche et, pendant 6 séances, nous apprenons en mettre en forme affichée le contenu de leur mémoire, poster qu'ils présenteront lors de la *journée annuelle des étudiants en linguistique* à la fin de l'année.

Parce que chaque étudiant travaille sur la base de son propre mémoire, les sujets évoqués sont donc très différents et je dois les connaître pour les guider au mieux. Lors de la première séance, je ne peux donc faire autrement que de sacrifier au rituel du tour de table où chacun doit se présenter, donner sa thématique de recherche ainsi que le nom de l'encadrant. Mais j'ai également conscience que, ce cours ayant lieu au second semestre, les étudiants ont déjà fait ce tour de table un grand nombre de fois et qu'ils ont parfois du mal à cacher une certaine lassitude. Dans ce cas, l'humour peut aider. Il apporte un peu d'inattendu dans une scène trop bien réglée. C'est ce qui s'est passé lors d'une de ces séances.

Prenant la parole à tour de rôle, les étudiants se sont donc présentés : « *je travaille sur ceci, sous la direction de A* », « *je travaille sur cela, avec B* », et ainsi de suite. Jusqu'à cette étudiante : « ***je suis avec C et je travaille sur*** ».

Sans la laisser terminer, je rebondis instantanément sur sa formulation et je rétorque : « *ah bon ? je savais pas !* ». Les autres étudiants ont tout de suite éclaté de rire et la pauvre étudiante, après un moment de surprise, est devenue toute rouge et a nié fortement cette assertion que je lui avait imputée (selon laquelle elle entretiendrait une relation amoureuse avec son encadrant).

Cette étudiante a-t-elle été embarrassée ? Très certainement. Est-ce que je me suis autorisée à une telle fausse insinuation parce que j'étais l'enseignante, profitant ainsi de ma position ? Très certainement aussi. Est-ce que j'en ai tiré un malin plaisir ? Evidemment.

5.3 Instabilité du cadre participatif

L'humour peut avoir plusieurs conséquences. On vient de voir combien il peut être difficile d'y répondre. On verra dans une section ultérieure comment l'opacification du discours qu'il occasionne peut aussi parfois entraîner son échec. Ici, je vais m'attarder sur un autre point : *l'instabilité du cadre participatif* qu'il peut entraîner. Pour illustrer cette instabilité, déjà évoquée par (Goffman, 1981), je vais revenir sur la co-construction humoristique. Elle est souvent considérée comme la forme ultime de l'humour, la quintessence d'un instant d'humour réussi pourrait-on dire, de la convergence entre les participants. Et je m'inclus dans ces auteurs. Mais si l'on considère que la co-construction humoristique est une séquence qui implique *l'ensemble* des participants, je dois y apporter un bémol. Mes données issues de conversations pluri-locuteurs montrent que parfois, sinon souvent, si l'on ne peut nier la présence d'une co-construction (dans sa dynamique de surenchère notamment), plus rares sont les exemples où *tous* les interactants participent pleinement. C'est en cela que le cadre participatif peut être instable : il peut arriver que, pour des raisons diverses, un ou plusieurs membres s'excluent de la séquence, parfois seulement de manière ponctuelle, devenant alors

simple(s) spectateur(s) silencieux. J'avais abordé ce cas de figure dans ma thèse, puis je l'avais analysé plus en détail dans une publication ultérieure (Priego-Valverde, 2006). C'est cette dernière que je vais synthétiser ici.

Publication

"How funny it is when everybody gets going!

A case of co-construction of humor in conversation."

Priego-Valverde, B. 2006. *CÍRCULO de Lingüística Aplicada a la Comunicación (clac)*.

Si, dans le titre de cette publication, j'avais mis l'accent sur la dimension co-construite de la séquence décrite, mon analyse avait été beaucoup plus nuancée, mettant fortement l'accent sur le désengagement progressif d'un des participants.

Cette séquence humoristique est issue du corpus « Loft Stories ». Elle met en présence 4 participants (F1 et M1 ; F2 et M2). Les deux F sont sœurs et F2 est enceinte.

Cette séquence est remarquable à plus d'un titre : sa longueur (plusieurs minutes), le système de surenchère qui semble particulièrement bien huilé, la multiplicité des formes d'humour, basculant progressivement vers un humour noir, et la grande diversité des procédés. Je ne vais pas revenir sur le détail de l'analyse, mettant seulement l'accent sur les éléments qui me semblent saillants (en gras dans la transcription).

La première ligne (« *il bouge* ») réfère au bébé qui vient de bouger dans le ventre de F2. C'est cette situation qui va déclencher la séquence humoristique. Après avoir discuté sur le fait qu'il est non ou agréable de sentir le bébé bouger, la véritable séquence humoristique est initiée par F2, la future mère, qui se compare à un aquarium (l.16-17).

EXEMPLE 15. Corpus "Loft Stories": l'aquarium

- 1 **F2 : il bouge**
- 2 **M1 : (rires)**
- 3 **F2 : c'est HYper désagréable**
- 4 **M1 : ah ouais↑**
- 5 **F2 : ouais**
- 6 **F1 : ah ouais**
- 7 **F2 : ça fait des::: (++) des bulles dans le ventre**
- 8 **M2 : putain tu dis ça et t'as l'air ravie on a du mal à le croire que c'est désagréable**
- 9 **F2 : non non c'est PAS agréable je te l'avais dit déjà (+) c'est pas agréable**
- 10 **M1 : <inaudible>**
- 11 **F1 : <ça doit être agréable pourtant ?>**
- 12 **F2 : écoute moi je trouve pas ça agréable (++) ça fait des bulles**
- 13 **F1 : non remarque**
- 14 **M2 : tu te prends un coup de pied dans le ventre**
- 15 **M1 : (rires)**
- 16 **F2 : t'imaGINES (+) tu te / non mais là / là en l'occurrence on dirait que t'es un aquarium tu vois (++) franchement**
- 17 **c'est pas agréable d'être un aquarium**
- 18 **F1 : (rires)**
- 19 **F2 : (rires) t'imagines (série de bruits) (rires) et toi t'es là pu-tain super (rires)**
- 20 **F1 : si ça se trouve **il est en train de jouer au petit canard là****

- 21 **M1** : ouais=
 22 **F2** : *(rires)* <elle chantonne avec probablement des gestes illustrant ce que vient de dire F1>
 23 **F1 et F2** : *(rires)*

Jusqu'à la ligne 23, l'humour repose sur le développement de l'image de l'aquarium, imaginant le bébé s'amusant au petit canard, comme s'il était dans un bain.

- 24 **F2** : **les cheveux::: flamboyants:: (+) qui bai::gnent dans le liqui:::de (rires)**
 25 **M2** : tu crois qu'il a **les cheveux surfeur** là↑
 26 **Les autres** : *(rires)*
 27 **M2** : <inaudible> <imitant le bébé à la naissance> t'as stressé pendant neuf mois moi **chuis coo:::! (+)**
 28 **t'ien veux::: (+)** *(reprenant sa voix)* on va pas s'entendre tous les deux hein tu rentres↓ tu recommences
 29 **F1** : *(rires)*
 30 **F2** : *(rires)*
 31 **F1 et F2** : *(rires)*
 32 **M2** : **tu vois un peu style le chanteur heu:: (++) de Simply Red**
 33 **les autres** : *(rires)*
 34 **F2** : *(en riant)* t'imagines
 35 **F1** : *(en riant)* **MA FOI (+) avec le nombre de DISQUES que vous achetez**
 36 **F2** : *(en riant)* en plus c'est vrai
 37 **F1** : *(rires)*
 38 **F2** : **putain c'est prédestiné il est prédestiné M2**
 39 **M1** : ah ouais là
 40 **F2** : **on a trop écouté Simply Red**
 41 **M2** : *(chantonne une chanson du groupe)*
 42 **M1** : *(rires)*
 43 **F2** : *(en riant)* oui c'est le cas de le dire
 44 **M1** : *(continue à chanter)*
 45 <séquence inaudible>

Ici, parce que F2 imagine le bébé avec des « *cheveux flamboyants* », deux images différentes vont apparaître : celle d'un surfeur, proposée par M2 (l.27-31), puis celle d'un chanteur connu (du groupe Simply Red, à la chevelure en effet flamboyante). En s'appuyant sur l'histoire conversationnelle commune entre les participants (F2 et M2 écoutent beaucoup ce groupe à l'époque), cette seconde image va être assez développée. D'abord initiée par M2 (l.32), elle va être reprise par F1, qui va créer une relation de cause à effet entre la rousseur supposée du futur enfant et le fait qu'ils aiment ce groupe (à partir de l. 35), puisque ni F2 ni M2 ne sont roux.

- 46 **F1** : *(en riant)* **heureusement que vous aimez pas Ray Charles hein (rires)**
 47 **F2** : *(en riant)* quoi↑
 48 **F1** : *(en riant)* heureusement que vous aimez pas trop Ray Charles
 49 **M1** : *(rires)*
 50 **F2** : *(rires)* *(en riant)* **il était mal barré hein (rires) (+) noir et aveugle con (rires)** *(en riant)* oh les boules
 51 **F1** : **noir et aveugle (rires)**
 52 **M1** : **aveugle c'est pas grave mais noir c'est //**
 53 **F1 et F2** : *(rires)*
 54 **M1** : *(rires)*

- 55 **F2** : oh putain
 56 **M1** : non aveugle <ça suffit mais bon ?>
 57 **F2** : non noir on aurait du mal hein
 58 **F1** : **bon l'avantage c'est qu'il saura pas qu'il est noir**
 59 **F2** : non c'est vrai on est pas obligé de lui dire
 60 **M1** : tant¹³⁶ **Ray Charles il sait pas qu'il est noir**
 61 **F1 et F2** : (*petit rire*)
 62 **F1** : (*en riant*) tant
 63 **M1** : tant
 64 **F1** : et comment il le saurait
 65 **M1** : **tant il croit qu'il est roux**
 66 **les autres** : (*rires*)
 67 **M1** : **t' imagine le drame (+) aveugle et roux**
 68 **les autres** : (*rires*)
 69 **F2** : (*en riant*) qu'il est con
 70 **M2** : drôle de problème
 71 **M1** : (*rires*)
 72 **F2** : (*en riant*) oh pu-tain
 72 **M1** : (*rires*)

Ici, alors que pourtant F1 joue sur le même ressort humoristique (la relation de cause à effet), elle bascule dans l'humour noir (l.46), sous-entendant que s'ils avaient aimé Ray Charles, l'enfant aurait été noir et aveugle. Cette nouvelle partie de la séquence humoristique fonctionne particulièrement bien et est largement développée grâce au système de surenchère allant même jusqu'à proposer qu'il est plus grave d'être noir qu'aveugle (l.58-60), et qu'il serait encore plus dramatique d'être aveugle et roux (« *le drame* », l.67).

Mais au-delà des rires, nombreux, de la surenchère constante, le comportement de M2 est très intéressant : alors qu'il avait participé activement à la séquence jusqu'alors, ici, il n'intervient plus, sauf peut-être par des rires¹³⁷. Il ne participe pas à la surenchère d'humour noir. Et la seule intervention qu'il produira sera à la ligne 70, lorsque les participants auront davantage abordé la rousseur supposée du bébé.

M2 ici se désengage donc de la séquence de co-construction, restant un simple spectateur, peut-être silencieux. Il ne participe plus (ou presque plus), mais ne l'interrompt pas pour autant. Les enjeux tant interactionnels que relationnels sont peut-être trop importants. Qu'aurait-il à gagner à dire que cette forme d'humour ne lui convient pas, si tel est le cas ? Rien puisqu'elle a été produite et qu'il ne peut l'effacer. Il aurait en revanche beaucoup à perdre : sa face, en montrant une image d'une personne un peu trop rigide ou susceptible.

Et c'est pourtant ce qui va arriver :

- 73 **F2** : oh M2 ça va M2↑
 74 **Les autres** : <*rires devant la mine déconfite de M2 car il n'aime pas qu'on se moque de son futur bébé*>

F2 commence à remarquer que M2 n'intervient plus. Elle l'interpelle à ce sujet et les autres en rient. La cible de l'humour est en train de changer : ce n'est plus le futur enfant qui est tourné en dérision mais M2. Il va pourtant bénéficier d'un répit :

¹³⁶ « Tant » signifie ici « si ça se trouve ».

¹³⁷ Compte tenu de la situation d'enregistrement (corpus écologique enregistré uniquement de manière audio et avec un seul enregistreur), il est difficile de savoir si M2 se joint ou non aux rires des autres.

- 76 **M1** : <ah / ce sera ?> moindre mal s'il le sait pas qu'il est roux
 77 **F1 et F2** : (rires)
 78 **F1** : (en riant) **té si i se voit pas i se sent hein**
 79 **F1 et F2** : (rires)
 80 **F2** : (en riant) **y a des sens qui ne trompent pas** (rires)
 81 **M1** : puis les sourires aussi
 82 **F1 et F2** : (rires)
 83 **M1** : il entend (+) (rires) (++) en fait l'idéal c'est qu'il soit sourd (+) aveugle↑
 84 **F2** : (rires)
 85 **F1** : enfin si il est roux hein
 86 **F2** : (rires)
 87 **M1** : si il est roux↑ (+) bien sûr↓

Malgré cette interpellation de F2, la séquence va reprendre, toujours sur le même thème : la couleur de cheveux et le handicap. Là encore, elle est développée par les trois mêmes participants, M2 restant silencieux.

- 88 **F2** : (en riant) sinon c'est pas la peine hein je vais dire bon↓ (+) faut pas déconner↑ (++) ça
 89 va loulou↑
 90 **F1** : (rires)
 91 **F2** : (rires)
 92 **M1** : (rires)
 93 **F2** : (en riant) **vous allez le faire mou::rir hein (+) je vous le dis moi**
 94 **M1** : (voix souriante) putain la gueule qu'i va tirer quand il va le voir et qu'il sera roux↑
 95 **F2** : (rires)
 96 **F1** : (en riant) **il va avoir une putain de peur le jour de l'accouchement**
 97 **M1** : oh:: putain
 98 **F1** : (petit rire)
 99 **M1** : t'imagines (+) **le mec qui l'accouche (changement de voix) oh:: le joli petit roux putain** elle POUAH
 100 (désignant F2) (rires) morte de rire (rires) M2 pfu (rires)
 101 **F1 et F2** : (rires)
 102 **F2** : **le pau::vre vous vous rendez pas compte hein après c'est moi qui rentre avec lui**
 103 (rires)
 104 **F1** : (rires)
 105 **M2** : èh=
 106 **F2** : (comme si elle parlait à un enfant) hein mon kikou:: qu'est-ce i di::sent hein mon kikou
 107 **M2** : eh:: toi tu sais tu manges à tous les râteliers toi
 108 **les autres** : (rires)

Mais est-il possible de se désengager ainsi d'une conversation en cours ? Est-il possible de modifier le cadre participatif sans conséquence ? C'est assez difficile. C'est la raison pour laquelle F2 l'interpelle probablement. A ceci près qu'elle le fait cette fois pour se moquer de lui et de son silence. A partir de là, le futur bébé est oublié et c'est M2 qui devient la seule cible de l'humour que les trois autres participants, créant une coalition, vont produire. Bien que les rires et les énoncés humoristiques fussent en nombre, M2 n'interviendra qu'à la fin de la séquence, y mettant alors fin. Et de manière assez ambivalente, il va dénoncer le comportement de F2 à son encontre (« toi tu sais tu manges à tous les râteliers toi »).

5.4 La délicate trajectoire interactionnelle de l'humour

Par essence, l'humour conversationnel est spontané. Je l'ai décrit plus tôt comme une *fulgurance*. Faisant feu de tout bois, le locuteur peut s'appuyer sur ce qu'il voit, ce qu'il entend, et même sur ce qu'il sait sans pour autant que cela ait été dit. Tout cela ne peut que laisser des traces dans la conversation. La question est donc de savoir si l'humour, qui obéit à sa propre trajectoire, peut et doit se couler dans celle de la conversation ? C'est cette question qui m'occupe ces dernières années et que je vais présenter ici.

5.4.1 Un humour opportuniste

L'humour conversationnel est opportuniste. C'est comme cela que je l'avais caractérisé dans une publication présentée plus haut (section 2 de ce chapitre, encart n°28). C'est encore plus flagrant lorsqu'un rebond (ou un *pinning*) est employé comme procédé. C'est le cas des exemples présentés dans ce chapitre comme :

- Je vais aux toilettes / et n'oublie pas de tirer la chasse (corpus « Loft Stories »),
- C'est sa simplicité / t'ies simple (corpus « Loft Stories »),
- Ça vient naturellement / ça vient d'où ? (corpus « Loft Stories »).

Si le rebond est le procédé le plus évident, ce n'est pas le seul. Le jeu sur les implicites partagés et sur l'histoire conversationnelle permet aussi de montrer le caractère opportuniste de l'humour. Dès lors que l'humour est produit en actualisant – par quelque procédé que ce soit – dans la conversation ici-et-maintenant un fait sur lequel il s'appuie pour en rire, l'opportunisme apparaît. Voici un autre exemple, noté sur le vif que j'utilise parfois en cours, non pas tant pour parler d'humour, mais pour montrer que la nature d'une action donnée varie en fonction du contexte.

EXEMPLE 16. Corpus "Loft Stories": les mitaines

Deux amies se retrouvent pour prendre un café. B porte des mitaines.

A : elles sont be :::lles

B : vas te faire voir

(rires des deux participantes)

Que se passe-t-il ici ? Pourquoi B rabroue A alors qu'elle vient de lui faire un compliment ? Peut-être parce que ce n'est pas un compliment. Et en effet, par ce compliment affiché, produit avec un ton un peu exagéré, A actualise en fait une ancienne conversation au cours de laquelle B s'était plainte du cadeau que son compagnon lui avait fait pour son anniversaire : des mitaines, ces mitaines. Elle arguait alors que ce cadeau paraissait bien petit, voire mesquin pour une telle occasion. La réponse de B n'est alors pas un reproche, et encore moins une insulte. Elle réagit à la dimension agressive de la taquinerie par une même agressivité ludique,

toutes deux concluant l'échange par des rires communs. Ces rires témoignent à la fois de la perception/acceptation de l'humour que de la connivence des deux amies.

Qu'il s'agisse de puiser dans l'histoire conversationnelle, dans la situation spatio-temporelle ou dans ce qui vient d'être dit, l'humour permet de se servir de ces éléments, pour les détourner, en leur octroyant un autre sens dont le locuteur n'a, parfois, aucune raison de se souvenir ici-et-maintenant, ou qu'il n'a même pas envisagé, tout tourné qu'il peut être vers la production et l'organisation de son propre discours. Dans ce cas, l'humour est non seulement opportuniste, mais il peut en plus être considéré comme parasite.

5.4.2 Un humour parasite

Je ne suis pas la seule à parler du caractère parasite de l'humour. (Drew, 1987) notamment l'évoque aussi pour la moquerie.

L'humour peut devenir parasite pour plusieurs raisons. Il peut y avoir des raisons individuelles tel que le fait de ressentir de l'embarras comme on l'a vu avec l'exemple n°14. D'autres raisons peuvent être très subjectives et touchent aux limites personnelles des participants : on peut ne pas aimer telle ou telle forme d'humour par exemple, ce qui est souvent le cas de l'humour noir. Mais ça peut être aussi une question de timing. On l'a vu, l'humour est une fulgurance. Dans le cas d'un rebond, il ne peut apparaître qu'après l'élément sur lequel il rebondit, mais si l'on y rebondit trop tard, le moment est tout simplement passé. Timing encore, parce que tout simplement, parfois ce n'est juste pas le moment. « Non sérieusement », « tu peux être sérieux deux minutes ? », « là, ça ne me fait pas rire » : ce ne sont pas les remarques de ce genre qui manquent dans nos conversations quotidiennes.

Parasite enfin, parce que l'humour, à la fois en actualisant un sens second, et corrélativement, en initiant un *frame* humoristique dans un cadre sérieux jusque-là, peut détourner la conversation en cours. Il peut la faire dévier. En d'autres termes, par son apparition, l'humour peut modifier la trajectoire interactionnelle en cours. Et cela, de manière plus ou moins importante. Parfois, l'humour peut seulement créer une parenthèse, le temps d'un mot et de sa réaction, avant de reprendre le thème ou l'activité en cours. Parfois l'humour peut définitivement interrompre le thème ou l'activité en cours. Bref l'humour peut être profondément *disruptif*.

Je ne vais ici présenter qu'un exemple montrant clairement ce phénomène, pour y revenir lorsque j'aborderai les échecs de l'humour.

EXEMPLE 17. Corpus "Le Cid", AP_LJ: des rapports normaux

Dans cet extrait, que Roxane Bertrand avait analysé de manière prosodique (Bertrand & Priego-Valverde, 2011), LJ raconte, sur un registre sérieux, que lorsqu'il faisait des fouilles archéologiques, il ne s'entendait pas bien avec un autre membre de l'équipe. Puis leur relation s'était apaisée (LJ 275 à AP 327).

- LJ 275 et bou- au BOUT d'un moMENT en fait i(l) s'est trouVE qu'i(l) m'a conFIE un truc à FAIRE qui:: (0.4)
- LJ 276 bon qui m(e) conv(e)NAIT à peu PRES et i- bon (0.5)
- LJ 277 j'ai senTI qu(e) ça s'adou- ciSSAIT: et bon aPRES on a
- AP 326 mh mh
eu des rapports **normAUX** bon euh (0.6)
- LJ 278 euh mais au déBUT puTAIN j'é- j'étais MAL quoi je euh::
- AP 327 mh mh
- AP 328 **normaux c'est-à-dire euh:: hum (0.4)**
- LJ 279 @
- AP 329 **avec préservaTIF ou sans euh:: (0.5)**
- LJ 280 oh PUTAIN <ff> @ ça y est t(u) es dedans là @

Pour évoquer ses relations qui se sont normalisées, LJ va dire « *rappports normaux* ». Alors que lui se situe dans un registre professionnel, AP va rebondir sur ce terme, l'épingler (Traverso, 1999), pour proposer un autre sens, sexuel. Nous avons donc une opposition de scripts (Raskin, 1985) (professionnel – qui pourrait être amical par ailleurs – vs sexuel). Cet autre script est activé grâce au mot « *préservatif* » (329). Dès 328, AP prépare d'une certaine manière sa bascule vers un *frame* humoristique. Il répète verbatim le mot « *normaux* » et produit son énoncé sous forme de question, ou de demande de clarification, *comme si* le sens de ce terme, ici-et-maintenant, pouvait être ambigu. C'est à ce moment que le *frame* humoristique est initié, détournant LJ du fil de sa narration sérieuse puisqu'il va produire un commentaire métacommunicatif pour le dénoncer (« *oh putain, ça y est t'es dedans là* », 280) tout en l'acceptant par des rires (LJ 279, 280).

5.5 L'échec de l'humour

En souhaitant toujours montrer que l'humour n'est pas un phénomène si angélique que cela, j'ai consacré plusieurs études à *l'échec de l'humour*. Parce que oui, tout bienveillant et source de plaisir qu'il peut être par ailleurs, l'humour peut échouer, assez souvent d'ailleurs. Dans tous les corpus sur lesquels je travaille (qu'ils soient écologiques ou semi-expérimentaux, que les participants se connaissent ou non, que les conversations soient longues ou plus courtes), les échecs de l'humour apparaissent.

Sur le corpus « CID » par exemple, 19% des énoncés humoristiques échouent :

Total humour	Réussi	Echoué
1345	1083	261
	81%	19%

Table 1. Nb et pourcentage des occurrences d'humour réussi et échoué dans "Le Cid"

5.5.1 Peut-on dégager les raisons de l'échec humoristique ?

Je ne suis bien sûr pas la seule à m'intéresser aux échecs de l'humour. Même s'ils restent à ce jour bien moins analysés que sa réussite, ils sont malgré tout traités, de manière plus ou moins approfondie, par un certain nombre d'auteurs qui ont tenté de dégager les raisons de ces échecs¹³⁸. Certaines sont liées à la nature même de l'humour : son impolitesse (Bell 2009), son agressivité (Hay, 1995; Laineste, 2013). D'autres sont plus sociales – idéologiques ou identitaires – (File & Schnurr, 2019; Hale, 2018). D'autres enfin sont davantage liées à la situation d'interaction : un manque de compréhension et/ou de perception de l'interlocuteur (Bell, 2015; Bell & Attardo, 2010; Carrell, 1997; Priego-Valverde, 1999), ou à un « *mismatch between repertoire and audience* » (Palmer, 1994, p. 161).

Mais il est difficile de parler des « raisons » de l'échec puisque, posée ainsi, cette question revient à chercher le « pourquoi » de son échec. Et là, c'est buter inévitablement contre une inconnue : le caractère profondément subjectif de l'humour, les limites – toutes personnelles – que les participants peuvent avoir¹³⁹. Si bien que, comme c'est le cas dans le CID par exemple, deux occurrences humoristiques parfaitement identiques quant aux procédés utilisés, à l'activité conversationnelle en cours dans laquelle ils vont apparaître, au rôle interactionnel des participants — puisque dans les deux cas, celui qui produit l'énoncé humoristique est en position d'interlocuteur —, ces deux occurrences peuvent avoir des issues différentes, l'une réussissant et l'autre échouant. Comment expliquer cette trajectoire différente ? Je ne sais pas. Peut-être par la relation des participants puisque les deux exemples auxquels je pense sont issus de deux conversations différentes du corpus « CID ». Peut-être aussi par la propre personnalité des participants. Il me faut donc puiser ailleurs (et autrement) une explication de ces échecs. Et parfois simplement les décrire.

Au fil de mon parcours, c'est en observant l'humour lui-même et la manière dont il est produit, que j'ai d'abord cherché à comprendre ces échecs et à les souligner. L'approche énonciative a été ici particulièrement fructueuse.

Puis, toujours en analysant les productions humoristiques grâce aux outils de l'Énonciation, je me suis attachée à décrire les réactions obtenues. Dans une première publication (Priego-Valverde, 2009a), j'avais dégagé 2 types de réactions : (1) une « non-réponse » – l'humour était alors purement et simplement ignoré – soit parce qu'il n'était pas perçu comme humoristique, soit parce qu'il n'était peut-être pas entendu, (2) le rejet explicite de l'humour. Dans une publication ultérieure, en me focalisant cette fois sur les énoncés humoristiques produits par le participant ayant le rôle d'interlocuteur, j'avais dégagé 3 types de réactions, ajoutant aux deux précédentes une réponse sérieuse.

¹³⁸ Pour une discussion plus complète à ce sujet, voir (Priego-Valverde, 2020, 2021).

¹³⁹ Je remercie ici l'un des reviewers anonymes pour nos échanges à ce sujet lors d'une publication récente (Priego-Valverde, 2021).

Publication

'Stop kidding, I'm serious': Failed humor in French conversations

Priego-Valverde, B. 2020. In Salvatore Attardo (ed.), *Script-based semantics. Foundations and applications. Essays in honor of Victor Raskin, 191–225*. Berlin: Mouton de Gruyter.

Ayant déjà présenté cette publication au chapitre 3, je ne vais décrire ici que les trois types de réactions que j'ai pu identifier sur le corpus CID.

EXEMPLE 18. Corpus "Le Cid", AP_LJ: ils fouillent bien les Italiens

- 1 LJ : il casse et en plus il a un peu tendance à s'acharner quoi moi je me souviens y avait un
- 2 fouilleur italien qui était venu
- 3 AP : mhm
- 4 LJ : euh bon il était spécial et euh ben pas
- 5 AP : ils fouillent bien les italiens hein
- 6 AP : ils ont une réputation de fouilleurs
- 7 LJ : pas trop parce qu'ils ont des ouvriers euh payés
- 8 AP : @ d'a
- 9 LJ spécialisés
- 10 LJ : su pu sur les chantiers de fouille
- 11 LJ : qui sont là pour faire ça quoi
- 12 AP: mhm

LJ a fait des études d'archéologie. Il produit dans l'extrait ci-dessus une narration au cours de laquelle il raconte l'une des fouilles auxquelles il a participé et où un « *fouilleur italien* » était présent (l.2). Alors qu'il commençait à raconter la relation qu'il entretenait avec lui parce qu'il était « *spécial* » (l.4), AP, en chevauchement, rebondit sur la nationalité de ce personnage : « *ils fouillent bien les italiens hein* » (l.5). Il produit ici un premier énoncé humoristique en créant une généralisation. Puis, il produit lui-même une surenchère à la ligne suivante (6). Mais LJ y répond de manière sérieuse (l.7) et réfute la généralisation de AP comme s'il s'agissait d'une vraie assertion, alors qu'elle est purement fictive (n'étant pas familier du milieu de l'archéologie, il ne peut connaître la réputation des Italiens à ce sujet (si tant est qu'ils en aient une), ce qui est le cas de LJ (l.7-11)).

EXEMPLE 19. Corpus "Le Cid", AP_LJ: super idée

- 1 AP : ouais je sais plus il s'était passé une histoire avec euh un mec {qui, qu'il} connaissait qui
- 2 avait soit disant branché par internet euh euh euh une saoudienne euh quoi
- 3 LJ : mh mh
- 4 AP : et soit disant la f famille a été m mise au courant je sais p
- 5 LJ : super idée @
- 6 AP : je s je peux pas te dire euh comment pourquoi etc
- 7 AP : mais le mec il a eu des problèmes quoi
- 8 LJ: ah ouais

Dans cet extrait entre les deux mêmes participants, AP raconte une anecdote qui lui a été rapportée : un homme avait flirté, via internet, avec une Saoudienne, ce qui avait posé des problèmes lorsque les parents de la jeune fille avaient été mis au courant (l.1-4). A la ligne 5, en chevauchement, LJ produit un énoncé ironique (et antiphrastique), considérant comme une mauvaise idée le fait de draguer une Saoudienne. Mais AP ignore la remarque et continue sa narration ou en tout cas, continue à essayer de se souvenir des événements.

EXEMPLE 20. Corpus "Le Cid", AP_LJ: le terrorisme européen

- 1 LJ : ils ont passé un film crypté de canal plus, un film de cul
- 2 AP : @
- 3 AP : @
- 4 LJ : euh @ mais attends mais c'était incident
- 5 AP : @ *
- 6 AP : § c'est du terrorisme euh européen §
- 7 LJ : non c'es c'es c' r rigole pas c'était incident diplomatique euh limite quoi
- 8 AP : putain tu m'étonnes euh
- 9 LJ : les mecs ils l'ont très mal pris

Dans ce dernier extrait concerne les Emirats Arabes. LJ y ayant vécu plus jeune, il raconte qu'à cette époque, beaucoup d'habitants regardaient la télévision avec un satellite pour capter, notamment, les chaînes françaises. Mais un jour, une chaîne française a diffusé par erreur un film pornographique (l.1). AP réagit immédiatement par des rires, ce qui est dénoncé par LJ pour qui l'incident était majeur et pas du tout risible (l.4). Mais plutôt que de reconnaître la gravité de la situation dans ce pays, AP surenchérit et produit en (l.6) un énoncé humoristique : « *c'était du terrorisme européen* ». LJ rejette explicitement cet énoncé (« *ne rigole pas* »). L'humour étant ici considéré – à tort ou à raison – comme un dénigrement de la mentalité et/ou des valeurs du pays, LJ insiste donc sur la gravité de l'incident. AP finit par abonder dans le sens de LJ (l.8).

Encart 34. Publication : l'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2020)

5.5.2 Disruption humoristique

Je l'ai largement évoqué dans les pages précédentes, (voir Sous-section 5.1), l'opacification de l'humour permet de comprendre certains échecs de l'humour. Qui parle dans un énoncé humoristique ? Quelles sont les intentions du locuteur ? Est-ce même seulement de l'humour ? Il peut apparaître que l'humour ne soit tout simplement pas perçu comme tel tant son opacité est grande. C'est comme cela que j'avais analysé l'exemple n°14 « *c'est la grand-mère qui paye* ». Si M1 réagit par un éclat de rire (et à ce titre, l'humour réussit, du moins en partie), l'interlocutrice à qui l'énoncé est directement adressé n'y réagit que par un feedback de surprise.

C'est à travers cette opacification que j'avais également parlé des « *couacs de la communication* » (Priego-Valverde, 1999, p. 434) et que j'avais détaillé grâce à l'exemple ci-dessous :

EXEMPLE 21. Corpus "Loft Stories" : l'auto-école

Cet extrait se déroule entre 4 participants (F1 et M1, F2 et M2, des amis). M2 qui n'a pas le permis de conduire, raconte que de temps en temps c'est F2 qui lui enseigne les rudiments de la conduite sur un parking.

- 1 **F2** : non mais en fait j’crois que le mieux c’est que t’apprennes d’abord à::: (+) dans une auto-
 2 école et puis après heu::
 3 **M2** : et ouais //
 4 **F1** (*en riant*) **ah oui c’est clair c’est l’idéal pour passer le permis une auto-école** (*rires*)
 5 **M2** : mais pas avec elle (+) pas avec elle
 6 **F2** : ouais mais qu’il lui apprenne les rudiments heu::: (+) comment démarrer la bagnole et
 7 tout et puis après on ira la conduire heu: (++) sur un parking=
 8 **F1** : <voix souriante> **on n’a rien trouvé de mieux pour le moment hein** (*rires*)
 9 **F2** : (*rires*) (+) non parce qu’en fait c’est vachement dur d’apprendre à quelqu’un à: démarrer
 10 la voitu:::re heu:: (++) tu vois= (+) c’est dur d’expliquer
 11 **F1** : ah ben ouais

J’avais analysé cet exemple pour décrire ce que j’appelais un « *conflit entre deux modes de communication différents* » (Priego-Valverde, 1999, p. 435-455). Dans les lignes qui précèdent cet extrait, M2 raconte que parfois, lui et sa compagne, F2, vont sur un parking, pour qu’elle lui apprenne à conduire. A la ligne 1, F2 s’adresse directement à lui pour lui dire que le mieux pour apprendre est d’aller dans une auto-école, ce avec quoi M2 est d’accord (l.3). Mais alors que ce fait ne constitue qu’une partie de l’argumentation de F2 (« *et puis après* »), F1, en les interrompant tous les deux, rebondit sur cet énoncé et l’épingle (Traverso 1999) avant *justement* que F2 poursuive son argumentation, de sorte qu’il devient une évidence et non les prémisses d’une argumentation à venir (« *ah oui c’est clair c’est l’idéal pour passer le permis une auto-école* », l. 4) dans laquelle il ne serait pas incongru, et ne pourrait être tourné en dérision parce qu’inapproprié (Drew, 1987). On voit donc ici toute l’importance du *timing* que j’ai déjà évoqué. L’enjeu de produire cet énoncé à ce moment-là, quitte pour cela à interrompre l’autre, est justement de s’en moquer avant qu’il ne soit plus possible de le faire.

Mais F2, entièrement tournée vers son argumentation sérieuse, ne tient pas compte de l’incursion humoristique de F1. Elle continue sur sa lancée et va même jusqu’à se justifier et justifier son raisonnement (l.6-7). F1 persiste et, sans prendre en compte l’énoncé de F2, enfonce le clou (l. 8), en produisant un second énoncé, en chevauchement avec celui de F2. Tout comme F2 va persister dans sa propre justification (l.9-10). Dans cette courte séquence, F1 et F2 ne se répondront jamais vraiment, de sorte que l’on assiste ici à un véritable « dialogue de sourd ». Chacune se maintenant dans un mode de communication différent, l’un sérieux et l’autre humoristique, deux modes alors en conflit. Malgré les rires de F1 et ses énoncés produits en riant, F2 ne tient pas compte de leur caractère humoristique, peut-être ne le peut-elle d’ailleurs pas, toute tournée qu’elle est vers ses explications et justifications. F1 finira, peut-être, par se rallier au sérieux de F2, en produisant finalement un feedback qui apparaît comme positif (l.11).

Progressivement, c'est en adoptant une approche strictement interactionnelle que j'ai analysé ces échecs, tant du côté de la production que des réactions obtenues, par le prisme des contraintes conversationnelles.

Je me suis de plus en plus appuyée sur les études portant plus généralement sur la nature *disruptive* de l'humour, qu'il réussisse ou qu'il échoue, (Chiaro, 1992; Hay, 1995; Norrick, 1993; Sherzer, 1978), sur les notions de « *frame* » (Bateson, 1955), « *keying* » (Hymes, 1972) ou de « *non-bona-fide communication* » (Raskin, 1985), pour étudier les implications interactionnelles de l'apparition de l'humour, et ainsi tenter de mieux en expliquer l'échec. L'humour en effet peut entraîner un changement du thème en cours, permettre de garder ou prendre le tour de parole (Bell, 2015), ou encore initier un *frame* humoristique alors que les participants étaient jusqu'alors dans un registre sérieux. C'est ce dernier cas, considéré par (Bell, 2015) comme la raison principale la plus fréquente de l'échec de l'humour que j'avais pointé dans ma thèse en parlant de « *conflit entre deux modes de communication* », l'un sérieux et l'autre humoristique, et que j'ai approfondi par la suite (Priego-Valverde, 2020). Et c'est ce conflit entre deux modes de communication dont j'ai approfondi l'analyse les années suivantes grâce aux outils de l'Analyse Conversationnelle, et plus particulièrement, aux notions d'*alignement* et d'*affiliation* telles que proposées par (Stivers, 2008)¹⁴⁰.

5.5.3 Désalignement et/ou désaffiliation de l'humour

A ce jour, c'est principalement dans deux publications que ces études ont été développées. Dans (Priego-Valverde, 2020), je m'étais concentrée sur l'humour tel qu'il apparaissait en narration sérieuse. Mon objectif était alors de montrer comment, en initiant un *frame* humoristique, l'humour apparaissait de fait, comme un énoncé désaligné et désaffilié par rapport à l'activité en cours. L'année suivante (Priego-Valverde, 2021), élargissant le spectre de mes analyses, j'ai également pris en compte les autres activités conversationnelles au cours desquelles l'humour apparaissait, qu'elles soient sérieuses ou déjà humoristiques. Mais, dans les deux cas, je me suis concentrée sur les occurrences d'échecs de l'humour lorsque ce dernier était produit par *l'interlocuteur*. C'est cette dernière étude que je vais présenter dans les lignes suivantes.

Publication
<p>“Failed humor in conversation: disalignment and (dis)affiliation as a type of interactional failure.” Priego-Valverde, B. 2021. <i>Humor</i>, Vol. 34 (4): 613-636.</p> <p>Cette étude a été conduite sur le corpus « CID ». L'objectif était d'étudier le désalignement et la (dés)affiliation en tant que <i>type de d'échec interactionnel</i>.</p> <p>Sur la base de 8 heures de conversations, j'ai dégagé les occurrences suivantes :</p> <ul style="list-style-type: none">- 1 345 occurrences d'humour.

¹⁴⁰ Voir chapitre 2.

- 259 échecs¹⁴¹.
- Parmi eux, 158 sont produites par l'interlocuteur.
- Ces échecs ont été identifiés et répartis dans les activités suivantes : narration (St), argumentation (A), explication (E), conversation à bâton-rompu (C), séquence latérale (Si), (Jefferson 1972).
- Chaque activité a elle-même été différenciée selon qu'elle était sérieuse (S) ou déjà humoristique (H) lorsque l'interlocuteur produisait son énoncé.

C'est en tenant compte du caractère intrinsèquement dynamique de la conversation (les participants passant constamment d'un cadre sérieux à un cadre humoristique, d'une activité à une autre, d'un rôle interactionnel à un autre), que j'ai analysé chaque cas d'échec de l'humour : en fonction du registre – sérieux ou ludique – et du type d'activité dans laquelle il s'inscrivait. *Tous les cas se sont révélés soit désalignés et affiliés, soit désalignés et désaffiliés.*

- **Résultats quantitatifs**

	St_S	St_H	A_S	A_H	E_S	E_H	C_S	C_H	Si_S	Si_H	
All interactions	58	37	10	6	9		18	15	2	4	158
Serious frame											97
Humorous frame											61

- Aucune occurrence d'échec de l'humour dans des activités d'explication.
- 6 occurrences dans des séquences latérales.
- 16 occurrences dans des séquences argumentatives.
- 33 occurrences pendant des moments de conversation à bâton-rompu.
- La moitié des échecs apparaissent au cours de narrations (95 sur 158, dont 58 dans une narration sérieuse).

L'humour peut donc échouer qu'il apparaisse dans un cadre sérieux ou déjà humoristique. Cependant, l'humour échoue plus souvent quand il paraît dans un registre sérieux, initiant ainsi un *frame* humoristique (Bell, 2015) : (97 occurrences contre 61).

- **Analyse séquentielle de deux exemples**

EXEMPLE 22. Corpus "Le Cid", AP_LJ: brune blonde

¹⁴¹ Depuis cette étude, le nombre d'échec est passé à 261.

- 1 LJ : j'aurais dit § non machin § mais y avait ma copine je sais pas j'ai je me suis pas senti de
 2 dire non tu sais comme ça bon pfutt j'ai laissé rentrer
 3 AP : t'étais avec qui↑
 4 LJ : et en fait le euh mais le + le plan euh brune
 5 →AP : **brune blonde**↑
 6 AP : **rousse**↑
 7 AP : **chauve**↑
 8 AP : **brune**↑
 9 LJ : le euh le plan c'était
 10 AP : **plutôt**:
 11 AP : **cuivrée**↑
 12 LJ : §on vous donne un dessin si on est en fait on sort de prison§ [...]
 13 AP : ah je connais le truc ouais ouais la réinsertion machin ouais

LJ est plongé dans une narration sérieuse. Il raconte qu'un jour, des colporteurs ont sonné chez lui et, parce qu'il était avec son amie, il n'a pas osé refuser d'acheter ce qu'ils lui proposaient (l.1-2). Dès la ligne 3, AP se désaligne avec LJ pour connaître l'identité de la copine. Mais LJ ne répond pas et continue sa narration (« *et en fait euh* », l.4). Alors AP insiste et, en chevauchement, ouvre un *frame* humoristique en demandant la couleur de cheveux de la jeune fille en question (« *brune blonde* », l.5). Puis AP continue sur le registre humoristique en énumérant d'autres couleurs possibles (l.6-11). Bien que les énoncés successifs de AP ne soient produits sans aucun rire, leur dimension humoristique est soulignée de deux manières. La première est le fait que LJ a déjà répondu à la question (l.4). Les questions de AP ne sont donc pas des recherches d'information (en tout cas pas sérieuses) pour mieux connaître les personnages de l'histoire racontée, et ainsi mieux la comprendre (Stivers, 2008). La seconde est la surenchère de AP allant jusqu'à l'absurde (« *chauve* », 7) et répétant certaines couleurs déjà énumérées (« *brune* », l.8).

Ainsi, au niveau du *frame* (ou du *stance* tel que défini par (Stivers, 2008), AP se désaffilie de LJ. Mais il produit également des énoncés désalignés en interrompant la narration en cours et en la perturbant, comme le montrent les nombreuses disfluences et répétitions produites par LJ pour reprendre (ou garder) le fil de son discours (l.4, 9). Il finira par poursuivre sa narration (l.12) à laquelle, finalement, AP s'alignera et s'affiliera (l.13).

Lors d'une séquence latérale d'abord sérieuse, puis humoristique, et à nouveau sérieuse :

EXEMPLE 23. Corpus "Le Cid", AP_LJ: ils sont durs à lire

- 1 LJ: j'ai enten- j'ai lu un truc aussi / ah mais tu l'avais acheté là le Courier International↑
 2 AP: ouais j'avai- ouais
 3 → LJ: tu l'as lu↑
 4 AP: @ ouais ouais ben j'ai terminé hier là
 5 LJ: ouais
 6 LJ: @ {voix souriante} c'est bien hein
 7 AP: @
 8 AP: oh mais c'est dur attends euh les articles suisses ou:: + les articles russes ils
 9 LJ: euh {voix souriante} surtout le style et tout
 10 AP : **sont durs à lire hein**
 11 LJ: mais euh dans les dans les faits divers à la fin y a un truc je cr- euh je crois sur un
 12 LJ: un u- un pédopsychiatre ou un truc comme ça enfin un mec qui s'occupe de gamins
 13 vachement célèbre au au Brésil

Cet extrait se situe juste après un court moment de transition où les participants parlent de l'enregistrement auquel ils participent. Le premier énoncé humoristique apparaît dans un cadre sérieux. Au fur et à mesure qu'il réussit, les autres items apparaissent dans un cadre humoristique. Le premier élément humoristique est produit par LJ (I.3). Il apparaît dans une séquence latérale initiée par LJ, qui s'interrompt juste après avoir commencé une narration. Les premiers énoncés humoristiques produits par les deux participants réussissent, seul le dernier échoue.

A la ligne 1, LJ commence à raconter une histoire, mais il s'interrompt pour demander à AP s'il a acheté le journal dont il est question (Courrier International) dans lequel LJ a lu le fait dont il veut parler. Ce faisant, en tant que locuteur principal de la narration projetée, LJ crée une séquence latérale dans laquelle il vérifie les connaissances de AP pour s'assurer qu'il peut comprendre l'histoire. Lorsque AP répond qu'il a effectivement acheté le journal (I.2), LJ clarifie sa question en lui demandant s'il l'a lu (I.3). Cet énoncé peut être considéré comme le premier élément humoristique, car la question de LJ (I.3) est basée sur deux types différents de connaissances partagées. La première concerne le journal lui-même et sa réputation en France. « Courrier International » est un hebdomadaire qui contient principalement des traductions françaises d'articles publiés dans la presse étrangère. Le journal jouit d'une bonne réputation et il est de bon ton de dire qu'on le lit régulièrement. La deuxième connaissance partagée est précisément le fait que certaines personnes l'achètent (ou disent l'acheter) sans nécessairement le lire. En posant cette question, LJ passe à un registre humoristique, laissant entendre que AP n'a pas lu le journal. Le passage au *frame* humoristique et le sous-entendu sont acceptés par AP (I.4) : il rit et joue le jeu de la question allusive de LJ, allant même jusqu'à dire qu'il vient juste de finir de lire le journal.

Bien que cela puisse être vrai, le rire produit et le reste de la conversation montrent qu'AP crée un « *pretence* » (Dynel, 2014) : il fait comme s'il avait lu le journal, ce qui n'est peut-être pas le cas. Ce faisant, il s'aligne et s'affilie à LJ. Après un court feedback positif (I.5), LJ s'aligne et s'affilie à son tour à AP. Il rit et produit un commentaire humoristique (« *c'est bien hein* », I.6) en utilisant une voix souriante. Tout comme l'affirmation humoristique de AP (I.4), ce commentaire pourrait être à la fois une façon de jouer avec le « comme si » de AP et une façon de cibler les Français qui font semblant de lire le journal. Cet énoncé est accepté comme humoristique par AP qui rit (I.7). De plus, en (I.8), il accentue son autodérision son *pretence*, en énumérant des articles suisses et russes, comme s'il avait l'habitude de les lire soit en version originale, soit avec des traductions très proches de la version originale (« *ils sont durs à lire* »). Dans (I.10), LJ joue le jeu, (« *mode adoption* » (Attardo, 2001a)). En chevauchement avec AP, il partage avec humour les difficultés de lecture de ces articles (I.9). Puis LJ modifie l'orientation de son discours. Il redevient sérieux en (I.11) et, en chevauchement avec AP qui continue dans un registre humoristique, il commence à raconter l'histoire qu'il a probablement commencé à raconter en (I.1). Cela l'amène à ignorer la dernière intervention humoristique d'AP (I.10), qui échoue.

Aucune raison évidente ne peut expliquer pourquoi le dernier énoncé d'AP échoue dans cet extrait. L'énoncé est produit dans un cadre humoristique qui a été accepté et partagé par les deux participants ; la cible du dernier élément n'a pas changé (AP et peut-être les Français) ; et l'humour est toujours produit de la même manière, comme un *pretence*. L'échec de ce dernier énoncé humoristique semble être davantage lié à la dynamique de la conversation et à ses fréquents changements de *frames*. LJ a commencé à raconter une histoire mais l'a interrompue lui-même, ce qui a permis aux deux participants de créer une séquence humoristique. Ensuite, LJ est redevenu sérieux pour poursuivre sa narration. L'humour d'AP est apparu lorsque LJ était redevenu sérieux et recommençait à raconter son histoire. En d'autres termes, alors que l'humour d'AP s'alignait et s'affiliait aux énoncés précédents, à ce moment-là, il était désaligné et désaffilié de l'énoncé de LJ, ce qui a permis à ce dernier de reprendre son histoire là où il l'avait laissée.

En d'autres termes, ce dernier énoncé humoristique est arrivé *trop tard*.

Encart 35. Publication: l'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2021)

J'ai conclu cette étude en insistant sur le fait que les dynamiques de la conversation et de l'humour étaient étroitement liées :

[...] analyzing in-depth examples of failed humorous instances which are disaligned and (dis)affiliated with respect to both the dynamics of conversation, (i.e., frequent frame shifting) and its sequential organization, (i.e., the activity in which failed humor is embedded), allows us to better understand why disaligned and disaffiliated humor as well as disaligned and affiliated humor can represent a type of interactional failure. In other words, the present study attempts to shed light on the way both humor and conversation function, and on the way that a conversation may shape the way humor appears. (Priego-Valverde, 2021, p. 633).

C'est la direction que je souhaite approfondir dans les années futures. Tout en continuant d'analyser l'humour (tant dans ses réussites que dans ses échecs) à travers les notions d'*alignement* et d'*affiliation*, et en intégrant de manière plus systématique celles de *projection* et de *trajectoire interactionnelles* (telles que définies par exemple par (Auer, 2005; Pekarek Doehler, 2008), je souhaite davantage mettre l'accent à la fois sur la dynamique intrinsèque de l'humour et sur celle de la conversation dans laquelle il apparaît. Ces deux dynamiques sont-elles différentes ? Si oui, comment apparaissent-elles et peuvent-elles coexister ponctuellement ? Comment l'une sera finalement privilégiée sur l'autre ?

En d'autres termes, c'est à la croisée des trajectoires humoristique et conversationnelle que je souhaite situer mes recherches futures.

Chapitre 5. Les corpus conversationnels : évolution de ma pratique

Principales contributions :

Publications :

Priego-Valverde, B. 2021. Failed humor in conversation: disalignment and (dis)affiliation as a type of interactional failure". *Humor*, Vol. 34 (4): 613-636.

Amoyal, M., B. Priego-Valverde, S. Rauzy. 2020. PACO : A corpus to analyze the impact of common ground in spontaneous face-to-face interaction. LREC, Marseille.

Bertrand, R., P. Blache, R. Espesser, G. Ferré, C. Meunier, B. Priego-Valverde, S. Rauzy. 2008. Le CID - *Corpus of Interactional Data* - Annotation et Exploitation Multimodale de Parole Conversationnelle. *TAL*, 49-3, 105-134.

Lalain, M., G. Pouchoulin, B. Priego-Valverde, S. Pinto. 2021. De la protection des données à la protection de la personne : Réflexions sur l'impact des nouvelles réglementations sur la collecte des corpus ». *Corpus* 21.

Références Ortolang des corpus conversationnels :

Le CID : <https://hdl.handle.net/11403/sldr000027/v2.1>

Cheese : <https://www.ortolang.fr/workspaces/cheese>

Priego-Valverde, B. 2019. Cheese! - Corpus d'interactions dyadiques conversationnelles en Français [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGuage)

PACO: <https://www.ortolang.fr/workspaces/paco>

Quand j'ai commencé à réfléchir à cette synthèse, je pensais la débiter par ce chapitre. Il me semblait plus logique de présenter d'abord les corpus que j'étudie pour faciliter la lecture des études qui en découlent. Puis, au fil des semaines, je me suis rendue compte que ma manière d'aborder aujourd'hui les questions relatives aux corpus (qu'il s'agisse de leur constitution, de leur enrichissement ou de leur analyse) est intimement liée à mon parcours professionnel.

Bien qu'ayant été formée dans la plus pure tradition des corpus écologiques et des analyses qualitatives, j'ai aussi toujours travaillé au LPL, un laboratoire profondément pluridisciplinaire qui accueille une grande variété de méthodes de recherche et qui offre les moyens tant humains que techniques de s'y former et de s'y confronter. Alors, petit à petit, je me suis ouverte à d'autres méthodes. Ça ne s'est pas toujours fait sans douleur ; combien de fois ne me suis-je pas dit « je suis trop vieille pour apprendre ça ! ». Mais j'ai fait ce que je pensais nécessaire pour mes travaux, et surtout ce qui me convenait.

Il ne s'est jamais agi dans mon esprit de choisir entre deux types de corpus, ou deux méthodes d'analyse, mais plutôt de trouver un juste équilibre. Celui qui serait le plus à même de rendre compte de mes observables. C'est comme cela que j'en suis venue aux corpus semi-expérimentaux sans pour autant délaisser les corpus écologiques ; à intégrer des analyses quantitatives à mes analyses séquentielles. En bref, commencer à adopter une *méthode mixte*. C'est ce cheminement que je vais présenter ici.

Après une description générale de la conversation et de la langue en interaction, j'aborderai la manière de la recueillir à travers différents corpus que j'ai moi-même constitués ou à l'élaboration desquels j'ai participé. Je présenterai d'abord la fiche signalétique de ces corpus, tant écologiques que semi-expérimentaux. Puis, j'aborderai la question de l'archivage des corpus, de leur transcription et de leur annotation. Suivront ensuite les questions relatives à l'éthique que ces corpus soulèvent. Je terminerai ce chapitre par deux points supplémentaires. Ainsi, après une sorte de « retour sur expérience » en tant qu'utilisateur de ces deux types de corpus, je décrirai comment le fait de travailler sur des corpus semi-expérimentaux a fait évoluer d'une part, ma pratique de chercheuse, et d'autre part, de manière plus générale, le regard que je porte sur les observables.

1. La conversation

1.1 Définition générale

Une interaction est un observable scientifique à part entière. Je l'ai largement évoqué et je n'y reviens pas. Ici, je vais plutôt aborder la conversation comme *type d'interaction*. Au fil des années, ce terme s'est révélé être assez ambigu parce que renvoyant à des réalités différentes selon les auteurs et les époques. Si, au début des études sur les interactions, le terme « conversation » était souvent employé comme terme générique recouvrant l'ensemble des interactions, la communauté anglo-saxonne a proposé une alternative pour évacuer toute ambiguïté, adoptant majoritairement le terme de « *talk-in-interaction* » pour parler d'interaction, et de « *conversation* » pour évoquer le type spécifique d'interaction¹⁴². Voilà par exemple comment (Schegloff, 1998) distingue les deux, pour insister sur l'importance de la prosodie, non pas pour l'oral, mais pour l'oral *en interaction* :

For that reason the reflections which follow often refer not only to "conversation," but also to the larger domain "talk-in-interaction." Conversation is paramount, in my view, in the range of types of talk-in-interaction, as talk-in-interaction is paramount among the forms of spoken discourse. In both instances, the way in which interaction figures in the production and understanding of the talk is key to understanding how prosody figures in it. (Schegloff, 1998, p. 236).

En France, c'est à ma connaissance à R. Vion (Vion, 1992, p. 123-139) que l'on doit l'une des descriptions les plus détaillées des différents types d'interactions. En prenant appui sur les travaux sur la conversation et la communication de manière générale¹⁴³, Vion va tout d'abord synthétiser 4 critères « définitoires » des interactions :

- le type de relation entre les participants (complémentaire ou symétrique),
- la dimension coopérative ou compétitive d'une interaction,
- la nature des finalités des interactions,
- leur caractère formel ou informel.

¹⁴² Laquelle a été traduite chez les conversationnalistes français par « *parole en interaction* », ou « *discours en interaction* » chez (Kerbrat-Orecchioni, 2005).

¹⁴³ Ceux de Palo Alto et ceux de l'Analyse Conversationnelle notamment.

Par ailleurs, le premier critère, le type de relation, va lui permettre de classer les différents types d'interactions en deux catégories : les interactions complémentaires (consultation, enquête, entretien et transaction) des interactions symétriques (dispute, discussion, débat et bien sûr conversation).

Selon Vion, une conversation est alors une interaction symétrique, largement coopérative (même si, ponctuellement, aucune forme de compétition ne peut être ni ne doit être exclue), et à caractère informel. Son plus grand apport vient de la nature des finalités, que Vion va décrire comme *internes* :

Certains linguistes ont, dans un premier temps, défini la conversation comme une interaction non finalisée dans la mesure où aucun thème, aucun objectif exprimé, aucune règle explicite ne semblaient devoir être fixés d'entrée. En somme, elle était une interaction sans finalité, sans but social et donc sans utilité. Il peut paraître paradoxal d'accepter une telle conception de la conversation et de revendiquer, dans le même temps, qu'elle constitue une instance de base de la vie sociale. Sociologues et linguistes ont donc convenu que la conversation reposait sur des finalités internes décisives pour la protection du tissu social. La fonction de la conversation consiste à affirmer et confirmer l'existence de liens sociaux privilégiés entre les individus. (Vion, 1992, p. 126-127).

La conversation n'est donc pas gratuite, loin de là. Et si se plaindre le matin, avec ses collègues, de la qualité du café qu'offre la machine ne change pas le monde, cela permet en revanche de papoter, de débiter en douceur sa journée, de créer du lien, d'amorcer d'autres conversations, de se connaître ou se connaître mieux, bref, de se comporter en humains. A tous ces petits riens que l'on a pu croire sans conséquence, s'ajoute le plaisir. Le plaisir d'être ensemble, de parler, de partager, de passer ou perdre du temps. Alors oui, pour toutes ces raisons, et parce que ses finalités sont justement *internes*, la conversation est bien l'instance de base de la vie sociale évoquée par l'ethnométhodologie.

En étudiant les conversations entre proches en situation de visite, Véronique Traverso (voir notamment (Traverso, 1996) va proposer une définition de la conversation en reprenant ces critères définitoires, mais aussi et surtout en ajoutant ou en développant une dimension fondamentale des conversations rarement prise en compte : *le temps*. Celui que s'accordent les participants. Le temps de quelques mots ou bien plus, entre deux portes ou confortablement installés. Pour Traverso donc, la conversation :

C'est un échange langagier à caractère réciproque, organisé par tours de parole dont l'alternance n'est pas pré-déterminée. La finalité de la conversation est interne et les participants y poursuivent un objectif commun. La conversation possède une temporalité particulière du fait qu'elle impose à chaque participant l'abandon de son temps individuel et ordinaire pour l'entrée dans un temps commun. Elle peut se dérouler en tout lieu mais affectionne les lieux permettant la meilleure proximité spatiale et psychologique. Elle fonctionne enfin sur la base d'une égalité de principe entre les participants. (Traverso, 1996, p. 11-12).

Cette notion de temps est d'autant plus centrale chez (Traverso, 1996), qu'elle va lui permettre de préciser les spécificités de la *conversation familiale*. Sans pour autant constituer

un type de conversation à part entière, une conversation familière s'inscrit dans la durée et surtout se construit grâce à ce temps qu'est accordé aux participants :

Ce ne serait au fond pas tant en termes de continuum qu'il faudrait penser la relation entre 'conversation' et 'conversation familière', qu'en termes de temps, et plus exactement en termes de construction. Ce n'est en effet pas tant la durée de la relation qui importe que le fait qu'elle se construise ou non, pas tant dans le fait que beaucoup de choses aient été dites dans l'histoire conversationnelle des interlocuteurs, que le fait que les choses dites se fixent, se mémorisent pour constituer la base des interactions futures. (Traverso, 1996, p. 230).

1.2 Les 2 sens de « familial »

En étudiant les conversations familières, (Traverso, 1996) va apporter deux précisions majeures, l'une terminologique et l'autre davantage structurelle. Elle va alors revenir sur l'ambiguïté que revêt le terme « familial », pouvant indifféremment renvoyer à l'informalité de la conversation (sa *familiarité*, (Traverso, 1996, p. 12) ou à la relation proche des participants (Traverso, 1996, p. 13), ce qui serait le cas d'amis ou membres d'une même famille, dans ce dernier cas, la conversation étant en outre familiale. Sans pouvoir – ni même nécessairement devoir – trancher entre les deux acceptions, il convient néanmoins de garder à l'esprit qu'elles peuvent être différentes selon qu'on accorde plus d'importance à la tonalité de la conversation ou à son cadre.

2 Une langue

Il suffit d'avoir écouté un de ses propres discours ou entretiens spontanés enregistrés sur un ruban magnétique pour se rendre compte que la langue parlée n'est qu'une suite d'essais et de brouillons, et aussi d'échecs, où la langue est trop constamment trahie [...]. (Paul Imbs, 1983 ; cité par (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987, p. 1).

Voilà comment commence l'ouvrage de Claire Blanche-Benveniste, elle qui s'est attachée, tout au long de sa carrière, à décrire la syntaxe du français parlé, annihilant de facto, ce que d'aucuns considéraient comme un oxymore.

Parce qu'il est vrai que, si jusqu'aux années 80 au moins (en France en tout cas), l'oral a été mal considéré, c'est parce qu'il était décrit à l'aune de l'écrit, qui constituait alors la norme, la « vraie langue », celle qu'il convient d'écrire bien sûr, mais également de parler. On retrouve cette même idée, avec plus de verve, chez Kerbrat-Orecchioni pour qui :

[...] l'écrit est souvent opposé à l'oral en termes d'ordre vs chaos, pensée logique vs prélogique, correction vs faute, richesse vs pauvreté, densité vs délayage, cohérence vs incohérence, maîtrise vs relâchement (on pourrait même dire : civilisation vs barbarie). [...] Bref : le discours oral ne serait qu'un sous-produit du langage – une sorte de ramassis de 'ratés'. (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p. 40).

C'est contre tous ces jugements, tous ces a priori, que la linguistique des interactions a dû se battre. Pour justifier sa place d'abord, au sein de la linguistique, celle de l'oralité comme observable scientifique ensuite.

Mais qu'en est-il réellement de ces « ratés » ? Refuser ce terme pour lui accorder celui, plus neutre, de « spécificités » n'est pas une simple coquetterie terminologique. Ce n'est pas non plus (ou pas seulement), une posture théorique selon laquelle le linguiste ne juge pas mais

décrit. C'est en revanche refuser que l'oralité soit comparée à l'écrit parce que, tout simplement, *les deux ne sont pas comparables*. L'oral en interaction obéit à des règles, des contraintes interactionnelles auxquelles l'écrit n'est pas confronté. Les formes de l'oral découlent de tout ce qui *fait* une interaction : une activité située, multimodale, fondée sur des implicites. Les formes orales sont analysées non pas seulement parce qu'elles sont attestées, mais plus encore, parce que chacune d'entre elles a une *raison d'être*. Et le devoir de la linguistique des interactions est de révéler et d'expliquer cette raison d'être. (Traverso, 1996) développe les quatre caractéristiques de l'oralité en interaction : « *la construction temporalisée, la co-co-construction, le caractère situé (contexte) et la multimodalité.* » (Traverso, 1996, p. 17-18). Dans mes enseignements, je consacre toujours quelques séances aux spécificités de l'oralité. Manière pour moi, d'une part de faire comprendre aux étudiants ce qu'est une interaction, et d'autre part, de leur expliquer pourquoi l'oral ne peut ni ne doit être comparé à l'écrit.

Ainsi, parce que le discours en interaction est nécessairement produit *online*, il est nécessairement temporel, ce qui laisse inévitablement des *traces* dans le discours : les disfluences et autres formes d'hésitation (telles que les « euh », les amorces de mot ou énoncés qui seront interrompus¹⁴⁴, les reformulations de son propos ou de celui de l'autre, pour ne citer qu'elles). Par ailleurs, le discours en interaction est nécessairement, non seulement adressé, mais également construit *avec* l'autre. C'est ce qui permet d'expliquer par exemple les phénomènes de feedbacks, les répétitions, les euphémismes.... C'est ce qui permet aussi d'expliquer les énoncés qui semblent inachevés (par le locuteur peut-être, mais qui sont complétés par l'interlocuteur).

Enseignement
<p style="text-align: center;">Les spécificités de l'oralité en interaction (1)</p> <p>Les transcriptions de nos corpus conversationnels servent divers propos lors de mes cours. Le premier est de montrer aux étudiants notre façon de parler, ce qui entraîne inévitablement de la surprise face à tant de répétitions, de mots interrompus. La deuxième réaction (attendue) est généralement un jugement négatif porté sur cet oral. Et c'est là que le second propos du cours intervient : quels sont ces « ratés » ? Pourquoi ce n'en sont pas ? Quelles sont leurs fonctions ? Bref, pourquoi parlons-nous de cette manière ? Qu'est-ce que cela nous apporte à nous, et plus généralement à l'interaction ? Cette dernière question me permet d'arriver au troisième objectif du cours : au-delà des fonctions cognitives des disfluences, quelles sont les fonctions interactionnelles de ces formes d'oralité ?</p> <p>Dans l'exemple ci-dessous, le seul mot « <i>individuel</i> » produit par EB me permet alors de montrer ce qu'est une recherche lexicale et ce qu'est une proposition de terme. En bref, ces spécificités de l'oralité en interaction me permettent d'aborder la question plus transversale de la collaboration des participants.</p> <p><i>EXEMPLE 24. Corpus "Le Cid", EB_SR: individuels</i></p> <p>SR 87 c'est c'est c'est vrai moi je sais pas je- j'ai</p>

¹⁴⁴ Voir par exemple (Pallaud, 2006; Pallaud et al., 2013).

SR 88 c'est plu- <je te, j'étais>

SR 89 plu- f- tôt fait des tra- des des travaux euh

EB 133 **individuels**

SR 90 individuels euh ouais euh

SR 91 enfin où [tu, ti] as une euh [tu, ti] as quand même euh une liberté euh assez importante

Références

Bertrand, R., Ferré, G., Guardiola, M. 2013. French face-to-face interaction: repetition as a multimodal resource, Rojc, M. & Campbell, N. (Eds.). *Coverbal synchrony in human-machine interaction*, CRC Press : 141-172.

Pallaud B. 2006, Les amorces de mots et leur contexte droit en français parlé spontané. TIPA, 24, p. 117-138.

Traverso, V. 2016. *Décrire le français parlé en interaction*, Paris, Ophys.

Encart 36. Enseignement: les spécificités de l'oralité en interaction (1)

Cet inachèvement des énoncés, leur caractère parfois obscur si l'on ne tient compte que du seul verbal s'explique tant par la dimension située de l'interaction que par sa multimodalité. Un énoncé comme « regarde ça » pourra paraître pour le moins obscur, mais le geste déictique (manuel ou facial) qui l'accompagne termine alors l'énoncé. Tout n'est pas dit en interaction parce que, tout simplement, tout n'est pas utile à la production et à la compréhension du sens. Et on pourrait même aller jusqu'à dire que ces « ratés » longtemps dénoncés, relèvent au contraire d'une certaine *efficacité interactionnelle*. Ne pas verbaliser l'évidence c'est, non seulement accepter le principe d'économie de l'oral, mais aussi savoir jouer avec les implicites, savoir les traiter. Bref, c'est savoir s'adapter, donc faire preuve d'une « *compétence communicative* » (Hymes, 1972)¹⁴⁵. Voici un exemple de transcription que je donne en cours. Dans le premier encart, le simple contenu (reconstruit) des propos échangés, dans le second, la manière dont ils ont été réellement produits en interaction :

Enseignement

Les spécificités de l'interaction (2)

Je donne régulièrement aux étudiants une comparaison de deux transcriptions d'un même extrait. La première est construite pour les besoins du cours et renvoie uniquement à ce qui est dit. La seconde est celle rattachée au corpus, qui renvoie autant à ce qui est dit qu'à la manière dont les propos sont tenus.

Pour certains cours, une telle comparaison peut me servir à montrer l'intérêt des transcriptions, même si elles sont orthographiques, et pourquoi nous, en tant qu'analystes, nous en avons besoin. Parfois, cette comparaison me permet de mettre davantage l'accent sur les spécificités de l'oralité en interaction et d'expliquer pourquoi un contenu de quelques phrases nécessite de nombreux énoncés.

EXEMPLE 25. Corpus "Cheese!", MAPC: c'est pas compliqué en soi

¹⁴⁵ A ce sujet, on peut noter la manière dont cette compétence communicative a été développée dans les interactions didactiques (Filliettaz, 2019; Skogmyr Marian et al., 2017).

<p style="text-align: center;">Transcription 1</p> <p>PC: je pense que très sincèrement je comprends vraiment pas et je n'arrive pas</p> <p>MA: je trouve que c'est pas compliqué en soi parce que c'est quand même des trucs relativement théoriques c'est carré</p> <p>PC: ouais c'est sûr</p> <p>MA: c'est hyper logique en soi mais après je trouve que c'est hyper détaché de ce qu'on a l'habitude de faire dans le sens où ça</p>	<p style="text-align: center;">Transcription 2</p> <p>PC 64 : j(e) pense que</p> <p>PC 65 : (en)fin franch- très sincèrement j(e) comprends</p> <p>PC 66 : vraiment pas et j'y arrive pas</p> <p>MA 53 : ben c'est / (en) fin j(e) trouv(e) ça</p> <p>MA 54 : HYper euh</p> <p>MA 55 : (en)fin pas compliqué en SOI parce que c'est quand même des trucs euh (en)fin c'est relativement</p> <p>MA 56 : théo- (en)fin</p> <p>MA 57 : c'est CArré quoi tu vois (il) y a pas de</p> <p>PC 67 : ouais c'est sûr</p> <p>MA 58 : c'est HYper logique</p> <p>MA 59 : en soi</p> <p>MA 60 : mais après euh (en)fin j(e) trouve qu(e) c'est</p> <p>MA 61 : HYper détaché de</p> <p>MA 62 : c(e) qu'on a l'habitude de faire dans l(e) sens où ça-</p>
---	---

Encart 37. Enseignement: les spécificités de l'oralité en interaction (2)

Voici une phrase de Barthes que j'adore proposer aux étudiants. Elle concentre, en quelques lignes, tout le drame de la conversation, mais toute sa beauté aussi :

La parole est irréversible, telle est sa fatalité. Ce qui a été dit ne peut se reprendre, sauf à s'augmenter : corriger c'est ici bizarrement ajouter. En parlant, je ne puis jamais gommer, effacer, annuler ; tout ce que je puis faire c'est de dire 'j'annule, j'efface, je rectifie' bref, de parler encore. » [...]. « Ecoutez une conversation : ça commence, ça bifurque, ça se perd, ça se chevauche bref ça ne finit pas [...]. (Barthes, 1984, p. 99).

L'enjeu des corpus conversationnels est justement de préserver toute la complexité des conversations pour pouvoir en rendre compte le plus fidèlement possible. C'est ce que je vais détailler dans les sections suivantes.

3 Présentation des corpus conversationnels

Dans cette section, j'aborderai les deux types de corpus sur lesquels je travaille : les corpus « écologiques » et les corpus « semi-expérimentaux ». Au-delà de la fiche signalétique des différents corpus sur lesquels j'ai travaillé, que j'ai moi-même constitués ou aidé à constituer, je présenterai les méthodologies de recueil de tels corpus et les questions qu'il peuvent soulever.

Je l'ai dit en préambule de cette partie, si j'ai commencé mon parcours universitaire avec le recueil et l'analyse des corpus écologiques, j'ai peu à peu enrichi ma palette de données en y ajoutant des corpus semi-expérimentaux. Mais de quoi parlons-nous exactement ? Au-delà de faire l'objet de nombreuses discussions – quand ce ne sont pas des querelles – à quoi renvoie cette terminologie ?

3.1 Corpus écologiques et corpus semi-expérimentaux

(Mondada & Pfänder, 2016) ont retracé l'historique du terme « écologique » :

Haugen (1972) est parmi les premiers à utiliser ce terme en linguistique, renvoyant par là à une conception de la langue comme inscrite dans un réseau complexe d'interdépendances, que ce soit avec l'environnement social et naturel ou avec d'autres langues, et dont l'ancrage social se manifeste concrètement dans la communication en situation d'interaction. À partir de Haugen, [...] le concept [de l'écologie linguistique] a été utilisé de manière métaphorique pour renvoyer à un système d'interdépendances plus abstrait et aussi davantage orienté vers les dynamiques sociales. (Mondada & Pfänder, 2016, p. 2).

Un corpus « écologique » est donc, pour la linguistique des interactions, un corpus de conversations enregistrées en *milieu naturel*. Autrement dit, il s'agit d'enregistrer des conversations qui se seraient déroulées, même sans la présence d'un enregistrement, et surtout sans l'intervention d'un expérimentateur :

[...] what is recorded is 'naturally occurring' interaction; in other words, the activities which are recorded are situated as far as possible in the ordinary unfolding of people's lives, as opposed to being prearranged, set up in laboratories, or otherwise experimentally designed. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 12).

Dans un tel corpus, les conversations sont donc libres (en tout cas, aussi libres que possible), et elles ne sont pas préparées à l'avance. A ce titre, aucun thème n'est imposé ni même suggéré, pas plus qu'une durée, une manière de parler etc.

A la différence de corpus qui seraient entièrement expérimentaux (comme des tâches de production ou de perception de la parole par exemple), les corpus conversationnels « semi-expérimentaux » tentent de préserver une conversation la plus naturelle possible tout en bénéficiant des conditions optimales d'enregistrement :

Par ce terme [semi-expérimental], nous entendons un corpus enregistré dans des conditions expérimentales tout en s'appuyant sur les résultats issus des analyses conversationnelles pour créer les conditions optimales favorisant l'émergence d'une interaction la plus naturelle possible entre les participants.¹⁴⁶ (Bertrand, 2021, p. 19).

3.2 Corpus « Loft Stories »

3.2.1 Fiche signalétique

Le corpus « Loft Stories » est un corpus écologique. Le nom que j'ai choisi découle du lieu d'enregistrement. Que ce soit chez moi, chez des amis ou encore des membres de ma famille, toutes les interactions enregistrées se sont déroulées à domicile. Si j'ai commencé à recueillir les conversations qui le composent, c'était en tout premier lieu, pour les besoins de ma thèse. Mais pour autant, je n'ai jamais cherché à éliciter une quelconque apparition d'humour lorsque j'enregistrais¹⁴⁷, pas plus que je n'ai multiplié les repas pour « faire du corpus ». En

¹⁴⁶ Nous verrons, à partir de la section 3.3 de ce même chapitre, la manière dont nous réfléchissons au protocole d'enregistrement de tels corpus pour créer ces conditions optimales.

¹⁴⁷ En tout cas pas de manière consciente.

revanche, j'enregistrais dès que l'occasion se présentait, quitte à ne pas utiliser les enregistrements si je ne les considérais pas intéressants¹⁴⁸.

« Loft Stories » est constitué d'enregistrements multiples commencé en décembre 1995. Il n'avait pas de nom à l'époque, parce que je pensais qu'il n'allait servir que pour les besoins de la thèse. Puis, j'ai intégré le milieu académique, j'ai continué d'abord à travailler sur ces enregistrements avant de participer à la constitution d'autres corpus (Cf. Section 3.3). Dans les années qui ont suivi donc, j'ai, d'une part, continué à effectuer des enregistrements, venant ainsi enrichir ce premier jeu de données, puis, grâce aux corpus suivants constitués au LPL, la question de l'archivage s'est posée et avec elle, la nécessité de nommer les corpus.

Fiche signalétique de « Loft Stories »

Enregistrements originaux analysés dans ma thèse (+ de 33 heures) :

- Période d'enregistrement : décembre 1995-janvier 1998
- Nature des enregistrements :
 - o 9 interactions enregistrées à domicile (chez différents participants).
 - o Interactions pluri-locuteurs : 4, 5, 6, 7 participants.
- Participants :
 - o Majorité d'étudiants (+ certains membres de leur famille).
 - o Francophones natifs.
 - o Relation amicale ou familiale.
- Protocole d'enregistrement :
 - o Exclusivement audio.
 - o En observation participante.

Enregistrements additionnels (+ de 32 heures) :

- Période d'enregistrement : février 2012-juillet 2020.
- Nature des enregistrements :
 - o 12 interactions enregistrées (chez différents participants).
 - o Interactions dyadiques et pluri-locuteurs : 2, 3, 4 participants.
- Participants :
 - o Francophones natifs.
- Protocole d'enregistrement :
 - o Exclusivement audio.
 - o En observation participante.

C'est là que le titre « Loft Stories » s'est imposé.

Encart 38. Corpus: fiche signalétique "Loft Stories »

¹⁴⁸ De mémoire, cela ne m'est arrivé qu'une fois, tant l'humour est présent dans la conversation. Et encore, avec le recul, je ne pourrais pas jurer qu'aucun énoncé humoristique n'ait été produit dans cette interaction finalement écartée.

3.2.2 Recueil des données

Comment recueillir des données dans leur environnement naturel ? Le plus simplement du monde : là où elles se trouvent, et là où je me trouvais à l'époque. C'est donc la méthode de *l'observation participante* que j'avais choisie. Ce type de recueil de données n'est pas parfait et les biais peuvent être nombreux¹⁴⁹. Comment être sûre de ne pas, même involontairement, « fausser » les données, orienter la discussion, privilégier un thème conversationnel... ? Je ne crois pas qu'on le puisse. En revanche, on peut et doit faire avec. S'il n'est pas vraiment possible de garder constamment à l'esprit ces risques éventuels lors de l'interaction en cours, on peut au moins essayer de ne pas oublier, lors de son analyse, que notre simple présence a pu modifier quelque peu les comportements. En observation participante, on doit donc apprendre très tôt à composer avec le « *paradoxe de l'observateur* » (Labov, 1972) :

To obtain the data most important for linguistic theory, we have to observe how people speak when they are not being observed. (Labov, 1972, p. 113).

Si j'ai choisi l'observation participante pour constituer mon corpus de thèse, c'était avant tout pour des raisons pratiques : il était plus simple d'enregistrer personnellement plutôt que de déléguer cette tâche et ses contraintes à des personnes extérieures¹⁵⁰. Mais au fil des écoutes, il m'est apparu que mon statut d'observatrice participante était aussi un atout, en tout cas pour l'humour. Comme je l'ai longuement détaillé dans ma thèse et ici dans cette synthèse, l'humour conversationnel a ceci de particulier qu'il est profondément contextuel et ancré dans une histoire conversationnelle. Partager cette histoire m'a ainsi permis de débusquer l'humour là où d'autres personnes n'auraient pu le voir. Pour vérifier ce qui me semblait alors une simple intuition, j'avais demandé à une amie dont je ne connaissais pas le cercle amical d'enregistrer, comme je le faisais, une soirée et de m'envoyer la cassette. J'y avais remarqué des rires très fréquents, mais il m'a été souvent impossible de savoir s'ils étaient déclenchés par de l'humour ou liés à d'autres raisons¹⁵¹.

Les interactions qui composent « Loft Stories » ont donc toutes été enregistrées à domicile, sur cassette audio. Le magnétophone était simplement posé sur la table autour de laquelle tous les participants se trouvaient. Je l'allumais dès que la sonnette retentissait lorsque les soirées se déroulaient chez moi, et à la porte d'entrée lorsque j'étais ailleurs. Je ne demandais donc l'accord des participants qu'oralement et après avoir enclenché le magnétophone¹⁵².

¹⁴⁹ Pour une discussion plus détaillée, voir (Priego-Valverde, 1999; Traverso, 1996).

¹⁵⁰ Je rappelle ici qu'à l'époque de ces corpus assez « artisanaux » (j'emprunte ce terme que V. Traverso a employé lors d'une de nos discussions), on enregistrait sur magnétophone et il fallait tourner la face de la cassette audio ou changer cette dernière toutes les 30 ou 45mn.

¹⁵¹ J'ai souhaité faire ce petit test, purement empirique, lorsque je travaillais à l'élaboration des caractéristiques de l'humour conversationnel. Je voulais vérifier que la connivence en faisait bien partie.

¹⁵² Je reviendrai à la question du consentement des participants dans la section consacrée à l'éthique des corpus.

Mais si l'enregistrement de telles données est facile, leur traitement et leur analyse le sont bien moins. Et ce, d'autant plus que j'enregistrais des conversations pluri-locuteurs. Combien d'écoutes successives m'a-t-il fallu pour parfois simplement parvenir à identifier un participant ? A combien d'énoncés humoristiques m'a-t-il fallu renoncer parce que souvent produits en chevauchement et couverts par des rires ? Ne pouvant être sûre de ce qui avait été dit, je devais me résoudre parfois à écrire « inaudible » lorsque je transcrivais. Sans oublier bien sûr, que dans de telles situations quotidiennes, les personnes ne sont pas uniquement engagées dans une conversation, elles vaquent aussi à leurs occupations : mettre la table, débarrasser, changer ponctuellement de pièce pour une raison ou pour une autre. Et manger. Au-delà des bruits de couverts contre lesquels je n'ai jamais rien pu faire, j'ai progressivement banni les chips trop bruyantes des apéros et adopté les pizzas en guise de repas.

Enseignement

Initiation aux corpus écologiques

Dans le cours que je donne en L1 (*Méthodologie du Travail Universitaire*), les étudiants sont initiés à la pratique des corpus conversationnels, du recueil à leur analyse. Pour le dossier qu'ils doivent rendre à la fin du semestre, et qui constitue une partie de leur évaluation, les étudiants apprennent à se poser les questions en amont de chaque recueil des données :

Les étapes de la constitution d'un corpus

- | | |
|---|--|
| 1. Définir un observable | 5. Recruter les participants |
| 2. Problématique > question de recherche: le pourquoi travailler sur ça? | 6. Recueillir les métadonnées |
| 3. Adapter la situation de l'enregistrement | 7. Faire signer le consentement éclairé |
| 4. Choix du matériel | 8. Enregistrer |

Puis, les étudiants doivent franchir toutes les étapes d'analyse des données et qui doivent apparaître dans le dossier final :

Forme du dossier

- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> ▪ Hors numérotation: page de garde ▪ Hors numérotation: sommaire ▪ P1: Introduction <ul style="list-style-type: none"> ▪ Cadre théorique + problématique ▪ P2-3: méthodologie, présentation du corpus, métadonnées ▪ P3-P6-7: transcription avec les pistes d'analyse ▪ P7 ou 8: conclusion / discussion ▪ P8 ou 9: bibliographie | Annexes <ul style="list-style-type: none"> ▪ Conventions de transcription ▪ Consentement(s) éclairé(s) ▪ Consignes, images, textes... |
|--|---|

Références

- Abouda, L., & Baude, O. 2006. Constituer et exploiter un grand corpus oral: choix et enjeux théoriques. Le cas des ESLO. *Corpus en Lettres et Sciences sociales, des documents numériques à l'interprétation*, Albi, France.
- Bertrand, R., Blache, P., Espesser, R., Ferré, G., Meunier, C., Priego-Valverde, B., & Rauzy, S. 2008. Le CID-Corpus of Interactional Data-Annotation et exploitation multimodale de parole conversationnelle. *TAL*, 49(3) : 105-134.
- Gibbon, D., R. Moore, R. Winski. 1988 *Spoken Language System and Corpus Design*. Berlin, New York: Mouton, de Gruyter.
- Tellier, M. 2008. Dire avec des gestes. *Le Français dans le monde* : 40-50.

Encart 39. Enseignement: méthodologie des corpus écologiques

3.3 Corpus CID

3.3.1 Le Centre d'Expérimentation sur la Parole

La création du CEP¹⁵³ au LPL marque un véritable tournant dans la constitution des corpus conversationnels. Le *Centre d'Expérimentation sur la Parole* est une plateforme expérimentale destinée au recueil et au traitement de données pour l'étude de la production et la perception de la parole. De nombreux instruments sont mis à notre disposition :

153 <http://cep.lpl-aix.fr>.

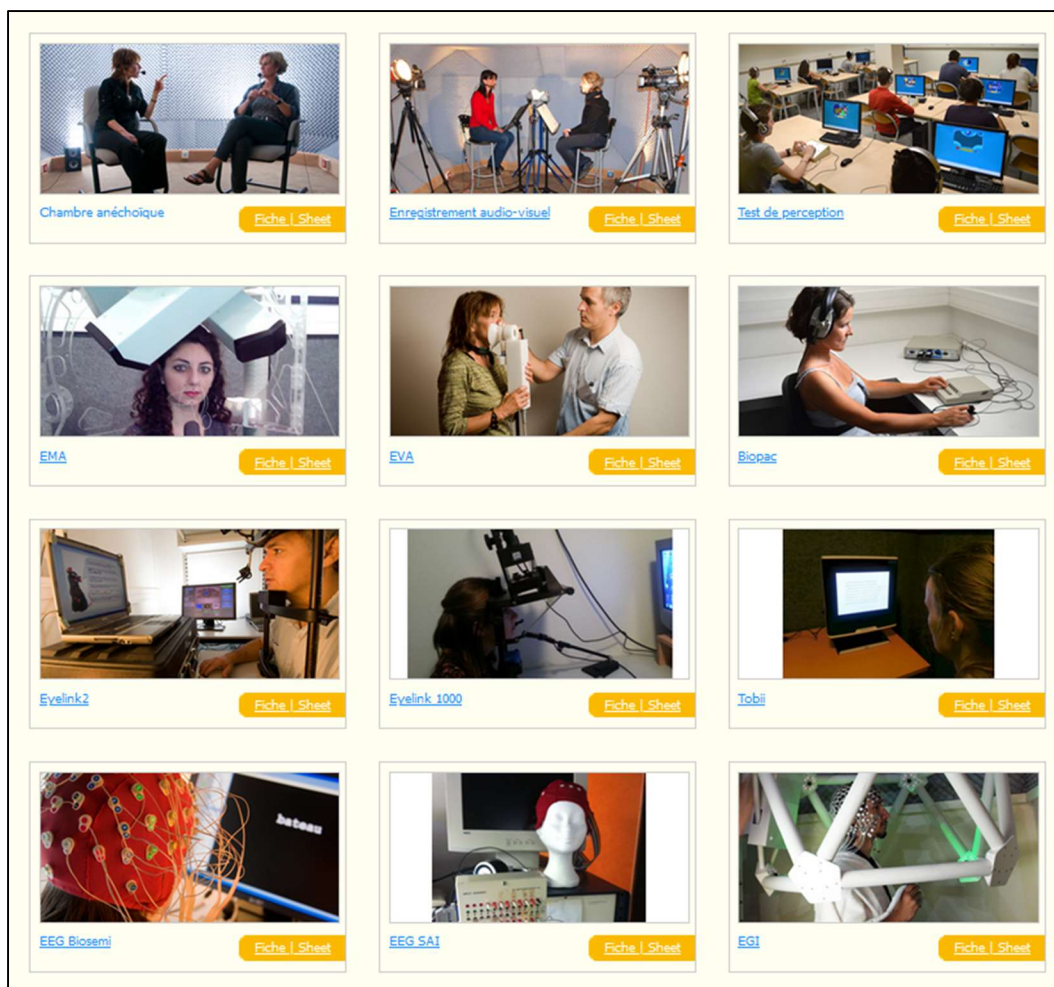


Figure 11. Le Centre d'Expérimentation sur la Parole du LPL

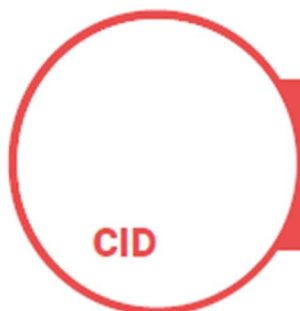
C'est notamment pour pallier toutes les tracasseries pratiques évoquées plus haut dont regorgent les corpus écologiques que Roxane Bertrand et moi-même avons réfléchi à un corpus semi-expérimental. C'est donc ainsi que le CID est né. Le CID constitue le premier corpus conversationnel semi-expérimental qui a été enregistré au LPL¹⁵⁴. Sa constitution a ouvert la voie à d'autres corpus conversationnels dont je vais également présenter la méthodologie : Cheese !, PACO et COMON. Tous ces corpus ont en commun d'avoir été enregistrés dans la chambre sourde du LPL, avec l'aide du *Centre d'Expérimentation sur la Parole*. A la différence des corpus écologiques, ils ont donc tous été enregistrés dans un espace dédié à cela. Aucun n'a été fait en observation participante et une consigne de départ a été donnée à tous les participants recrutés. Les interactions enregistrées étaient donc la seule activité des participants, toutes sollicitations extérieures (ne serait-ce que le téléphone portable) étant exclues de la pièce. Enfin, contrairement aux corpus écologiques, la durée des interactions étaient limitées et connues au départ.

¹⁵⁴ J'y reviendrai lorsque j'aborderai la question de l'enrichissement des données.

3.3.2 Fiche signalétique

Avec Roxane Bertrand, nous avons recueilli le « CID » (*Corpus of Interactional Data*) entre 2003 et 2005¹⁵⁵. Nous avons toutes les deux fait notre thèse en nous appuyant sur des corpus écologiques. Ayant été confrontées à un certain nombre de leurs limites – lorsqu’il s’agissait notamment, pour R. Bertrand, d’analyser la dimension prosodique de la conversation – nous avons commencé à réfléchir sur la constitution d’un corpus semi-expérimental, le CID, dont voici la fiche :

¹⁵⁵ Pour une présentation complémentaire de ce corpus, voir (Bertrand, 2021).



CORPUS OF INTERACTIONAL DATA (CID)

AUTEUR.E. S

Roxane BERTRAND
Béatrice PRIEGO-VALVERDE

ANNEE DE RECUEIL

2003 ; 2005

LANGUE

Français

FORMAT

Audio-visuel – mp4

VOLUME

8h (8 interactions)

DESCRIPTION

Le *Corpus of Interactional Data* (CID) est un corpus d'interactions conversationnelles dyadiques en français (8h, dont 3 audiovisuelles). Ce corpus réunit 16 participants dans 8 dyades d'une durée d'1h environ chacune. Toutes les interactions sont non mixtes (5 F-F ; 3 H-H). Les participants sont familiers les uns des autres et également des habitués du lieu d'enregistrement. La tranche d'âge est comprise entre 25 et 40 ans environ. Ils sont francophones natifs, la moitié originaire du sud de la France. Ils ne présentent aucun trouble du langage (ni auditif/visuel). Tous les participants ont signé un consentement éclairé et aucun ne connaissait les raisons de l'enregistrement. Deux séries ont été enregistrées, l'une en 2003, l'autre en 2005. Les participants ont reçu une consigne : se raconter des conflits professionnels pour la première série, et se raconter des histoires insolites pour la seconde

Le protocole d'enregistrement est le suivant :

- Enregistrement audio et vidéo en chambre anéchoïque du Centre d'Expérimentation sur la Parole (LPL- Aix- en Provence, France)
- Les deux participants sont assis à une distance d'environ 1m50 et sont orientés de biais
- Ils sont équipés d'un micro-casque
- Ils sont filmés par une caméra en plan large

Les niveaux d'enrichissements du corpus sont les suivants :

- Découpage automatique en IPU
- Transcription du signal de parole selon la TOE
- Annotations nombreuses et variées dans les différents domaines linguistiques (phonétique, morphosyntaxique, prosodique, discursif, gestuel) ainsi que de nombreux phénomènes spécifiques (feedbacks, discours rapportés,



roxane.bertrand@univ-anu.fr



Roxane Bertrand (2008) The Corpus of Interactional Data (CID) - [Corpus].
ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGUAGE) -
www.ortolang.fr, <https://www.ortolang.fr/market/corpora/sldr000720>
<https://www.ortolang.fr/market/corpora/sldr000027>

3.3.3 Préparation du cadre et des participants

Comme le montre la photo ci-dessous, les participants du CID étaient filmés par une seule caméra. Ils étaient donc positionnés « de trois-quart », de sorte qu'on puisse bien les observer sans qu'ils ne soient de profil pour eux ou pour nous. Nous avons également privilégié un « plan américain », relativement large, pour avoir la possibilité d'étudier les postures. Par ailleurs, pour veiller également à leur confort, nous avons maintenu une distance d'un mètre entre eux, pour qu'ils puissent bouger sans se toucher. Chaque participant était équipé d'un micro-serre-tête permettant un enregistrement audio sur des pistes séparées, ce qui a grandement facilité les transcriptions et a également rendu possibles les analyses des chevauchements de parole (Bertrand & Espesser, 2000).



Figure 12. Interaction BX_MG ("Le Cid")

3.3.4 Choix de la consigne

Lorsque nous avons constitué le CID, Roxane Bertrand et moi-même souhaitions éliciter deux phénomènes conversationnels principaux : le discours rapporté (que R. Bertrand souhaitait analyser plus en détail), et l'humour. Pour cela, deux consignes différentes avaient été données :

- *Série d'enregistrements de 2003* : les participants devaient se raconter un ou des conflits qu'ils avaient vécus dans leur environnement professionnel.
- *Série d'enregistrements de 2005* : les participants devaient se raconter une ou plusieurs situations insolites auxquelles ils avaient été confrontés dans leur vie, pas nécessairement professionnelles.

Par ailleurs, nous souhaitions conserver des données aussi authentiques que possible malgré un enregistrement en chambre sourde. Le choix des consignes (doit-on en donner une et si oui, laquelle ?) a été longuement discuté et réfléchi. Voici les choix que nous avons faits :

- *Participants* :

- Tous étaient des collègues du LPL (doctorants, enseignants-chercheurs, chercheurs, ITA). Nous voulions des personnes familières de la chambre sourde afin de diminuer l'inconfort ou l'anxiété qu'elle aurait pu entraîner.
- Les participants étaient appariés selon leur degré de connaissance ou de connivence. Nous voulions des personnes qui soient, sinon amis à l'extérieur du laboratoire, du moins, qu'ils aient l'habitude de parler ensemble.
- *Conversations d'une heure :*
 - La durée des enregistrements était également importante pour nous et elle est liée aux deux points précédents. Dans la mesure où il peut être inconfortable de devoir parler dans une chambre sourde, nous espérions que leur connaissance réciproque ainsi que celle du cadre faciliterait une telle durée.
 - Par ailleurs, malgré les consignes de départ, nous souhaitions aussi (et peut-être surtout), que les participants s'éloignent de la consigne initiale afin de parler davantage à bâtons rompus. Nous avons alors estimé que plus les personnes se connaîtraient et plus elles parleraient longtemps, plus elles auraient l'occasion de digresser.
- *Choix des deux consignes de départ :*
 - C'est en favorisant l'apparition de narrations que nous avons pensé éliciter le plus de discours rapportés et d'humour.
 - Pour autant, nous avons également veillé à ce que les participants ne se sentent pas trop gênés par ces consignes et nous n'avons pas souhaité être trop intrusives. C'est la raison pour laquelle les conflits dont nous attendions la narration ont été limités au cadre professionnel alors que les situations insolites pouvaient être issues de situations personnelles.

3.4 Corpus « Cheese ! »

3.4.1 Fiche signalétique

C'est en 2016 que j'ai constitué ce corpus conversationnel. Initialement, ce corpus a été créé pour faire une étude comparative des sourires lors de phases humoristiques (et non humoristiques) en français et anglais-Américain¹⁵⁶. Ce corpus a donc été pensé pour analyser prioritairement l'humour et les sourires. C'est la raison pour laquelle nous avons dupliqué le corpus « *Youngstown State University* » (YSU) dont le protocole est détaillé dans (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016). Le voici en substance :

¹⁵⁶ Voir chapitre 6 pour l'étude qui en découle (Priego-Valverde et al., 2018).

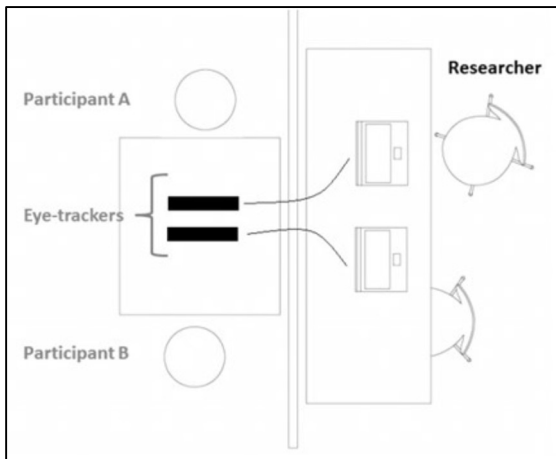


Figure 13. Protocole du corpus YSU

During the recording session, participants were sitting at a table facing each other. Two eye-trackers, each facing one participant, were placed on the table between them at a height that did not hinder natural conversation or interfere with their vision of each other's face. A screen separated the participants' area from the researcher's area in order to give participants some privacy and limit the effect of the presence of the researcher. The researcher area was equipped with two dedicated laptops connected to the eye-trackers and the cameras, from where the researcher could monitor the data collection in real time. (Gironzetti, 2017a, p. 8).

Pour « Cheese ! », nous avons conservé les dyades, les consignes de départ, ainsi que la durée des enregistrements. En revanche, contrairement au corpus américain où les participants se parlaient par ordinateur interposé, nous avons privilégié le face-à-face en chambre sourde.



CHEESE!

CORPUS « CHEESE ! »

AUTEUR.E. S

Béatrice PRIEGO-VALVERDE
Brigitte BIGI
Mary AMOYAL

ANNEE DE RECUEIL

2016

LANGUE

Français

FORMAT

Audio-visuel – mp4

VOLUME

3h45 environ (11 interactions)

DESCRIPTION

« Cheese ! » est un corpus audio-visuel d'interactions conversationnelles dyadiques en français (3h45 environ). Ce corpus réunit 22 participants soit 11 dyades. Il y a 9 interactions non mixtes (F-F) et 2 mixtes (F-H), de 15 minutes chacune en moyenne. Les deux participants d'une même dyade se connaissent (étudiants de mêmes promotions universitaires à AMU). Ils sont francophones natifs et ne présentent aucun trouble du langage (ni auditif/visuel). Tous les participants ont signé un consentement éclairé et aucun ne connaissait les raisons de l'enregistrement. Les participants ont reçu une double consigne : se lire une histoire drôle qu'ils découvriraient, à tour de rôle, puis poser le texte et discuter aussi librement qu'ils le souhaitaient pour le reste de la conversation.

Le protocole d'enregistrement est le suivant :

- Enregistrement audio et vidéo en chambre anéchoïque du Centre d'Expérimentation sur la Parole (LPL- Aix- en Provence, France)
- Les deux participants sont assis en face à face à environ 1m
- Ils sont équipés d'un micro-casque.
- Deux caméras filment les participants : chaque caméra est positionnée derrière chaque participant pour que les deux soient filmés de face.

Les niveaux d'enrichissements du corpus sont les suivants :

- Découpage automatique en IPU sous SPPAS [1]
- Transcription du signal de parole selon la TOE [2]
- Annotation des items et des séquences humoristiques, des procédés, cibles et formes de l'humour, des réactions obtenues (positives/négatives).
- Annotation des thèmes, des transitions thématiques, et des phases de la transition (proposition, acceptation, ratification).



beatrice.priego-
valverde@univ-amu.fr



Béatrice Priego-Valverde (2019). Cheese! - Corpus d'interactions dyadiques conversationnelles en Français [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and TOols for LANGuage) - www.ortolang.fr, <https://hdl.handle.net/11403/cheese>.

3.4.2 Préparation du cadre et des participants

« Cheese ! » a largement bénéficié des réflexions méthodologiques du CID, ainsi que de ses imperfections. Par exemple, alors que pour le CID, nous nous étions données la possibilité d'observer les postures des participants en les filmant en plan large, nous nous sommes également rendus compte que l'analyse des expressions faciales était très difficile. Or, « Cheese ! » a été d'abord constitué pour l'étude des sourires. Bien voir le visage des participants était donc capital. Nous avons donc d'une part, privilégié des plans serrés, et d'autre part, nous avons opté pour deux caméras. Elles ont été positionnées, derrière chaque participant :

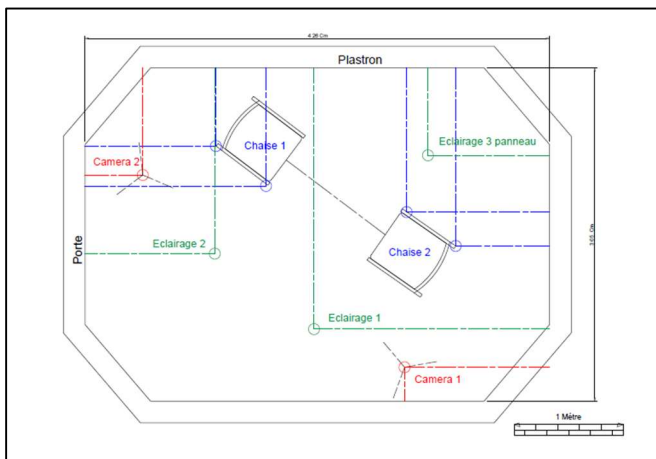


Figure 14. Chambre sourde ("Cheese!")

Avec une telle disposition, non seulement les participants se faisaient face, mais en les filmant ainsi, et grâce à un montage vidéo, nous pouvions nous aussi les observer de face.



Figure 15. Interaction MAPC ("Cheese!")

Par ailleurs, chaque participant a été appareillé d'un micro-serre-tête positionné de sorte à ne pas obstruer visuellement la bouche tout en préservant une bonne qualité acoustique.

3.4.3 Choix de la consigne

Contrairement au CID, le choix de la consigne nous a été dicté par le protocole américain. En vue d'une comparaison interculturelle, nous avons tenté, autant que possible, de respecter le protocole utilisé au Texas. C'est la raison pour laquelle une double consigne a été donnée aux participants : (1) se lire, à tour de rôle, une histoire drôle (cf. Annexe 8.) qu'ils découvriraient une fois installés dans la chambre sourde, (2) parler librement pendant les 12 ou 15 minutes restantes. Les histoires drôles, une traduction des histoires américaines, ont simplement été employées pour *briser la glace*. La seule fois où elles ont été prises en compte, il s'agissait d'étudier les cibles de l'humour et de comprendre pourquoi elles échouent majoritairement en français alors qu'elles réussissaient en anglais américain (Priego-Valverde et al., 2018). Cette étude mise à part, je me suis toujours focalisée sur l'humour conversationnel, donc sur la seconde consigne. Tout comme pour le CID, cette seconde consigne, volontairement floue, avait pour but d'obtenir une conversation aussi libre que possible malgré la chambre sourde.

3.5 Corpus PACO

3.5.1 Fiche signalétique

Mary Amoyal et moi-même avons constitué ce corpus en 2018, pour les besoins de sa thèse de Doctorat. Sa thèse portant sur le rôle des sourires dans les transitions thématiques produites par les participants, selon qu'ils se connaissent ou non, PACO est une duplication de « Cheese ! » avec une différence cependant et de taille : les participants ne se connaissaient pas et se découvraient le jour de l'enregistrement, seulement après avoir été installés dans la chambre sourde.



CORPUS PACO

AUTEUR.E.S

Mary AMOYAL
Béatrice PRIEGO-VALVERDE
Carine ANDRE

ANNEE DE RECUEIL

2018

LANGUE

Français

FORMAT

Audio-visuel - mp4

VOLUME

5h environ (15 interactions)

DESCRIPTION

PACO est un corpus audio-visuel d'interactions conversationnelles dyadiques en français (5h environ). Ce corpus réunit 30 participants soit 15 dyades. Il y a 9 interactions non mixtes (F-F) et 6 mixtes (F-H). Chaque interaction dure en moyenne 17 min. Les deux participants d'une même dyade ne se connaissaient pas avant l'enregistrement, ce qui rend ce corpus comparable au corpus Cheese ! [1] dans lequel les participants se connaissaient bien. Les participants sont francophones natifs et ne présentent aucun trouble du langage (ni auditif/visuel). Tous les participants ont signé un consentement éclairé et aucun ne connaissait les raisons de l'enregistrement. Les participants devaient se lire une histoire drôle à tour de rôle qu'ils découvraient. Ce n'est qu'au moment de la lecture réciproque, qu'ils apprenaient qu'il s'agissait d'histoires drôles. Après cette lecture, les participants devaient poser le texte et parler aussi librement qu'ils le souhaitaient pour le reste de la conversation (15min environ). Le protocole d'enregistrement est le suivant :

- Enregistrement audio et vidéo en chambre anéchoïque du Centre d'Expérimentation sur la Parole (LPL- Aix- en Provence)
- Les deux participants sont assis en face à face à environ 1m
- Ils sont équipés d'un micro-casque (AKG-C520).
- Deux caméras filment les participants : chaque caméra est positionnée derrière chaque participant pour que les deux soient filmés de face.

Les niveaux d'enrichissements du corpus sont les suivants :

- Découpage automatique en IPU sous SPPAS [2]
- Transcription du signal de parole selon la TOE [3]
- Annotation des thèmes, des transitions thématiques, et des phases de la transition (proposition, acceptation, ratification).



maryamoyal@gmail.fr



Mary Amoyal (2021). PACO - Corpus d'interactions dyadiques conversationnelles en Français [Corpus]. ORTOLANG (Open Resources and Tools for LANGuage) - www.ortolang.fr, <https://hdl.handle.net/11403/paco>.

3.5.2 Préparation du cadre et des participants

Tout comme le « Cheese ! » a bénéficié des imperfections du CID, PACO a lui aussi bénéficié de celles de « Cheese ! ». Avec ce dernier, nous nous sommes rendues compte que les micros, un peu gros, pouvaient parfois cacher la bouche des participants. Nous avons donc modifié ce paramètre et nous avons opté pour des micros, non seulement plus performants techniquement, mais également avec des bonnettes plus petites et de couleur chair.



Figure 16. Interaction LSNA ("PACO")

3.5.3 Choix de la consigne

Dans le but de pouvoir comparer « Cheese ! » et PACO, nous avons respecté le choix des deux consignes : lecture d'une histoire drôle et conversation libre.

3.6 Corpus COMON

3.6.1 Fiche signalétique

Le corpus COMON (*CO*mmunication *MON*itoring), a été constitué sous l'instigation de Thierry Legou, Ingénieur de Recherche au LPL qui s'intéresse plus particulièrement aux *paramètres physiologiques de la communication* tels que la fréquence cardiaque ou encore l'activité électrodermale.

En 2019-2020, nous avons co-encadré un mémoire d'orthophonie¹⁵⁷ visant à observer les enjeux interactionnels que peuvent constituer les prises de tours de parole (selon qu'elles apparaissent avec ou sans chevauchement). Pour cela, avec les deux étudiantes (C. Garcia et J. van den Brink) nous avons enregistré 5 interactions en face-à-face d'une durée de 15 minutes chacune.

¹⁵⁷ Voir chapitre 2, encart n°8.

Fiche signalétique de COMON (*CO*mmunication *MON*itoring)

Ce corpus enregistré a été dans le cadre d'un mémoire d'orthophonie co-encadré avec T. Legou et soutenu par C. Garcia et J. van den Brink : « *Etude de paramètres physiologiques au moment d'une prise de parole lors d'une interaction verbale en face à face* ».

Nombre d'enregistrements : 5 interactions dyadiques de 15mn chacune.

Participants :

- Etudiants de Aix-Marseille Université.
- Francophones natifs.
- Relation amicale.

Appareillage des participants :

- Micros-serre-têtes.
- Enregistrement du périmètre thoracique de chaque participante avec la centrale BIOPAC MP36R à laquelle étaient connectées deux ceintures permettant de mesurer ce périmètre.
- Chaque participant était équipé d'un dispositif Empatica 4 (voir McCarthy et al., 2016). Cette montre enregistre les informations suivantes : capteur de photo pléthysmographie (changement de volume sanguin), activité électrodermale, fréquence cardiaque, accéléromètre, température cutanée.

Encart 43. Corpus: fiche signalétique ("COMON")

3.6.2 Préparation du cadre et des participants

Comme pour le CID, les participants ont été positionnés $\frac{3}{4}$ face et filmé par une seule caméra positionnée au centre de la chambre sourde. L'accent a davantage été mis sur l'appareillage technique permettant de recueillir les données physiologiques. Les trois photos ci-dessous (issues du mémoire C. Garcia et J. van den Brink) illustrent l'installation de la chambre sourde ainsi que la montre du dispositif EMPATICA 4 portée par les participants.

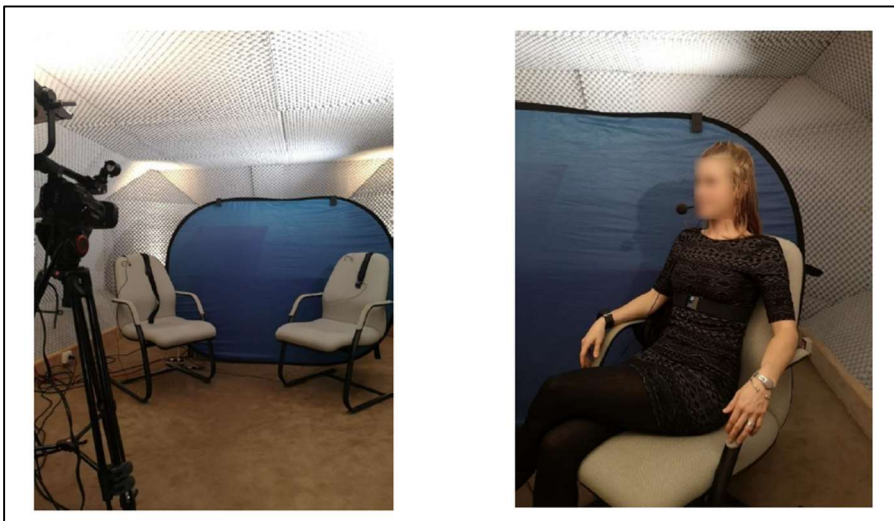


Figure 17. Chambre sourde pour "COMON"



Figure 18. Dispositif EMPATICA

3.6.3 Choix de la consigne

Une consigne a été donnée aux participants sous la forme d'un thème conversationnel imposé : « Organisez vos vacances idéales ensemble ». A cela s'est ajoutée une contrainte temporelle : 3mn avant la fin de l'interaction, afin d'évaluer une possible variation des paramètres physiologiques, un intervenant extérieur leur indiquait le temps restant (« il vous reste 3mn »).

Tel qu'il a été constitué, ce corpus n'aura servi que pour cette étude de Master 2. Il était surtout, pour T. Legou et moi-même, un pilote, i.e. une occasion de tester le matériel technique et de juger de sa pertinence pour l'analyse des conversations. Depuis cette date, le matériel a évolué, T. Legou a affiné également les types de données à traiter. Et nous envisageons (dès septembre 2023) de constituer un autre corpus avec ce même protocole expérimental durant l'année universitaire 2023-2024, encore une fois dans le cadre de la formation en Orthophonie¹⁵⁸.

4 Archivage et mutualisation des données

Les questions d'archivage et de mutualisation se sont posées dès les débuts de l'Analyse Conversationnelle, avec l'apparition des premiers enregistreurs :

I started to work with tape-recorded conversations. Such materials had a single virtue, that I could replay them. I could transcribe them somewhat and study them extendedly—however long it might take. The tape-recorded materials constituted a “good enough” record of what happened. Other things, to be sure, happened, but at least what was on the tape had happened. It was not from any large interest in language or from some theoretical formulation of what should be studied that I started with tape-recorded conversations, but simply because I could get my hands on it and I could study it again and again, and also, consequentially, because others could look at what I had

¹⁵⁸ Co-encadrement du mémoire de Isaure de Montrichard et Millo-Pinelli.

studied and make of it what they could, if, for example, they wanted to be able to disagree with me. (Sacks, 1984, p. 26)

Tous les linguistes qui travaillent sur des corpus (conversationnels notamment) le savent : constituer un corpus est couteux à plus d'un titre. Au-delà du temps que demande la seule réflexion méthodologique en amont, i.e. avant de pouvoir enregistrer les données, il faut également du temps pour recruter les participants. Il faut du temps encore pour traiter les données (transcription et annotations) avant de pouvoir les analyser. Mais il faut surtout un environnement – humain, technique et scientifique – qui permette un tel recueil de données, ce que le LPL offre. C'est également pour ces raisons que le LPL s'inscrit dans une démarche de « science ouverte » et a décidé de mettre à disposition d'autres chercheurs les corpus qu'il recueille. Nous utilisons la plateforme Ortolang (www.ortolang.fr) pour héberger nos corpus : le CID¹⁵⁹, « Cheese ! » et PACO.

A ce jour, « Cheese ! » a été téléchargé intégralement 10 fois en France et à l'étranger. PACO a été téléchargé 12 fois.

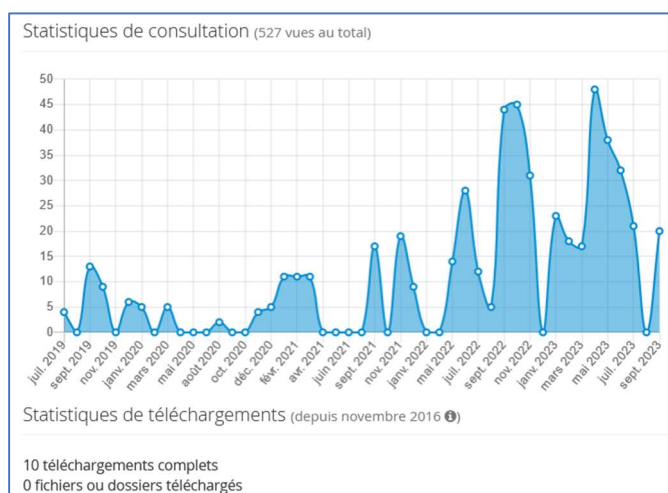


Figure 19. Statistiques de consultation "Cheese!" (Septembre 2023)

¹⁵⁹ Pour plus d'informations, voir (Bertrand, 2021).

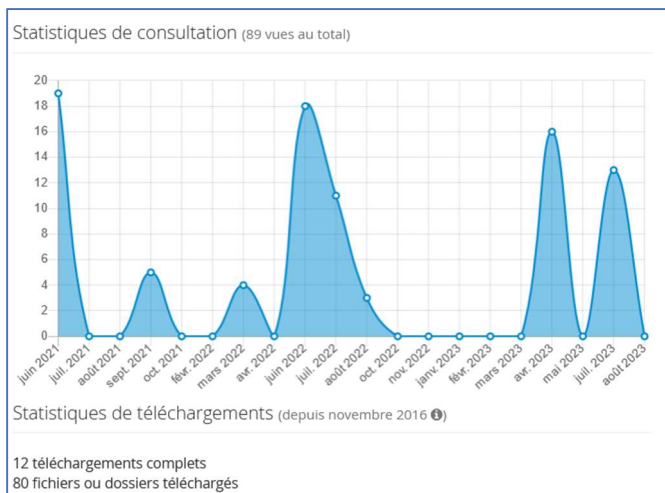


Figure 20. Statistiques de consultation "PACO" au DATE

5 Transcription des données conversationnelles

5.1 Pourquoi transcrire ?

L'histoire des transcriptions est intimement liée à celle des premiers enregistrements. Mais enregistrer une interaction ne suffit pas à l'analyser (voire elle ne le permet pas). En revanche, les enregistrements sont d'une aide précieuse lorsqu'il s'agit de la transcrire :

Such materials had a single virtue, that I could replay them. I could transcribe them somewhat and study them extendedly – however long it might take. The tape-recorded materials constituted a 'good enough' record of what had happened. Other things, to be sure, happened, but at least what was on the tape had happened. (Sacks 1984a: 26, cité par (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 70).

En d'autres termes, les enregistrements sont un outil favorisant les transcriptions, de même que les transcriptions sont un outil permettant l'analyse des données :

The transcription of data is a procedure at the core of analysis, in two important respects. First, transcription is a necessary initial step in enabling the analysis of recorded interaction in the way that CA requires. Secondly, the practice of transcription and production of a transcript represent a distinctive stage in the process of data analysis itself. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 69).

Transcrire les données est donc une étape nécessaire sans laquelle aucune analyse ne peut être conduite.

5.2 Un artefact visuel

On ne peut pas étudier l'oral par oral, en se fiant à la mémoire qu'on en garde. On ne peut pas, sans le recours de la représentation visuelle, parcourir l'oral en tous sens et en comparer des morceaux. (Blanche-Benveniste, 2000, p. 24).

La transcription permet donc de pallier les défaillances inévitables de la mémoire. Pour autant, elle n'est qu'une « *représentation* » de l'interaction, là où l'enregistrement en est une « *reproduction* » (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 70). A ce titre, les linguistes des interactions sont inévitablement confrontés au paradoxe de devoir s'appuyer sur l'écrit pour analyser l'oralité. Comment composer avec ce paradoxe ? De deux manières. La première est un va-et-vient constant entre enregistrements et transcriptions lors des analyses. La seconde, centrale,

consiste à élaborer des conventions de transcription permettant non seulement de fixer ce qui est dit, mais aussi et surtout, *la manière dont les choses ont été produites*.

5.3 Les conventions de transcription

Dans l'histoire des données conversationnelles et de leur analyse, les premiers enregistreurs n'ont pas supplanté la nécessité de transcrire, bien au contraire. C'est grâce à leur enregistrement que toute la richesse et la complexité des interactions sont apparues. Le défi a été *d'en rendre compte le plus fidèlement possible* :

[...] au fur et à mesure que les moyens techniques de saisir la parole se perfectionnaient, apparaissaient davantage les particularités de l'oral et de l'écrit. Les difficultés à transcrire de grands morceaux de langue parlée ont obligé à faire des choix théoriques et à édicter des conventions de transcription, variables selon les chercheurs et selon les objectifs de l'étude. (Blanche-Benveniste, 2000, p. 24).

Que cherche-t-on à transcrire ? Ce qui est dit bien sûr. Mais ce n'est pas le plus difficile (même si des productions restent toujours inaudibles malgré les progrès technologiques). Non, le plus difficile – et nécessaire – ce n'est pas la langue parlée, mais *la langue parlée en interaction* : les silences, les disfluences, les chevauchements de parole, les allongements vocaliques, les répétitions, les feedbacks... La liste des items à transcrire est aussi vaste que les choix de transcription car, comme le dit Blanche-Benveniste, elle dépend de l'objet d'étude et peut-être aussi, d'une dimension purement « esthétique ». Prenons l'exemple des pauses. Selon certaines conventions, ces pauses sont notées en secondes et millisecondes. Mais elles peuvent être aussi relevées « à l'oreille » et notées par signe typographique, comme le point ou le tiret. En voici quelques exemples :

	Analyse Conversationnelle ¹⁶⁰	ICOR (Lyon2) ¹⁶¹	TOE ¹⁶² (Aix-Marseille Université)	GARS ¹⁶³ (Aix-Marseille Université)	Val.Es.Co ¹⁶⁴ (Espagne)
Pause silencieuse	Seconde(s) et milliseconde(s)	Seconde(s) (.): <0.2 sec	+ ++ +++	- --	/ : (<0.5 sec) // : (0.5, 1 sec) /// : (>1 sec)

Table 2. Transcriptions des silences

On le voit avec l'exemple des pauses, il existe de multiples conventions de transcription, y compris pour une même langue. Et si certaines sont plus répandues que d'autres, aucune ne

¹⁶⁰ Voir (Jefferson, 2004b).

¹⁶¹ Interactions-CORpus.

¹⁶² Transcription Orthographique Enrichie développée au LPL.

¹⁶³ Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe.

¹⁶⁴ VALencia ESpañol COloquial (groupe de recherche sur la conversation quotidienne).

fait l'unanimité. Quelles que soient leurs différences, elles partagent cependant un point commun : chaque choix fait l'objet de réflexions approfondies et de nombreuses discussions, parce qu'il s'agit « *de tenir un juste équilibre entre la fidélité à ce qui a été dit et la lisibilité de la transcription par écrit.* » (Blanche-Benveniste 2000 : 28). C'est la raison pour laquelle la transcription ne norme pas l'usage produit : pas de double négation si elle n'est pas dite, respect de la « faute » de syntaxe si elle a été produite, pas de censure de la parole émise, etc.¹⁶⁵ C'est également par souci de lisibilité que la transcription phonétique n'a jamais été généralisée mais réservée à des usages ponctuels, pour rendre compte par exemple de prononciations particulières.

5.4 Les « trucages » orthographiques

Ne pas utiliser l'API obéit à des contraintes évidentes de lisibilité. Mais comment rendre compte des particularités de certaines formes de l'oralité ? C'est là que peuvent (ou ont pu) intervenir certains « trucages » orthographiques. Autrement dit, on a recours à l'orthographe pour représenter, le plus fidèlement possible, une prononciation. C'est ce que j'avais fait dans ma thèse : écrire « tiés » pour « tu es », écrire en lettres capitales des mots ou énoncés prononcés plus fort etc.¹⁶⁶

C'est sous l'instigation de Philippe Blache, à travers le projet de recherche dont il était porteur (OTIM. *Outils de Traitement de l'Information Multimodale*)¹⁶⁷, et grâce au travail de toutes les personnes ayant travaillé au sein de ce projet, que le CID, au-delà d'un seul corpus imaginé par deux collègues, est devenu un corpus conversationnel de référence. Avec le corpus CID, la phase de transcription est devenue centrale dans la réflexion méthodologique. Si les étapes de transition et d'annotation sont généralement successives, la transcription intervenant avant la phase d'annotations, au LPL, nous avons élaboré une convention de transcription *en pensant aux annotations qu'elle pourrait permettre*. Il s'agit donc de deux étapes indissociables. Ainsi, alors que pour les corpus écologiques (ou en tout cas, pour le mien), je pouvais transcrire directement le signal audio, à partir du CID, le processus a été modifié. Le travail conjoint de Roxane Bertrand et Robert Espesser, alors ingénieur de recherche au laboratoire, a permis d'élaborer une méthode automatique de repérage et d'étiquetage des phénomènes (Bertrand & Espesser, 2000). Le signal de parole a pu être ainsi découpé en « *groupes phonatoires* », (i.e. un temps de parole borné par deux pauses silencieuses, un GPD en marquant le début dans nos transcriptions). Ce groupe phonatoire est similaire donc à l'IPU tel que présenté par (Koiso et al., 1998)¹⁶⁸.

A partir de là, nous avons pris le parti de découper automatiquement le signal en IPUs (Unités Inter-Pausales, i.e. des blocs de parole bornés par des pauses silencieuses d'au moins

¹⁶⁵ Un tel choix – à la justification scientifique évidente – crée parfois une certaine gêne lorsque l'on doit (en cours ou en congrès) projeter et faire entendre les pires obscénités...

¹⁶⁶ Voir annexes pour les conventions.

¹⁶⁷ ANR blanc (2009-2012), <http://www2.lpl-aix.fr/~otim/membres.html>

¹⁶⁸ Voir (Bertrand, 2021) pour plus de détail à ce sujet.

200 ms), en utilisant par la suite, un logiciel développé au LPL par notre collègue B. Bigi (SPPAS, (Bigi, 2012), pour ensuite transcrire à l'intérieur de ces IPU, en utilisant le logiciel Praat (Boersma & Weenink, 2009).

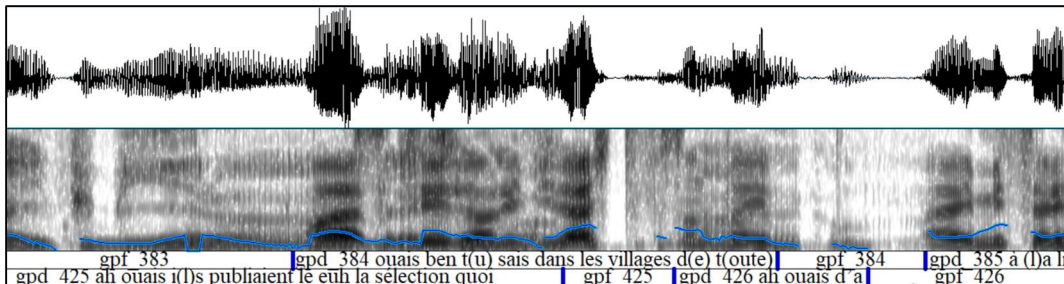


Figure 21. Analyse du signal sous Praat

La convention de transcription que nous avons développée à l'époque et que nous avons adoptée depuis est la TOE – *Transcription Orthographique Enrichie* (Bertrand et al., 2008). L'une de ses particularités, par rapport notamment aux conventions de transcription employées en linguistique des interactions, est de ne recourir à aucun trucage orthographique sans pour autant normer le discours produit.

```

YM gpd_92 240.74 ben c'est ouais + ouais enfin tu vois c' (é)tait ouais
c' (é)tait un peu mélangé mais
AG gpd_76 241.019 ouais
YM gpd_93 244.06 non ça m'est pas arrivé non d'arriver en pyjama ou
YM gpd_94 247.146 non par [contre, contreu] ouais ma mèt(e) elle faisait
des
YM gpd_95 249.64 enfin moi j(e) comprends hein
YM gpd_96 251.242 mais euh j- beh j'étais pas [propre, propreu] +
longtemps quoi
YM gpd_97 255.023 et en fait euh pour me [je sais, ché] pas ç- pour je
pense qu(e) ça vient pas que de ma mère *

```

Figure 22. La TOE

Comme on peut le voir dans l'exemple ci-dessus, les courtes pauses (+), les mots inaudibles ou bruits (*) ou encore les troncations (j-) sont indiqués comme ils peuvent l'être dans d'autres conventions de transcription existantes. Nous avons en revanche ajouté entre crochets le double codage, soit parce que le doute était trop grand (contre/contreu), soit parce que la prononciation était certes particulière mais le simple trucage ne nous aurait pas permis une annotation morphosyntaxique (je sais, ché). C'est par ce même souci d'annotation que la parenthèse a été adoptée pour les élisions (j(e)).

Je n'ai pas été l'une des membres les plus actifs du projet OTIM, m'étant principalement intéressée aux questions soulevées par la transcription. C'est donc avant tout pour faire état du travail accompli par mes collègues que je rends compte ici de la première synthèse publiée en 2008 et renvoyant les lecteurs aux articles dédiés ((Blache et al., 2017) entre autres) ainsi qu'à (Bertrand, 2021) pour une présentation très détaillée.

Publication

« Le CID - *Corpus of Interactional Data* - Annotation et Exploitation Multimodale de Parole Conversationnelle »

R. Bertrand, P. Blache, R. Espesser, G. Ferré, C. Meunier,
B. Priego-Valverde, S. Rauzy (2008). *Traitement Automatique des Langues*, 49-3, 105-134.

Cet article s'est voulu, d'une certaine manière, l'acte de naissance officiel du CID. C'est la première publication commune qui nous a permis de présenter le corpus et les annotations multi-niveaux qui avaient été faites, et confirmer ainsi l'intérêt d'une annotation multimodale pour mieux comprendre le fonctionnement du discours.

Voici les différentes étapes présentées dans l'article :

- Présentation du CID
- Découpage en IPU
- Transcription selon la TOE
- Annotation phonétique
- Annotation prosodique
- Annotation morphosyntaxique
- Annotation syntaxique
- Annotation discursive
- Annotation mimo-gestuelle

Encart 44. Publication: présentation du Cid (Bertrand et al., 2008)

Ce découpage préalable en IPU, a été rendu possible grâce à l'enregistrement des participants sur des pistes séparées. Ajoutée à la qualité du signal audio obtenue grâce à la chambre sourde et au matériel d'enregistrement utilisé, l'étape de transcription est devenue bien plus « facile » : un empan de transcription clairement délimité permettant de réécouter rapidement sans devoir rembobiner « au jugé » (souvent trop loin ou pas assez), des paroles produites simultanément par les deux participants et que l'on peut écouter séparément. Certes, certains « bruits » apparaissent encore, c'est inévitable, mais ils sont moins nombreux que dans les corpus écologiques.

La transcription est donc aujourd'hui plus « facile ». J'écris ce mot entre guillemets parce qu'elle est généralement considérée comme fastidieuse. C'est vrai, au point que cette tâche est régulièrement attribuée à une armada de stagiaires. Pourtant j'aime transcrire. C'est peut-être fastidieux, mais ce n'est pas ingrat. Et c'est même nécessaire de le faire soi-même, dans la mesure du possible. En tout cas, ça *m'est* nécessaire. C'est un moment qui me permet de m'approprier mes données. Peut-être pas de les analyser encore, mais de les connaître, de pointer des phénomènes parfois, et, plus généralement, d'avoir une vue d'ensemble (de toutes les interactions enregistrées, et des interactions entières). C'est cette vue d'ensemble qui me permet ensuite de mieux comprendre les énoncés sur lesquels je vais plus particulièrement me focaliser. En bref, la transcription me permet déjà d'avoir une idée de l'environnement séquentiel des énoncés étudiés.

C'est parce que j'ai passé du temps à transcrire, donc à mémoriser des choses dites, que j'ai pu identifier certains procédés humoristiques. C'est par exemple le cas d'un énoncé de l'interaction MAPC de « Cheese ! » :

EXEMPLE 26. Corpus "Cheese!", MAPC: tu avais écouté

PC 79 : ça change absolument rien quoi

MA 77 : le quoi le cours de la s(e)maine dernière↑

PC 80 : hm

MA 78 : hm ça va encore celui de la s(e)maine dernière ça va

MA 79 : {voix souriante} t(u) avais écouté↑ @

PC 81 : oui + ah oui

PC 82 : non attends la- la s(e)maine dernière {voix souriante} j'ai écouté

PC 83 : j'étais à fond même

PC 84 : rappelle-toi

MA 81 : (soupir) ouais

MA 82 : ça dépend / en fait ça dépend des s(e)maines quoi (il) y a des semaines où

MA 83 : c'est super clair super

MA 84 : (en)fin où ça va en fait

[...]

MA et PC sont, au moment de l'enregistrement, en L2 des Sciences du Langage. Ils parlent plus particulièrement d'un cours qu'ils n'aiment ni l'un ni l'autre, à cette différence près que MA est un très bon étudiant et PC beaucoup moins. Dans l'extrait ci-dessus, PC se plaint de ne pas comprendre ce cours, qu'elle travaille ou non (PC 79 « *ça change absolument rien quoi* »). Après avoir demandé, sur un registre sérieux, la confirmation que PC parlait de la séance de la semaine précédente, il bascule dans l'humour en lui demandant si elle avait écouté (MA 79). Cet énoncé est-il humoristique ? Et s'il l'est, quel est son procédé ? Au-delà de la présence du rire qui ponctue la fin de l'énoncé¹⁶⁹, c'est ma connaissance de ce qui avait été dit avant qui me permet d'affirmer que cet énoncé est humoristique. En effet, plus d'une minute avant, PC dit justement qu'elle n'écoute pas trop en cours. Et c'est sur cet énoncé que MA rebondit. Il « *épingle* » (Traverso 1999) ce précédent élément, le répète verbatim pour taquiner PC et son manque de sérieux. D'ailleurs, après avoir répondu sérieusement (PC 81), PC entre dans le jeu (PC 82-84) et va même exagérer son sérieux ponctuel (PC 83, « *j'étais à fond même* »).

C'est pour cela que la transcription m'est nécessaire. Et c'est ce qui me fait penser que, plus qu'une étape préalable à toute analyse, elle fait partie intégrante de notre métier de linguiste.

¹⁶⁹ Mais on sait que le rire ne suffit pas à identifier la présence d'humour, voir chapitre 4.

6 Annotation de l'humour conversationnel

6.1 Principes généraux d'annotation au LPL

Les questions relatives à l'annotation des données sont centrales au LPL. C'est la raison pour laquelle, pour le livre que nous avons collectivement élaboré pour les 50 ans du laboratoire, un chapitre spécifique est consacré aux annotations.

Publication
<p style="text-align: center;">« Principes et outils pour l'annotation des corpus »</p> <p style="text-align: right;">Amoyal, M. R. Bertrand, B. Bigi, A. Boudin, C. Meunier, B. Pallaud, B. Priego-Valverde, S. Rauzy et M. Tellier. 2022. TIPA 38.</p> <p>Ce chapitre collaboratif s'est voulu une synthèse des questions scientifiques que posent les annotations. Après une définition et une présentation générale du processus inhérent à toute annotation, chaque auteur de ce chapitre a détaillé ses propres annotations et les niveaux auxquelles elles interviennent, ainsi que leurs spécificités :</p> <ul style="list-style-type: none">- <i>Découpage automatique en IPU et transcription orthographique via la TOE</i> (tels que décrit plus haut).- <i>Annotation phonétique et lexicale</i> grâce au logiciel SPPAS (Bigi, 2012) qui permet notamment de « normaliser » le texte transcrit, c'est à dire d'obtenir les <i>tokens</i>. C'est à partir de ces <i>tokens</i> au sein des IPU, que SPPAS peut effectuer la conversion graphèmes-phonèmes ainsi que proposer alignement temporel des phonèmes.- <i>Annotation syntaxique</i>, qui découle elle aussi des tokens.- <i>Annotation des disfluences</i>.- <i>Annotation des phénomènes interactionnels</i> (feedback, humour, transitions thématiques etc.)- <i>Annotation mimogestuelles</i> (gestes manuels, sourires, hochement de tête etc.).

Encart 45. Publication: l'annotation au LPL

6.2 Annotation de l'énoncé humoristique

Les temps ont bien changé depuis la constitution du corpus « Loft Stories » à la fin des années 1990, et avec eux, les pratiques d'annotation. Mon outil principal était à l'époque un Stabilo qui me permettait de surligner les énoncés et séquences humoristiques, sur la base d'une transcription effectuée sous Word. Puis, avec les corpus semi-expérimentaux, pensés au LPL dès le départ pour permettre une annotation plus systématique (et parfois automatique ou semi-automatique) des phénomènes conversationnels¹⁷⁰, la manière dont j'ai annoté l'humour a évolué. C'est ce que je vais présenter dans les pages qui suivent, non pas parce que les questions auxquelles je suis confrontée sont l'apanage de l'humour, mais bien au contraire, parce que cette question de l'unité linguistique (qu'elle soit humoristique ou non) est transversale.

Qu'il s'agisse d'utiliser un Stabilo ou un logiciel, au fond, le principe de l'annotation reste le même : étiqueter comme humoristiques des énoncés identifiés comme tels. Pourtant, l'objectif de l'annotation, et par là-même, sa conception, a évolué. Il ne s'agit plus simplement

¹⁷⁰ Voir Section 5 de ce même chapitre.

de souligner des éléments saillants, dans la plus pure tradition du « *data driven* », mais de proposer un schéma d'annotation de sorte que les catégories proposées soient *interrogeables*. Il convient donc de réfléchir, *en amont* de toute analyse, à un schéma d'annotation adéquat, permettant de répondre à une question de recherche plus ciblée. C'est ici que le logiciel Praat (Boersma & Weenink, 2009) que j'utilise pour mes annotations, trouve toute son efficacité¹⁷¹. Par la possibilité de créer des « tiers », ce logiciel permet non pas nécessairement de hiérarchiser les différentes annotations, mais au contraire, d'identifier et de catégoriser, de manière indépendante, les différentes caractéristiques de l'humour. Paradoxalement, c'est cette indépendance des « tiers » qui permet de révéler les connexions éventuelles des différentes caractéristiques. A ce titre, le schéma d'annotation que M. Méaupe a proposé dans le cadre de son mémoire de Master¹⁷² est éclairant : c'est parce que chaque cible de l'humour a été identifiée, que les formes ont pu être dégagées. Par exemple, si la cible était le locuteur lui-même, la forme de l'humour était « autodérision ». Inversement, lorsque la cible était l'interlocuteur (I) ou un tiers absent (A)¹⁷³, la forme de l'humour a été étiquetée comme « moquerie », c'est ce que montre la figure ci-dessous.

483.635000										18.700603 (0.053 / s)										502.335603										
i	#	i	#	ipu_210	#	ipu_2	ip	#	ip	#	ipu_2	ipu_2	ipu_	i	ipu_219	j	ipu	i	ip	ipu	#	i	#	Transcription (1118)						
				262		263						265		266										Items AD (107)						
												S											#	Segment-AD (30)						
				A		A					A		A										A	Cibles AD (107)						
				moqueri		moqu					moqu		moquerie										mo	Formes AD (107)						
				rebond		incon					fictio		fictionnalisation/d										ficti	Procédés AD (107)						
				rire		lexiq					rire		rire/intonation										into	Marqueurs AD (103)						
pu	#	ip	#	i	#	i	#	ipu_1	#	ipu_154	ipu_	ip	#	ipu_	ip	ipu_	#	ip	#	ipu_160	ipu_	ipu_	ipu_	Transcription (756)						
								264								267								Items MD (71)						
				#				S				#			S							#		Segment-MD (55)						
								A							A									Cibles MD (69)						
								moquer							moq									Formes MD (69)						
								fictionn							ficti									Procédés MD (69)						
								rire/int							into									Marqueurs MD (65)						
								Sq																Sequence hum (4/5)						

Figure 23. Annotation de l'humour sous Praat

L'avantage principal d'un tel principe d'annotation est de permettre une analyse *quantitative* des données. On peut en effet très facilement connaître, non seulement le nombre d'énoncés humoristiques, mais également la répartition des cibles, des procédés etc. On peut alors avoir une photo instantanée de la manière dont l'humour apparaît dans une interaction donnée, et plus largement, dans tout un corpus. Bien sûr, une telle analyse quantitative reste possible sans logiciel de traitement des données. Elle est simplement plus fastidieuse.

¹⁷¹ Si initialement Praat est un logiciel de traitement du signal audio favorisant les analyses prosodiques, je l'utilise de manière plus généralisée, autant pour la transcription que pour les annotations de l'humour.

¹⁷² Voir chapitre 3.

¹⁷³ « A » pour « autre ».

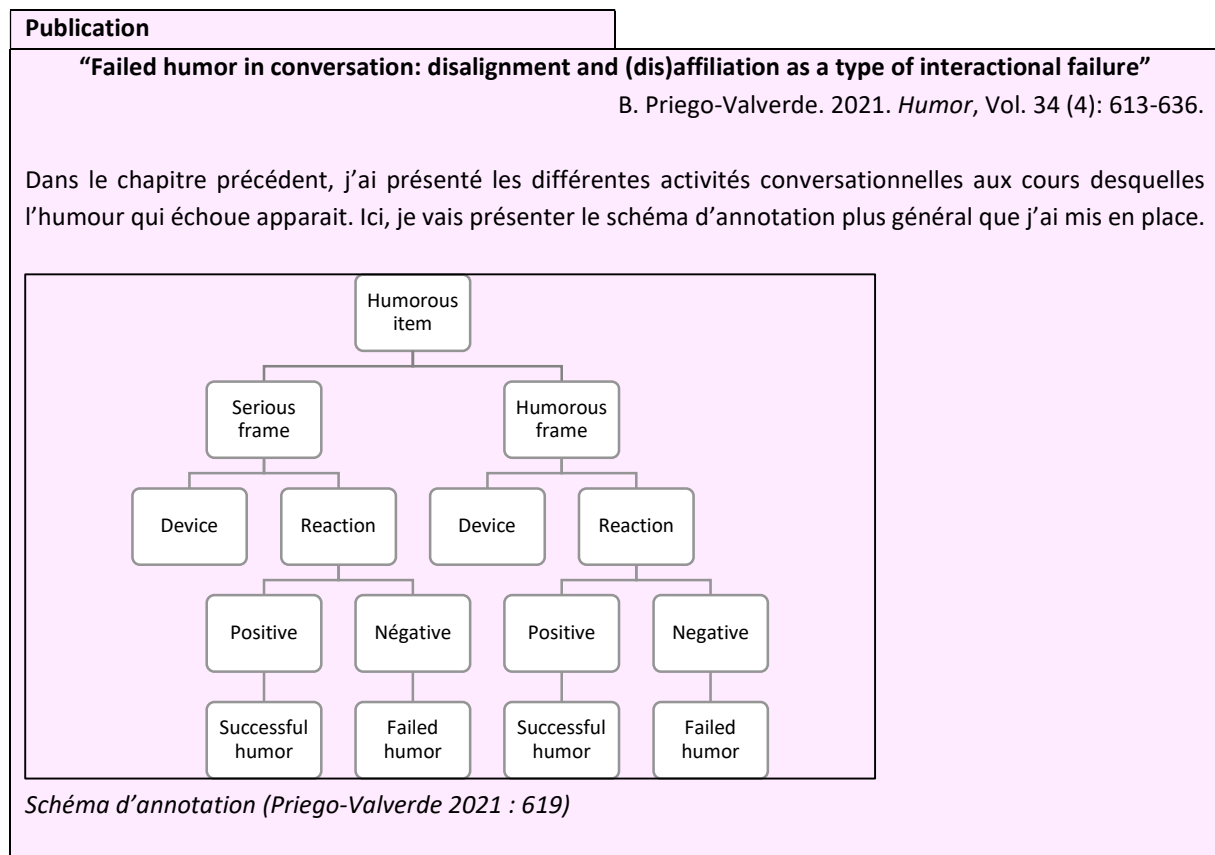
La question que l'on s'est posée avec M. Méaupe pour établir un schéma d'annotation était : « *quelles sont les manifestations linguistiques de l'humour conversationnel ?* ». Autrement dit, quels sont ses ressorts (cibles, procédés et marqueurs) ? Pour répondre à une telle question, la seule annotation de la production de l'humour peut être suffisante. Pour les échecs de l'humour en revanche, c'est différent.

6.2 Annotation de l'échec de l'humour

Identifier un trait d'humour qui a échoué est une véritable gageure pour les linguistes :

By definition, failed humor is not usually followed by laughter or smiling. Thus using the occurrence of laughter and/or smiling as the sole criterion for deciding if a piece of text is humor or not, will inevitably lead to false negatives (i.e., missing all failed humor). (Attardo, 2020, p. 55).

Un énoncé humoristique qui a échoué ne suscite pas les réactions attendues : moins de rire, pas de répartie, encore moins de surenchère. Comment le détecter sans ces indices, alors même que parfois, c'est l'interlocuteur lui-même qui ne l'a pas perçu ? C'est ici que l'annotation systématique des données m'a probablement été le plus utile. Je procède toujours en deux temps. Tout d'abord, j'annote les procédés de ce qui me semble être humoristique. Puis, je tiens compte systématiquement de la réaction de l'interlocuteur. Ce n'est donc plus la seule production de l'humour qui doit être annotée, mais également la réaction qui en découle. Voici les annotations que j'ai effectuées pour une publication récente (Priego-Valverde, 2021) :



Pour établir le schéma ci-dessus, j'ai d'abord identifié « au jugé », ce qui me semblait être de l'humour. Le rire a bien sûr été le premier critère de sélection, même s'il n'est ni suffisant ni infaillible. Puis, pour les besoins de l'analyse en cours, j'ai identifié la nature du *frame* dans lequel l'humour apparaissait (sérieux ou déjà humoristique). Dans un troisième temps, j'ai dégagé les procédés humoristiques (exagération, discours rapporté, jeu de mots etc.). Enfin, les réactions obtenues ont été classées comme positives (rire, commentaire évaluatif...) ou négatives (absence verbale de réaction, rejet de l'humour, réponse sérieuse, commentaire évaluatif). Enfin, selon que la réaction a été jugée positive ou négative, l'énoncé humoristique a lui été identifié comme réussi ou échoué.

Une telle annotation permet notamment de dégager la proportion d'échecs de l'humour dans tout un corpus :

AB_CM	AC_MB	AG_YM	AP_LJ	BX_MG	EB_SR	IM_ML	LL_NH	Total
18%	25%	12%	35%	11%	3%	29%	16%	19%

Pourcentage des échecs de l'humour dans les 8 interactions du CID (Priego-Valverde 2021 : 621)

Encart 46. L'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2021)

Mais un tel schéma ne suffit pas nécessairement à identifier un échec. C'est un va-et-vient constant entre le niveau des procédés et celui des réactions qui permet de valider ou non la présence d'un énoncé humoristique. Par exemple, qu'est-ce qui permet d'affirmer qu'un énoncé est humoristique si l'interlocuteur l'ignore ou y réagit sérieusement ? Ce sont les procédés mobilisés. C'est le cas de l'exemple suivant :

EXEMPLE 27. Corpus "Le Cid", AG_YM: attardé

Dans cet extrait, AG parle des quelques mois qu'il a passés à l'étranger, en sous-location avec d'autres étudiants, chacun de nationalité différente. Parmi eux, un était plus âgé que les autres (la quarantaine).

- 1 AG: et + assez assez âgé tu (v)ois il d(e)vait avoir la [quarantaine, 1 quarantaineu] donc
- 2 c'(é)tait l'étudiant tu vois qui venait faire euh
- 3 **YM: attardé mh @**
- 4 AG: pas attardé si tu veux mais tu vois qui gen(re) à quarante ans en inde / il avait besoin
- 5 de faire euh un euh un certificat ou un truc il venait là
- 6 YM: ouais

Certes, YM ponctue son énoncé par des rires (l.3). Mais la réaction de AG (l.4-5) montre que, non seulement il répond sérieusement à l'énoncé, mais plus encore, qu'il l'a compris comme sérieux, i.e. sans le jeu sur le double sens de « *attardé* », d'où sa rectification (« *pas attardé si tu veux* »). Ainsi, se fier à la seule réaction obtenue empêcherait de retenir cet énoncé comme humoristique. C'est ici le procédé employé (« *l'opposition de scripts* ») (Raskin, 1985), qui a permis de l'annoter comme humoristique.

Parfois, ce va-et-vient entre procédés humoristiques employés par l'un et réaction de l'autre ne suffit pas. Il faut tenir compte aussi de la propre réaction du locuteur humoriste à celle de l'interlocuteur. C'est le cas de l'exemple suivant, issu de « Cheese ! ».

EXEMPLE 28. Corpus "Cheese!", MDAD: ta sœur va bien

AD ipu_90 parce que en fait euh sur le malheur des gens en fait
euh tu vois il

AD ipu_91 il veut faire son beurre quoi

MD ipu_51 voilà + et surtout que

AD ipu_92 ça rime t'as remarqué je parle

MD ipu_52 ça montre heu

AD ipu_93 je parle en rime

MD ipu_53 ouais @

AD ipu_94 on va essayer tout le long de

MD ipu_54 de parler @@en rime@@ @

AD ipu_95 de parler en rime ouais @

AD ipu_96 @@ouais@@ @ malheur beurre elle est facile hein

MD ipu_55 @

MD ipu_56 @@ouais + c'est elle@@

AD ipu_97 @

MD ipu_57 t(u) aurais pu mieux faire quand même hein

AD ipu_98 ah

AD ipu_99 ouais

MD ipu_58 mais euh

AD ipu_100 ta sœur va bien↑

MD ipu_59 ouais elle va bien

AD ipu_101 ouais

MD ipu_60 elle va bien + elle est au lycée @

AD ipu_102 @

MD ipu_61 ouais

AD ipu_103 et c'est vrai t(u) as une sœur↑

MD ipu_62 ouais

MD ipu_63 j'ai une sœur

MD ipu_64 ouais ouais

AD ipu_104 ouais

AD ipu_105 ouais

Il s'agit ici du début de l'interaction. Les participants commentent les histoires drôles qu'ils viennent de se lire, et notamment celle du journaliste se précipitant sur les lieux d'un accident, prétextant d'être le fils de la victime, pour en avoir le « scoop ». C'est ce qui explique les premiers énoncés de AD (90-91) sur le fait de faire son beurre sur le malheur des gens. Puis, comme il se rend compte qu'il parle en faisant des rimes, il propose de continuer à parler ainsi (AD 94), ce qu'il va faire en AD 100. A ce stade, rien n'affirme que l'énoncé de AD est humoristique : il est produit de manière impassible, aucun rire ne le ponctue. Par ailleurs, sa

question peut sembler tout à fait légitime à ce moment de l'interaction puisqu'il est demandé aux participants de converser librement. Et comme il s'avère que MD a effectivement une sœur, elle interprète sa question comme réelle et non comme la proposition d'une nouvelle rime (MD 59). A ce stade donc, rien ne permet de dire que AD 100 est humoristique, et certainement pas la réaction de MD. C'est la réaction en retour de AD qui va le permettre : en demandant la confirmation que MD a effectivement une sœur (AD 103), et non pas que cette dernière aille bien, on peut reconstruire ce qui s'est joué : AD ne connaissant pas l'existence de cette sœur, il ne peut demander de ses nouvelles. La question qu'il a posée ne peut donc être une vraie question mais bien la continuation de son jeu de rimes précédemment initié.

On le voit avec ces derniers exemples, on ne peut analyser l'humour conversationnel, qu'il réussisse ou qu'il échoue, que dans sa dimension interactionnelle, i.e. en tenant compte, a minima, de l'interlocuteur, mais également parfois du locuteur en retour. Ce n'est donc pas seulement l'énoncé humoristique qu'il faut annoter, mais la séquence tout entière, autrement dit, l'environnement séquentiel dans lequel l'humour apparaît et qu'il induit à sa suite. Et même cela n'est pas toujours suffisant, ce qui rend encore plus importante la phase d'appropriation des données que j'évoquais plus haut et que permet la transcription. Dans l'exemple de MAPC issu « Cheese ! », l'identification du rebond sur lequel MA joue en produisant « *tu as écouté ?* », n'est possible qu'en sachant que l'item répété a été produit plus d'une minute plus tôt.

6.3 Annotation mimo-gestuelle de l'humour

Ces dernières années, je me suis plus particulièrement intéressée à l'analyse du *sourire* dans l'humour¹⁷⁴ : en quoi participe-t-il tant à la production d'humour qu'à la manière d'y répondre ? Autrement dit, en quoi le sourire est-il une *ressource* mobilisée par les participants pour négocier l'humour ?

Pour cela, les annotations des sourires (effectuées sous ELAN (Sloetjes & Wittenburg, 2008) sont importées sous Praat (Boersma & Weenink, 2009) pour les coupler avec celles de l'humour.

¹⁷⁴ Voir chapitre 6.

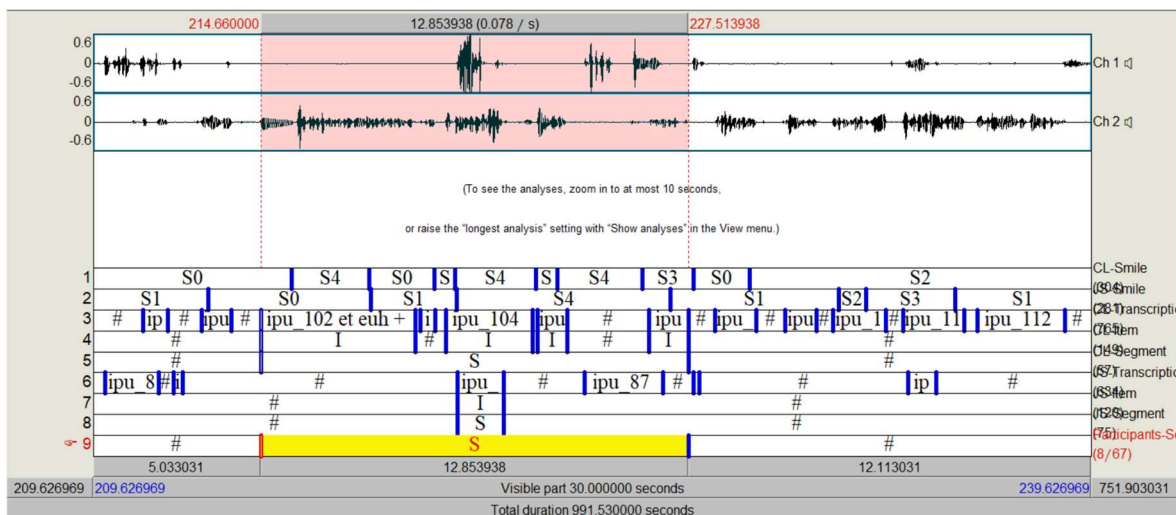


Figure 24. Les sourires annotés sous ELAN et importés sous Praat

Pour analyser cette séquence humoristique de manière multimodale, voici les tiers qui ont été nécessaires :

- Tiers 1 et 2 : les sourires de chacune des participantes importées d'ELAN,
- Tiers 3 et 6 : la transcription orthographique du signal de parole de chaque participante,
- Tiers 4 et 7 : les items humoristiques alignés sur les IPU,
- Tiers 5 et 8 : les segments humoristiques de chaque participante. Cette étape d'annotation des segments n'est pas indispensable pour une analyse séquentielle. Mais elle l'est pour une analyse quantitative des sourires. En suivant la méthodologie proposée par (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016), les items séparés de moins de 5 secondes ont été regroupés en un seul segment. Ainsi, on peut avoir un empan suffisamment large pour permettre une analyse statistique des sourires (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître et présenté au chapitre 6).
- Tiers 9 : séquence humoristique, englobant la production humoristique et la ou les réactions obtenues (sérieuses ou humoristiques).

On le voit avec cette figure, l'analyse des sourires nécessite bien sûr de prendre en compte la séquence humoristique dans son entier, mais également le comportement de chaque participant pris isolément.

7 L'éthique des corpus conversationnels

7.1 Qu'est-ce que l'éthique des corpus ?

La prise en compte des questions relatives à l'éthique des corpus conversationnels marque un changement notable des pratiques des linguistes. De secondaires dans les meilleurs des cas, ces questions sont devenues incontournables et nécessaires, au point que nous les intégrons dès les premières réflexions sur le protocole du recueil des données, que ce protocole soit écologique ou semi-expérimental.

J'ai constitué mon premier corpus conversationnel pour mon DEA (1995) au cours duquel j'ai analysé le compliment et les réactions qu'il entraînait. Je me souviens qu'à cette époque,

aucune considération éthique n'a jamais été évoquée. J'ai évolué pendant des mois, dans mon environnement quotidien avec un micro-cravate caché sous un foulard, et j'enregistrais toutes les interactions auxquelles je participais (principalement à domicile ou sur mon lieu de travail à l'époque, un collège où j'étais surveillante). Au-delà des limites techniques d'un tel dispositif qui ont nécessairement impacté les analyses (je ne pouvais bien transcrire que mes propres interventions et celles de la personne à qui je parlais, plus rarement celles des tiers, bien qu'étant souvent en interactions pluri-locuteurs), mon protocole était donc pour le moins artisanal : micro caché, aucun consentement demandé quel que soit le participant entendu. Seul l'anonymat des personnes et des lieux a été garanti lors des transcriptions et des analyses.

Dès l'année suivante (à partir de 1996), lorsque j'ai commencé à recueillir ce qui deviendra « Loft Stories », recueillir le consentement des participants à être enregistrés est devenu une obligation. Mais un simple consentement oral suffisait. Je me contentais alors de demander aux participants, en début de chaque interaction, s'ils acceptaient d'être enregistrés ou (variante), s'ils ne se sentaient pas gênés de l'être. Et je le demandais *après* avoir enclenché le magnétophone. Je n'ai jamais demandé de consentement écrit. Et je n'ai jamais essuyé aucun refus, même de la part de personnes ayant fait l'objet de plusieurs enregistrements. Certaines de leurs réponses ont même été analysées parce qu'humoristiques. C'est l'exemple suivant, que j'avais décrit dans ma thèse :

EXEMPLE 29. Corpus "Loft Stories": les Bidochons viennent à la maison

Cet extrait se déroule entre 4 amis (F1 et M1 ; F2 et M2). Il s'agit du début de l'interaction au cours de laquelle je demandais l'autorisation d'enregistrer.

- 1 **F1** : une petite question préalable ça vous dérange pas d'être enregistrés↑
- 2 **F2** : ha:: (+) apparemment nous sommes des sujets intéressants↑ (*rires*) non= non=
- 3 **tous** : (éclat de rire)
- 4 **M1** : en fait F1 fait une thèse sur vous
- 5 **les autres** : (*rires*)
- 6 **F1** : (*en riant*) en fait
- 7 **F2** : (*en riant*) les deux bidochons viennent à la maison (*rires*)
- 8 **M1** : (*rires*)
- 9 **tous** : (*rires*)
- 10 **F2** : non non pas de problème au contraire
- 11 **F1** : oh au contraire
- 12 **M1** : au contraire (+) ça me plaît
- 13 **F2** : si ça peut t'aider <sé:rieux:: ?> le tout c'est que j' m'entende pas↑ (+) après mais heu
- 14 (+) si ça peut t'aider c'est bien
- 15 **M2** : sur nous y a de quoi dire hein
- 16 **M1** : (*rires*)

- 17 **F2** : qu'est-ce qui a= ↑
18 **M2** : y a:: de quoi dire sur nous
19 **F2** : on a vu le petit frère de x au péage↑

Cet exemple est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, ma manière de demander l'autorisation à enregistrer est assez révélatrice des pratiques de l'époque : je la présente comme une simple « *petite question préalable* » (l.1). On peut donc aisément imaginer qu'un refus est difficile à opposer.

Pour l'analyse de l'humour, c'est à partir de la l.2 que les énoncés suivants deviennent pertinents. Tout en acceptant d'être enregistrée, F2 souligne qu'elle et son compagnon l'ont déjà été « *apparemment nous sommes des sujets intéressants* », ce qui est vrai. Au-delà des rires suscités de part et d'autre, M1 entre dans le jeu humoristique et va produire une moquerie tant envers F1 et ses enregistrements qu'envers F2 et M2 : ils sont si intéressants qu'ils sont les seuls sujets d'analyse (l.4). F2, la cible explicite, produit une surenchère humoristique et explicite la raison pour laquelle ils seraient des sujets intéressants : ce sont, selon elle, des « *Bidochons* » (l.7). Cette remarque n'est pas anodine. Elle l'est d'autant moins qu'elle a été prononcée (sous des formes variées) plusieurs fois et par des participants différents au cours du recueil des données. Au-delà de l'humour employé qui peut simplement masquer une certaine gêne d'être (encore) sur la sellette (d'où la forme autodérisoire choisie), elle renvoie également à ces évaluations intériorisées sur notre façon de « mal parler ». Dans l'imaginaire collectif, analyser la manière dont les personnes parlent, c'est souvent analyser la manière dont elles parlent *mal*. C'est probablement pour cette raison que le fait de se sentir au centre d'un travail n'est en aucun cas ici un manque de modestie de la part de F2, bien au contraire. C'est parce qu'elle se sent jugée qu'elle prend les devants en quelque sorte et se dévalorise elle-même avant que les résultats de ce travail ne le fassent à sa place.

Alors que F1 se contente de souligner l'incongruité que peut receler l'expression « *au contraire* », M1 la reprend et, en anticipant sur la suite des propos de F2, il parle à sa place, par l'utilisation du pronom personnel à la première personne (« *ça me plait* »), lui fait dire quelque chose qu'elle n'aurait certainement jamais dit : elle est fière d'être enregistrée. M1 attribue donc à F2 l'image d'une personne narcissique qui aime être observée, image dont elle s'est par ailleurs défendue lors des interventions précédentes. Cela prouve donc bien que l'attitude que lui fait adopter M1 est purement fictive et n'a d'autre but que de souligner l'ambiguïté de l'expression « *au contraire* » afin d'en jouer. F2 répondra par une « *po-faced answer* » (Drew 1987), i.e. de manière sérieuse, ce qui lui permet de lever toute ambiguïté sur les raisons d'accepter l'enregistrement : du narcissisme suggéré par M1, elle devient une personne altruiste (« *si ça peut t'aider c'est bien* »).

Pendant les deux années qu'a duré le recueil des données, je n'ai jamais dit non plus la raison des enregistrements. Mais ça ne veut pas dire que, au fil du temps, cette raison n'a pas été sue (j'y reviendrai). Parfois aucune justification ne m'était demandée, comme c'est le cas

de l'exemple ci-dessus, mais quand c'était le cas, je mentais, tout simplement. Je disais alors travailler sur les thèmes conversationnels¹⁷⁵.

7.2 Une prise en compte nécessaire des questions éthiques

Dans le contexte évolutif où se déroulent aujourd'hui toutes les étapes du processus allant du recueil et la création des données du terrain jusqu'à leur archivage, les chercheur·e·s sont parfois désespéré·e·s, car en manque de formation, de connaissances et d'outils dans le domaine juridique et éthique pour soutenir leurs recherches et se conformer aux nouvelles obligations. Cela d'autant plus qu'ils doivent faire avec les injonctions à la pluridisciplinarité qui demandent de faire évoluer leurs méthodes, tout en brouillant les pistes dans les SHS où se mélangent l'influence du domaine de la santé, le modèle du consentement éclairé et la révolution entraînée par le numérique en matière de données (mode de collecte, quantité, stockage, etc.). (Ginouvs & Traverso, 2022, p. 9).

7.2.1 Après tout, on ne fait qu'enregistrer des personnes en train de parler...

Oui, mais...

Certes les conversations que nous enregistrons, qu'elles soient produites *in situ* ou en chambre sourde, mettent en présence des personnes qui se contentent souvent de parler, voire de papoter. Mais même si parfois, la banalité de certains propos peut nous paraître désarmante, ce n'est pas une raison suffisante pour se l'approprier. Ni cette parole ni cette image ne nous appartient. On y a certes accès, mais pas plus.

Si, jusqu'à une certaine époque, on ne demandait pas aux participants leur accord pour les enregistrer, il y a une chose que l'on faisait déjà : *anonymiser les données*. On supprimait des transcriptions tous les éléments qui pouvaient permettre de les reconnaître : leurs noms bien sûr (au moins leurs patronymes), mais également celui de personnes citées au cours des conversations, de certains lieux parfois etc.

En ce qui concerne les noms, les pratiques les plus courantes (et toujours employées) sont l'utilisation de pseudonymes ou d'initiales. Pour ma thèse, j'avais fait un choix un peu différent. J'avais choisi de noter par F ou M, respectivement, les participantes et les participants (même si je n'ai jamais analysé la dimension genrée de mes données). Puis, j'avais utilisé des chiffres : de 1 à 7 selon le nombre de participants. Et parce que la nature de la relation entre les participants m'intéressait déjà, j'avais aussi appareillé les couples : F1 et M1 ; F2 et M2, etc. Enfin, le chiffre 1 (F1 et M1, ou F1 seul) correspondait toujours à l'hôte. Il pouvait donc autant s'agir de moi que d'autres personnes. Dans la mesure où j'ai souvent enregistré les mêmes personnes, ne pas leur accoler tout le temps le même chiffre a été pour moi une manière de brouiller un peu plus les pistes quant à leur véritable identité.

¹⁷⁵ Je me souviens d'ailleurs d'une remarque au cours d'une soirée enregistrée où une participante s'est exclamée, au beau milieu de la conversation « *ah ! changement de thème !* ».

Avec les corpus semi-expérimentaux enregistrés au LPL, nous avons ensuite fait le choix d'utiliser les initiales des participants. Pour le CID, nous avons opté pour une présentation des membres des dyades par ordre alphabétique (e.g. AB_CM, AG_YM...). Pour « Cheese ! » et PACO, nous avons préféré utiliser le positionnement des participants dans la chambre sourde, en commençant toujours par la personne de gauche : (e.g. JSCL). Au-delà d'une simple façon de nommer les dyades, cette façon de procéder est également un moyen plus rapide de se souvenir des participants, et ce d'autant plus qu'on les connaissait beaucoup moins que ceux du CID, voire pas du tout pour PACO.

Mais si l'anonymisation des données est nécessaire, elle n'est pas suffisante. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui, le consentement des participants à être enregistrés est bien plus règlementé.

7.2.2 Missions de la « commission éthique » du LPL

A ma connaissance, c'est véritablement dans les années 2000 que le « tournant éthique » a eu lieu. Comme de nombreuses autres universités, l'AMU dispose aujourd'hui d'un comité d'éthique (<https://www.univ-amu.fr/fr/public/comite-dethique>). Au LPL, une « commission éthique » a été créée pendant le précédent plan quinquennal¹⁷⁶, à laquelle j'ai tout de suite collaboré¹⁷⁷.

Commission éthique

L'évolution de la législation sur l'expérimentation scientifique et sur la protection des données personnelles, sa couverture croissante des méthodes d'investigations, mais également la prise de conscience collective des questions éthiques soulevées par certains de nos travaux, nous conduisent à proposer la création d'une commission éthique au sein du laboratoire. Cette commission a pour objectif de veiller, renseigner, et conseiller les membres du laboratoire, au sujet des questions portant sur la législation de la recherche sur l'être humain, et les modalités administratives et pratiques concernant les demandes d'autorisation de recherche auprès des autorités compétentes.

Figure 25. Présentation de la commission "éthique" sur le site web du LPL

Jusqu'en 2023, les principales missions de la commission éthique du LPL ont été, bien sûr, de définir dans un premier temps, ce qu'est la notion d'éthique, puis, dans un second temps, de mesurer les implications des nouvelles réglementations sur nos pratiques des corpus pour

¹⁷⁶ Sous la direction de L. Prévot et S. Pinto (2018-2022).

¹⁷⁷ Membre de la « commission éthique » à cette époque : M. Lalain, S. Pinto, S. Eschenauer, T. Legou, A. S. Dubarry, S. Kadri, G. Pouchoulin, B. Priego-Valverde.

adapter ces dernières. On a donc travaillé sur les deux cadres réglementaires du *Règlement Général sur la Protection des Données Personnelles* (Le règlement général sur la protection des données - RGPD, 2018) et de la *Loi Jardé* (Loi n° 2012-300 du 5 mars 2012 relative aux recherches impliquant la personne humaine, 2012). Notre objectif était de proposer des réponses aussi claires que possible aux nombreuses questions qui ne manquent pas de se poser dès lors que l'on souhaite constituer un corpus de données (conversationnelles ou non). C'est la raison pour laquelle nous avons publié l'article que je présente ci-dessous.

Publication

« De la protection des données à la protection de la personne : Réflexions sur l'impact des nouvelles réglementations sur la collecte des corpus »

Lalain, M., G. Pouchoulin, B. Priego-Valverde, S. Pinto. 2021. *Corpus* 21.

En linguistique, l'impact de ces nouvelles réglementations est appréciable dès la collecte des données langagières. Cependant, il n'est que difficilement mesuré tant les expériences et témoignages de terrain, ou tout simplement les informations claires en matière de protection des données et des personnes sont rares, imprécises et parcellaires. Pour pallier ce manque, les auteurs présentent à travers cet article l'ensemble des questions et réflexions soulevées autour de ces deux nouveaux cadres réglementaires par un groupe de travail mis en place au sein du Laboratoire Parole et Langage (LPL 2020). (p.2).

Un corpus n'est pas une entité monolithique. Certes les corpus linguistiques ont ceci de commun d'être constitués avec l'aide de participants humains¹⁷⁸. Mais là s'arrêtent les similitudes. Certains sont composés de personnes dites saines, d'autres ayant des pathologies, certains participants sont des enfants et d'autres des adultes, certaines données ne sont que conversationnelles alors que d'autres sont plus « interventionnistes » etc. Bref, selon la finalité du corpus recueilli, les méthodes divergent. Fatalement donc, chaque constitution de corpus, parce qu'elle est spécifique, entrainera ses questions tout aussi spécifiques. Or, les deux cadres juridiques que sont la *RGPD* (Le règlement général sur la protection des données - RGPD, 2018) et la *Loi Jardé* (Loi n° 2012-300 du 5 mars 2012 relative aux recherches impliquant la personne humaine, 2012), se veulent généraux, là où un corpus est, sinon exception, du moins particularité.

Voici donc comment nous avons présenté ces deux cadres juridiques, dès le départ en lien avec les questions que nos pratiques soulèvent.

- **RGPD :**

Le RGPD définit les principes juridiques et l'obligation de sécurité qui garantissent les droits et les libertés des personnes. L'application de ce règlement européen dans les établissements de recherche nécessite ainsi la mise en place d'actions de sensibilisation, d'informations permettant d'en comprendre les enjeux et d'en clarifier le cadre juridique applicable depuis le 25 mai 2018. Sa mise en œuvre exige de répondre à de nombreuses questions très diverses telles que : Ai-je le droit de collecter ces données ? Dans quel but ? Sur qui ? Pour qui ? Quelles données ? Où et comment les stocker ? Pour quelle durée ? S'agit-il d'un traitement dit « à risque » ? Quels sont les acteurs traitant les données ? Cette approche réflexive vise à amener la

¹⁷⁸ Je ne parle pas ici des travaux conduits (en éthologie notamment) sur les animaux, ni même des études, plus récentes, sur la communication « inter-espèces » (Gagnet et al., 2022; Lamontagne et al., 2023).

communauté scientifique à s'interroger et à réfléchir sur ses pratiques et usages en matière de collecte et de traitement des données personnelles. (p.2).

- **Loi Jardé :**

La loi Jardé (Jardé 2012) est née d'une volonté de simplification de la loi de protection des personnes, jusque-là régie par la loi Huriet-Serusclat (Huriet 1988), spécifiquement applicable aux « personnes se prêtant à la recherche biomédicale ». Entrée en vigueur en novembre 2016, la loi Jardé fixe les dispositions réglementaires relatives aux recherches impliquant plus largement la personne humaine. Dès lors, la première interrogation concerne le champ d'application de la loi Jardé. La diversité des recherches en SHS ainsi que l'interdisciplinarité des laboratoires, rendent ce questionnement à la fois crucial et complexe. Viennent ensuite les questions relatives aux « catégories de recherche », aux « risques de la recherche », aux démarches, aux acteurs, aux modalités de consentement, etc. (p.2).

Après avoir longuement détaillé ces cadres juridiques, nous avons présenté comment, au LPL, nous constituons nos différents types de corpus, selon la nature de l'étude : paramètres intonatifs et temporels à la réalisation de certaines variations mélodiques, analyse de l'humour dans des corpus conversationnels, production de la parole et dysarthrie parkinsonienne.

Figure 26. Publication: *questions éthiques et corpus* (Lalain et al., 2021)

La commission éthique telle que créée au LPL en 2018 avait initialement deux principaux objectifs : (1) dresser un panorama de toutes les pratiques de corpus développées au LPL (allant du « simple » entretien aux méthodes de recueil de données plus « invasives » avec des participants sensibles (des personnes malades notamment)) ; (2) trouver pour chaque cas, la réglementation idoine.

Cette commission a été reconduite pour la durée du nouveau plan quinquennal (2023-2028)¹⁷⁹ et j'en reste membre. S'il est encore trop tôt pour faire un compte-rendu des actions de cette « cellule » (telle que nommée aujourd'hui), sa persistance au sein du laboratoire montre en revanche que les questions relatives à l'éthique sont aujourd'hui indissociables des pratiques de corpus. Par ailleurs, parce que les textes juridiques d'une part, et nos pratiques d'autre part, évoluent sans cesse, de nouvelles questions surgissent constamment et nous, en tant que linguistes, nous nous devons d'y répondre.

7.2.3 L'éthique personnelle des chercheurs

Au-delà des réglementations existantes, concernant aussi bien l'anonymisation des données que le consentement éclairé des participants, il y a aussi la propre éthique des chercheurs : que nous autorisons-nous à publier ? Est-ce que nous censurons parfois certains extraits et si oui, comment ? Dès lors que les participants ont signé un consentement *éclairé*, dès lors que le protocole d'enregistrement a été respecté, ces questions ne devraient pas se poser. Et pourtant. On a probablement été nombreux à voir une conversation « nous échapper ». Parce que, au fond, les participants font ce qu'ils veulent de la consigne lorsqu'il

¹⁷⁹ Porté par Christine Meunier et Sophie Herment.

y en a une. Ils parlent de ce qu'ils souhaitent, sans nécessairement se rendre compte que certains thèmes évoqués peuvent être très personnels, voire intimes. J'ai des exemples comme ceux-là dans les corpus que j'utilise et je m'interdis d'en diffuser les extraits en cours ou en congrès, même si par ailleurs, ils pourraient être intéressants d'un point de vue scientifique.

8 Faut-il opposer les corpus écologiques et les corpus semi-expérimentaux ?

Les pages qui vont suivre sont peut-être les plus personnelles de cette synthèse. Je vais donner ici mon avis sur les corpus écologiques et semi-expérimentaux. Avis que je me suis forgé au cours des années, en travaillant sur ces deux types de corpus. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un retour sur expérience.

8.1 Les raisons de la colère

En linguistique des interactions, les spécificités des corpus écologiques et semi-expérimentaux, et corrélativement, le fait de choisir l'un plutôt que l'autre, a toujours fait l'objet de nombreuses discussions, pour ne pas dire querelles. Querelles parce que ces deux corpus sont souvent présentés comme opposés, comme en témoigne la citation que j'ai déjà présentée plus haut mais que je reproduis ici pour mémoire :

[...] what is recorded dis 'naturally occurring' interaction; in other words, the activities which are recorded are situated as far as possible in the ordinary unfolding of people's lives, **as opposed to**¹⁸⁰ being prearranged, set up in laboratories, or otherwise experimentally designed. (Hutchby & Wooffitt, 2008, p. 12).

On peut retrouver cette même opposition chez (Mondada, 2006) :

[...] on trouve la référence constante aux termes de "naturally occurring interactions" (Schegloff & Sacks, 1973, 291) et même de "naturally occurring data" dans la littérature, **par contraste**¹⁸¹ avec des données "provoquées", "orchestrées", "produites" par les chercheurs, par exemple dans des contextes de laboratoire ou d'expérimentation. En français, la référence au naturalisme des situations est souvent glosée en termes d'interactions "authentiques" et "attestées", afin de renvoyer à des interactions qui ont été enregistrées dans leur contextes sociaux ordinaires d'accomplissement. (Mondada, 2006, p. 124).

Les citations ne manquent pas tant l'histoire de l'Analyse Conversationnelle est intimement liée à celle des corpus écologiques. Je ne souhaite pas nier ici l'histoire de l'AC, bien sûr que non. Pas plus que je ne souhaite minimiser le rôle fondamental – et fondateur – des corpus écologiques dans la linguistique des interactions. C'est le fait *d'opposer* ces deux types de corpus qui me gêne. Certes ils sont différents, personne n'en doute. Mais faut-il pour autant les opposer ? Au risque par ailleurs de cristalliser les tensions, par des arguments nécessairement exagérés de part et d'autre : du simple « bidouillage » pour les corpus écologiques, des conversations de laboratoire qui n'existent pas pour les corpus semi-

¹⁸⁰ J'ai souligné.

¹⁸¹ Idem.

expérimentaux ; des conversations « naturelles » pour les premiers vs « non naturelles » pour les seconds. De là à voir dans l'usage des corpus semi-expérimentaux une certaine « trahison » de l'histoire de la discipline qu'il faut justifier, il n'y a qu'un pas qui semble parfois franchi. C'est par les lignes suivantes que P. Auer introduit son étude sur le rôle du regard dans la gestion des tours de parole, analysée grâce à un outil de *eye-tracking*, avant de rappeler l'usage que Sacks a lui-même fait des premiers enregistrements disponibles :

Technological innovations can change our professional way of looking at human communication in general, and linguistic interaction in particular, by enabling us to gather new kinds of data and analyze them in novel ways. Entirely new fields with their methodologies have emerged from technical innovations. (Auer 2021: 117-118).

Et c'est ainsi qu'il conclut son étude :

An exact documentation of gaze behavior requires the use of eye-tracking technologies, on which the present study is based. Progress toward a truly multimodal investigation of human interaction can only be made if the limitations of traditional video-recording as it is still exclusively used in orthodox conversation analysis are overcome. (Auer, 2021, p. 137).

L'Analyse Conversationnelle s'est construite grâce aux évolutions technologiques, et son objectif principal qui est d'analyser l'interaction telle qu'elle est organisée par les participants doit être maintenu. En revanche, considérer que les données « *'naturelles', [sont la] condition sine qua non d'une étude détaillée de l'interaction telle qu'elle est localement organisée par les participants [...]* » (Mondada, 2008, p. 884), me semble un peu abusif. En quoi converser dans une chambre sourde empêcherait les participants d'organiser localement l'interaction qu'ils sont en train de construire ? Voici un exemple de l'interaction JSCL de « Cheese ! » au cours duquel les deux participantes vont être confrontées à une incompréhension qu'elles vont réparer :

EXEMPLE 30. Corpus "Cheese!", JSCL: je crois que j'ai faim

JS ipu_209 ben samedi matin (il) y a l'escalade
 CL ipu_243 le samedi matin
 JS ipu_210 ah ouais
ipu_211 ah on va en sortie à la sainte victoire du coup c'est sympa
(JS désigne de la tête le doigt bandé de CL. Donc CL regarde en direction de son doigt, donc de son ventre (qui vient probablement de gargouiller))
 JS ipu_212 oui je crois que j'ai faim
 CL ipu_244 non ça
 JS ipu_213 ah @
 CL ipu_245 ah non j'ai même pas entendu + non c'était pour ton doigt
 CL ipu_246 ça veut dire tu l'as fait pas jeudi mais ça ira samedi
 CL ipu_247 en plus dehors

- JS ipu_214 ah mince + j'y avais pas pen
 JS ipu_215 sé à
 JS ipu_216 ça
 CL ipu_248 et tu peux pas faire de l'escalade ave-
 + (en)fin
 JS ipu_217 ouais mais en même temps je me suis
 engagée j'ai une voiture quoi

Dans cet extrait, les deux participantes parlent de leur week-end à venir. JS raconte qu'elle va faire de l'escalade le samedi suivant. A ce moment-là, CL la regarde dans les yeux (figure 26). Puis, toujours silencieusement, CL désigne d'un hochement de tête le doigt bandé de JS (figure 27).



Figure 27. "Cheese!", JS 211: "ah on va en sortie à la sainte victoire du coup c'est sympa"



Figure 28. CL désigne d'un hochement de tête le doigt de JS

En suivant la direction de son regard, CL voit son ventre. Il a probablement dû gargouiller à cet instant précis parce qu'elle justifie le bruit qu'il a dû faire (« oui je crois que j'ai faim »).



Figure 29. juste avant JS 212: "oui je crois que j'ai faim"

Puis JS répare l'incompréhension entre elles en revenant sur la source du trouble (« *ah non j'ai même pas entendu* ») et en explicitant le sens de son geste (« *non c'était pour ton doigt* »).

Est-ce qu'une telle séquence n'aurait pas pu apparaître en contexte « naturel » ? Est-ce qu'elle aurait été organisée différemment ?

Pour toutes ces raisons, je ne pense pas qu'il faille opposer les deux types de corpus. Ou en tout cas, je ne souhaite pas le faire. Connaître en revanche les spécificités de chacun, ses avantages et ses inconvénients, me semble bien plus productif.

8.2 Cette opposition est-elle légitime ?

Le « corpus idéal » est le Graal des linguistes. Pourtant, qu'il soit écologique ou semi-expérimental, aucun des deux n'est parfait. Les deux peuvent avoir autant d'avantages que d'inconvénients. Je vais en dresser une courte liste ici, sans aucune hiérarchie, et nécessairement non exhaustive.

8.2.1 Enregistrer la « vraie vie »

Il est indéniable que les corpus écologiques sont ceux qui permettent le plus d'enregistrer la « vraie vie », celle de tous les jours. Moi-même, quand je me replonge dans « Loft Stories », j'y vois des tranches de vie, je savoure les thèmes que nous abordions alors, le fait d'entendre parler en francs, de demander à passer un coup de fil alors que les téléphones fixes n'existent quasiment plus. Ce corpus a un petit côté « vintage » que je n'assume pas toujours lorsque j'en diffuse des extraits en cours – parce que les étudiants n'étaient parfois même pas nés ! – mais que j'analyse toujours avec autant de plaisir.

Pourtant ces « tranches de vie » sont aussi présentes dans nos corpus conversationnels enregistrés au LPL. C'est particulièrement vrai dans le CID dont chaque interaction durait une heure et au cours de laquelle les participants avaient le temps de « s'installer » dans la conversation, et d'en développer certains thèmes. Dans une moindre mesure, parce que les interactions ne duraient que 15mn en moyenne, c'est aussi vrai pour « Cheese ! », enregistré peu de temps après les attentats du 13 novembre, lesquels sont abordés de manière assez récurrente.

8.2.2 Choix des participants

Sans évoquer ici les cas particuliers des interactions institutionnelles (en classe, thérapeutiques, professionnelles de manière générale), il me semble beaucoup plus aisé de recruter des participants pour des corpus conversationnels écologiques que semi-expérimentaux. En tout cas, ça l'a été pour moi. Il est toujours assez facile de contacter des amis, des membres de la famille, des personnes de l'entourage plus ou moins proche pour les enregistrer.

Alors bien sûr, la question de la représentativité du corpus se pose et elle est régulièrement évoquée, et à juste titre¹⁸². Au moins parce que les participants ne sont pas nombreux. Pourtant, si je dois comparer « Loft Stories » et les autres corpus conversationnels du LPL, les participants sont certes peu nombreux, mais plus variés (en âge et en profession notamment). C'est différent pour nos corpus conversationnels. Si le CID n'était pas constitué que d'étudiants, c'est le cas de « Cheese ! », PACO et COMON : à quelques exceptions près, tous les participants sont de jeunes étudiants en sciences humaines et sociales. C'est compréhensible. Il n'est pas facile de faire venir au laboratoire des personnes extérieures à l'université pendant les jours et heures de travail. On manque parfois aussi de temps pour plus et mieux chercher. Alors on va vers la facilité.

Par ailleurs, les corpus écologiques permettent bien mieux que les corpus semi expérimentaux d'enregistrer des interactions pluri-locuteurs. Il n'est pas facile, en tout cas au LPL, d'enregistrer plus de trois personnes, ne serait-ce que pour une question de place dans la chambre sourde. C'est bien sûr possible de le faire (grâce par exemple à l'infrastructure que propose la Maison de la Recherche à AMU), mais multiplier les participants, c'est aussi multiplier les pistes d'enregistrement (audio et vidéo), et les difficultés de traitement des données que cela peut entraîner.

8.2.3 Biais méthodologiques

Si le corpus idéal constitue la Graal des linguistes, c'est avant tout, probablement, en raison des biais méthodologiques que tout corpus peut induire, quelle que soit la manière dont il a été constitué. L'existence de biais méthodologiques est un reproche que l'on fait souvent aux corpus semi-expérimentaux. Et encore une fois, à juste titre. Les différents paramètres que l'expérimentateur essaie de contrôler impactent inévitablement le déroulement de l'interaction. Je me suis par exemple rendue compte qu'une durée d'enregistrement fixée à l'avance pouvait empêcher un thème de se développer, qu'il nous forçait parfois à interrompre les participants, nous privant de phénomènes intéressants à analyser. Par ailleurs, enregistrer majoritairement des étudiants entraîne une sur représentation des thèmes universitaires (cours, examens etc.) au détriment peut-être d'aspects, sinon plus personnels de leur vie, du moins différents. De la même manière, la chambre sourde fait elle aussi très souvent l'objet de commentaires plus ou moins développés. Sans oublier aussi que

¹⁸² Voir à ce sujet, (Priego-Valverde, 1999; Traverso, 1996).

parfois, tout simplement, les participants se forcent à trouver quoi se dire parce que parler est justement la consigne. Voici un exemple de ce dernier cas :

EXEMPLE 31. Corpus "Cheese!", JSCL: des blancs entre nous

00:02:10.430 JS ipu_52 @@après on parle de quoi @@ sérieux
 00:02:11.565 CL ipu_57 ben j'en sais rien moi + c'est toi
 00:02:13.145 JS ipu_53 @
 00:02:14.210 CL ipu_58 @@ ah qu'est ce (que) tu veux que je te fasse@@
 00:02:15.420 CL ipu_59 putain c'est trop bizarre on dirait @@qu'on peut rien dire ++
 enfin@@
 00:02:17.870 JS ipu_55 @
 00:02:18.155 CL ipu_60 @
 00:02:19.785 JS ipu_56 *
 00:02:20.240 JS ipu_57 tu crois @@que ça enregistre vraiment@@ @
 00:02:21.220 CL ipu_61 @ @@grave@@
 00:02:22.475 CL ipu_62 pour la retranscription {voix souriante} de ça mais moi je
 00:02:24.660 CL ipu_63 @@te raconte même pas la folie@@
 00:02:25.775 JS ipu_58 @
 00:02:27.370 JS ipu_59 bon courage
 00:02:29.390 CL ipu_64 ouais
 00:02:29.940 JS ipu_60 mh
 00:02:30.555 CL ipu_65 ouais
 00:02:30.910 JS ipu_61 @
 00:02:31.610 CL ipu_66 @
 00:02:32.745 CL ipu_67 @ @@putain jamais on a eu des blancs entre nous j'en
 étais sûre que ça allait *
 00:02:36.370 JS ipu_64 *
 00:02:36.910 JS ipu_65 c'est fou hein
 00:02:38.050 CL ipu_68 @
 00:02:38.555 CL ipu_69 *
 00:02:39.415 JS ipu_66 en plus le pire c'est qu'on a un quart d'heure quoi
 00:02:39.965 CL ipu_70 qu'est ce (que) tu veux que je te dise
 00:02:42.160 CL ipu_71 et ben au bout d'un moment ça va bien se décoincer non
 00:02:42.610 JS ipu_67
 00:02:44.050 CL ipu_72 mais le problème + j'ai trop peur de dire des choses que je
 devrais pas dire
 00:02:44.175 JS ipu_68 @
 00:02:46.590 CL ipu_73 *
 00:02:46.675 JS ipu_69 @@ben oui@@
 00:02:47.035 CL ipu_74 @@*@@
 00:02:47.475 JS ipu_70 @@hors contexte ça peut être interprété euh@@
 00:02:47.820 CL ipu_75 du coup @ @@à force de me restreindre@@
 00:02:49.745 CL ipu_76 @@à mort du coup (il) y a plus rien qui sort@@
 00:02:51.590 JS ipu_71mh mh + c'est sûr
 00:02:52.305 CL ipu_77 voilà
 00:02:53.300 JS ipu_72 mh

00:02:53.480	CL	ipu_78 mais par contre si t'es pas copain avec l'autre c'est un peu bizarre aussi hein
00:02:56.440	JS	ipu_73 hein
00:02:57.250	CL	ipu_79 beh
00:02:57.705	CL	ipu_80 {voix souriante} t'imagines tu *
00:02:58.550	CL	ipu_81 tu fais
00:02:59.180	CL	ipu_82 fais ça
00:02:59.895	CL	ipu_83 avec quelqu'un que tu connais pas du tout
00:03:01.280	JS	ipu_74 @
00:03:02.150	CL	ipu_84 *
00:03:02.200	JS	ipu_75 @ @sinon tu t'appelles comment toi@@
00:03:02.870	CL	ipu_85 {voix souriante} à la rigueur c'est nous tu vois + @@oui@@
00:03:05.075	CL	ipu_86 mais t'aurais des choses à dire
00:03:06.090	JS	ipu_76 @
00:03:06.340	CL	ipu_87 ça fait speed dating @@*@@
00:03:06.990	JS	ipu_77 @

Je laisse ici volontairement les indications temporelles. Cet extrait a lieu à 2mn32 de l'interaction. Les participantes viennent de finir la lecture de l'histoire drôle et commencent la phase de conversation libre. A ce moment-là, elles ont autant peur de ne rien avoir à se dire, que de dire des choses malvenues. La question de l'autocensure se pose donc aussi dans ce type de corpus. Pourtant, comme le montre la transcription, leur peur, bien que légitime, n'est pourtant pas justifiée. Aucun « blanc » entre elles précèdent cet extrait et la verbalisation de leur peur est immédiatement suivie d'une première digression humoristique induite par la chambre sourde (en rouge dans la transcription).

Inversement, depuis que je travaille sur des corpus semi-expérimentaux, je reste toujours aussi étonnée de voir avec quelle facilité et rapidité, le protocole peut être oublié, qu'il s'agisse de la présence des micros, de celles des caméras ou, plus largement, de l'idée qu'un jour, ces enregistrements seront diffusés. Toujours chez JSCL, à plus de 10mn de l'interaction, les deux participantes évoquent des aspects personnels, voire intimes de leur vie. CL, rappelle à JS une scène de jalousie que le petit ami de CL lui aurait faite. Elle rapporte ainsi les propos de ce petit ami au cours de cette scène de jalousie. C'est ce qui fait dire à JS : « *loulou on est filmé @* ». Leur interaction n'a duré que 16mn. Et malgré leur peur de ne pas savoir quoi se dire, les liens amicaux qui les unissent semblent avoir contrebalancé le protocole d'enregistrement. Dans le CID, il y a une séquence chez ABCM au cours de laquelle CM évoque un moment particulièrement grave (et personnel) de sa vie. Bien que l'extrait ait été enregistré, je m'interdis de le diffuser, ne serait qu'en cours, parce que je le juge trop personnel.

Les corpus écologiques non plus ne sont pas exempts des biais méthodologiques. La seule présence de l'observateur peut modifier le cours de l'interaction, ou la manière dont elle va se dérouler. Ce que Labov a appelé le « *paradoxe de l'observateur* » en 1972. En enregistrant « Loft Stories », je me suis aussi rendue compte que, si ma présence gênait peu, voire pas

(j'étais soit chez moi, soit invitée, et à ce titre, une participante légitime), le micro a lui posé quelques problèmes, parfois opposés. Ainsi, au-delà des quelques minutes de « négociation » au cours desquelles on pouvait me demander pourquoi j'enregistrais, voire pourquoi j'enregistrais encore, le micro a parfois provoqué, chez un participant en particulier, un effet amplificateur, parlant et riant parfois plus fort que d'habitude. Inversement, lors d'une conversation familiale que j'enregistrais au domicile des personnes concernées, le comportement d'un participant a été totalement inhibé par la présence du micro au point de ne jamais prendre part à la conversation. Je n'ai jamais utilisé cet enregistrement. A la fin d'un autre enregistrement, au cours duquel une amie avait évoqué une tierce personne en des termes peu sympathiques (on va dire qu'il s'agissait de séquences de médisance), elle m'a explicitement demandé d'effacer cette partie de l'enregistrement, proposant même de le faire elle-même si je ne m'y engageais pas¹⁸³. A cela s'ajoute enfin les moments où le micro a été source de jeu entre les participants : « *attention, c'est enregistré ; il est telle heure et tout est sur la bande....* ».

Par ailleurs, si, effectivement, au début de « Loft Stories », les participants ne connaissaient pas la raison de mes enregistrements, cela s'est nécessairement su par la suite. Il est évident que mes amis – et plus encore mes collègues – savaient que je travaillais sur l'humour. Et même si là non plus, je n'ai jamais dit pourquoi j'enregistrais, la raison était claire. Est-ce que cela a impacté les conversations d'alors ? Et si oui, dans quelle mesure ? Je ne le sais pas.

Dès lors qu'un micro est présent, de quelle « naturalité » parle-t-on ? Je ne nie pas qu'il y ait une question de degré. Mais je maintiens que *ce n'est qu'une* question de degré. Par conséquent, faut-il vraiment opposer les corpus écologiques et les corpus semi-expérimentaux ? Je ne le pense pas. Le mieux que l'on puisse faire, est d'avoir conscience de leurs avantages et d'en tirer parti, de leurs limites et de faire avec.

Enseignement

Comparaison entre corpus écologiques et expérimentaux

En Master des Sciences du langage, j'interviens dans deux UE (« Corpus » et « épistémologie et corpus ») au cours desquelles j'aborde la question des corpus conversationnels et leur méthodologie. C'est dans ce cadre que je compare les corpus écologiques et semi-expérimentaux. En M1, j'organise des TD par exemple où les étudiants doivent travailler ensemble pour trouver un observable à analyser. Puis, en fonction de cet observable, ils doivent choisir quel type de corpus est le plus adapté et proposer un protocole. Nous discutons ensuite de leur protocole et de la pertinence ou non de leurs choix.

¹⁸³ Cette situation relève par ailleurs de l'éthique personnelle évoquée en section 7.3 ainsi que de la RGPD.

- Quel observable analyser dans une conversation ? Pour montrer quoi ? A partir de là :
- Quel type de corpus choisissez-vous (écologique ou semi-expérimental) ?
- Quel protocole de recueil de données mettez-vous en place ? (Consigne ou non ; lieu, moment, durée d'enregistrement ; matériel utilisé ; participants ; précautions éthiques...).

Les intérêts de ce type de TD sont multiples. Les cours où je les propose sont communs à nos deux parcours du Master (LCT-*Langues en Contact et Terrains*, qui met l'accent sur la linguistique de terrain, et LEx-*Linguistique Expérimentale*, focalisant davantage sur les approches expérimentales). Les étudiants sont donc formés à des approches différentes. Les faire travailler et discuter ensemble permet de confronter les différentes approches linguistiques. Mon objectif est de ne pas favoriser un type de corpus ou une approche par rapport à une autre, mais de trouver le corpus le plus adéquat à leur recherche.

Références

- Auer, P. 2021. Turn-allocation and gaze: A multimodal revision of the "current-speaker- selects-next" rule of the turn-taking system of conversation analysis. *Discourse Studies*. Vol. 23(2) 117–140.
- Couper-Kuhlen, E., M. Selting. 2018. *Interactional Linguistics*. Cambridge University Press.
- Mondada, L. 2008. Contributions de la linguistique interactionnelle. Durand J. Habert B., Laks B. (éds.) *Congrès Mondial de Linguistique Française*.
- Ten Have, P. 1999. *Doing Conversation Analysis*. Lancaster University.
- Wilson, A., & Guardiola, M. Complexity versus spontaneity?: non-negotiable elements in the constitution of two interactional corpora In *SHS Web of Conferences* (Vol. 5, No. 5).

Encart 47. Enseignement: comparaison entre corpus écologiques et semi-expérimentaux

9 Vers une réconciliation

Adopter une « position de principe » sur cette question, entrainerait inévitablement l'obligation de choisir entre les deux types de corpus, au nom de l'histoire de la discipline pour l'un, ou du progrès pour l'autre. Et si ces deux types de corpus étaient aussi nécessaires l'un que l'autre ? Et puisque les deux méthodes ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients, n'est-il pas temps de réconcilier ces deux méthodologies ? C'est mon choix en ayant décidé de travailler sur ces deux types de corpus. Parce que, à titre personnel, je l'ai déjà dit dans cette synthèse, je ne suis pas amatrice des étiquettes. Et parce que, plus important, je ne suis pas sûre que les critiques que l'on peut faire à l'un ou l'autre de ces corpus soit entièrement fondées sur autre chose que des positions de principe.

« Faire avec », c'est ce qui nous est arrivé à M. Amoyal et moi-même lorsqu'elle travaillait sur sa thèse. Initialement, elle voulait analyser l'impact du *Common Ground* sur les sourires des participants lors des transitions thématiques. Nous avons dupliqué « Cheese ! », PACO étant constitué de personnes qui ne se connaissaient pas. Mais par ce recours massif aux étudiants pour participer aux enregistrements, nous nous sommes rendues compte que, bien que les participants ne se connaissaient pas en effet, nous y avons veillé, ils partageaient

malgré tout beaucoup de connaissances et d'expériences puisqu'ils étaient majoritairement des étudiants en psychologie. C'est la raison pour laquelle nous avons délaissé la notion de *Common Ground* pour davantage focaliser sur les particularités des *interactions initiales*.

Mais au-delà de simplement « faire avec » les tracas causés par tel ou tel type de corpus, la véritable réconciliation entre ces types de corpus passe par les objectifs que l'on se donne. La question n'est donc pas de connaître le type de corpus que l'on veut constituer, mais celle de savoir ce que l'on veut observer. Et, selon moi, le choix du corpus devrait découler de la réponse à cette question. Par exemple, il me semble dommage de ne pas tirer parti des qualités techniques qu'offrent les corpus semi-expérimentaux lorsqu'il s'agit d'analyser la multimodalité, et plus encore des modalités aussi fines que sont les mimiques faciales. Bien sûr, de telles études conduites sur des corpus écologiques existent aussi¹⁸⁴. Mais je l'ai dit précédemment, les outils de *eye-tracking* permettent aujourd'hui des analyses encore plus fines du regard et permettent de décrire encore davantage son rôle dans la « machinerie » conversationnelle (Auer, 2021). L'enregistrement des participants sur des pistes séparées a permis des études sur les chevauchement de parole (Bertrand & Espesser, 2000). Que dire des nombreux travaux sur la prosodie¹⁸⁵ ? Ne pas tirer parti de telles avancées technologiques, ce serait oublier qu'historiquement, l'Analyse Conversationnelle s'est construite grâce à elles (voir (Auer, 2021)). Et ce serait aussi accepter de ne pas pouvoir analyser plus : plus en détail, plus de données, plus de modalités, à plus de niveaux d'analyse. Ce serait bien dommage de se passer de possibilités que nous offre la technologie puisque notre rôle est de décrire la communication et que de telles avancées nous permettent de mieux l'appréhender.

Ces quelques lignes ne sont un plaidoyer en faveur d'aucun des deux types de corpus qu'il faudrait utiliser *exclusivement*. J'essaie de rester constamment critique envers les deux, pour être la plus à même de choisir en fonction de mes études. Par ailleurs, point central selon moi, les avancées technologiques ont certes le mérite de nous permettre d'étudier plus en détail la communication, de manière toujours plus fine. Mais ces évolutions doivent nous faire réfléchir sur notre pratique de linguiste.

10 De l'évolution des pratiques à l'adaptation de l'observable : l'exemple de l'humour

Avoir la possibilité d'analyser toujours plus en détail, toujours plus finement, est un progrès indéniable. Mais il me semble qu'il faut rester vigilant et continuer à porter un regard critique tant sur les corpus que nous constituons que sur les évolutions qu'ils entraînent. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille accepter ces évolutions, mais au moins en avoir conscience. Par ailleurs les questions méthodologiques et théoriques que soulèvent les annotations ne sont pas liées à la nature des corpus (écologiques ou semi-expérimentaux), mais au caractère *systématique*

¹⁸⁴ Voir notamment les travaux conduits par les membres du laboratoire ICAR (Lyon 2).

¹⁸⁵ Voir notamment les travaux tels que (Portes et al., 2007) au LPL.

de ces annotations, fussent-elles effectuées pour répondre à une question de recherche spécifique.

Sans remettre en cause les apports indéniables de ces annotations (voir Section 6 de ce même chapitre), je vais évoquer dans cette dernière section quelques points qui me questionnent. C'est à travers le prisme de l'humour que je vais le faire. Non pas parce que l'annotation de l'humour ou de ses unités sont plus complexes qu'ailleurs, mais justement parce que je suis confrontée aux mêmes difficultés et interrogations que tout autre linguiste.

10.1 La question des unités interactionnelles

La question des unités interactionnelles s'est posée dès les premières études sur l'organisation des conversations et fait partie intégrante d'une réflexion, plus générale, sur le fonctionnement des tours de parole¹⁸⁶. Les premières unités interactionnelles qui sont dégagées sont les TCUs – *Turn Constructional Units* – (Sacks et al., 1974). Décrites au départ, comme des unités purement syntaxiques, Ford & Thomson (1996) ont montré que d'autres niveaux linguistiques sont également en jeu dans ces unités :

Our goal in this paper has been to examine explicitly the relationship between syntactic completion and speaker-validated turn units, as it was syntax that Sacks et al. originally pointed to as a major linguistic resource deployed and monitored by conversationalists in achieving smooth turn transfer. We have shown that the set of such features must include not only syntactic cues, but also intonational features as well as some notion of pragmatic or action completion, and that, in fact, these three types of cues converge to a great extent to define transition relevance places in conversations, places to which conversationalists orient in sequencing their turns. (Ford & Thompson, 1996, p. 171).

Et c'est exactement cela qui complexifie l'identification d'une unité interactionnelle : elle est issue d'une convergence d'éléments provenant de plusieurs niveaux linguistiques. A cela s'ajoute aussi le fait qu'une unité interactionnelle doit être analysée en contexte. Dès lors, est-on confronté à la même unité selon l'environnement séquentiel, selon même le rôle interactionnel du participant (locuteur ou interlocuteur) qui la produit ? C'est à cette question que nous nous sommes confrontées avec Mary Amoyal lors de sa thèse sur les transitions thématiques (Amoyal, 2022). Ainsi, lorsqu'il s'est agi d'identifier les différentes phases qui composent une transition¹⁸⁷, la clôture d'un thème conversationnel a suscité de nombreuses questions : est-elle une phase à part entière de la transition (Traverso, 2012b) ? Dès lors que les participants prennent appui sur la clôture du thème précédent pour initier une transition, il est légitime de le penser. L'inverse est également possible : puisque le thème a été développé, la clôture de thème ne fait pas partie de la transition. C'est la position adoptée par (Amoyal, 2022). Mais les deux arguments me semblent autant légitimes l'un que l'autre. Dès lors, le choix de telle ou telle étiquette n'est-il pas au fond arbitraire ?

¹⁸⁶ Voir à ce sujet le chapitre très détaillé de (Ford & Thompson, 1996).

¹⁸⁷ Elle en a défini 4 (voir encart 10, chapitre 2).

10.2 Et plus particulièrement, la question des unités humoristiques

C'est aussi à cette question de l'identification de l'unité que je me suis heurtée lorsque j'analyse l'humour : *qu'est-ce qu'une unité humoristique ?*

Se poser cette question alors que j'ai commencé à analyser l'humour en 1996 peut paraître étrange. Elle est pourtant le reflet de l'évolution de ma pratique de recherche. Au départ, je n'avais finalement que peu de raisons de me poser cette question : l'unité humoristique était ce qui était considéré comme tel par au moins un participant. Je soulignais alors l'énoncé identifié, puis toute la séquence humoristique incluant les éléments à sa suite. Puis, parce que les connaissances sur l'observable s'approfondissent, parce que les outils d'analyse se perfectionnent, il nous faut affiner. Et ça ne va pas sans apporter de nouvelles difficultés. C'est par exemple le cas de la réponse à un énoncé humoristique. En effet, annoter n'est pas seulement délimiter un phénomène (voir infra), c'est aussi « étiqueter », i.e. identifier le phénomène annoté. Qu'en est-il alors de la réponse à l'humour lorsqu'elle est, elle aussi, humoristique ? Doit-elle être annotée comme une nouvelle unité humoristique ou comme réaction ? A ce jour, je n'ai pas de réponse satisfaisante. Parce que les analyses quantitatives de l'humour imposent, a minima, une quantification de la totalité de l'humour produit dans une interaction donnée, j'ai annoté les réponses humoristiques comme « unité humoristique » à part entière. Et ce n'est que dans un second temps, avec les analyses qualitatives, que ces réponses sont analysées comme telles. On peut malgré tout avoir, dès les annotations, une idée de la nature de l'unité humoristique, mais il faut multiplier les niveaux d'annotations et les croiser. C'est le cas de l'exemple suivant, issu de l'interaction JSCL, « Cheese ! ». Une unité humoristique annotée « jouer le jeu » est nécessairement une réponse à un énoncé humoristique précédent, mais produite de manière humoristique :

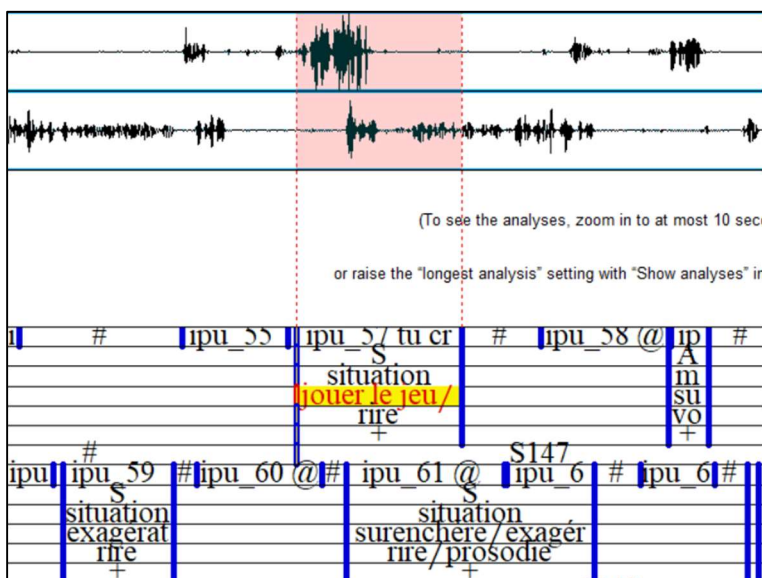


Figure 30. Annotation du procédé "jouer le jeu"

Dès lors, à quelle catégorie appartient l'item ? A l'humour ? A ses réactions ? Par ailleurs, on essaie également de catégoriser les formes d'humour rencontrées : ironie, auto-dérision, moquerie, taquinerie... Mais est-il seulement possible d'attribuer une seule étiquette à un

énoncé humoristique ? Que faire des formes hybrides dont les conversations regorgent (Priego-Valverde, 1999, 2009b) ? Comment les annoter donc les répertorier ? Le grand avantage des annotations est de permettre de quantifier les unités considérées, ce qui offre des informations précieuses sur les corpus et donne une image instantanée de ce dont ils sont constitués. Ces annotations me sont précieuses aujourd’hui puisque je commence à comparer les corpus « Cheese ! » et PACO afin de voir si la nature de la relation des participants influence les formes d’humour utilisées. Pour autant, des questions se posent : l’annotation ne crée-t-elle pas des frontières artificielles ? N’impose-t-elle pas un cadre trop strict et auquel n’obéit pas l’humour conversationnel ? Dès lors, à (trop ?) annoter en amont, ne va-t-on pas vers, au mieux, une simplification de la réalité conversationnelle, au pire, vers une vision trop simpliste, après avoir passé des décennies à vouloir montrer toute sa complexité ?

10.3 La question de la frontière d’une unité linguistique

Avec les corpus semi-expérimentaux, nous avons transcrit avec la TOE, *après* un découpage automatique en IPU. Cette méthode facilite grandement la transcription, aucun doute. Mais elle soulève aussi d’autres questions. Celle évoquée précédemment sur la clôture d’un thème conversationnel est également une question de frontière : où commence vraiment une transition thématique ? En donnant le signal que le précédent thème se termine ou en proposant un nouveau thème ?

10.4 Et plus particulièrement, celle de la frontière d’une unité humoristique

La question qui se pose avec l’annotation de l’humour me semble plus précise : est-ce que l’annotation de l’unité humoristique doit être alignée à l’IPU ? J’ai d’abord refusé cet alignement à l’IPU, annotant alors l’unité humoristique dès qu’elle commençait et jusqu’à sa fin, quitte à « mordre » sur deux IPU. Mais celle-ci rendait les analyses quantitatives plus difficiles. J’ai donc fini par l’aligner à l’IPU, dans le but de conduire des analyses selon une méthode mixte : à la fois qualitative et quantitative (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître).

Voici un exemple avec l’interaction JSCL de « Cheese ! » : annotation adoptée pour « *pour la retranscription de ça, je te raconte même pas la folie* » :

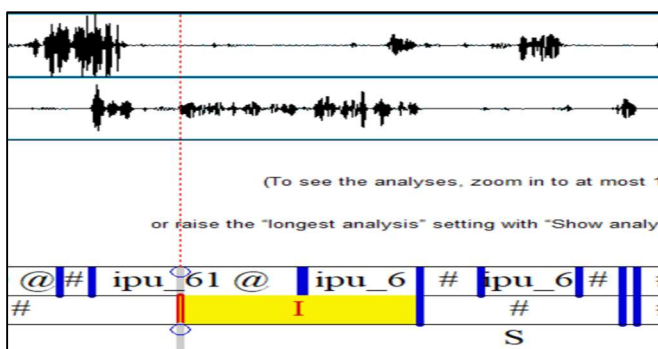


Figure 31. Item humoristique non aligné à l’IPU

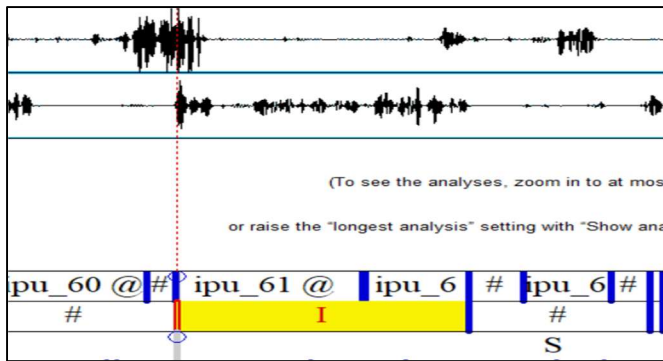


Figure 32. Item humoristique aligné à l'IPU

Avec cette méthode, certes la quantification des unités est plus facile. Mais que quantifie-t-on au juste ? A aligner l'unité humoristique à l'IPU ou aux IPU dans leur entier, ne prend-on pas le risque de « fausser » la durée de l'humour présent dans une interaction ? Dès lors, l'image instantanée qu'offrent les annotations est-elle fidèle ?

Jusqu'à quel point de telles annotations permettent-elles donc de rendre compte de la *réalité* de la langue si les données sont, non pas modifiées, mais annotées de manière artificielle pour qu'elles puissent être interrogeables ?

Dans les années futures, je ne vais pas tenter de répondre à ces questions de manière frontale. Mais je me rends compte aujourd'hui qu'en étudiant l'humour conversationnel en adoptant de plus en plus une approche mixte, i.e. qualitative et quantitative, j'essaie de concilier les apports de ces deux méthodes : à la fois, donner une image générale et instantanée d'un corpus, sans pour autant rien enlever à la complexité des phénomènes observés. C'est cette approche que je veux dorénavant développer davantage et que je vais présenter dans le dernier chapitre de cette synthèse, consacré à mes travaux en cours et à venir.

Chapitre 6. Suivre l'humour à la trace

Principales publications :

Priego-Valverde, B. (ed.) à paraître. *Interactional humor: multimodal design and negotiation*. Berlin: Mouton de Gruyter.

Priego-Valverde, B. & S. Rauzy, à paraître. Facial gestures and laughter as a resource for negotiating humor in conversation. In Priego-Valverde, B. (ed). *Interactional Humor: Multimodal Design and Negotiation*. Berlin : Mouton de Gruyter.

Priego-Valverde, B., B. Bigi, S. Attardo, L. Pickering & E. Gironzetti. 2018. Is smiling during humor so obvious? A cross-cultural comparison of smiling behavior in humorous sequences in American English and French interactions. *Intercultural Pragmatics*, 15(4): 563–591.

Dans ce dernier chapitre, je vais présenter les projets de recherche qui me tiennent à cœur et dans lesquels je m'inscris. Je vais tenter de tisser ensemble les fils tirés au fil des années.

Depuis (Raskin, 1985) et la première théorie linguistique de l'humour, depuis (Norrick, 1993) et l'une des premières études complètes sur l'humour conversationnel, beaucoup de progrès ont été fait pour tenter de (mieux) comprendre ce qu'est l'humour conversationnel et la manière dont il fonctionne. Mais bien sûr – et c'est tant mieux – beaucoup reste à faire¹⁸⁸.

L'approche qui continuera à être la mienne est non pas de *fixer* l'humour, de tenter de le circonscrire selon des frontières étanches, mais d'en épouser la complexité et la dimension profondément volatile pour continuer à en révéler les ressorts et les enjeux. Dans les années qui viennent, je vais donc continuer d'emprunter trois directions complémentaires, mais pour en révéler davantage *les points de convergence* : les directions multimodale, contextuelle et dynamique. Tout cela en empruntant, lorsque cela sera souhaitable et/ou faisable, une approche mixte alliant analyses quantitatives et qualitatives.

Comme je l'ai dit dans les pages précédentes, l'humour conversationnel ne se contente pas d'apparaître dans un contexte donné, il est en revanche constitué, pour partie, de ce contexte donné ; il ne se contente pas d'un mot, d'un regard, d'une intonation que les locuteurs emploieraient « au petit bonheur la chance », et tant mieux si ça fait mouche. Non, les locuteurs utilisent, consciemment ou non, toutes les ressources multimodales à disposition pour faire de l'humour, y réagir et le négocier. Enfin, l'humour conversationnel est profondément dynamique. Non seulement il apparaît dans une conversation ayant sa dynamique propre, mais il a également la sienne. Que se passe-t-il lorsque ces deux dynamiques apparaissent en même temps ? Laquelle « l'emporte » ? Comment ?

Bref, je souhaite suivre l'humour à la trace...

¹⁸⁸ « *Tropes and non-serious language* » a d'ailleurs été présenté par S. Levinson, lors de la conférence IPrA en juillet 2023 comme un des 5 domaines restant encore à ce jour à explorer.

1 Analyses multimodales de l'humour conversationnel

Lorsqu'on travaille dans le cadre de la linguistique des interactions, il est impensable de considérer l'humour conversationnel sans prendre en compte sa nature profondément multimodale¹⁸⁹. Une telle approche permet de sortir du logocentrisme dans lequel la linguistique a pu un temps se cantonner¹⁹⁰, puisqu'elle envisage les différentes modalités (gestuelles notamment) mobilisées par les participants non pas comme de simples ajouts au verbal pour agrémenter l'humour, mais bien comme des *ressources* faisant partie intégrante de la production humoristique et de sa réception. Et c'est à ce titre que ces ressources multimodales ne sont pas seulement des ressources humoristiques, *mais des ressources interactionnelles permettant de négocier l'apparition de l'humour et les conséquences qu'il peut avoir sur la conversation en cours*.

Même si, à ce jour, je me suis principalement focalisée sur le sourire, *toutes* les ressources multimodales participent à la production, réception et au-delà, à la négociation de l'humour conversationnel. C'est ce que le volume que je viens de coordonner souhaite montrer (Priego-Valverde, à paraître) :

Publication
<p style="text-align: center;">“Interactional humor: multimodal design and negotiation” Priego-Valverde, B. (à paraître). Berlin: Mouton de Gruyter.</p> <p>La question centrale explorée dans cet ouvrage est la suivante : Comment l'humour est-il produit, perçu, et négocié de manière multimodale ? Comment y répond-on ? À cette fin, il offre un panorama de la recherche linguistique sur l'humour multimodal et interactionnel, basé sur différents cadres théoriques, corpus et méthodologies.</p> <p>Dans ce volume, l'humour est considéré comme une activité interactionnelle à part entière, que l'interaction dans laquelle il apparaît soit en face-à-face, médiatisée par ordinateur, entre humains ou avec un robot, orale ou écrite.</p> <p>L'objectif est d'analyser à la fois les ressources linguistiques des participants (telles que leur lexique, leur prosodie, leurs gestes manuels, leurs regards ou leurs sourires) et les ressources sémiotiques que les réseaux sociaux et les plateformes de messagerie instantanée leur offrent (telles que les mèmes, les gifs ou les emojis).</p> <p>Table des matières :</p>

¹⁸⁹ Et ce, je l'ai déjà évoqué dans le chapitre 2, que l'on fasse ou non une analyse multimodale systématique.

¹⁹⁰ Voir chapitre 2.

<i>Introduction</i>	6
Béatrice Priego-Valverde.....	
<i>A multimodal approach to children’s development of humor in family life</i>	15
Aliyah Morgenstern, Christelle Dodane, Marie Leroy-Collombel.....	
<i>On target. On the role of eye-gaze during teases in face-to-face multiparty interaction.</i>	44
Clarissa de Vries, Bert Oben and Geert Brône.....	
<i>Humorous Smiling: A Reverse Cross-Validation of the Smiling Intensity Scale for the Identification of Conversational Humor and its Cues</i>	71
Elisa Gironzetti	
<i>Alternative conceptualizations of the Smiling Intensity Scale (SIS) and their applications to the identification of humor</i>	87
Hilal Ergül, Shelby Miller, Kevin Kramer, and Salvatore Attardo.....	
<i>Facial gestures and laughter as a resource for negotiating humor in conversation</i>	107
Béatrice Priego-Valverde, Stéphane Rauzy	
<i>Multimodal Humor in Human-Robot Interaction</i>	137
Thomas Kiderle, Hannes Ritschel, Silvan Mertes and Elisabeth André	
<i>Facial expressions as multimodal markers of humor: More evidence from scripted and non-scripted interactions</i>	138
Sabina Tabacaru	
<i>Emojis and jocular flattery in Chinese instant messaging interactions</i>	155
Jia Qiu, Xinren Chen , Michael Haugh.....	
<i>More than laughter: Multimodal humour and the negotiation of in-group identities in mobile instant messaging interactions</i>	178
Agnese Sampietro	
<i>Humour and creativity in a family of strangers on Facebook</i>	195
Kerry Mullan, RMIT University	
<i>“Loanword translation and corrective acts are incongruous”: Debating metapragmatic stereotypes through humorous memes</i>	219
Villy Tsakona	

Encart 48. Publication : La dimension multimodale de l'humour interactionnel

1.1 Les différentes études sur le sourire

Le sourire des participants lorsqu'ils produisent de l'humour est probablement l'une des modalités la plus étudiée à ce jour. Peut-être parce que, a priori, il semble évident de sourire dans ces moments-là. Mais les travaux conduits vont bien sûr au-delà de ces évidences. D'une part, par une analyse systématique, non seulement de chaque sourire produit, mais également de l'intensité de ces sourires, et d'autre part, par une comparaison, tout aussi systématique, des phases d'humour et de non-humour, ce sont de véritables patterns qui sont ainsi révélés.

Il existe différentes manières d'analyser le sourire, que ce dernier soit ou non en lien avec l'humour. Sans les énumérer toutes, citons au moins celles qui me semblent les plus fréquentes. Trois se dégagent : sa dimension émotionnelle, ses fonctions interactionnelles¹⁹¹, sa description physiologique.

¹⁹¹ Pour une discussion plus complète, voir (Amoyal, 2022; Gironzetti, 2022; Priego-Valverde et al., 2018).

Historiquement, c'est par le biais des émotions qu'il peut montrer que le sourire a d'abord été étudié. Dans la lignée des travaux précurseurs de (Darwin, 1871) sur les expressions faciales et les émotions, le sourire a été perçu comme renvoyant à la joie (Birdwhistell, 1968; Ekman, 1984; Ekman et al., 1969; Elfenbein & Ambady, 2002; Izard, 1997), ou encore au plaisir (Ambadar et al., 2009).

Lorsqu'on s'attache à ses dimensions tant interpersonnelles qu'interactionnelles, le sourire est davantage étudié à travers les fonctions qu'il peut remplir. Il est alors considéré comme un « *geste facial* » (Bavelas et al., 2014) aux nombreuses fonctions : affiliation ou non (Niedenthal et al., 2006), accord ou désaccord (Bousmalis et al., 2009), politesse (Cosnier, 1996), geste feedback (Argyle, 1974; Boudin et al., 2021; Bousmalis et al., 2009; Brunner, 1979; Duncan et al., 1979; Jensen, 2015), ponctuation d'un récit (Chovil, 1991), présentation d'un discours comme délicat (Haakana, 2010).

Enfin, ce sont les travaux de (Friesen & Ekman, 1978) qui ont permis de montrer la grande diversité des muscles faciaux mobilisés dans les expressions faciales : 43 muscles faciaux produiraient environ 10 000 expressions faciales. Les « *Unités d'Actions* » (*Action Units*) dégagées par Ekman & Friesen et regroupées dans le FACS (*Facial Action Coding System*) découlent de ce résultat. Le FACS correspond à un véritable tournant dans les études sur le sourire, y compris linguistiques. Depuis cette époque, nous avons en effet les moyens techniques de l'étudier de manière fine et systématique, quelle que soit l'approche privilégiée (linguistique ou psychologique par exemple) ou encore le type d'étude (sa dimension émotionnelle ou plus interactionnelle). Et c'est grâce au FACS que les recherches sur le rôle du sourire dans les productions humoristiques ont fait des avancées significatives.

1.2 Echelle d'intensité des sourires

Le FACS a permis de nombreuses études plus poussées sur le sourire. Au-delà de la distinction entre un sourire dit « authentique » ou spontané et un sourire dit « social » ou volontaire (respectivement le sourire de Duchenne vs non-Duchenne)¹⁹², le sourire peut bien sûr s'analyser de manière binaire (présence/absence), mais plus récemment, c'est en fonction de ses différentes intensités qu'il est étudié. Certaines études avaient déjà montré que selon la nature et le nombre de muscles faciaux sollicités, un sourire pouvait avoir différentes intensités (Mehu, 2011). Plus récemment, (El Haddad et al., 2018, 2019) ont étudié le sourire sur la base de trois intensités : faible, moyenne et forte. Mais en étudiant le rôle du sourire dans l'humour, les recherches se sont encore affinées.

C'est à ce que je l'appelle « l'équipe texane »¹⁹³ que l'on doit le SIS (*Smiling Intensity Scale*, (Gironzetti, Pickering, et al., 2016). Cette échelle a été conçue pour décrire physiologiquement

¹⁹² Voir chapitre 2.

¹⁹³ Même si, aujourd'hui, E. Gironzetti travaille à l'université du Maryland, c'est sous l'encadrement de S. Attardo (Texas, A&M University, Commerce) que cette échelle a été élaborée.

le sourire à travers ses différentes intensités en utilisant les Unités d'Actions du FACS (Friesen & Ekman, 1978). Voici une illustration de cette échelle grâce au corpus « Cheese ! »¹⁹⁴ :






<p>Expression faciale neutre (S0) : Pas de sourire, pas de flexion des zygomatiques (pas AU12), peut montrer fossette (AU14) ou plisser les yeux (causés par AU6 ou AU7), mais le côté de la bouche n'est pas étiré (pas AU 12), la bouche peut être fermée ou ouverte (AU25 ou AU26).</p>	
<p>AU concernées : 12,14,25,26</p>	
<p>Sourire bouche fermée (S1) : Ce sourire montre la flexion des zygomatiques (AU12) et peut montrer une fossette (AU14). Il peut y avoir une flexion de l'orbiculaire (causés par AU6 ou AU7).</p>	
<p>AU concernées : 12 (6,7,14)</p>	
<p>Sourire bouche ouverte (S2) : Montrant les dents supérieures (AU25), la flexion du zygomaticus (AU12), peut présenter des fossettes (AU14), peut montrer une flexion de orbicularis oculi (causé par AU6 ou AU7)..</p>	
<p>AU concernées : 25,12 (14,6,7)</p>	
<p>Grand sourire bouche ouverte (S3) : Montre la flexion du zygomatique (AU12), flexion de l'orbicularis oculi (causé par AU6 ou AU7), et peut montrer fossette (AU14). 3A : montrant les dents inférieures et supérieures (AU25), ou 3B : montrant un écart entre les dents supérieures et inférieures (AU25 et AU26).</p>	
<p>AU concernées : 12,6,7,25,26 (14)</p>	
<p>Sourire rieur (S4) : La mâchoire est tombée (AU25 et AU26 ou AU27), montrant les dents inférieures et supérieures, flexion des zygomatiques (AU12), flexion du muscle orbicularis oculi (AU6 ou AU7), fossette (AU14)</p>	
<p>AU concernées : 25,26,27,12,6,7,14</p>	

Table 3. Echelle d'intensité des sourires telle que décrite dans le SIS (Gironzetti et al., 2016)

Dans cette échelle, sur laquelle je reviendrai, le sourire est le point de référence permettant de décrire les différents gestes faciaux. Cinq intensités sont alors proposées, du S0 correspondant à un visage neutre, i.e. une absence de sourire, au S4, renvoyant à un « sourire rieur ».

Je reproduis ici les 7 Unités d'Actions mobilisées par les différentes intensités de sourires du SIS, telles que les a synthétisé M. Amoyal dans sa thèse (Amoyal, 2022, p. 67) :

¹⁹⁴ Nous utilisons cette même figure au LPL dès lors que nous devons présenter le SIS (Voir notamment Amoyal 2022, Priego-Valverde & Rauzy, à paraître).

AU	Nom traduit en français (Anglais)	Effets (Muscles activés)
06	Lever la joue (Cheek raiser)	Relève les joues et produit des plis cutanés dans la partie latérale extérieure des yeux et sous les yeux (Orbicularis oculi, pars orbitalis)
07	Lever la paupière inférieure (Lid tightener)	Relève et tend les paupières inférieures (Orbicularis oculi pars palpebralis)
10	Lever la lèvre supérieure (Upper lip raiser)	Relève la lèvre supérieure en lui donnant une forme anguleuse (Levator labii superioris)
12	Étirer le coin des lèvres (Lip corner puller)	Tire les coins des lèvres de façon diagonale vers les os des joues (Zygomaticus major)
14	Fossettes (Dimpler)	Fait apparaître les fossettes aux coins des lèvres (Buccinator)
25	Séparer les lèvres (Lips parted)	Ouvre la bouche et sépare très légèrement les lèvres (Depressor labii inferioris ou détente du mentalis ou du orbicularis oris)
26	Baisser la mâchoire (Jaw drop)	Ouvre la bouche au point où il y a un espace entre les dents (temporalis et pterygoid interne)

Table 4. Les 7 AUs mobilisées par le sourire

1.3 Echelle de synchronie des sourires

Parallèlement, et sur la base du SIS, (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016) ont également élaboré une *échelle de synchronie* des sourires des participants. Voici cette échelle, telle que traduite par (Amoyal, 2022, p. 228) :

Niveaux	Description
-1	Intensité 0 pour les deux : aucun des participants ne sourient.
0	Intensité 0 pour un participant et une autre intensité pour l'autre participant (e.g. le locuteur ne sourit pas alors que son interlocuteur oui).
1	Sourires d'intensités entre 1 et 4 : il n'y a pas de correspondance d'intensité, mais les participants sourient tous les deux à des degrés différents.
2	Deux sourires de même intensité ou deux rires produits simultanément.

Table 5. Echelle de synchronie des sourires (Gironzetti et al. 2016)

En comparant les phases d'humour et de non-humour, (Gironzetti, 2017a) a par exemple montré que (1) locuteur et interlocuteur sourient avec une intensité plus grande juste avant, pendant et juste après les moments humoristiques. (2) Locuteurs et interlocuteurs produisent plus fréquemment des sourires réciproques, et de même intensité lors des séquences humoristiques.

Au LPL, en collaboration avec l'équipe texane (Priego-Valverde et al., 2018), nous avons conduit une étude similaire, mais comparative (anglais américain/français). Je synthétise cette étude ci-dessous.

Publication

“Is smiling during humor so obvious? A cross-cultural comparison of smiling behavior in humorous sequences in American English and French interactions”

Priego-Valverde, B., B. Bigi, S. Attardo, L. Pickering & E. Gironzetti. 2018. *Intercultural Pragmatics*, 15(4): 563–591.

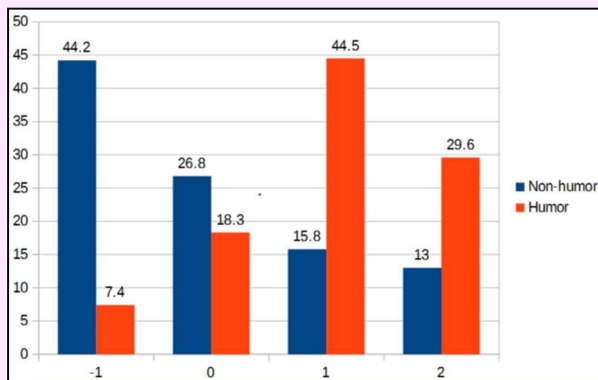
Cette étude comparative (français/anglais américain) avait pour but d'étudier le rôle du sourire dans les phases d'humour dans ces deux langues. Sur la base de deux corpus semi-expérimentaux (huit interactions médiatisées par ordinateur entre locuteurs natifs anglais pour le corpus américain, 4 conversations entre francophones natifs pour le corpus français, « Cheese ! »), l'objectif était double : (1) analyser le lien entre le sourire et l'humour, en nous concentrant sur le degré de synchronie du sourire et l'intensité du sourire des participants pendant les segments humoristiques et non humoristiques ; (2) étudier les différentes cibles mobilisées dans l'humour conversationnel.

En ce qui concerne les seuls sourires et leur synchronisation, les résultats obtenus en comparant nos données sont les suivants :

Sur les deux corpus : corrélation entre la présence d'humour, une augmentation de l'intensité du sourire et une augmentation de la synchronisation des sourires des participants.

Une différence : les participants français présentent plus de sourires non synchrones lorsque l'humour est absent et plus de sourires synchrones lorsque l'humour est présent.

Résultats des données américaines :

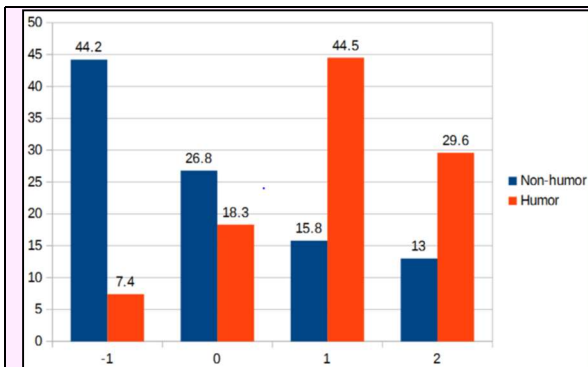


Synchronie des sourires dans le corpus américain

La figure ci-dessus combine les valeurs obtenues pour chaque paire de participants et affiche les valeurs (en millisecondes) de synchronie des sourires dans les séquences humoristiques et non humoristiques. Voici les résultats :

- Les participants passent 8 % du temps à présenter un comportement synchronique neutre dans les phases d'humour, et 15 % dans les phases de non-humour.
- Ils passent plus de temps en asynchronie 0 (i.e., visage neutre vs autre intensité) ou -1 (i.e. intensités différentes aussi entre les participants mais toujours en souriant) pendant les phases de non-humour.
- Inversement, ils passent plus de temps en synchronie (1 et 2) pendant les phases d'humour.
- De manière générale, il y a une augmentation de la synchronie des sourires et une diminution générale de la non-synchronie des sourires pendant les segments humoristiques de la conversation.

Résultats des données françaises :



Synchronie des sourires dans le corpus français

- Les participants passent 7,4% du temps en phase d'humour à présenter un comportement synchrone neutre, contre 44,2% en phase de non-humour.
- Synchronie des sourires : les résultats sont similaires aux données américaines, i.e. augmentation générale de la synchronie des sourires et une diminution générale de la non-synchronie des sourires pendant les phases humoristiques de la conversation.

De manière générale, on a observé le même schéma dans nos deux corpus :

- Pourcentage plus élevé de comportement non synchrone (-1 et 0 combinés) dans les phases de non-humour (EU : 52,26% ; Fr : 71%) et plus faible dans les phases d'humour (EU : 36,48% ; Fr : 25,7%).
- Pourcentage plus élevé de sourires synchrones (1 et 2 combinés) dans les phases d'humour (EU : 52,31% ; Fr : 74,1%) et plus faible dans les phases de non-humour (EU : 37 ; Fr : 28,8%).

Encart 49. Publication: comparaison interculturelle de l'humour et des sourires

1.4 Cas du rire et nouvelle version du SIS

Le SIS a le mérite d'offrir un outil d'annotation rigoureux et robuste des sourires alors même que cette modalité est particulièrement complexe. Le sourire peut en effet être long ou très fugace. Il peut être produit seul, mais également en parlant, il peut être silencieux ou sonore. De plus, il ne sollicite pas toujours les mêmes muscles faciaux, comme nous l'avons vu. Enfin, sa perception pour l'analyste peut être particulièrement subjective : est-ce qu'un sourire que l'on perçoit comme sarcastique par exemple reste un sourire ? Peut-on toujours faire la différence entre un sourire et une grimace ? Autant de configurations rendant difficile, sinon sa perception, du moins son identification, donc son annotation. Ainsi, parce que le SIS est basé sur le FACS, il permet au moins d'objectiver une perception.

1.4.1 Apports méthodologiques

Le SIS n'est pas parfait, loin s'en faut. Parce que, finalement, il a l'inconvénient de son avantage (la détection de micro-expressions), comme le soulignent (Ergül et al., à paraître), le SIS peut être difficile à s'approprier et demande un entraînement souvent assez long. C'est la raison pour laquelle ces auteurs ont élaboré deux nouvelles versions du SIS. Alors que la première version nécessite, en amont, un entraînement au FACS avant d'être utilisé, les SIS-2 et SIS-3 ne nécessitent pas ce premier entraînement :

In SIS-2, we replace AU training with the presentation of a sample visual scale with the five levels of SIS exemplified by five different people. In SIS-3, we use simple yes/no questions that

correspond to the diagnostic aspects of the facial expressions, such as “Is the mouth open?”, “Are the bottom teeth visible?”. SIS-2 does not require any training at all. SIS-3 does require a minimal amount of training [...]. (Ergül et al., à paraître).

Dans le SIS-2, les annotateurs se voient d’abord présenter des photos (issues du SIS-1) affichant les 5 intensités de sourires. Avec ce point de référence, ils doivent ensuite identifier l’intensité de sourire pour chaque nouvelle photo. En voici un exemple :

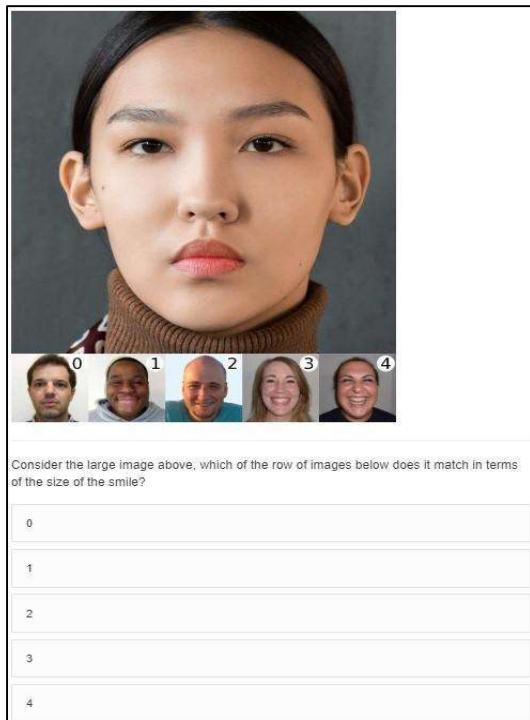


Table 6. Exemple de photo et questionnaire présentés dans le SIS-2 (Ergül et al., à paraître)

Le SIS-3 se veut encore plus simple puisque les annotateurs doivent simplement répondre à des questions fermées, après vu la photo issue du SIS-1. En fonction des réponses, l’intensité du sourire pourra être proposée. En voici un exemple :

Survey Question	L0	L1	L2	L3	L4
Q1. Is this person smiling?	No	Yes	Yes	Yes	Yes
Q2. Are one or both corners of the mouth of this person pulled back?	No	Yes	Yes	Yes	Yes
Q3. Are there wrinkles at the outer corner of this person's eyes (crow's feet)?	Can Be	Can Be	Can Be	Yes	Yes
Q4. Are this person's lips parted?	Can Be	No	Yes	Yes	Yes
Q5. Are this person's upper teeth visible?	No	No	Yes	Yes	Yes

Q6. Are both this person's upper and lower teeth visible?	No	No	No	Can Be	Yes
Q7. Is this person's jaw dropped / mouth gaping open?	No	No	No	No	Yes
Q8. Is there a gap between this person's lower and upper teeth?	No	No	No	Can Be	Yes
Q9. Is this among the biggest laughs that this person could produce?	No	No	No	No	Yes

Table 7. Les questions du SIS-3 (Ergül et al., à paraître)

1.4.2 La question des labels d'intensité

Je l'ai dit, le SIS (quelle que soit sa version), se présente comme une *échelle d'intensité des sourires*. De là, découle le visage neutre en S0 et les intensités 1, 2, 3 et 4 permettant d'identifier une intensité de sourire de plus en plus forte, autrement dit, un sourire de plus en plus fort ou large. Le sourire est donc le point de référence des différentes expressions faciales possibles.

Mais si la progression des intensités me semble légitime jusqu'au S3, le S4 pose plus de problèmes, à la fois méthodologiques et théoriques. En effet, considérer le S4 comme un « *sourire rieur* », c'est poser le sourire et le rire sur un continuum, comme si rire et sourire étaient une seule et même modalité, présentée de manière plus ou moins appuyée. Or, de nombreuses études montrent malgré tout que rire et sourire sont deux modalités différentes :

Laughter and smiles cannot overlap: a laughter is not a smile and a smile with one of the movements mentioned above is a laugh. (El Haddad et al., 2018, p. 56).

Rire et sourire remplissent différentes fonctions interactionnelles (Haakana, 2002) et, plus important encore, se manifestent de manières différentes d'un point de vue physiologique : une durée moyenne différente (Ruch & Ekman, 2001), une fréquence d'apparition différente (toutes les 2 minutes et moyenne pour le rire contre 40 secondes en moyenne pour le sourire (Vettin & Todt, 2004)), une apparition dans des contextes interactionnels différents (Haakana, 2002), et plus important encore, contrairement au sourire, le rire mobilise d'autres parties du corps que le seul visage, tels que des mouvements d'épaule (El Haddad et al., 2018; Niewiadomski et al., 2013).

Mary Amoyal, Stéphane Rauzy et moi-même avons longuement réfléchi à cette épineuse question du statut du S4 tout au long de sa thèse. Et si finalement, nous avons gardé l'étiquette de « *sourire rieur* », dans son travail, c'était davantage pour respecter le SIS original que par conviction. Mais cette question, non résolue à nos yeux, restait en suspens. C'est la raison pour laquelle, nous avons continué à réfléchir à cette classification et que dans une étude à paraître (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître), Stéphane Rauzy et moi-même avons proposé une *version élargie* du SIS, non plus basée sur les seules expressions faciales, mais également sur le haut du corps ainsi que sur les vocalisations des participants. **Nous intégrons**

donc au SIS d'autres dimensions corporelles ainsi que le signal audio. Dès lors, le S4 est pour nous un rire et non plus un sourire.

Voici donc le SIS, amendé, tel qu'utilisé au laboratoire (voir (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître; Rauzy & Amoyal, à paraître) :

- SO : visage neutre,
- S1, S2, S3 : différentes intensités de sourire,
- S4 : rire.

Nous avons malgré tout conscience que ce choix, tant méthodologique que théorique, n'est pas parfait. S'il a le mérite de mieux distinguer le rire du sourire et de considérer ces deux manifestations comme deux modalités distinctes, nous perdons également en finesse d'analyse du sourire, ce dernier ne se déployant plus que sur 3 intensités différentes au lieu de 4 dans le SIS original.

1.5 Le sourire comme ressource humoristique

Nous l'avons vu au chapitre 2, pour la linguistique des interactions, toute modalité, qu'elle soit orale ou gestuelle, est considérée comme une ressource interactionnelle. Et c'est comme telle que je les considère lorsque j'analyse l'humour conversationnel dans sa dimension multimodale. Dans mes travaux les plus récents, que je mène en collaboration avec Stéphane Rauzy, nous analysons le visage neutre, le sourire et le rire produits autant par le locuteur humoriste que par l'interlocuteur. Ainsi, nous nous attachons à montrer que ces différentes modalités ne sont pas simplement des procédés supplémentaires de l'humour qui viendraient s'ajouter à la dimension verbale, mais de véritables ressources permettant aux participants de *produire l'humour, d'y réagir, et finalement, de le négocier*. Par ailleurs, nous adoptons également une approche mixte, à la fois quantitative et qualitative, parce que nous considérons qu'elle est la plus à même de prendre en compte toute la complexité de l'humour conversationnel :

[...] while a quantitative analysis can picture the way humor is *accompanied* by nonverbal behaviors, only a sequential analysis allows to consider them as *a resource* used by participants to produce, react to, and negotiate humor. (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître).

C'est cette dernière étude que je présente ci-dessous :

Publication

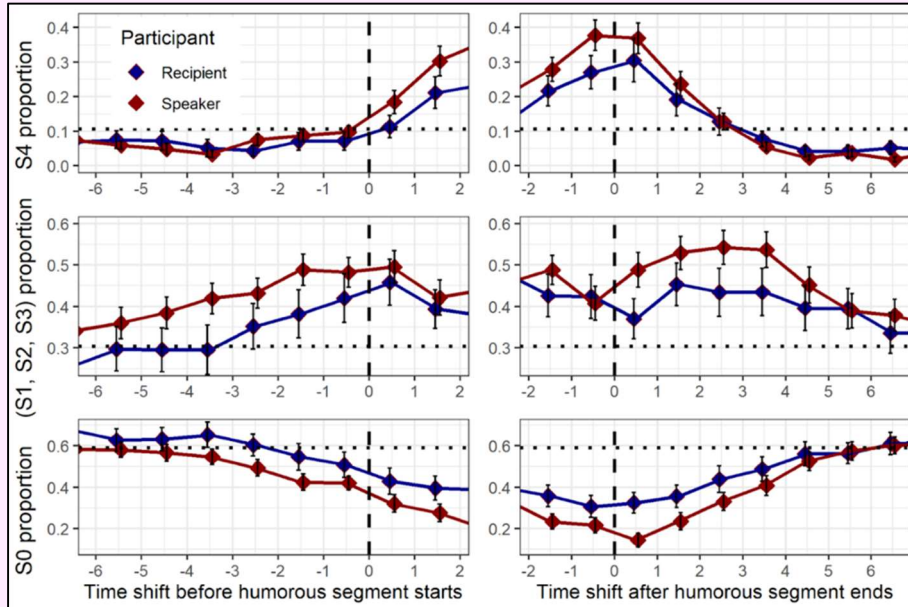
"Facial gestures and laughter as a resource for negotiating humor in conversation."

Priego-Valverde, B. & S. Rauzy, à paraître. In Priego-Valverde, B. (ed). *Interactional Humor: Multimodal Design and Negotiation*. Berlin : Mouton de Gruyter.

Il s'agit ici d'une étude multimodale de l'humour conversationnel. Basée sur les 11 interactions du corpus « Cheese ! », c'est dans ce chapitre que nous proposons (1) une version élargie du SIS tel que développé originellement par (Gironzetti, Attardo, et Pickering 2016), (2) une approche mixte. L'analyse statistique de l'ensemble du corpus a permis de dégager des patterns généraux concernant la façon dont le visage neutre, le sourire et le rire sont déployés pendant les phases d'humour (par comparaison aux phases de non-humour).

L'analyse qualitative de 3 exemples a, elle, permis de fournir une compréhension plus profonde des résultats quantitatifs.

En prenant un intervalle temporel de 12 secondes (6 secondes avant le début de l'item humoristique et 6 secondes après), les 3 tendances principales que les analyses quantitatives ont montrées sont les suivantes :



Variation des proportions des intensités moyennes avant le début (panneaux de gauche, 147 segments) et après la fin (panneaux de droite, 148 segments) des phases humoristiques, 0 étant l'humour proprement dit.

Proportion des rires :

- Augmentation des rires au début de l'humour.
- Point culminant à la fin de l'humour.
- Diminution des rires après l'humour.
- Pattern comparable pour le locuteur et l'interlocuteur.
- Entre 60 et 70% d'humour (selon qu'il s'agisse du locuteur ou de l'interlocuteur) est produit sans rire.

Proportion des sourires (S1, S2 et S3 combinés) :

- Pour le locuteur : augmentation des sourires 6 secondes avant la production humoristique.
- Maintien d'un plateau jusqu'à 4 secondes après la fin de l'humour.
- Pattern similaire entre locuteur et interlocuteur, mais avec un délai de 2 secondes environ pour l'interlocuteur.

Proportion des visages neutres :

- Inversement proportionnel : presque la moitié des productions humoristiques commencent avec un visage neutre : (50% pour le locuteur et 45% pour l'interlocuteur).

De manière générale, ces premiers résultats apportent deux informations essentielles : (1) ils invalident l'idée, généralement admise, que l'humour est toujours produit en riant ou en souriant, (2) ils confirment que rire et sourire se déploient de manière différente, ce qui valide le fait qu'ils renvoient à deux modalités distinctes.

Les analyses qualitatives ont, elles, permis d'apporter des informations permettant d'expliquer la forte proportion des visages neutres. Même si cela peut être surprenant, voire contre-intuitif, le visage neutre est parfois employé comme un procédé à part entière de l'humour. C'est le cas de l'exemple suivant, au cours duquel la locutrice produit un discours rapporté mettant en scène une tierce personne. Dans ce cas précis, la

locutrice ne se contente pas de rapporter les propos de cette personne, mais également l'irritation dont elle fait parfois preuve. Le visage neutre est alors une manière de se moquer d'elle.

EXEMPLE 32. Corpus "Cheese!", JSCL: la fond la forme

Exemple 3: JSCL, « le fond et la forme » (14mn22)

```

CL 362 : I il m'a dit que forcément dans son jury il y aurait MH
CL : S1          S0
JS : S0
JS 340 : dans son jury à lui
JS : S0          S1
CL : S0 S1
CL 363 : ouais
CL: S1
JS: S1
(silence de 2.05 secondes)
JS : 341 : courage
JS : S1
CL : S1
(silence de 3.20 ; moue rieuse de CL et regard caméra de JS)
CL 364 : ouais je viens @@ d'y penser @@ @
CL : S2          S4
JS : S2 S3 S4
JS 342 : @
JS: S4
CL: S4
(silence de 3.37 secondes)
CL : 365 : @
CL : S4
JS : S4
CL 366 : @
CL : S4
JS : S4
CL 367 : @
CL : S4
JS : S4
(Rire commun pendant 8.18 secondes)
CL 368 : mais non pf c'est le c'est la + le fond + la forme @@ je te dis @@
@
CL : S4          S0          S4
JS: S4          S2          S4
JS : 343 : @
JS: S4
CL: S4
CL 369 : @
CL : S4
JS : S4
CL 370 : @
CL : S4
JS : S4
CL 371 : @@putain hier j'ai appelé mon@@ grand-père du coup
CL : S3          S0
JS : S2          S1
CL 372 : pour lui dire comment ça enfin euh c'était le vingt-quatre
CL : S0
JS : S0
[...]
```

A la première ligne, CL évoque le fait qu'un de leurs camarades va passer un oral avec cette enseignante qu'elles n'aiment pas beaucoup. Après une demande de confirmation/réponse, JS souhaite, de manière ironique un bon courage à ce camarade (« *courage* », 341). S'ensuit alors un long silence (plus de 2 secondes) au cours duquel elles se regardent et jettent également des regards vers la vitre de la chambre sourde. Elles réalisent en effet que je suis derrière cette vitre et que je vais, sinon entendre en direct, du moins écouter leur conversation ultérieurement alors que je suis une collègue de cette enseignante nommément citée. Bref, elles réalisent qu'elles ont gaffé. De là, découle un autre silence, encore plus long (plus de 3 secondes) puis, de nombreux rires partagés. Mais au lieu d'oublier ou de tenter de faire oublier l'incident, CL enfonce le clou (368) et, en produisant un discours rapporté, va mettre en scène cette enseignante en reproduisant une phrase qu'elle dit souvent en cours (cette information apparaît plusieurs fois dans cette conversation) : « *c'est le fond, la forme* ». Le visage neutre, seulement produit lors de ce cours item humoristique, est donc bien imputé à l'enseignante et réfère autant à ce qu'elle dit qu'à la manière qu'elle a de le dire. Et les rires reprendront de plus belle sitôt le discours rapporté terminé.

Cet extrait est très intéressant parce que l'énoncé humoristique que CL produit avec un visage neutre est borné de part et d'autre part de longs rires partagés. Comment expliquer ce changement de ressources autant soudain que radical ? Par l'analyse séquentielle et la prise en compte du contexte.

Voilà ici illustrés les avantages de combiner une approche qualitative et quantitative. Nous avons, dans cette étude, proposé d'autres pistes de recherche qu'une telle approche permet.

Encart 50. Publication: rire et gestes faciaux comme ressources de l'humour

1.6 Les autres modalités faciales

Même si, en collaboration avec Roxane Bertrand, j'ai pu un peu étudier la dimension prosodique de l'humour conversationnel (Bertrand & Priego-Valverde, 2011), le sourire a été ma véritable porte d'entrée vers l'analyse multimodale de l'humour. Et je continuerai à pousser cette porte. Mais au-delà, c'est également les autres modalités faciales que je souhaite analyser : *les regards, les mouvements de sourcils et les hochements de tête*. Tout cela sera possible grâce notamment au travail que Stéphane Rauzy conduit au LPL sur les outils de détection automatique des différentes ressources faciales¹⁹⁵.

En s'appuyant sur un logiciel *open source* (*The OpenFace toolkit*, (Baltrušaitis et al., 2018; Baltrušaitis et al., 2015, 2016), Stéphane Rauzy a d'abord travaillé à l'élaboration d'un outil permettant la détection automatique des mouvements de sourcils (Rauzy & Goujon, 2018). C'est sur cette base qu'il a ensuite élaboré SMAD¹⁹⁶ (Rauzy & Amoyal, 2020, à paraître). D'autres logiciels existent déjà, mais ils permettent souvent de ne détecter le sourire qu'en termes de présence/absence. Par ailleurs, aucun outil ne permettait d'annoter les sourires dans des corpus conversationnels, i.e. lorsque les participants parlaient. C'est donc pour détecter les sourires, à la fois dans des corpus conversationnels et en termes d'intensité, que SMAD a été élaboré sur la base de deux interactions de « Cheese ! » (MAPC et JSCL). Pour ce faire, Stéphane Rauzy s'est appuyé sur le SIS *amendé* pour implémenter les 5 niveaux d'intensité des gestes faciaux : S0 : visage neutre ; S1, S2, S3 : différentes intensités de sourire ; S4 : rire.

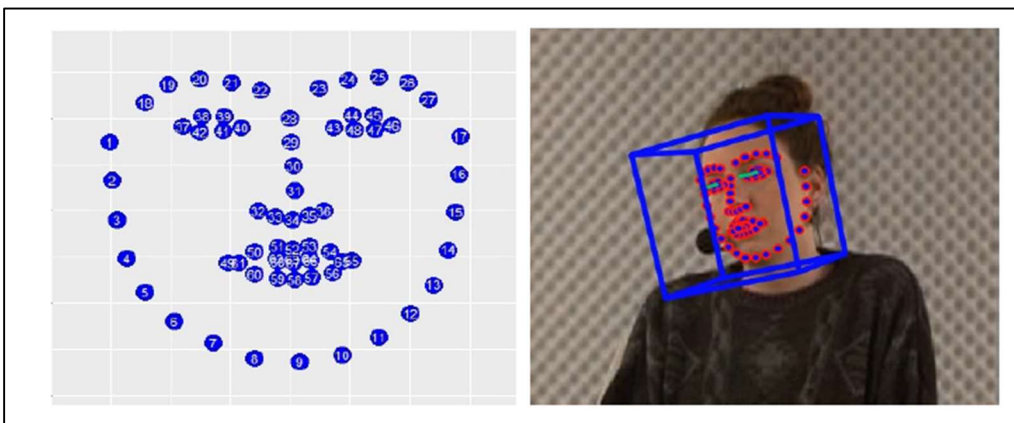


Figure 33. A gauche: position des 68 points de repère faciaux utilisés par le logiciel OpenFace; à droite: capture d'image d'une vidéo traitée montrant la position des repères (Rauzy & Amoyal, à paraître)

¹⁹⁵ Grace également au travail de thèse d'Auriane Boudin et de quelques stagiaires du LPL, tous ayant complété par d'autres ressources faciales les annotations des sourires que Mary Amoyal avait effectuées.

¹⁹⁶ Smile Motion Automatic Detection.

Les résultats obtenus sont satisfaisants pour S0 et S4 et restent à ce jour en demi-teinte pour les 3 intensités de sourire :

The results are satisfying for class S0 (neutral facial expression) and class S4 (laughter): 90.6% of the frames manually annotated S0 have been successfully predicted and 79.9% of the frames which were predicted S0 are also manually annotated S0. These ratios are respectively equal to 77% and 57.1% for the laughter class S4. The confusion matrix reveals nevertheless that intermediate classes S1, S2 and S3 are more difficult to disentangle, even if those predictions remain useful. (Rauzy & Amoyal, à paraître).

Bien sûr, de telles détections automatiques nécessitent toujours des corrections manuelles. Mais nous avons aujourd'hui au laboratoire 3 outils nous permettant de prendre en compte la totalité des gestes faciaux :

- HMAD : *Head Movement Automatic Detection*,
- SMAD : *Movement Automatic Detection*,
- EBMA : *EyeBrows Movement Automatic Detection*.

Dans les années futures, je compte mettre à profit ces outils pour analyser *le rôle de ces gestes faciaux comme ressources de l'humour*. Plus spécifiquement, deux études sont aujourd'hui en projet. La première concerne les mouvements de sourcils. Comme dit précédemment, à ma connaissance, les seules études portant sur les mouvement de sourcils lors de productions humoristiques (Tabacaru, 2019, à paraître; Tabacaru & Lemmens, 2014) ont été réalisées sur des corpus d'interviews télévisés et de sitcoms. C'est donc sur les corpus conversationnels que je souhaite explorer le rôle de ces ressources.

La seconde piste concerne une étude qui sera conduite avec l'université de Leuven qui travaille plus particulièrement sur le regard dans les séquences humoristiques en conversations triadiques (Brône, 2021; Brône & Oben, 2015a; de Vries et al., 2021, à paraître). Ainsi, avec G. Brône, C. de Vries, B. Oben, nous souhaitons observer et comparer le rôle des sourires et des regards dans les séquences humoristiques la manière dont les participants les négocient. Ces analyses nous permettront en outre de comparer cette dynamique interactionnelle lorsqu'elle se déroule dans des dyades (corpus français) et des triades (corpus belge).

1.7 Le rire

Le rire est beaucoup plus étudié que le sourire. Au-delà des émotions qu'il peut montrer ou véhiculer – positives, telles que la joie (Trouvain & Truong, 2017), ou plus négatives comme l'embarras (Chafe, 2007; Haakana, 2001) – c'est à travers ses fonctions interpersonnelles, souvent ambivalentes, qu'il est aussi analysé dans la conversation. Le rire peut en effet être affiliatif (Haakana, 2002; Jefferson et al., 1987; Mehu & Dunbar, 2008; O'Donnell-Trujillo & Adams, 1983; Osvaldsson, 2004), désaffiliatif (Romaniuk, 2013), ce que (Glenn, 2003) synthétise lorsqu'il distingue le « *laughing with and laughing at* ». Par ailleurs, dans les interactions pluri-locuteurs, le rire peut être à la fois affiliatif et désaffiliatif selon la personne qui le produit (Clift, 2016).

Enfin, c'est à travers ses fonctions interactionnelles que le rire est également étudié : il aide à la production du discours rapporté (Clift, 2012), il peut atténuer une action jugée délicate ou sensible (Glenn & Holt, 2013; Shaw et al., 2013), comme la plainte (Clift, 2012; Vöge, 2010) ; il peut encore intervenir dans la gestion du thème conversationnel ou du tour de parole (Holt, 2010).

Depuis les premiers travaux de Jefferson (voir (Jefferson, 2004a; Jefferson et al., 1984, 1987), le lien entre le rire et l'humour et la manière dont le rire peut signaler un discours comme étant humoristique a été plus régulièrement exploré, mais parfois de manière assez discutée. Par exemple, le fait que rire et humour apparaissent comme une « *paire adjacente* » (Norrick, 1993) a été réfuté, notamment par (Provine, 2001). Les études sur l'humour (dans la conversation notamment) ont permis de montrer que le lien entre rire et humour est loin d'être systématique : l'humour n'entraîne pas nécessairement des rires et inversement, le rire n'est pas toujours causé par l'apparition d'humour (voir (Attardo, 1994; Chapman & Foot, 1996; Morreall, 2001). Moins systématique encore est le lien entre rire et humour réussi puisque le rire peut aussi être une réponse à un échec de l'humour (Bell 2009). Dès lors : “[c]ounting instances of laughter is a misleading approach to investigating levels of support” (Hay, 2001, p. 76).

Alors que le rire permet souvent à l'analyste de reconnaître un élément comme étant humoristique (Archakis & Tsakona, 2005; Mazzocconi & Priego-Valverde, 2021, 2022), au regard de la littérature existante, rire et humour dans la conversation sont rarement analysés ensemble. Lorsque c'est le cas, le rire apparaît comme un marqueur de l'humour¹⁹⁷ ou un moyen de distinguer différents types d'incongruités. Ainsi, (Ginzburg et al., 2020) et Mazzocconi et al. (2020) distinguent 3 types d'incongruité : « *pleasant* – qui renvoie à l'humour –, *social* et *pragmatic* ».

C'est dans le cadre de l'Analyse Conversationnelle que rire et humour sont les moins étudiés ensemble, parce que l'AC refuse le terme « humour », terme considéré trop abstrait et « *insufficiently specific for describing social actions and sequences or the visible orientations of the participants* » (Glenn & Holt, 2017, p. 295). « Humour » a donc été remplacé par le terme « *laughable* » dans le but d'éviter toute présupposition concernant la nature du discours produit ou accueilli par du rire¹⁹⁸.

A titre personnel, ce terme de « *laughable* » me questionne. D'une part parce que s'il s'agit simplement de les substituer au prétexte que l'un serait plus concret que l'autre, je ne suis pas sûre de comprendre en quoi. Je sais en revanche que prendre le « *laughable* » comme unité d'analyse, c'est se couper de toutes les autres réactions et autres ressources multimodales que l'humour permet aux participants de déployer, tant pour le produire que

¹⁹⁷ Voir (Gironzetti, 2017a) pour une revue de littérature complète.

¹⁹⁸ Tout en reconnaissant néanmoins que “*laughable*” et “*humour*” peuvent se superposer (Glenn, 2003; Glenn & Holt, 2013).

pour y réagir. D'autre part, comme les études précédemment citées l'ont montré, rire ou faire rire et faire de l'humour ou y réagir peuvent être deux actions différentes.

Dans mes travaux, je suis venue au rire par l'analyse du sourire, et plus particulièrement, par les questions méthodologiques et théoriques que soulevait l'étiquette du S4 dans le SIS (Gironzetti, Attardo, et al., 2016; Gironzetti, Pickering, et al., 2016)¹⁹⁹. Dans une étude récente (Priego-Valverde & Rauzy, à paraître), nous avons donc analysé le rire comme une *ressource* de l'humour, au même titre que le sourire, le regard ou toute autre ressource multimodale. C'est cette piste que je veux continuer à explorer.

2 Analyses du contexte comme composante à part entière de l'humour conversationnel

2.1 Le contexte conversationnel

Je l'ai dit précédemment, plus que l'humour dans la conversation, c'est l'humour conversationnel que j'analyse. La différence entre les deux réside principalement dans le statut accordé au contexte. Il n'est pas un simple décor permettant à l'humour de se déployer. En revanche, il me semble en être une composante à part entière. Un énoncé est humoristique ou non, il réussit ou échoue, parce qu'il est produit ici-et-maintenant, par cette personne, envers telle autre, à tel propos. Dans une précédente publication consacrée aux échecs de l'humour (Priego-Valverde, 2021), j'ai émis l'hypothèse que la conversation (avec ses contraintes et son organisation) *façonne* la manière dont l'humour apparaît et est perçu. C'est cette hypothèse que je veux vérifier en orientant mes futurs travaux dans deux directions différentes. La première concerne le point précédent, i.e. les différentes ressources multimodales déployées dans la production et réaction à l'humour :

- Changent-elles selon l'activité en cours ?
- Changent-elles selon le rôle interactionnel – locuteur, interlocuteur, tiers – de la personne qui produit l'humour ?
- Existe-t-il une corrélation entre ces ressources, ce micro-contexte et l'échec ou la réussite éventuels de l'humour ?

La seconde direction que je souhaite prendre pour vérifier l'hypothèse selon laquelle la conversation façonne l'humour est de la pousser encore plus loin. J'é mets donc l'hypothèse que la conversation façonne davantage l'humour que la culture. Autrement dit, *quelles que soient la langue et la culture, la manière dont l'humour est produit, perçu et négocié sera similaire parce qu'il s'agit, avant tout, d'une conversation*. C'est avec Michael Haugh (Université de Queensland, Australie) que nous avons commencé à travailler ensemble sur cette question (Haugh & Priego-Valverde, à paraître) et nous souhaitons l'approfondir (*en prep.*), plus particulièrement sur des interactions pluri-locuteurs. Si certaines études mettent l'accent sur des différences culturelles (sur les procédés mis en œuvre dans l'humour par

199 Voir Section 1.4.2.

exemple²⁰⁰), nous souhaitons au contraire voir s'il existe des invariants. Ces études sont et seront donc conduites sur des corpus anglo-australiens et français.

2.2 Les différents types de conversation

Dans les années qui viennent, je compte également approfondir les analyses déjà initiées tant sur les différents cadres de la conversation que sur la nature de la relation des participants. A ce titre, le projet initié avec l'équipe de Leuven sur les ressources multimodales de l'humour nous permettra également une comparaison entre les conversations dyadiques (grâce aux corpus « Cheese ! » et « PACO » que triadiques (Insight Interaction corpus (Brône & Oben, 2015b)).

Par ailleurs, la collaboration également initiée avec Michael Haugh sera l'occasion de revenir plus en détail sur les conversations pluri-locuteurs puisque nos études porteront exclusivement sur ces conversations²⁰¹.

Enfin, si j'ai majoritairement travaillé jusqu'à aujourd'hui sur des corpus dont les participants entretiennent des liens qui peuvent parfois être forts, je commence à me pencher sur les interactions initiales (corpus PACO). Je n'ai, à ce jour qu'initié une analyse comparative entre « Cheese ! » et PACO²⁰². C'est une étude que je veux poursuivre.

2.3 Les autres contextes interactionnels

Au-delà de la seule conversation, avec Salvatore Attardo (Texas A&M Université, Commerce) nous souhaitons explorer d'autres contextes interactionnels. Nous travaillons actuellement à l'édition conjointe d'un volume consacré à l'humour dans différents contextes (le stand-up, la politique, le sport...). A quelles contraintes l'humour doit-il obéir dans ces différents contextes ? Engendrent-elles des formes différentes d'humour ? Telles sont les questions que nous essaierons d'explorer.

3 Analyses de la dynamique de l'humour conversationnel

Après avoir commencé à étudier l'humour dans la conversation à travers ses procédés et fonctions, c'est à la dynamique de l'humour conversationnel que je me suis petit à petit consacrée. C'est cela que je veux dorénavant approfondir :

- Quand et comment apparaît l'humour ?
- Qui l'initie et le clôture ? Y a-t-il un lien avec le rôle interactionnel ?
- Comment y réagit selon qu'on est la cible ou un tiers spectateur ?
- Quand échoue-t-il ? A-t-il plus de risques d'échouer selon la cible, la forme de l'humour, l'activité en cours ?
- Comment cet échec est-il négocié ?
- Comment le clôturer et revenir « à la normale » ?

²⁰⁰ Voir à ce sujet les travaux de (Béal & Mullan, 2013; Mullan, 2020; Mullan & Béal, 2018).

²⁰¹ C'est le corpus « Loft Stories » que je mets à profit ici.

²⁰² A travers l'encadrement du travail de recherche de Manon Méaume d'une part, et une première présentation orale (Priego-Valverde, 2023).

Mes futurs travaux permettront, je l'espère, de répondre à ces questions, au moins partiellement. Ils seront conduits grâce à des comparaisons plus systématiques entre différents types de corpus (conversations dyadiques vs. triadiques ou pluri-locuteurs ; entre proches ou inconnus, écologiques et semi-expérimentaux), en intégrant plus systématiquement aussi davantage de ressources multimodales. Ils seront enfin menés, lorsque les données le permettront et/ou que les questions le nécessiteront, grâce à une approche mixte telle qu'elle est conduite au LPL, alliant des analyses qualitatives et quantitatives.

C'est tout cela que j'entends lorsque je dis que je veux suivre l'humour à la trace : c'est sa *trajectoire* que je souhaite mieux révéler.

Addendum

Lors d'une de nos discussions de travail, Véronique Traverso m'a dit que l'humour était ma passion. C'est vrai. L'humour *quotidien* est ma passion. J'y ai consacré la quasi-totalité de mon travail. Et je continue à la faire chaque jour avec la même curiosité et le même enthousiasme. Et malgré toutes ces années, l'humour continue de me surprendre. Et plus encore, de m'émerveiller. Par sa richesse, sa complexité. Par son mystère aussi qu'il continue à cultiver.

Alors oui, au commencement était le quotidien, au commencement ou presque était l'humour. Et la suite le sera aussi. Parce que si l'humour est « un puit sans fond », j'y ai plongé en 1996. Et je ne suis pas pressée de remonter.

Bibliographie

- Ambadar, Z., Cohn, J. F., & Reed, L. I. (2009). All smiles are not created equal : Morphology and timing of smiles perceived as amused, polite, and embarrassed/nervous. *Journal of nonverbal behavior*, 33, 17-34.
- Amoyal, M. (2022). *Le sourire dans les transitions thématiques : Analyse multimodale d'interactions conversationnelles en fonction de la relation des interactants*. Aix-Marseille Université.
- Amoyal, M., Priego-Valverde, B., & Rauzy, S. (2020). PACO: A corpus to analyze the impact of common ground in spontaneous face-to-face interaction. *LREC - Language Resources and Evaluation Conference*, 621-626.
- Archakis, A., & Tsakona, V. (2005). Analyzing conversational data in GTVH terms : A new approach to the issue of identity construction via humor. *Humor - International Journal of Humor Research*, 18(1), 41-68.
- Argyle, M. (1974). *Bodily communication*. Methuen.
- Aristote. (1990). *Poétique*. Le Livre de Poche.
- Aristote. (1991). *Rhétorique*. Le Livre de Poche.
- Arundale, R. (1999). An alternative model and ideology of communication for an alternative to politeness theory. *Pragmatics*, 9, 119-154.
- Arundale, R. (2006). Face as relational and interactional : A communication framework for research on face, facework and politeness. *Journal of Politeness Research*, 2, 193-216.
- Arundale, R. (2009). Face as emergent in interpersonal communication : An alternative to Goffman. In *Face, Communication and Social Interaction* (F. Bargiela-Chiappini, M. Haugh (Eds.)). Equinox.
- Attardo, S. (1994). *Linguistic Theories of Humor*. Mouton de Gruyter.

- Attardo, S. (2001a). Humor and Irony in Interaction : From Mode Adoption to Failure of Detection. In *Say not to Say : New perspectives on miscommunication* (L. Anolli, R. Ciceri and G. Riva (Eds.)). IOS Press.
- Attardo, S. (2001b). *Humorous Texts : A Semantic and Pragmatic Analysis*. Mouton de Gruyter.
- Attardo, S. (2020). *The linguistics of humor*. Oxford University Press.
- Attardo, S., & Raskin, V. (1991). Script theory revis(it)ed : Joke similarity and joke representation model. *Humor - International Journal of Humor Research*, 4(3/4), 293-347.
- Aubouin, E. (1948). *Les genres du risible. Ridicule, Comique, Esprit, Humour*. Université de Rennes.
- Auer, P. (2005). Projection in Interaction and Projection in Grammar. *Text - Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse*, 25(1). <https://doi.org/10.1515/text.2005.25.1.7>
- Auer, P. (2021). Turn-allocation and gaze : A multimodal revision of the “current-speaker selects- next” rule of the turn-taking system of conversation analysis. *Discourse Studies*, 23(2), 1-40.
- Authier-Revuz, J. (1987). L’auto-représentation opacifiante du dire dans certaines formes de "couplage". *DRLAV. Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes*, 36(1), 55-103.
- Bakhtine, M. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Editions de Minuit. (Édition originale 1929)
- Baltrušaitis, T., Mahmoud, M., & Robinson, P. (2015). Cross-dataset learning and person-specific normalisation for automatic action unit detection. *2015 11th IEEE International Conference and Workshops on Automatic Face and Gesture Recognition (FG)*, 6, 1-6.

- Baltrušaitis, T., Robinson, P., & Morency, L.-P. (2016). Openface : An open source facial behavior analysis toolkit. *2016 IEEE winter conference on applications of computer vision (WACV)*, 1-10.
- Baltrušaitis, T., Zadeh, A., Lim, Y. C., & Morency, L.-P. (2018). Openface 2.0 : Facial behavior analysis toolkit. *2018 13th IEEE international conference on automatic face & gesture recognition (FG 2018)*, 59-66.
- Bargiela-Chiappini, F., & Haugh, M. (2009). *Face, Communication and Social Interaction*. Equinox.
- Bariaud, F. (1983). *La genèse de l'humour chez l'enfant*. Presses Universitaires de France.
- Bariaud, F. (1990). Le développement de l'humour dans l'enfance et l'adolescence. *Actes du Colloque International sur L'humour d'expression française, 2*, 39-50.
- Barthes, R. (1984). *Le bruissement de la langue*. Editions du Seuil.
- Bartlett, F. C. (1932). *Remembering*. Cambridge University Press.
- Bateson, G. (1955). A theory of play and fantasy. *Psychiatric Research Reports, 2*, 39-51.
- Bateson, G. (1959). Anthropological theories. *Science, 129*(3345), 294-298.
- Bateson, G. (1972). *A theory of play and fantasy*. Reprinted in *Steps to an ecology of mind*. Ballantine books.
- Bateson, G., Jackson, D., Haley, J., & Weakland, J. (1956). Toward a Theory of Schizophrenia. *Behavioral Science, 1*(4), 251-254.
- Bateson, G., & Ruesch, J. (1988). *Communication et société*. Editions du Seuil.
- Baudelaire, C. (1986). *Ecrits esthétiques*. 10/18. (Édition originale 1868)
- Bavelas, J., Coates, L., & Johnson, T. (2000). Listeners as co-narrators. *Journal of Personality and Social Psychology, 79*, 941-952.

- Bavelas, J., Coates, L., & Johnson, T. (2002). Listener Responses as a Collaborative Process : The Role of Gaze. *Journal of Communication*, 52(3), 566-580.
- Bavelas, J., Gerwing, J., & Healing, S. (2014). Including facial gestures in gesture-speech ensembles. In M. Seyfeddinipur & M. Gullberg (Éds.), *From Gesture in Conversation to Visible Action as Utterance* (p. 15-34). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/z.188.02bav>
- Béal, C., & Mullan, K. (2013). Issues in conversational humour from a cross-cultural perspective : Comparing French and Australian corpora. In *Cross-culturally Speaking, Speaking Cross-culturally* (Peeters, B., Mullan, K. & Béal C. (Eds.)). Cambridge Scholars.
- Bell, N. (2015). *We are not amused : Failed humor in interaction*. De Gruyter Mouton.
- Bell, N., & Attardo, S. (2010). Failed humor : Issues in non-native speakers' appreciation and understanding of humor. *Intercultural Pragmatics*, 7(3), 423-447.
- Bergson, H. (1993). *Le rire*. Presses Universitaires de France. (Édition originale 1899)
- Bertrand, R. (2021). *Linguistique Interactionnelle : Du Corpus à l'Expérimentation* [Habilitation à diriger les recherches].
- Bertrand, R., Blache, P., Escarpit, R., Ferré, G., Meunier, C., Priego-Valverde, B., & Rauzy, S. (2008). Le CID - Corpus of Interactional Data—Annotation et Exploitation Multimodale de Parole Conversationnelle. *TAL - Traitement automatique des langues*, 49(3), 105-134. <https://doi.org/10.4000/tipa.5770>
- Bertrand, R., & Espesser, R. (2000). About Speech Overlaps : Prosodic Cues Contribution in Predicting a Change of Speaker. *Prosody 2000*, 29-35.
- Bertrand, R., & Espesser, R. (2002). Voice diversity in conversation : A case study. *Speech prosody*, pp-171.

- Bertrand, R., & Goujon, A. (2017). (Dis)aligning for improving mutual understanding in talk-in-interaction. *Revue française de linguistique appliquée*, XXII(2), 53-70.
<https://doi.org/10.3917/rfla.222.0053>
- Bertrand, R., & Priego-Valverde, B. (2011). Does prosody play a specific role in conversational humor? *Ragmatics and Cognition*, 19(2), 333-356.
- Bigi, B. (2012). SPPAS : A tool for the phonetic segmentations of Speech. *The eighth international conference on Language Resources and Evaluation*, 1748-1755.
- Birdwhistell, R. (1968). L'analyse kinésique. *Langages*, 10, 101-106.
- Birdwhistell, R. (1970). *Kinesics and context. Essays on body motion communication*. University of Pennsylvania Press.
- Blache, P., Bertrand, R., Ferré, G., Pallaud, B., Prévot, L., & Rauzy, S. (2017). The corpus of interactional data : A large multimodal annotated resource. *Handbook of linguistic annotation*, 1323-1356.
- Blanche-Benveniste, C. (1983). L'importance du 'français parlé' pour la description du 'français tout court'. *Recherches sur le français parlé*, 5, 23-45.
- Blanche-Benveniste, C. (1986). La syntaxe et le français parlé. *Études de linguistique appliquée*, 63, 16-22.
- Blanche-Benveniste, C. (2000). *Approches de la langue parlée en français*. Ophrys.
- Blanche-Benveniste, C., & Jeanjean, C. (1987). *Le français parlé. Transcription et édition*. Didier Erudition.
- Boersma, P., & Weenink, D. (2009). *Praat:Doing Phonetics by Computer* ((Version5.1.05)) [Logiciel]. <http://www.praat.org/>

- Boudin, A., Bertrand, R., Rauzy, S., Ochs, M., & Blache, P. (2021). A multimodal model for predicting conversational feedbacks. *International conference on text, speech, and dialogue*, 537-549.
- Bousmalis, K., Mehu, M., & Pantic, M. (2009). Spotting Agreement and Disagreement: A Survey of Nonverbal Audiovisual Cues and Tools. *Proceedings Vol. II Workshop on Affective Brain-Computer Interfaces and IEEE International Workshop on Social Signal Processing, International Conference on ACII*, 121-129.
- Boxer, D., & Cortés-Conde, F. (1997). From bonding to biting : Conversational joking and identity display. *Journal of Pragmatics*, 27, 275-294.
- Breton, A. (1966). *Anthologie de l'humour noir*. Le Livre de Poche.
- Brône, G. (2008). Hyper- and misunderstanding in interactional humor. *Journal of Pragmatics*, 40(12), 2027-2061. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2008.04.011>
- Brône, G. (2021). The multimodal negotiation of irony and humor in interaction. *Figurative Language Intersubject Usage*, 11, 109.
- Brône, G., Feyaerts, K., & Veale, T. (2015). *Cognitive linguistics and humor research*. Mouton de Gruyter.
- Brône, G., & Oben, B. (2015a). InSight Interaction : A multimodal and multifocal dialogue corpus. *Language Resources and Evaluation*, 49(1), 195-214.
- Brône, G., & Oben, B. (2015b). InSight Interaction : A multimodal and multifocal dialogue corpus. *Language Resources and Evaluation*, 49(1), 195-214. <https://doi.org/10.1007/s10579-014-9283-2>
- Brône, G., & Oben, B. (2021). Monitoring the pretence. Intersubjective grounding, gaze and irony. *Cognitive Sociolinguistics Revisited*, 48, 544-556.

- Brown, P., & Levinson, S. C. (1987). *Politeness. Some universals in language use*. Cambridge University Press.
- Brunner, L. (1979). Smiles can be back channels. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37(5), 728-734.
- Buján, M. (2019). The function of face gestures and head movements in spontaneous humorous communication. *The European Journal of Humour Research*, 7(2), 1. <https://doi.org/10.7592/EJHR2019.7.2.bujan>
- Buján, M. (2020). Prosodic contrast in non-scripted humorous communication. *Language design: journal of theoretical and experimental linguistics, Special Issue*, 0067-0091.
- Burgers, C., & van Mulken, M. (2017). Humor markers. In *The Routledge handbook of language and humor* (Attardo, S. (Ed.)). Routledge.
- Cappellini, M. (2016). Roles and scaffolding in teletandem interactions: A study of the relations between the sociocultural and the language learning dimensions in a French–Chinese teletandem. *Innovation in Language Learning and Teaching*, 10(1), 6-20.
- Carrell, A. (1997). Joke competence and humor competence. *Humor – International Journal of Humor Research*, 10(2), 173-185.
- Cazamian, L. (1913). Le mécanisme de l'humour. *Etudes de Psychologie Littéraire*, 97-160.
- Chabanne, J.-C. (1999). *Verbal, paraverbal et non-verbal dans l'interaction verbale humoristique*.
- Chafe, W. (1975). Some thoughts on schemata. *Theoretical issues in natural language processing*, 89-91.
- Chafe, W. (1977). Creativity in Verbalization and its Implications for the Nature of Stored Knowledge. In *Discourse Production and Comprehension* (R. Freedle, p. 41-55). NJ: Ablex.

- Chafe, W. (2007). The importance of not being earnest. *The Importance of Not Being Earnest*, 1-181.
- Chapman, A., & Foot, H. (1996). *Humour and Laughter : Theory, research and applications*. Wiley.
- Charaudeau, P. (1972). Quelques procédés linguistiques de l'humour. *Les Langues Modernes*, 62-73.
- Charaudeau, P. (2006). Des catégories pour l'humour? *Questions de communication*, 10, 19-41.
- Chernyshova, E., & Traverso, V. (2017). Inférences et processus d'intercompréhension dans les interactions quotidiennes : Quelques questions méthodologiques. *Cahiers de praxématique*, 68.
- Chiaro, D. (1992). *The Language of Jokes : Analyzing Verbal Play*. Routledge.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the theory of syntax*. M.I.T. Press.
- Chovil, N. (1991). Social determinants of facial displays. *Journal of Nonverbal Behavior*, 15, 141-154.
- Clark, H. H. (1996). *Using language*. Cambridge university press.
- Clark, H. H., & Brennan, S. E. (1991). Grounding in communication. *American Psychological Association*, 222-233.
- Clark, H. H., & Clark, E. V. (1977). Psychology and Language. *Journal of Child Language*, 4(2).
- Clift, R. (2012). Identifying action : Laughter in non-humorous reported speech. *Journal of Pragmatics*, 44(10), 1303-1312.
- Clift, R. (2016). Don't make me laugh : Responsive laughter in (dis)affiliation. *Journal of Pragmatics*, 100, 73-88.
- Collignon, N. (1989). *L'humour dans les interactions langagières*. Université de Nancy 2.

- Combes, C. (2019). Quand le technogénre de discours « vlogue » éduque à la politique : Le cas français d'« Osons causer ». In *Numérisation généralisée de la société et enjeux sociopolitiques de la culture et de la communication*. ISTE.
- Condon, W. S., & Ogston, W. D. (1966). Sound film analysis of normal and pathological behavior patterns. *Journal of Nervous and Mental Disease*, 143, 338-347.
- Cooperrider, K. (2017). Foreground gesture, background gesture. *Gesture*, 16(2), 176-202.
- Cosnier, J. (1996). Les gestes du dialogue, la communication non verbale. *Psychologie de la motivation*, 21, 129-138.
- Cosnier, J., Gelas, N., & Kerbrat-Orecchioni, C. (1988). *Echanges sur la conversation*. Editions du CNRS.
- Cosnier, J., & Kerbrat-Orecchioni, C. (1987). *Décrire la conversation*. Presses Universitaires de Lyon.
- Couper-Kuhlen, E. (1999). Coherent voicing : On prosody in conversational reported speech. *Pragmatics and Beyond New Series*, 11-34.
- Couper-Kuhlen, E., & Selting, M. (1996). *Prosody in conversation : Interactional studies*. Cambridge University Press.
- Couper-Kuhlen, E., & Selting, M. (2018). *Interactional linguistics : Studying language in social interaction*. Cambridge University Press.
- Darwin, C. (1871). *The descent of man, and selection in relation to sex*. John Murray.
- Davies, C. (1984). Joint joking : Improvisational humorous episodes in conversation. *Proceedings of the Tenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 360-371.
- Del Ré, A., Dodane, C., Morgenstern, A., & Vieira, A. J. (2020). Children's development of humour in everyday interactions : Two case-studies in French and Brazilian Portuguese. *European Journal of Humour Research*, 8(4), 112-131.

- Develotte, C., Kern, R., & Lamy, M.-N. (2011). *Décrire la conversation en ligne. Le face à face distancié*. ENS Editions.
- Develotte, C., & Paveau, M.-A. (2017). Pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique. Questionnements linguistiques. *Langage et société*, 2-3(160-161), 199-215.
- de Vries, C., Oben, B., & Brône, G. (2021). Exploring the role of the body in communicating ironic stance. *Languages and Modalities*, 1(1), 65-80.
- de Vries, C., Oben, B., & Brône, G. (à paraître). On target. On the role of eye-gaze during teases in face-to-face multiparty interaction. In *Interactional humor : Multimodal design and negotiation* (Priego-Valverde, B. (Ed.)). Mouton de Gruyter.
- Drew, P. (1987). Po-faced receipts of teases. *Linguistics*, 25, 219-253.
- Du Bois, J. (2007). The stance triangle. In *Stancetaking in discourse : Subjectivity, evaluation, interaction: Vol. 164(3)* (R. Englebretson (Ed.), p. 139-182). John Benjamins Publishing.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Editions de Minuit.
- Duncan, S., Brunner, L., & Fiske, D. (1979). Strategy signals in face-to-face interaction. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37(2), 301-313.
- Duranti, A., & Goodwin, C. (1992). *Rethinking context. Language as an interactive phenomenon*. Cambridge University Press.
- Dynel, M. (2014). Isn't it ironic? Defining the scope of humorous irony. *Humor*, 27(4), 619-639.
- Dynel, M. (2017). But seriously : On conversational humour and (un)truthfulness. *Lingua*, 197, 83-102. <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2017.05.004>
- Ekman, P. (1984). Expression and the nature of emotion. In *Approaches to emotion* (p. 319-344). Erlbaum.

- Ekman, P., & Friesen, W. V. (1982). Felt, false, and miserable smiles. *Journal of nonverbal behavior*, 6(4), 238-252.
- Ekman, P., Sorenson, E. R., & Friesen, W. V. (1969). Pan-cultural elements in facial displays of emotion. *Science*, 164(3875), 86-88.
- El Haddad, K., Chakravarthula, S. N., & Kennedy, J. (2019). Smile and laugh dynamics in naturalistic dyadic interactions: Intensity levels, sequences and roles. *2019 international conference on multimodal interaction*, 259-263.
- El Haddad, K., Tits, N., & Dutoit, T. (2018). Annotating Nonverbal Conversation Expressions in Interaction Datasets. *Proceedings of Laughter Workshop*, 54-57.
- Elfenbein, H. A., & Ambady, N. (2002). On the universality and cultural specificity of emotion recognition: A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 128(2), 203-235.
<https://doi.org/10.1037/0033-2909.128.2.203>
- Ergül, H., Miller, S., Attardo, S., & Kramer, K. (à paraître). Alternative conceptualizations of the Smiling Intensity Scale (SIS) and their applications to the identification of humor. In *Interactional humor: Multimodal design and negotiation* (Priego-Valverde, B.). Mouton de Gruyter.
- Escarpit, R. (1994). *L'humour*. Presses Universitaires de France.
- Ferré, G. (2019). *Analyse de Discours Multimodale. Gestualité et prosodie en discours*. UGA Editions.
- File, K. A., & Schnurr, S. (2019). That match was “a bit like losing your virginity”. Failed humour, face and identity construction in TV interviews with professional athletes and coaches. *Journal of Pragmatics*, 152, 132-144.
- Filliettaz, L. (2019). La compétence interactionnelle : Un instrument de développement pour penser la formation des adultes. *Education permanente*, 220/221, 1-10.

- Fillmore, C. (1975). An alternative to checklist theories of meaning. *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 123-132.
- Fillmore, C. (1976). The Need for a Frame Semantics within Linguistic. *FILLMORE, Charles J. The need for a frame semantics within linguistics. Statistical methods in linguistics*, 12(5), 5-29.
- Flahaut, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Editions du Seuil.
- Ford, C. E., & Thompson, S. A. (1996). Interactional units in conversation : Syntactic, intonational, and pragmatic resources for the management of turns. In *Interaction and Grammar* (Ochs, E., E. A. Schegloff & S. A. Thompson (Eds.), Vol. 13, p. 134-184). Cambridge University Press.
- Fraser, B. (2010). Pragmatic Competence : The Case of Hedging. In *New Approaches to Hedging*. Emerald Group Publishing Limited.
- Freud, S. (1985). *Inquiétante étrangeté et autres essais*. Gallimard. (Édition originale 1927)
- Freud, S. (1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Gallimard. (Édition originale 1905)
- Friesen, W., & Ekman, P. (1978). Facial action coding system : A technique for the measurement of facial movement. *Palo Alto*, 3(2), 5.
- Garfinkel, H. (1967a). Practical Sociological Reasoning : Some Features of the Work of the Los Angeles Suicide Prevention Center. In *Essays in Self-Destruction* (S. Schneidman (Ed.), p. 171-187). International Science Press,.
- Garfinkel, H. (1967b). *Studies in Ethnomethodology*. Polity Press.
- Garrod, S., & Pickering, M. J. (2004). Why is conversation so easy? *Trends in cognitive sciences*, 8(1), 8-11.

- Gaunet, F., Savalli, C., & Legou, T. (2022). An exploratory study on dogs' vocalizations towards their owner and food in an unsolvable task. *Applied Animal Behaviour Science*, 246. <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0168159121003166>
- Ginouvés, V., & Traverso, V. (2022). Le droit et l'éthique : Qu'est-ce qui change dans les pratiques de terrain ? – Introduction. *Bulletin de l'AFAS*, 48, 8-24.
- Ginzburg, J., Mazzocconi, C., & Tian, Y. (2020). Laughter as language. *Glossa: a journal of general linguistics*, 5(1)(104), 1-51.
- Gironzetti, E. (2017a). *Multimodal and eye-tracking evidence in the negotiation of Pragmatic intentions in dyadic conversations : The case of humorous discourse* [PhD Disertation]. Texas A&M University, Commerce.
- Gironzetti, E. (2017b). Prosodic and multimodal markers of humor. In *The Routledge handbook of language and humor* (Attardo, S. (Ed.), p. 400-413). Routledge.
- Gironzetti, E. (2022). *The multimodal performance of conversational humor*. John Benjamins Publishing Company.
- Gironzetti, E., Attardo, S., & Pickering, L. (2016). Smiling, gaze, and humor in conversation. In *Metapragmatics of Humor : Current research trends* (L. Ruiz-Gurillo (Ed.), p. 235-254). John Benjamins Publishing.
- Gironzetti, E., Pickering, L., Huang, M., Zhang, Y., Menjo, S., & Attardo, S. (2016). Smiling synchronicity and gaze patterns in dyadic humorous conversations. *Humor – International Journal of Humor Research*, 29(2), 301-324.
- Glenn, P. (2003). *Laughter in Interaction*. Cambridge University Press.
- Glenn, P., & Holt, E. (2013). *Studies of laughter in interaction*. Bloomsbury.
- Glenn, P., & Holt, E. (2017). Conversation analysis of humor. In *The Routledge handbook of language and humor* (Attardo, S., p. 295-308). Routledge.

- Goffman, E. (1956). *The Presentation of Self in Everyday Life* (Vol. 1). University of Edinburgh Social Sciences Research Centre.
- Goffman, E. (1961). *Encounters. Two studies in the sociology of interaction*. The Bobbs-Merrill Company.
- Goffman, E. (1967). *Interaction Ritual : Essays on Face-to-Face Behavior* (1ère éd.). Cox and Wyman.
- Goffman, E. (1973). *Lamise en scène de la vie quotidienne : La représentation de soi*. Editions de Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction* (1967^e éd.). Editions de Minuit. (Édition originale 1967)
- Goffman, E. (1979). *Footing*.
- Goffman, E. (1981). *Forms of talk*. University of Pennsylvania Press.
- Goffman, E. (1986). La condition de félicité—1. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 64(1), 63-78. <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2338>
- Goffman, E. (1987). *Façons de parler*. Editions de Minuit.
- Goffman, E. (1988). *Les moments et leurs hommes. Textes recueillis et présentés par Y. Winkin*. Seuil/minuit.
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience* (goodwin). Editions de Minuit. (Édition originale 1974)
- Golopentja, S. (1988). Interaction et histoire conversationnelles. In *Echanges sur la conversation*. Presses Universitaires de Lyon.
- Goodwin, C. (1981). *Conversational Organization : Interactions between speakers and hearers*. Academic Press.

- Goodwin, C. (1984). Notes on story structure and the organization of participation. *Ann: Well-((throat clear)), 1*, 4-0.
- Goodwin, C. (1986). Gestures as a resource for the organization of mutual orientation. *Semiotica, 62*(1-2). <https://doi.org/10.1515/semi.1986.62.1-2.29>
- Goodwin, C. (1997). The Blackness of Black : Color Categories as Situated Practice. In *Discourse, tools and reasoning : Essays on situated cognition* (p. 111-140). Springer.
- Goodwin, C. (2015). Professional vision. In *Aufmerksamkeit : Geschichte-Theorie-Empirie* (p. 387-425). Springer.
- Goodwin, C., & Heritage, J. (1990). Conversation Analysis. *Annual Review of Anthropology, 19*, 283-307.
- Gordon, C., & Tannen, D. (2023). Framing and related concepts in interactional sociolinguistics. *Discourse Studies, 25*(2), 237-246. <https://doi.org/10.1177/14614456231155073>
- Goujon, A. (2019). *Indices d'incompréhension et séquences de réparation dans l'interaction en face-à-face : Une analyse multimodale*. Aix-Marseille Université.
- Greco, L., & Mondada, L. (2021). Charles Goodwin, le langagier, le corporel et la socialité en interaction: *Langage et société, N° 173*(2), 9-23. <https://doi.org/10.3917/lis.173.0011>
- Greimas, A. J. (1966). *Sémantique structurale*. Presses Universitaires de France.
- Grice, P. (1975). Logique et conversation. *Communications, 30*, 56-72.
- Grice, P. (1989). *Studies in the Way of Words*. Harvard University Press.
- Guardiola, M., & Bertrand, R. (2013). Interactional convergence in conversational storytelling : When reported speech is a cue of alignment and affiliation. *Frontiers in Psychology, 4*.
- Guardiola, M., Bertrand, R., Bruxelles, S., Etienne, C., Jouin-Chardon, E., Oloff, F., Priego-Valverde, B., & Traverso, V. (2012). *Other-repetition : Displaying others' lexical choices*

- as commentable*. ISICS: International Symposium on Imitation and Convergence in Speech, Aix-en-Provence.
- Guichon, N. (2012). L'apprentissage des langues médiatisé par les technologies (ALMT) – Étude d'un domaine de recherche émergent à travers les publications de la revue *Alsic*. *ALSIC*, 15(3).
- Guichon, N., & Tellier, M. (2017). *Enseigner l'oral en ligne, une approche multimodale*. Didier.
- Gumperz, J. (1982). *Discourse strategies*. Cambridge University Press.
- Gumperz, J. (1989). *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. Editions de Minuit.
- Haakana, M. (2001). Laughter as a patient's resource : Dealing with delicate aspects of medical interaction. *Text & Talk*, 21(1-2), 187-219.
- Haakana, M. (2002). Laughter in medical interaction : From quantification to analysis, and back. *Journal of sociolinguistics*, 6(2), 207-235.
- Haakana, M. (2010). Laughter and smiling : Notes on co-occurrences. *Journal of Pragmatics*, 42(6), 1499-1512. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2010.01.010>
- Hale, A. (2018). "I get it, but it's just not funny". *The European Journal of Humour Research*, 6(1), 36-61.
- Hall, E. T. (1966). *La dimension cachée*. Editions du Seuil.
- Haugh, M. (2010). Jocular mockery, (dis)affiliation, and face. *Journal of Pragmatics*, 42(8), 2106-2119.
- Haugh, M. (2011). Humour, Face and Im/politeness in getting acquainted. In *Situated Politeness* (Davies, Bethan L. , M. Haugh, A. J. Merrison (Eds.), p. 165-184). Continuum International Publishing Group.

- Haugh, M. (2014). Jocular Mockery as Interactional Practice in Everyday Anglo-Australian Conversation. *Australian Journal of Linguistics*, 34(1), 76-99.
<https://doi.org/10.1080/07268602.2014.875456>
- Haugh, M., & Bousfield, D. (2012). Mock impoliteness, jocular mockery and jocular abuse in Australian and British English. *Journal of pragmatics*, 44(9), 1099-1114.
- Haugh, M., & Pillet-Shore, D. (2018). Getting to know you : Teasing as an invitation to intimacy in initial interactions. *Discourse Studies*, 20(2), 246-269.
<https://doi.org/10.1177/1461445617734936>
- Haugh, M., & Priego-Valverde, B. (à paraître). Conversational humour. In *Handbook of humor research* (Chlopicki , W.). Mouton de Gruyter.
- Hay, J. (1995). *Gender and Humour : Beyond a Joke* [Master Thesis]. Victoria University of Wellington.
- Hay, J. (2001). The pragmatics of humor support. *Humor – International Journal of Humor Research*, 14(1), 55_82.
- Hempelmann, C., & Ruch, W. (2005). 3 WD meets GTVH: Breaking the ground for interdisciplinary humor research. *Humor – International Journal of Humor Research*, 18(4), 353-387.
- Heritage, J. (1984). *Garfinkel and Ethnomethodology*. Polity Press.
<http://www.polity.co.uk/book.asp?ref=9780745600611>
- Herrig, S. C. (1996). *Computer-Mediated Communication : Linguistic, Social and Cross-Cultural Perspectives*. John Benjamins Publishing Company.
- Hobbes, T. (1971). *Léviathan*. Sirey. (Édition originale 1651)
- Holler, J., Kendrick, K. H., Casillas, M., & Levinson, S. C. (2016). *Turn-taking in human communicative interaction*. *Frontiers in Psychology*.

- Holt, E. (2010). The last laugh : Shared laughter and topic termination. *Journal of Pragmatics*, 42(6), 1513-1525.
- Holt, E. (2016). Indirect reported speech in interaction. In *Indirect reports and pragmatics : Interdisciplinary studies* (A. Capone, F. Kiefer&F. Lo Piparo (Eds.), p. 167-188). Springer.
- Holt, E. (2017). Indirect Reported Speech in Storytelling : Its Position, Design, and Uses. *Research on Language and Social Interaction*, 50(2), 171-187.
<https://doi.org/10.1080/08351813.2017.1301302>
- Hutchby, I., & Wooffitt, R. (2008). *Conversation Analysis : Principles, practices, and applications*. Polity Press.
- Hymes, D. (1962). The ethnography of speaking. In *Anthropology and human behaviour* (p. 13-53). The Anthropology Society of Washington.
- Hymes, D. (1967). Models of the interaction of language and social setting. *Journal of social issues*, 23(2), 8-28.
- Hymes, D. (1972). On communicative competence. *Sociolinguistics*, 269293, 269-293.
- Izard, C. E. (1997). Emotions and facial expressions : A perspective from Differential Emotions Theory. In *The psychology of facial expression* (p. 57-77). Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511659911.005>
- Loi n° 2012-300 du 5 mars 2012 relative aux recherches impliquant la personne humaine, (2012). <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000025441587>.
- Jardon, D. (1995). *Du comique dans le texte littéraire*. De Boeck-Duculot.
- Jefferson, G. (1978). Sequential aspects of storytelling in conversation. In *Studies in the organization of conversational interaction* (J. Schenkein (Ed.), p. 219-248). Academic Press.

- Jefferson, G. (2004a). A note on laughter in 'male–female' interaction. *Discourse Studies*, 6(1), 117-133.
- Jefferson, G. (2004b). Glossary of transcript symbols with an introduction. In *Conversation Analysis* (Lerner, Gene H., p. 13-31). John Benjamins Publishing Company.
- Jefferson, G., Sacks, H., & Schegloff, E. A. (1984). *On laughter in pursuit of intimacy*. Università di Urbino.
- Jefferson, G., Sacks, H., & Schegloff, E. A. (1987). Notes on laughter in pursuit of intimacy. In *Talk and social organization. Multilingual Matters* (Button, G., p. 152-205). Clevedon.
- Jensen, M. (2015). Smile as feedback expressions in interpersonal interaction. *International Journal of Psychological Studies*, 7(4), 95-105.
- Kant, E. (1974). *Critique de la faculté de juger*. Librairie Philosophique J. Vrin. (Édition originale 1790)
- Kendon, A. (1972). Reviewed Work(s) : Kinesics and Context : Essays on Body Motion Communication by Ray L. Birdwhistell. *The American Journal of Psychology*, 85(3), 441-455.
- Kendon, A. (1986). Some reasons for studying gesture. *Semiotica*, 62, 3-28.
- Kendon, A. (2004). *Gesture : Visible action as utterance*. Cambridge University Press.
- Kendon, A. (2013). Exploring the utterance roles of visible bodily action : A personal account. In *Body—Language—Communication. An International Handbook on Multimodality in Human Interaction* (Vol. 1, p. 7-28). De Gruyter.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *L'énonciation : De la subjectivité dans le langage*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1987). La description des échanges en analyse conversationnelle : L'exemple du compliment. *DRLAV. Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes*, 36(1), 1-53.

- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales*. (Vol. 1). Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992). *Les interactions verbales* (Vol. 2). Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1994). *Les interactions verbales* (Vol. 3). Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1998a). La notion d'interaction en linguistique : Origine, apports, bilan. *Langue française*, 117(1), 51-67. <https://doi.org/10.3406/lfr.1998.6241>
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1998b). La notion d'interaction en linguistique : Origines, apports, bilan. *Langue Française*, 117, 51-67.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2004). Introducing polylogue. *Journal of pragmatics*, 36(1), 1-24.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Le discours en interaction*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2010). L'impolitesse en interaction : Aperçus théoriques et étude de cas. *Lexis, HS 2*. <https://doi.org/10.4000/lexis.796>
- Kerbrat-Orecchioni, C., & Plantin, C. (1995). *Le trilogue*. Presses Universitaires de Lyon.
- Klewitz, G., & Couper-Kuhlen, E. (1999). Quote–unquote? The role of prosody in the contextualization of reported speech sequences. *Pragmatics. Quarterly Publication of the International Pragmatics Association (IPrA)*, 9(4), 459-485.
- Koestler, A. (1964). *Le cri d'Archimède*. Editions Calmann-Levy.
- Koiso, H., Horiuchi, Y., Tutiya, S., Ichikawa, A., & Den, Y. (1998). An analysis of turn-taking and backchannels based on prosodic and syntactic features in Japanese map task dialogs. *Language and speech*, 41(3-4), 295-321.
- Kotthoff, H. (2006). Pragmatics of performance and the analysis of conversational humor. *Humor – International Journal of Humor Research*, 19(3). <https://doi.org/10.1515/HUMOR.2006.015>
- Kotthoff, H. (2007). Oral genres of humor : On the dialectic of genre knowledge and creative authoring. *Pragmatics*, 17(2), 263-296.

- Kress, G., & Van Leeuwen, T. (2001). *Multimodal Discourse*. Oxford University press.
- Krumhuber, E. G., & Manstead, A. S. R. (2009). Can Duchenne smiles be feigned? New evidence on felt and false smiles. *Emotion, 9*(6), 807-820. <https://doi.org/10.1037/a0017844>
- Kuipers, G. (2008). The sociology of humor. *The primer of humor research, 8*, 361-398.
- Labov, W. (1972). Some principles of linguistic methodology. *Language in society, 1*(1), 97-120.
- Labov, W., & Waletzky, J. (1966). Narrative analysis : Oral versions of personal experience. *Essays on the verbal and visual arts. Proceedings of the 1966 annual spring meeting of the American Ethnological Society, 12-44*.
- Laineste, L. (2013). Funny or aggressive? Failed humour in internet comments. *Folklore: Electronic Journal of Folklore, 53*, 29-46.
- Lamontagne, A., Legou, T., Rauchbauer, B., Grosbras, M.-H., Fabre, F., & Gaunet, F. (2023). Behavioural synchronization and social referencing of dogs and humans : Walking in dyad vs in group. *Animal Cognition, 26*(3), 1021-1034.
- Lampert, M. D., & Ervin-Tripp, S. M. (2006). Risky laughter : Teasing and self-directed joking among male and female friends. *Journal of Pragmatics, 38*(1), 51-72. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2005.06.004>
- Le règlement général sur la protection des données—RGPD, (2018). <https://www.cnil.fr/fr/reglement-europeen-protection-donnees>
- Lerner, G. H. (2003). Selecting next speaker : The context-sensitive operation of a context-free organization. *Language in Society, 32*(2), 177-201. <https://doi.org/10.1017/S004740450332202X>
- Liu, F. (1995). Humor as violations of the reality principle. *Humor - International Journal of Humor Research, 8*(2), 177-190.

- Mandelbaum, J. (1989). Interpersonal activities in conversational storytelling. *Western Journal of Speech Communication*, 53(2), 114-126.
<https://doi.org/10.1080/10570318909374295>
- Mandelbaum, J. (1991). Conversational non-cooperation : An exploration of disattended complaints. *Research on Language & Social Interaction*, 25(1-4), 97-138.
<https://doi.org/10.1080/08351819109389359>
- Mandelbaum, J. (2013). Storytelling in conversation. In *Handbook of Conversation Analysis* (J. Sidnell, T. Stivers (Eds.)). Wiley Blackwell.
- Maury-Rouan, C. (2001). Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ? Vers la notion de leurre discursif. *Marges linguistiques*, 2, 163-176.
- Maynard, D. W., & Zimmerman, D. H. (1984). Topical talk, ritual and the social organization of relationships. *Social psychology quarterly*, 301-316.
- Mazur, A., & Traverso, V. (2022). Introduction to complexity, interaction and multimodality. In *Language is a complex adaptive system. Explorations and evidence* (p. 109-114). Language Science Press.
- Mazocconi, C. (2019). *Laughter in interaction : Semantics, pragmatics, and child development*. Université de Paris.
- Mazocconi, C., Tian, Y., Ginzburg, J. (2020). What's your laughter doing there? a taxonomy of the pragmatic functions of laughter. *IEEE Transactions on Affective Computing* (p. 1302–1321).
- Mazocconi, C., & Priego-Valverde, B. (2021). *An exploratory longitudinal analysis of child humour in interaction : From 12 to 36 months*. Online Humour Research Conference.

- Mazzocconi, C., & Priego-Valverde, B. (2022). *Humour development in mother-child interaction : From 12 to 36 months*. 32nd International Society of Humor Studies Conference, Bertinoro, Italy.
- McDonald, P. (2013). *The philosophy of humour*. Humanities-Ebooks.
- McNeill, D. (1992). *Hand and Mind : : What gestures reveal about thought*. The University of Chicago Press.
- McNeill, D. (2005). *Gesture and thought*. The University of Chicago Press.
- McNeill, D. (2013). The growth point hypothesis of language and gesture as a dynamic and integrated system. In *Body—Language—Communication. An International Handbook on Multimodality in Human Interaction* (Vol. 1, p. 135-155). De Gruyter.
- Mead, G. H. (1963). *Mead, G. H. (1963). L'esprit, le soi et la société*. Presses Universitaires de France.
- Mehu, M. (2011). Smiling and laughter in naturally occurring dyadic interactions : Relationship to conversation, body contacts, and displacement activities. *Human Ethology Bulletin*, 26(1), 10-28.
- Mehu, M., & Dunbar, R. I. (2008). Relationship between smiling and laughter in humans (Homo sapiens) : Testing the power asymmetry hypothesis. *Folia Primatologica*, 79(5), 269-280.
- Mondada, L. (2006). Interactions en situations professionnelles et institutionnelles : De l'analyse détaillée aux retombées pratiques: *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XI(2), 5-16. <https://doi.org/10.3917/rfla.112.0005>
- Mondada, L. (2008). Contributions de la linguistique interactionnelle. *Congrès Mondial de Linguistique Française 2008*, 073. <https://doi.org/10.1051/cmlf08348>

- Mondada, L. (2013). Conversation analysis : Talk and bodily resources for the organization of social interaction. In *Body—Language—Communication. An International Handbook on Multimodality in Human Interaction* (Vol. 1, p. 218-227). De Gruyter.
- Mondada, L. (2014). The local constitution of multimodal resources for social interaction. *Journal of Pragmatics*, 65, 137-156. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2014.04.004>
- Mondada, L. (2017). Nouveaux défis pour l'analyse conversationnelle : L'organisation située et systématique de l'interaction sociale: *Langage et société*, N° 160-161(2), 181-197. <https://doi.org/10.3917/lis.160.0181>
- Mondada, L. (2019). Contemporary issues in conversation analysis : Embodiment and materiality, multimodality and multisensoriality in social interaction. *Journal of Pragmatics*, 145, 47-62.
- Mondada, L., & Oloff. (2011). Gestures in overlap The situated establishment of speakership. In *Integrating Gestures. The interdisciplinary nature of gesture*. John Benjamins Publishing Company.
- Mondada, L., & Pfänder, S. (2016). Corpus international écologique de la langue française (CIEL-F) : Un corpus pour la recherche comparée sur le français parlé. *Corpus*, 15. <http://journals.openedition.org/corpus/2951>
- Morgenstern, A., Dodane, C., & Leroy-Collombel, M. (à paraître). A multimodal approach to children's development of humor in family life. In *Interactional humor : Multimodal design and negotiation* (Priego-Valverde, B.). Mouton de Gruyter.
- Morgenstern, A., & Parisse, C. (2012). The Paris Corpus. *French Language Studies*, 22(1), 7-12.
- Morin, V. (1966). L'histoire drôle. *Communications*, 8, 102-119.
- Morreall, J. (2001). Sarcasm, irony, wordplay, and humor in the Hebrew Bible : A response to Hershey Friedman. *Humor - International Journal of Humor Research*, 14(3), 293-302.

- Mullan, K. (2020). Humour in French and Australian English initial interactions. *Journal of Pragmatics*, 169, 86-99. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2020.08.005>
- Mullan, K., & Béal, C. (2018). Conversational humor in French and Australian English : What makes an utterance (un)funny? *Intercultural Pragmatics*, 15(4), 457-485. <https://doi.org/10.1515/ip-2018-0016>
- Nerhardt, G. (1976). Incongruity and Funiness : Toward a New Descriptive Model. In *Humor and Laughter. Theory, Research, and Applications* (A.J. Chapman, H.C. Foot, p. 55-62). Transaction Publishers.
- Niedenthal, P., Krauth-Gruber, S., & Ric, F. (2006). *Psychology of Emotion : Interpersonal, Experiential, and Cognitive Approaches*. Psychology Press.
- Niewiadomski, R., Mancini, M., Baur, T., Varni, G., Griffin, H., & Aung, M. S. (2013). MMLI : Multimodal multiperson corpus of laughter in interaction. *Human Behavior Understanding: 4th International Workshop, HBU 2013, Barcelona, Spain, October 22, 2013. Proceedings 4*, 184-195.
- Norrick, N. R. (1993). *Conversational Joking. Humor in everyday talk*. Indiana University Press.
- Norrick, N. R. (2000). *Conversational narrative : Storytelling in everyday talk*. John Benjamins Publishing.
- Norrick, N. R. (2007). Conversational storytelling. In *The Cambridge Companion to Narrative* (D. Herman (Ed.)). Cambridge University Press.
- Norrick, N. R. (2016). Indirect Reports, Quotation and Narrative. In *Indirect Reports and Pragmatics. Interdisciplinary Studies* (A. Capone, F. Kiefer, F. Lo Piparo, p. 93-113). Springer International Publishing.

- O'Donnell-Trujillo, N., & Adams, K. (1983). Heheh in conversation : Some coordinating accomplishments of laughter. *Western Journal of Communication (includes Communication Reports)*, 47(2), 175-191.
- Oring, E. (1989). Between jokes and tales : On the nature of punch lines. *Humor - International Journal of Humor Research*, 2(4), 349-364.
- Osvaldsson, K. (2004). On laughter and disagreement in multiparty assessment talk. *Text & Talk*, 24(4), 517-545.
- Pallaud, B. (2006). Troncations de mots, reprises et interruption syntaxique en français parlé spontané. *8e Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*, 707-715.
- Pallaud, B., Rauzy, S., & Blache, P. (2013). Auto-interruptions et disfluences en français parlé dans quatre corpus du CID 1. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, 29. <https://doi.org/10.4000/tipa.995>
- Palmer, J. (1994). *Taking humour seriously*. Routledge.
- Park, R. E. (1950). *Race and culture*.
- Paveau, M.-A. (2017). *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*. Herman.
- Pekarek Doehler, S. (2008). Organisation séquentielle et configurations syntaxiques de la parole-en-interaction : L'exemple des constructions disloquées. *Collection des Congrès Mondiaux de Linguistique Française (CMLF)*, 789-802.
- Petitjean, C., & Priego-Valverde, B. (2013). Pourquoi et comment faire de l'humour en classe ? Les représentations sociales de la compétence humoristique dans des interactions didactiques en Suisse romande. *Langage et Société*, 2(144), 41-63.

- Pillet-Shore, D. (2018). How to begin. *Research on Language and Social Interaction*, 51(3), 213-231.
- Platon. (1980). *Philèbe*. Editions Garnier Frères.
- Portes, C., Bertrand, R., & Espesser, R. (2007). Contribution to a grammar of intonation in French. Form and function of three rising patterns. *Nouveaux Cahiers de Linguistique Française*, 2, 55-162.
- Priego-Valverde, B. (1999). *L'humour dans les interactions conversationnelles : Jeux et enjeux*. Université de Provence.
- Priego-Valverde, B. (2001). C'est du lard ou du cochon' ? Lorsque l'humour opacifie la conversation familière. *Marges Linguistiques*, 2, 195-208.
- Priego-Valverde, B. (2003). *L'humour dans la conversation familière : Description et analyse linguistiques*. L'Harmattan.
- Priego-Valverde, B. (2006). How funny it is when everybody gets going ! A case of co-construction of humor in conversation. *CÍRCULO de Lingüística Aplicada a La Comunicación (Clac)*. www.ucm.es/info/circulo/no38/alsdic.pdf
- Priego-Valverde, B. (2007). Self-disparaging humor in conversation. In *New Approches to the Linguistics of Humour* (Popa, D. & S. Attardo (Eds.), p. 15-34). Academica.
- Priego-Valverde, B. (2009a). A double voicing analysis. *Humor in interaction*, 182, 165-186.
- Priego-Valverde, B. (2009b). Failed humor in conversation : A double voicing analysis. In N. R. Norrick & D. Chiaro (Éds.), *Pragmatics & Beyond New Series* (Vol. 182, p. 165-184). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/pbns.182.08pri>
- Priego-Valverde, B. (2012). Speaking through other voices : Conversational humor as a polyphonic phenomenon. In *Spaces of Polyphony* (Lorda, C. U. & Zabalbeascoa, P. (Eds), p. 43-56). John Benjamins Publishing Company.

- Priego-Valverde, B. (2016). Teasing in casual conversations : An opportunistic discursive strategy. In L. Ruiz-Gurillo (Éd.), *Metapragmatics of Humor* (Ruiz-Gurillo, L. (Ed.), Vol. 14, p. 215-233). John Benjamins Publishing Company.
<https://doi.org/10.1075/ivitra.14.11pri>
- Priego-Valverde, B. (2018). Sharing a laugh at others : Humorous convergence in French conversation. *The European Journal of Humour Research*, 6(3), 68-93.
<https://doi.org/10.7592/EJHR2018.6.3.priego>
- Priego-Valverde, B. (2020). 'Stop kidding, I'm serious' : Failed humor in French conversations. In S. Attardo (Éd.), *Script-Based Semantics* (p. 191-226). De Gruyter.
<https://doi.org/10.1515/9781501511707-010>
- Priego-Valverde, B. (2021). Failed humor in conversation : Disalignment and (dis)affiliation as a type of interactional failure. *HUMOR*, 34(4), 613-636.
<https://doi.org/10.1515/humor-2021-0025>
- Priego-Valverde, B. (2002). 'Mais de qui se moque-t-on ?' L'autodérision dans la conversation familière. *Actes du colloque international Rire de l'autre, rire avec l'autre*.
- Priego-Valverde, B. (2023). *Sequential organization of conversational humor : Comparison of conversations among friends and getting acquainted people*. 18th International Pragmatics Conference, Bruxelles.
- Priego-Valverde, B. (à paraître). *Interactional humor : Multimodal design and negotiation*. Mouton de Gruyter.
- Priego-Valverde, B., Bigi, B., & Amoyal, M. (2020). "Cheese!" : A corpus of face-to-face French interactions. A case study for analyzing smiling and conversational humor. Language Resources and Evaluation Conference, Marseille, France.

- Priego-Valverde, B., Bigi, B., Attardo, S., Pickering, L., & Gironzetti, E. (2018). Is smiling during humor so obvious? A cross-cultural comparison of smiling behavior in humorous sequences in American English and French interactions. *Intercultural Pragmatics*, 15(4), 563-591. <https://doi.org/10.1515/ip-2018-0020>
- Priego-Valverde, B., & Rauzy, S. (à paraître). Facial gestures and laughter as a resource for negotiating humor in conversation. In *Interactional humor : Multimodal design and negotiation* (Priego-Valverde, B. (Ed.)). Mouton de Gruyter.
- Provine, R. R. (2001). *Laughter : A scientific investigation*. Penguin.
- Radcliffe-Brown, A. R. (1940). On joking relationships. *Africa*, 13(3), 195-210.
- Raskin, V. (1985). *Semantic Mechanisms of Humor*. D. Reidel Publishing Compagny.
- Rauzy, S., & Amoyal, M. (2020). SMAD : A tool for automatically annotating the smile intensity along a video record. *HRC2020, 10th Humour Research Conference*.
- Rauzy, S., & Amoyal, M. (à paraître). Automatic tool to annotate smile intensities in conversational face-to-face interactions. *Gesture*.
- Rauzy, S., & Goujon, A. (2018). Automatic annotation of facial actions from a video record : The case of eyebrows raising and frowning. *Workshop on " Affects, Compagnons Artificiels et Interactions"*, WACAI 2018, 7-pages.
- Roberts, A. (2019). *A philosophy of Humour*. Palgrave Macmillan.
- Romaniuk, T. (2013). Interviewee laughter and disaffiliation in broadcast news interviews. In *Studies of laughter in interaction* (Glenn, P. & E. Holt (Eds.), p. 201-220). Bloomsbury.
- Rosier, L. (2008). *Le discours rapporté en français*. Ophrys.
- Rothbart, M. K. (1976). Incongruity, Problem-Solving and Laughter. In *Humor and Laughter. Theory, Research, and Applications* (A. J. Chapman, H.C. Foot (Eds.), p. 37-54). Transaction Publishers.

- Ruch, W. (2008). Psychology of humor. *The primer of humor research*, 8, 17-100.
- Ruch, W., & Ekman, P. (2001). The expressive pattern of laughter. In *Emotions, qualia, and consciousness* (p. 426-443). World Scientific.
- Sacks, H. (1967). The search for help : No one to turn to. In *Essays in Self-Destruction*. Science House.
- Sacks, H. (1973). On some puns with some intimations. *Report of the twenty-third annual roundtable meeting in linguistics and language studies*, 135-144.
- Sacks, H. (1974). An Analysis of the Course of a Joke's Telling in Conversation. In *Explorations in the Ethnography of Speaking* (R. Bauman, J. Sherzer (Eds.), p. 337-353). Cambridge University Press.
- Sacks, H. (1984). Notes on methodology. *Structures of social action: Studies in conversation analysis*, 21, 27.
- Sacks, H., & Schegloff, E. A. (2007). Two preferences in the organization of reference to persons in conversation and their interaction. In N. J. Enfield & T. Stivers (Éds.), *Person Reference in Interaction* (1^{re} éd., p. 23-28). Cambridge University Press.
<https://doi.org/10.1017/CBO9780511486746.003>
- Sacks, H., Schegloff, E. A., & Jefferson, G. (1974). A simplest systematics for the organization of turn taking for conversation. *Langages*, 50, 696-735.
- Sauvy, A. (1988). *Aux sources de l'humour*. Odile Jacob.
- Schegloff, E. A. (1968). Sequencing in Conversational Openings. *American Anthropologist*, 70(6), 1075-1095. <https://doi.org/10.1525/aa.1968.70.6.02a00030>
- Schegloff, E. A. (1997). « Narrative Analysis » Thirty Years Later. *Journal of Narrative and Life History*, 7(1-4), 97-106.

- Schegloff, E. A. (1998). Reflections on Studying Prosody in Talk-in-Interaction. *Language and Speech*, 41(3-4), 235-263. <https://doi.org/10.1177/002383099804100402>
- Schegloff, E. A. (2007). *Sequence organization in interaction : A primer in conversation analysis* (Vol. 1). Cambridge University Press.
- Schegloff, E. A., & Sacks, H. (1973). Opening up Closings. *Semiotica*, 8(4). <https://doi.org/10.1515/semi.1973.8.4.289>
- Schnurr, S., & Chan, A. (2011). When laughter is not enough. Responding to teasing and self-denigrating humour at work. *Journal of Pragmatics*, 43(1), 20-35.
- Schnurr, S., & Holmes, J. (2009). Using humor to do masculinity at work. In *Humor in interaction* (Norrick, N. & D.Chiaro, Vol. 182, p. 101-123). John Benjamins Publishing Company.
- Schopenhauer, A. (1989). *Le monde comme volonté et comme représentation* (1819^e éd.). Presses Universitaires de France.
- Selting, M. (2000). The construction of “units” in conversational talk. *Language Society*, 29, 477-517.
- Selting, M. (2007). Lists as Embedded Structures and the Prosody of List Construction as an Interactional Resource. *Journal of Pragmatics*, 39(3), 483-526.
- Selting, M. (2012). Complaint stories and subsequent complaint stories with affect displays. *Journal of Pragmatics*, 44(4), 387-415. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2012.01.005>
- Selting, M. (2017). The display and management of affectivity in climaxes of amusing stories. *Journal of Pragmatics*, 111, 1-32. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2017.01.008>
- Shannon, C. (1948). A Mathematical Theory of Communication. *Bell System Technical Journal*, 27(3), 79-423.

- Shaw, C., Hepburn, A., & Potter, J. (2013). Having the last laugh : On post-completion laughter particles. In *Studies of Laughter in Interaction* (Glenn, P. & E. Holt (Eds.), p. 91-106). Bloomsbury.
- Sherzer, J. (1978). Oh ! That'sa pun and I didn't mean it. *Semiotica*, 22(3/4), 335-350.
- Shultz, T. (1972). The role of incongruity and resolution in children's appreciation of cartoon humor. *Journal of Experimental Child Psychology*, 13(3), 456-477.
- Skogmyr Marian, K., Petitjean, C., & Doehler, S. P. (2017). Le développement de la compétence d'interaction en langue seconde : État des lieux et illustrations empiriques: *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XXII(2), 127-145.
<https://doi.org/10.3917/rfla.222.0127>
- Sloetjes, H., & Wittenburg, P. (2008). Annotation by category-ELAN and ISO DCR. *6th international Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2008)*.
- Stallone, L., & Haugh, M. (2017). Joint fantasizing as relational practice in Brazilian Portuguese interactions. *Language & Communication*, 55, 10-23.
- Stalnaker, R. (2002). Common ground. *Linguistics and philosophy*, 25(5/6), 701-721.
- Stivers, T. (2008). Stance, Alignment, and Affiliation During Storytelling : When Nodding Is a Token of Affiliation. *Research on Language and Social Interaction*, 41(1), 31-57.
- Stivers, T. (2013). Sequence organization. In *The Handbook of Conversation Analysis* (J. Sidnell, T. Stivers (Eds.)). Wiley Blackwell.
- Suls, J. (1972). A Two-Stage Model for the Appreciation of Jokes and Cartoons: An Information-Processing Analysis. In *The Psychology of Humor* (J.F. Goldstein, P.E. McGhee (Eds.), p. 81-100). Academic Press.
- Svennevig, J. (2000). *Getting acquainted in conversation*. John Benjamins Publishing Company.

- Tabacaru, S. (2019). *A multimodal study of sarcasm in interactional humor* (Vol. 40). Mouton de Gruyter.
- Tabacaru, S. (à paraître). Facial expressions as multimodal markers of humor : More evidence from scripted and non-scripted interactions. In *Interactional humor : Multimodal design and negotiation* (Priego-Valverde, B. (Ed.)). Mouton de Gruyter.
- Tabacaru, S., & Lemmens, M. (2014). Raised eyebrows as gestural triggers in humour : The case of sarcasm and hyper-understanding. *European Journal of Humour Research*, 2(2), 11-31. <https://doi.org/10.7592/EJHR2014.2.2.tabacaru>
- Tannen, D. (1989). *Talking voices. Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*. Cambridge University Press.
- Tannen, D. (1993). *Framing in Discourse*. Oxford University Press.
- Tannen, D., & wallat, C. (1993). Interactive frames and knowledge schemas in interaction : Examples from a medical examination/interview. In *Framing in discourse* (p. 57-76). Oxford University Press.
- Tellier, M. (2008). Dire avec des gestes. *Le Français dans le monde. Recherches et applications*, 40-50.
- Tellier, M., Stam, G., & Bigi, B. (2013). Gesturing While Pausing In Conversation : Self-oriented Or Partner-oriented? *Proceedings of TIGER- Tilburg Gesture Research Meeting Conference*.
- Traverso, V. (1996). *La conversation familière*. Presses Universitaires de Lyon.
- Traverso, V. (1999). *L'analyse des conversations*. Armand Colin.
- Traverso, V. (2012a). « *Le salon bibliothèque* » : *Délimitation et partage des espaces. Usage des annonces dénominales désignatives dans la visite guidée*. Coll. Labirinti.

- Traverso, V. (2012b). Longues séquences dans l'interaction : Ordre de l'activité, cadres participatifs et temporalités. *Langue française*, 175(3), 53-73. <https://doi.org/10.3917/lf.175.0053>
- Traverso, V. (2016). *Décrire le français parlé en interaction*. Ophrys.
- Traverso, V., & Bahuaud, M. (2022). *Des récits en boucle et la construction de leur sens dans des séances de psychothérapie avec des migrants*. Lambert Lucas.
- Traverso, V., & Galatolo, R. (2006). Accès multiples au(x) contexte(s) : L'exemple de cuisinières en action. *Verbum*, 28(2-3), 231-256.
- Traverso, V., & Ravazzolo, E. (2016). Définitions ostensives co-construites. Le cas de la visite guidée. *Langages*, 204, 43-66.
- Trouvain, J., & Truong, K. P. (2017). Laughter. In *The Routledge handbook of language and humor* (Attardo, S., p. 340-355). Routledge.
- Tsakona, V. (2003). Jab lines in narrative jokes. *Humor - International Journal of Humor Research*, 16(3), 315-329.
- Tsakona, V. (2009). Language and image interaction in cartoons : Towards a multimodal theory of humor. *Journal of Pragmatics*, 41, 1171-1188.
- Tsakona, V., & Chovanec, J. (2018). *The Dynamics of Interactional Humour*. John Benjamins Publishing.
- Vettin, J., & Todt, D. (2004). Laughter in conversation : Features of occurrence and acoustic structure. *Journal of Nonverbal Behavior*, 28, 93-115.
- Vincent, D. (2001). Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation. *Revue québécoise de linguistique*, 30(1), 177-198. <https://doi.org/10.7202/000517ar>
- Vion, R. (1992). *La communication verbale*. Hachette Supérieur.

- Vion, R. (1995). La gestion pluridimensionnelle du dialogue. *Cahiers de Linguistique Française*, 17, 179-203.
- Vion, R. (1999a). Linguistique et communication verbale. In *Apprendre dans l'interaction. Analyse des médiations sémiotiques* (Gilly, M., Roux, J.-P. et A. Trognon (Eds.), p. 41-67). Presses Universitaires de Nancy et de l'Université de Provence.
- Vion, R. (1999b). Pour une approche relationnelle des interactions verbales et des discours. *Langage et société*, 87(1), 95-114. <https://doi.org/10.3406/lisoc.1999.2855>
- Vion, R. (2004). Modalités, modalisations et discours représentés: *Langages*, n° 156(4), 96-110. <https://doi.org/10.3917/lang.156.0096>
- Vion, R. (1998). La mise en scène énonciative du discours. *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists*.
- Vöge, M. (2010). Local identity processes in business meetings displayed through laughter in complaint sequences. *Journal of Pragmatics*, 42(6), 1556-1576.
- Wachs, S., & Weber, C. (2021). Ecrits connectés, nouvel écosystème, nouvelles normes : Questions épistémologiques. *Le Français dans le monde. Recherches et applications*, 69, 46-66.
- Watzlawick, P., Beavin Bavelas, J., & Jackson, D. (1967). *Une logique de la communication*. Editions du Seuil.
- Watzlawick, P., Beavin, J. H., Jackson, D. D., & Morche, J. (1972). *Une logique de la communication*. Editions du Seuil.
- Wiener, N. (1948). *La Cybernétique. Information et régulation dans le vivant et la machine*. Editions du Seuil.
- Winkin, Y. (1981). *La nouvelle communication*. Editions du Seuil.

Yus, F. (2017). Relevance-theoretic treatments of humor. In *The Routledge handbook of language and humor* (Attardo, S., p. 189-203). Routledge.

Ziv, A. (1984). *Personality and Sense of Humor*. Springer Publishing Company.

Ziv, A., & Diem, J.-M. (1987). *Le sens de l'humour*. Bordas.

Annexe 1. Liste des encarts

Encart 1. Enseignement: "bonjour"	22
Encart 2. Enseignement: qu'est-ce que la communication?	28
Encart 3. Publication: La multimodalité au LPL	30
Encart 4. Encadrement: stage de M1 de Flora Bach (2022-2023).....	34
Encart 5. Enseignement: les apports pédagogiques du Covid 19	36
Encart 6. Enseignement: les salutations.....	37
Encart 7. Enseignement: à quoi sert de lever la main?	38
Encart 8. Encadrement: mémoire de M2 de Caroline Garcia et Julie van den Brink (orthophonie, 2019-2020).....	39
Encart 9. Enseignement: le sourire par temps de Covid	41
Encart 10. Encadrement: thèse de Mary Amoyal (2018-2022).....	42
Encart 11. Enseignement: modèle S.P.E.A.K.I.N.G. et compétence communicative	43
Encart 12. Enseignement: les implicites.....	45
Encart 13. Enseignement: indices de contextualisation.....	46
Encart 14. Enseignement: contenu et relation.....	48
Encart 15. La mise en scène des rôles interactionnels.....	51
Encart 16. Encadrement: mémoires de M1 et M2 de Romain Jacquet (2021-en cours)....	52
Encart 17. Encadrement: thèse de Mary Amoyal (2018-2022).....	54
Encart 18. Publication: la verbalisation de la douleur.....	57
Encart 19. Enseignement: le compliment	61
Encart 20. Enseignement: l'analyse séquentielle	63
Encart 21. Publication: analyse multimodale du DR en narration	69
Encart 22. Publication: la pratique des listes dans la conversation	71
Encart 23. Encadrement: stage de recherche d'Elena Prandi	71
Encart 24. Enseignement: humour et "arrêts de jugement"	77
Encart 25. Publication: l'échec de l'humour (Priego-Valverde, 2020)	90
Encart 26. Encadrement: projet de recherche post-doctoral de Chiara Mazzocconi.....	93
Encart 27. Encadrement: stage de recherche de M1 de Manon Méaume (2020-2021) ..	100
Encart 28. Publication: la taquinerie dans la conversation	113
Encart 29. Encadrement: mémoire de recherche de M2 de Manon Méaume (2022- en cours).....	120
Encart 30. Publication: la convergence humoristique.....	132
Encart 31. Publication: Analyse prosodique de l'humour conversationnel	135
Encart 32. Publication: autodérision et "double contrainte".....	143
Encart 33. Publication: la co-construction humoristique.....	149
Encart 34. Publication : l'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2020)	155

Encart 35. Publication: l'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2021)	160
Encart 36. Enseignement: les spécificités de l'oralité en interaction (1)	168
Encart 37. Enseignement: les spécificités de l'oralité en interaction (2)	169
Encart 38. Corpus: fiche signalétique "Loft Stories »	171
Encart 39. Enseignement: méthodologie des corpus écologiques	174
Encart 40. Corpus: fiche signalétique "Le Cid"	177
Encart 41. Corpus: fiche signalétique "Cheese!"	181
Encart 42. Corpus: fiche signalétique "PACO"	184
Encart 43. Corpus: fiche signalétique ("COMON")	186
Encart 44. Publication: présentation du Cid (Bertrand et al., 2008)	193
Encart 45. Publication: l'annotation au LPL	195
Encart 46. L'échec de l'humour dans la conversation (Priego-Valverde, 2021)	198
Encart 47. Enseignement: comparaison entre corpus écologiques et semi-expérimentaux	216
Encart 48. Publication : La dimension multimodale de l'humour interactionnel	225
Encart 49. Publication: comparaison interculturelle de l'humour et des sourires	230
Encart 50. Publication: rire et gestes faciaux comme ressources de l'humour	236

Annexe 2. Liste des figures

Figure 1. Panorama de la linguistique des interactions	28
Figure 2. Le cadre participatif de Goffman (1989)	50
Figure 3. Le "modèle à 5 places" (Vion, 1995).....	56
Figure 4. Schéma de la théorie de l'incongruité (Priego-Valverde, 1999, p. 113)	85
Figure 5. Schéma de la théorie de l'incongruité-résolution (Priego-Valverde, 1999, p. 114)	86
Figure 6. Les caractéristiques de l'humour.....	87
Figure 7. Les 6 "knowledge resources"	91
Figure 8. Les procédés humoristiques (Priego-Valverde, 1999)	98
Figure 9. Les 3 dimensions de l'humour conversationnel.....	110
Figure 10. Analyse de l'exemple de la "maïzena"	113
Figure 11. Le Centre d'Expérimentation sur la Parole du LPL	175
Figure 12. Interaction BX_MG ("Le Cid")	178
Figure 13. Protocole du corpus YSU	180
Figure 14. Chambre sourde ("Cheese!").....	182
Figure 15. Interaction MAPC ("Cheese!").....	182
Figure 16. Interaction LSNA ("PACO")	185
Figure 17. Chambre sourde pour "COMON"	186
Figure 18. Dispositif EMPATICA	187
Figure 19. Statistiques de consultation "Cheese!" (Septembre 2023).....	188
Figure 20. Statistiques de consultation "PACO" au DATE	189
Figure 21. Analyse du signal sous Praat	192
Figure 22. La TOE	192
Figure 23. Annotation de l'humour sous Praat	196
Figure 24. Les sourires annotés sous ELAN et importés sous Praat.....	201
Figure 25. Présentation de la commission "éthique" sur le site web du LPL.....	205
Figure 26. Publication: questions éthiques et corpus (Lalain et al., 2021)	207
Figure 27. "Cheese!", JS 211: "ah on va en sortie à la sainte victoire du coup c'est sympa"	210
Figure 28. CL désigne d'un hochement de tête le doigt de JS.....	210
Figure 29. juste avant JS 212: "oui je crois que j'ai faim"	211
Figure 30. Annotation du procédé "jouer le jeu"	219
Figure 31. Item humoristique non aligné à l'IPU	220
Figure 32. Item humoristique aligné à l'IPU	221
Figure 33. A gauche: position des 68 points de repère faciaux utilisés par le logiciel OpenFace; à droite: capture d'image d'une vidéo traitée montrant la position des repères (Rauzy & Amoyal, à paraître)	236

Annexe 3. Liste des tables

Table 1. Nb et pourcentage des occurrences d'humour réussi et échoué dans "Le Cid" .	152
Table 2. Transcriptions des silences	190
Table 3. Echelle d'intensité des sourires telle que décrite dans le SIS (Gironzetti et al., 2016)	227
Table 4. Les 7 AUs mobilisées par le sourire	228
Table 5. Echelle de synchronie des sourires (Gironzetti et al. 2016)	228
Table 6. Exemple de photo et questionnaire présentés dans le SIS-2 (Ergül et al., à paraître)	231
Table 7. Les questions du SIS-3 (Ergül et al., à paraître)	232

Annexe 4. Liste des exemples

EXEMPLE 1. Corpus "Loft Stories": je vais aux toilettes	94
EXEMPLE 2. Corpus "Loft Stories": t'ies simple	104
EXEMPLE 3. Corpus "Loft Stories": ça vient d'où.....	105
EXEMPLE 4. Corpus "Loft Stories": la maïzena	113
EXEMPLE 5. Corpus "Loft Stories": nouvelle aventure scientifique	114
EXEMPLE 6. Corpus "Loft Stories": la maïzena	122
EXEMPLE 7. Corpus "Loft Stories": l'amalgame.....	125
EXEMPLE 8. Corpus « Le Cid », EB_SR : baisse ton son	130
EXEMPLE 9. Corpus "Le Cid", AG_YM : ils sont voisins.....	131
EXEMPLE 10. Corpus "Le Cid", AP_LJ: le chocolat chaud	134
EXEMPLE 11. Corpus "Loft Stories": au biberon ou au sein on sait pas encore.....	139
EXEMPLE 12. Corpus "Loft Stories": ça vient d'où.....	140
EXEMPLE 13. Corpus "Loft Stories": on s'attend au pire.....	142
EXEMPLE 14. Corpus "Loft Stories": c'est la grand-mère qui paye	144
EXEMPLE 15. Corpus "Loft Stories": l'aquarium.....	146
EXEMPLE 16. Corpus "Loft Stories": les mitaines	150
EXEMPLE 17. Corpus "Le Cid", AP_LJ: des rapports normaux.....	151
EXEMPLE 18. Corpus "Le Cid", AP_LJ: ils fouillent bien les Italiens.....	154
EXEMPLE 19. Corpus "Le Cid", AP_LJ: super idée.....	154
EXEMPLE 20. Corpus "Le Cid", AP_LJ: le terrorisme européen	155
EXEMPLE 21. Corpus "Loft Stories" : l'auto-école	155
EXEMPLE 22. Corpus "Le Cid", AP_LJ: brune blonde	158
EXEMPLE 23. Corpus "Le Cid", AP_LJ: ils sont durs à lire	159
EXEMPLE 24. Corpus "Le Cid", EB_SR: individuels.....	167
EXEMPLE 25. Corpus "Cheese!", MAPC: c'est pas compliqué en soi	168
EXEMPLE 26. Corpus "Cheese!", MAPC: tu avais écouté	194
EXEMPLE 27. Corpus "Le Cid", AG_YM: attardé.....	198
EXEMPLE 28. Corpus "Cheese!", MDAD: ta sœur va bien.....	199
EXEMPLE 29. Corpus "Loft Stories": les Bidochons viennent à la maison.....	202
EXEMPLE 30. Corpus "Cheese!", JSCL: je crois que j'ai faim	209
EXEMPLE 31. Corpus "Cheese!", JSCL: des blancs entre nous	213
EXEMPLE 32. Corpus "Cheese!", JSCL: la fond la forme	235

Annexe 5. Conventions de « Loft Stories »

F1 / M1	sexe féminin / masculin + appartenance à un couple (F1 et M1), (F2, M2)
X	homme absent évoqué par les interactants
Y	femme absente évoquée par les interactants
:	allongement vocalique. Le nombre de : est proportionnel à l'allongement
/	auto-interruption du déroulement discursif
//	hétéro-interruption
(+)	pause. Le nombre de + est proportionnel à la durée de la pause
↑	intonation montante. Placée après la syllabe concernée
↓	intonation descendante. Placée après la syllabe concernée
=	enchaînement rapide de paroles. Placé après la syllabe ou le mot concerné.
≠	liaison inhabituelle
()	entre parenthèses : description de certains aspects du comportement paraverbal ou non verbal (notée en italique)
<ton moqueur>	commentaire ou interprétation du transcripateur
<puisque ? >	séquence dont l'interprétation reste incertaine
<avez / aviez ?>	hésitation à transcrire l'une ou l'autre de ces formes
<inaudible >	mot ou séquence inaudible ou incompréhensible
NON, BONjour	accentuation d'un mot, d'une syllabe
pas-du-tout	prononciation saccadée, détachant chaque mot
(a)tend	() = partie non prononcée
(en)fin	() = partie non prononcée

Les parties soulignées sont produites simultanément (chevauchements) :

M1 : des carottes avec la fondue

F1 : a :llez : :: chevauchements de paroles

Dans un souci de lisibilité, pour un certain nombre d'unités, nous avons adopté des conventions privilégiant la prononciation des locuteurs. Nous avons donc préféré le recours à un « trucage orthographique », à une représentation phonético-orthographique afin d'éviter une surcharge typographique.

chepa	« je ne sais pas »	t'as, t'es	« tu as », « tu es »
chuis	« je suis »	t'ias, t'iés	« tu as », « tu es »
i zont, zavaient	« ils ont », « ils avaient »	t'iavais	« tu avais »
i	« il » ou « ils » prononcé	t'en, t'ien	« tu en »
	« i »	j'te, j'fais	« je te », « je fais »
y a, y avait	« il y a », « il y avait »	pace que	« parce que »

Annexe 6. Conventions de la TOE originale

La convention présentée dans (Bertrand et al., 2008) est comme suit :

Prononciation particulière:	“Je sais” prononcé /Se/ est codé [je sais, Se]
Mot dans une autre langue :	[christmas, kRism9s]
Elision:	“petit” prononcé /pti/ est noté : p(e)tit
Mot tronqué :	le li- le livre
Liaison inhabituelle:	quatre =z= amis
Liaison manquante:	trois # amis
Onomatopée:	mh : « hum » mhm: « hum hum”
Mot ou séquence inaudible	: * (ex: il a *)
Rire:	@: rire isolé @@mot ou énoncé@@: produit en riant
Pauses	+ ++ +++
Interprétations du transcripteur :	entre { }. Ex : {voix souriante}, {rire nerveux}...
Titres entre guillemets :	« star wars »
Indécidables :	noter les différents choix {il chante, ils chantent}, {oui, ouais}
Chevauchement de parole :	<u>souligné</u>
Acronyme prononcé comme un nom (sans l'épeler) est noté entre crochets:	[CROUS]

Les ajouts personnels

Action produite pendant la parole :	(<i>frappe à la forte</i>)
Hétéro-interruption de parole :	A : blabla // B : <u>blabla</u>
Intensité vocalique :	BLAbla
Accélération du débit de parole :	<<il est parti comme ça>>
Allongement vocalique :	euh ::: (le nombre de « : » est proportionnel à la durée de l'allongement)

Annexe 7. Conventions de la TOE modifiée

Voici la TOE telle qu'elle eut être aussi utilisée avec le logiciel SPPAS (<https://sppas.org/tutorial.html>):

Enriched Orthographic Transcription: SPPAS convention.

Brigitte Bigi – January 2017

Before any kind of transcription, a silence/speech detection must be performed: the units obtained this way are called IPUs (for Inter Pausal Units). Then, the orthographic transcription is performed on the basis of such IPUs.

In order to transcribe speech data, a convention must be defined. This convention has to take into account some methodological choice: using an automatic grapheme-to-phoneme system gives some constraints for the transcription. This document summarizes the convention supported by SPPAS.

1. Typographic rules

1.1 Specific abbreviations

The use of specific abbreviations is restricted to a given list. This list is stored into a specific dictionary and available in folder `resources/vocab/lang.repl`. To be used in the orthographic transcription, the abbreviations have to be appended in this file.

1.2 Numbers

Numbers have to be written in letters only if they are not pronounced as expected.

Examples:

il est né en 2006, il est 3 heures.

1.3 Punctuation

SPPAS accepts the standard punctuation.

Example:

tu as relu : "le grand meaulnes" ?

j'ai relu "Le grand Meaulnes"

j'ai relu... Le grand Meaulnes !

j'ai relu le grand meaulnes

1.4 Acronyms, patronyms, toponyms

The character '\$' can be used to surround specific words like proper names. The convention also allows to use a TPS code, to append after a comma and before a slash:

- T for toponym;

- P for patronym;

- S for acronym.

The form is then: \$Word, PTS/\$.

Examples:

\$Aix, T/\$

\$François\$

\$Senderens, P/\$

1.5 Spelled letters

Spelled words are transcribed as a particular pronunciation (see section 2.2).

Example:

[ABC, abécé]

1.5 Onomatopoeia

They are included in the pronunciation dictionary. Take a look at it in `resources/dict/lang.dict`. For example, in French, the typical back-channel onomatopoeia [m] produced by the hearer is noted as “mh” when it has one syllabus, and “mh mh” when it has two syllabus. Mutatis mutandis, for each language, depending on the corpus.

1.6 Foreign words, regional words, etc.

In that case, particular pronunciation convention must be used.

1.7 Morphologic variants

Graphic variants can be noted between $\langle \rangle$, separated by commas.

Example:

\langle il chante, ils chantent \rangle

2. Pronunciation notations

SPPAS only requires unusual pronunciations to be mentioned. Standard pronunciations are all included in the pronunciation dictionary. This latter can be easily edited and modified if needed: `resources/dict/lang.dict`. For asian languages, the pinyin is accepted and can be mixed to character-based orthography. So, most of the time, this convention can be applied.

2.1 Elisions

When some phonemes are not pronounced by the speaker, surround the corresponding letters between parenthesis.

Examples:

Accepted: i(l)s sont v(e)nus / Recommended: ils sont venus

Accepted: i(l) y a / Recommended: il y a

Required: les arb(r)es

Notice that if a word is fully missing, it can't be surrounded by parenthesis:

Examples:

Forbidden: i(l) (y) a / Recommended: il y a

Forbidden: je (ne) sais pas / Recommended: je sais pas

Forbidden: je (ne) sais pas / Recommended: je {ne} sais pas

2.2 Specific pronunciations

When a pronunciation cannot be expected at all from the standard orthography, the convention is as: *[standard, faked]*.

Examples:

[je suis, chu]

[CB, cébé]

[copine, compine]

Depending on the language, the pronunciation dictionary contains or not the most frequent reductions. In French, for example, it is not necessary to transcribe: [je sais, ché], [parce que, psk] because the dictionary already contains such pronunciations. It is then recommended to append a frequent specific

pronunciation in the pronunciation dictionary instead of repeating it in the orthographic transcription of the corpus.

2.3 Broken words

They are noted by a final dash just after the final sound of the broken word, and followed by a whitespace.

Example:

le pe- le petit
en pr- au collège

2.4 Liaisons

Depending on the language, the pronunciation dictionary already includes or not the regular liaisons. Take a look at it to know about that. For French, all standard liaisons are already included, so they don't need to be mentioned in the orthographic transcription. However, unusual ones have to. The convention is to surround the missing letter by '=' symbol, without whitespace.

Examples:

trois amis (usual liaison not mentioned)

quatre =z= amis (unusual liaison)

If (for any reason) it is useful, missing standard liaisons can be mentioned using the # symbol surrounded by whitespace: trois # amis

3. Other phenomena

3.1 Reported speech

Direct reported speech sequences can be annotated between symbols '\$' surrounded by whitespace.

Example:

je lui ai dit \$ je vois de quoi tu te plains \$ ça lui a pas plu

3.2 Prosody break

An unusual break in the prosody can be mentioned using '~' symbol surrounded by whitespace.

Example:

rien de (en)fin ~ ridicule quoi

3.3 Laughter

Laughter items must be annotated with '@' symbol surrounded by whitespace. Look at the SPPAS documentation to be sure SPPAS is supporting this convention for a given language. When the speaker laughs while speaking, the convention allows to surround the word sequence between '@@'.

Examples:

C'est pas possible @

C'est pas @@ possible @@

3.4 Silences/Pauses

Long pauses (i.e. silences) are automatically detected at a first stage, before transcribing. However, it is frequent that some shortest pauses occur during speech. Such short perceptible pauses must be annotated with '+' symbol surrounded by whitespace.

Example:

je vois + tu es contente

3.5 Noises and incomprehensible sequences

Long and short incomprehensible sequences and/or noises must be annotated by a star '*' surrounded by whitespace. Breathing, cough, sneeze, etc are all mentioned with this same symbol. Take a look at the SPPAS documentation to be sure SPPAS is supporting this convention for a given language.

4. Comments

Any comment of the transcriber can be added to the orthographic transcription by using braces. The only restriction is that the comment can't contain commas.

Examples:

ipu_172 {voix souriante} pas du tout

ipu_13 {tousse} *

ipu_203 * {inaudible} elle ét- c'était + ridicule

Annexe 8. Histoires drôles des corpus « Brigham Young University », « Cheese ! », et PACO

Frog joke

An engineer was crossing a road one day when a frog called out to him and said, "If you kiss me, I'll turn into a beautiful princess."

He bent over, picked up the frog and put it in his pocket. The frog spoke up again and said, "If you kiss me and turn me back into a beautiful princess, I will stay with you for one week."

The engineer took the frog out of his pocket, smiled at it and returned it to the pocket. The frog then cried out, "If you kiss me and turn me back into a princess, I'll stay with you and do ANYTHING you want."

Again the engineer took the frog out, smiled at it and put it back into his pocket.

Finally, the frog asked, "What is the matter? I've told you I'm a beautiful princess that I'll stay with you for a week and do anything you want. Why won't you kiss me?"

The engineer said, "Look I'm an engineer. I don't have time for a girlfriend, but a talking frog, now that's cool."

Traduction française:

Un jour, un ingénieur traversait la rue quand une grenouille l'interpella et dit: "si tu m'embrasses, je me transforme en belle princesse."

Il s'accroupit ramassa la grenouille et la mit dans sa poche. La grenouille reprit la parole et dit "si tu m'embrasses et me transformes en belle princesse, je resterai avec toi une semaine."

L'ingénieur sortit la grenouille de sa poche, lui sourit et la remit dans sa poche. Puis la grenouille se mit à crier "si tu m'embrasses et me transformes en princesse, je resterai avec toi et je ferai tout ce que tu veux."

L'ingénieur sortit encore la grenouille de sa poche, lui sourit et la remit dans sa poche. Enfin, la grenouille demanda "Qu'est-ce qu'il y a? Je t'ai dit que j'étais une belle princesse, que je resterai avec toi une semaine, et que je ferai tout ce que tu veux. Pourquoi ne m'embrasses-tu pas?"

L'ingénieur répondit "écoute, je suis un ingénieur. Je n'ai pas le temps pour une petite copine, mais une grenouille qui parle - ça c'est cool!"

Donkey joke

A car was involved in an accident in a street. As expected a large crowd gathered. A newspaper reporter, anxious to get his story could not get near the car.

Being a clever sort, he started shouting loudly, "Let me through! Let me through! I am the son of the victim."

The crowd made way for him. Lying in front of the car was a donkey.

Traduction française:

Une voiture fut impliquée dans un accident de la route. Comme prévu, une large foule se rassembla. Un journaliste, anxieux d'avoir son histoire, ne pouvait pas s'approcher de la voiture.

Etant quelqu'un de malin, il se mit à crier fort "Laissez-moi passer! Laissez-moi passer! Je suis le fils de la victime"

La foule s'écarta pour lui.

Etendu devant la voiture, il y avait un âne